



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

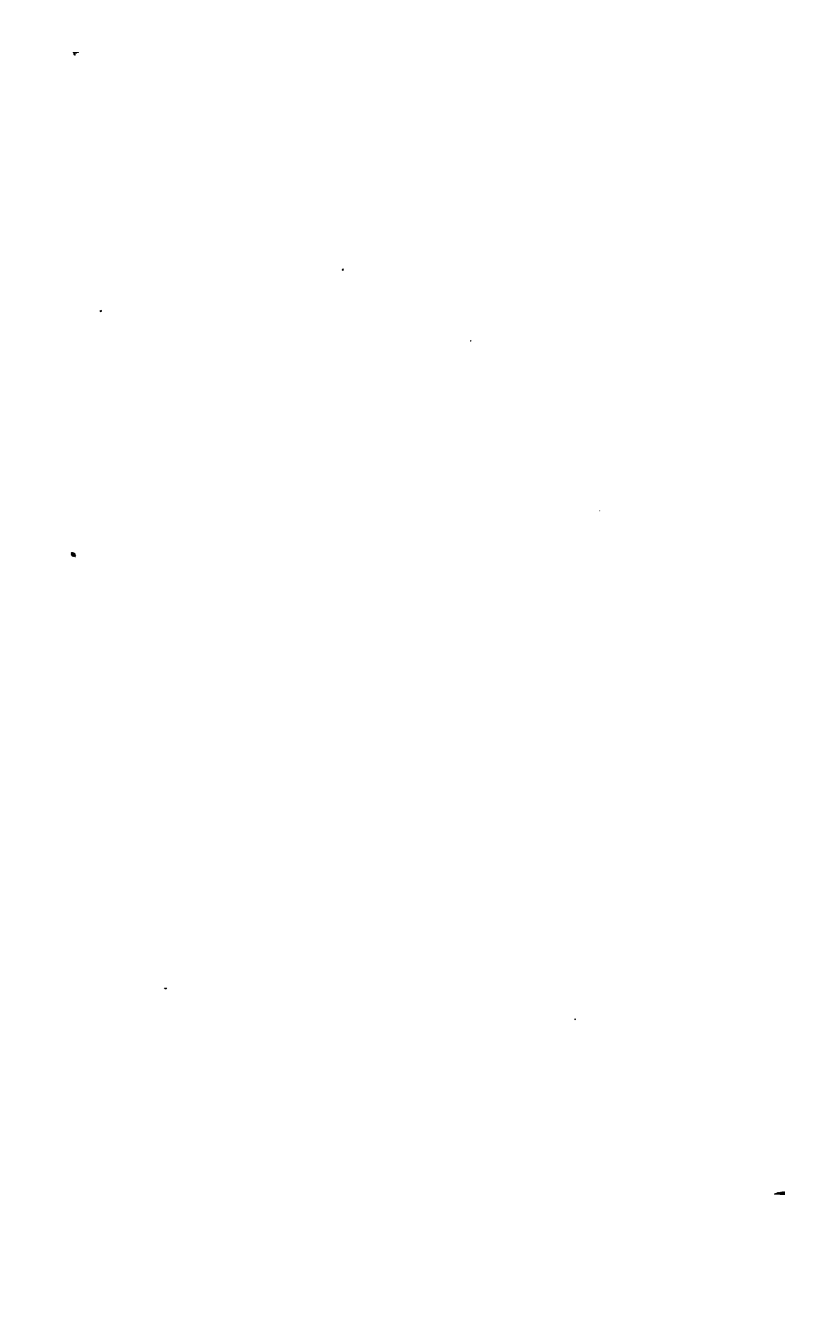
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

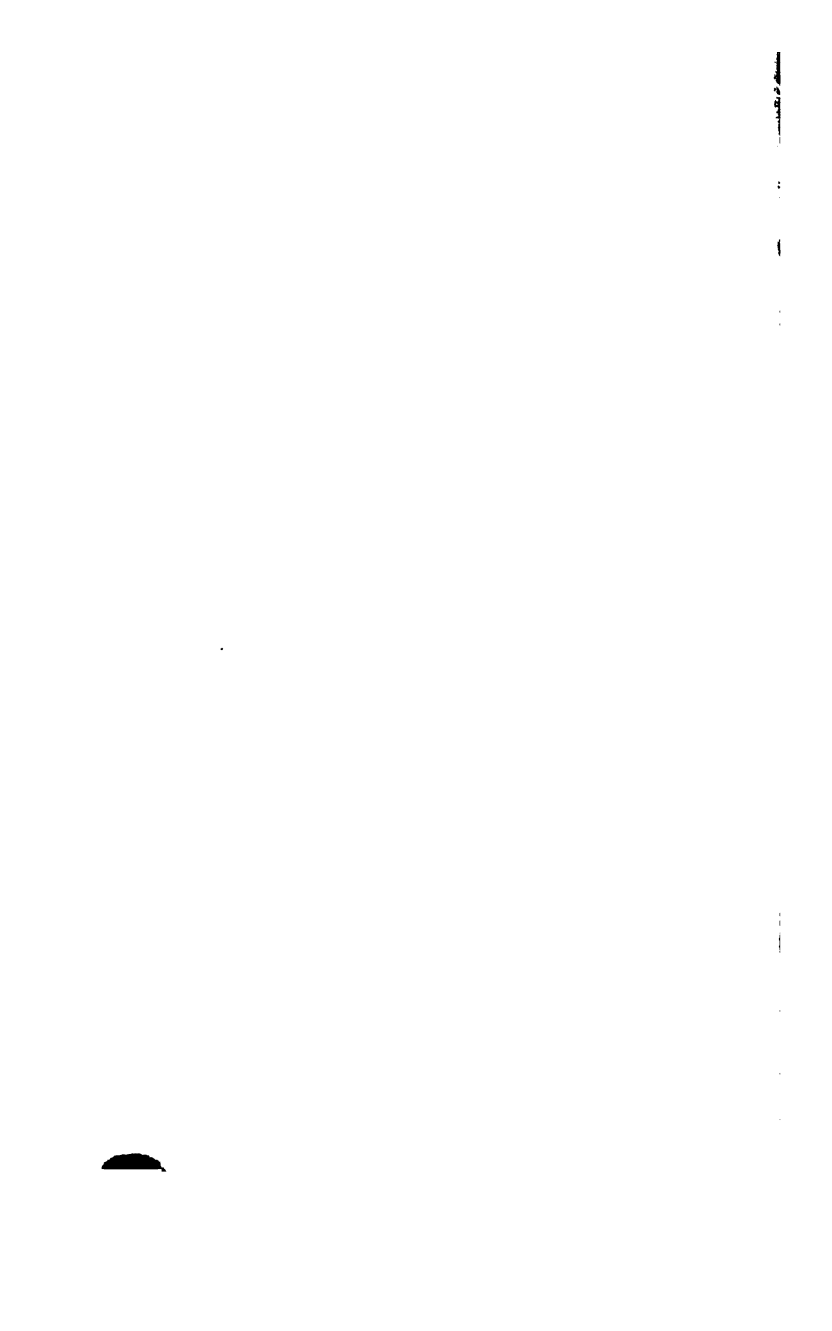
332.1



HARVARD
COLLEGE
LIBRARY







BIBLIOTHEQUE
RAISONNEE
DES OUVRAGES
DES SAVANS
DE L'EUROPE.

Pour les Mois de
JANVIER, FEVRIER & MARS.
1744.
TOME TRENTE-DEUX.
Première Partie.



A AMSTERDAM,
Chez **J. WETSTEIN.**
MDCCLIV,

BP332.1



7429
62-33
1-4

BIBLIOTHEQUE

RAISONNÉE

DES OUVRAGES DES SAVANS

DE L'EUROPE.

Pour les Mois de Janvier, Février
& Mars, 1744.

ARTICLE I.

RECHERCHES PHILOSOPHIQUES, *sur la nécessité de s'assurer par soi-même de la Vérité; sur la Certitude de nos Connoissances, & sur la nature des Etres.* Par un Membre de la Société Royale de Londres. Grand 8. Pag. 514, sans compter l'*Epître dédicatoire*, la *Préface*, & deux *Tables*, l'une des *Titres*, & l'autre des *Définitions de quelques Termes.* A Rotterdam & à la Haye, chez Alex. Johnson, 1743.

L'Auteur de cet Ouvrage (a) a commencé à se faire connoître par un *Chef-d'œuvre*

(a) Mr. de St. Hyacinthe.

Tom. XXXII. Part. I.

A 2

4. BIBLIOTHEQUE RAISONNE'E,

vre (a), où brillent le bel-esprit, le bon gout, la sagacité, & qui est écrit d'un Style pur, net & léger. Il s'annonce aujourd'hui sous une forme un peu différente. C'est un Raisonneur, un vrai Philosophe, un profond Métaphysicien, qui donne des marques bien réelles de ses grands talens à traiter, avec ordre, les matières les plus abstraites, les plus sublimes, & qui ne sont guère que du ressort des plus puissans Génies. Les sujets, qu'il s'est proposé d'éclaircir, de démontrer, sont en effet, si enveloppés de ténèbres, & en même tems si fort au-dessus de la portée des foibles lumières de la plupart des hommes, qu'il faut avoir & une grande pénétration, & une vaste étendue d'esprit, pour débrouiller, & rendre sensible & palpable, ce qui paroît à tant d'autres un véritable cahos, un abîme, d'où l'on ne sauroit sortir qu'à travers mille écueils.

Dans l'Extrait que j'entreprends de donner d'un Ouvrage si curieux & si intéressant pour un Philosophe, je me propose de suivre l'Auteur, non pas à pas, non dans tous les détails où il entre, mais dans les routes les moins écartées, d'où un Lecteur un peu attentif & pénétrant puisse appercevoir les objets les moins éloignés, & qui ont le plus de rapport au sujet qu'il examine. Si, dans mon chemin, je rencontre quelque difficulté, qui m'arrête, soit faute de pénétration, par prévention, ou pour envisager un Principe sous un point de vue différent

(a) Le *Mathanasis*, ou *Chef-d'Oeuvre d'un Inconnu*, auquel on prétend qu'il a eu bonne part.

Janvier, Février & Mars, 1744. 5.

sent de celui qui a guidé mon Auteur, je proposerai librement & modestement mon sentiment, non dans la vue de le critiquer, mais afin que l'on puisse mieux juger de la vérité ou de la fausseté d'une Hypothèse, ou d'une Proposition, qui ne paroît jamais mieux dans tout son jour, que lorsqu'on l'examine dans toute son étendue, & qu'on en voit clairement, le fort & le foible, le pour & le contre.

On fait combien il est facile de tomber dans l'erreur, lors même que, dégagé de tout préjugé, on se fait un devoir & un plaisir de rechercher uniquement la Vérité. Les plus beaux Génies, les plus grands Philosophes, ceux-mêmes qui se sont le plus appliqués à n'établir pour Principes, que des Vérités reconnues, ont fait des écarts étonnans, & notre Auteur en donne lui-même une infinité d'exemples, en exposant les sentimens d'un grand nombre de Philosophes anciens & modernes, dont il découvre les méprises & les erreurs. J'avoue que notre Auteur a un grand avantage, & qu'il a choisi la voie la plus sûre pour ne pas s'égarer. Son Ouvrage est une file de Raisonnemens, qui se soutiennent réciproquement, & forment une chaîne d'autant plus difficile à rompre, qu'elle semble n'être composée que de Principes incontestables. Mais, d'un autre côté, cette même enchaîure, cette liaison, peut donner lieu à la ruine entière de tout ce bel Edifice, de cet Ouvrage si régulier. Un seul Principe se trouve-t-il faux, voilà tout l'Edifice renversé, tous les autres principes qui en découloient nécessairement, & qui

n'en doivent être regardés que comme autant de Conséquences, tombent naturellement d'eux-mêmes.

Ce qui rend notre Auteur aimable, ce qui le fait lire avec plaisir, c'est sa grande impartialité, sa modestie, & la retenue avec laquelle il parle des Grands-hommes, dont il combat les sentimens. Point d'injures, point d'invectives, pas la moindre marque de mépris pour ceux-mêmes d'entre les Philosophes, qui ont attaqué les opinions les plus universellement reçues & les plus respectables. En parlant de *Spinoza*, il ne le traite point, à l'exemple d'une infinité d'Auteurs, ni de Scélérat, ni de Monstre, ni d'Athée, ni d'Impie; il se contente de dire, en faisant son portrait, qu'il étoit *Bon-homme, simple, laborieux, aussi peu Juif du côté de l'intérêt, que du côté de la Religion, & que ses Mœurs lui firent des Amis pendant sa vie.*

Sans connoître personnellement Mr. de *St. Hyacinthe*, je juge delà, & je ne crois pas me tromper, qu'il est fort tolérant, amateur de la paix, ennemi de toute persécution. On trouve bien quelques Auteurs, qui parlent modestement & même quelquefois avec éloge, des Chefs de Sectes qui ont le plus défiguré la Religion; mais il s'en rencontre peu qui ne lancent contre *Spinoza* les traits les plus envenimés, pour avoir attaqué la Divinité même, ou du moins pour avoir tâché de détruire l'idée que la plupart des Hommes s'en sont formée. *Bayle* même, qui a tant écrit en faveur de la Tolérance, & qui a parlé si modestement de

Janvier, Février & Mars, 1744. 7.

de tant de Philosophes qui sont tombés dans les erreurs les plus grossières, n'a pu s'empêcher d'injurier *Spinoza*, en réfutant sa Doctrine, tandis qu'il fait son éloge par raport à ses Mœurs.

Notre Auteur n'a pas suivi cet exemple. Il fait que ni les injures les plus atroces, ni les mauvais traitemens, ni les tourmens les plus horribles, ne sauroient faire changer les hommes de sentiment. C'est l'évidence qui doit donner le branle à notre esprit, c'est elle qui doit le déterminer, le fixer, l'arrêter. Quel raport y a-t-il entre une démonstration & une insulte? Je veux faire changer un Philosophe de sentiment, & je commence par lui donner un soufflet, & le traiter de scélérat. Quel travers, quelle bizarrerie! Il faut qu'un Philosophe garde par-tout son sang froid, lorsqu'il veut prouver, démontrer, persuader, convaincre son adversaire.

Je ne saurois commencer cet Extrait, sans dire un mot de l'*Epître Dédicatoire*, adressée à Sa Majesté Prussienne. Cette Pièce est moitié Prose, moitié Vers; car l'Auteur n'est pas moins bon Poète, que grand Philosophe. Elle commence par ces cinq Vers: SIRE,

*De Votre Nom en tous lieux respecté,
Je ne pare point cet Ouvrage,
Pour le mettre à l'abri de la sévérité
Du critique Lecteur, qui ne doit son suffrage
Qu'à la Justesse & qu'à la Vérité.*

L'Auteur loue ensuite ce Monarque d'avoir remédié, en montant sur le Trône, aux besoins de ceux de ses Sujets qui pouvoient être dans l'indigence; d'autoriser la Liberté nécessaire, en faveur de ceux qui recherchent sincèrement la Vérité, & d'accorder à ses Peuples le droit d'être raisonnables.

*Sous le maintien de la Dévotion,
Monstre hideux, qui, dès la tendre enfance
Vient nous bercer; Foiblesse, Passion,
Mere d'Horreurs, & fille d'Ignorance.
Fui loin d'ici, fui, Superstition,
Et, pour toujours, loin de ces lieux bannie,
Cours, vole, fui chez l'Inquisition,
Tu la verras, avec la Tyrannie,
Sa Sœur aînée. Informe-les du sort
Qui les menace, & leur troupe perfide
De crimes noirs. Di-leur que vers le Nord
Regne un HEROS que vont prendre pour
Guide
Les autres Rois; que Juste & qu'Intrepide,
Par son exemple il va les engager
A renverser votre Empire homicide,
Et dans l'abîme enfin vous replonger.*

Delà l'Auteur passe aux entreprises de ce Prince, pour faire valoir les Droits de sa Maison. Il dit, à ce sujet, que Sa Majesté n'a pris le parti de se faire justice par la force de ses Armes, qu'après avoir tout tenté pour éviter la nécessité de l'employer. Il loue sa Prudence, sa Vigilance, son Courage, sa Valeur, son Ardeur

Janvier, Février & Mars, 1744. 9

deur & son Intrépidité dans les Combats; sa Magnanimité, sa Bienfaisance au milieu des Conquêtes; son Desintéressement, sa Générosité; enfin sa *Modération*, qui vient de lui faire terminer la Guerre, où, sans vouloir un plus grand amas de Lauriers, Sa Majesté conserve la fraîcheur de ceux qu'Elle a cueillis, sous les faisceaux d'Oliviers qu'Elle vient d'y joindre.

Cette *Épître Dédicatoire* est suivie d'une courte Préface, qui contient quelques Remarques Préliminaires, & qui est terminée par un Avertissement dont il est bon que le Lecteur soit informé. „ Ces Recherches, dit l'Auteur, „ sont le fondement d'un autre Ouvrage, dont „ elles seront bientôt suivies. Ce sont aussi „ des Recherches qui ont pour objets, les Pro- „ priétés, les Droits, & les Devoirs des Etres „ Moraux; les Attributs, les Droits, & les „ Devoirs de Dieu; &, en particulier, la Na- „ ture, les Droits, & les Devoirs de l'Hom- „ me.

L'Auteur entame son Ouvrage par quelques *Réflexions* qui l'ont porté à entreprendre ces *Recherches*, & par l'exposition du plan qu'il s'est formé pour les faire. Delà il passe à d'autres *Réflexions* sur l'*Instinct Physique & Moral*, & sur les *Causes générales de l'Erreur*. Commençons par donner une idée de ce qu'il dit sur l'*Instinct*.

L'ordre de la Nature fait voir qu'il y a, dans les Animaux, des dispositions qui sont telles, qu'on pourroit les regarder comme des goûts prévenans pour les choses qui concernent leur conservation ou leur bien-être. C'est ce

qu'on nomme *Instinct*. A peine le Perdreau est éclos, qu'il cherche dequoi se nourrir, & qu'il distingue le grain qui lui convient d'avec celui qui ne lui convient pas. De petits Canards sortant de la coque, où ils auront été couvés par une Poule, courent se jeter dans l'eau, malgré tout ce que fait leur Mère adoptive pour les en empêcher, & qui n'ose les y suivre. L'Enfant est à peine né, qu'il fait tourner la tête vers le sein de sa Nourrice, & s'en saisir avec les mains & avec les lèvres, *tenero sugens ore papillas*. S'il en est privé, non seulement il crie pour exprimer ses besoins, mais il suce perpétuellement quelqu'un de ses doigts, comme pour faire connoître par de nouveaux signes ce qu'il desire. Lorsque la raison est plus formée par l'expérience, cette même disposition, qui la prévient, subsiste toujours. Le sentiment des besoins n'est point l'effet de la réflexion, ce n'en est que la cause. La soif, la faim, nous portent à boire & à manger. Une situation, qui nous lasse, nous en fait prendre une autre, sans y penser, du moins sans y réfléchir, cela se fait même en dormant. Dans un faux pas, le corps se porte, aussi prompt qu'un éclair, à contrebalancer la chute; & une fraieur violente & subite, qui s'empare de toute la capacité de l'Ame, fait faire des choses auxquelles on ne seroit jamais porté par la raison, ou qu'on n'auroit pas si bien exécutées par la réflexion, que par le transport véhément qui les fait faire.

Tout cela ne regarde que le bien-être, ou la conservation du Corps. L'Ame, cette Substan-

tan-

Janvier, Février & Mars, 1744. 11

tance pensante, qui doit même perfectionner l'Instinct, n'auroit-elle pas aussi des sentimens prévenans pour la connoissance de la Vérité & des Actions morales d'où dépendent sa satisfaction, son bien-être, & souvent le bonheur des Créatures qui l'entourent? N'y auroit-il pas aussi un Instinct pour ce qui regarde le Bien moral si supérieur au Bien physique? C'est aussi ce qui paroît établi dans l'ordre de la Nature. L'Enfant ne parle pas encore, qu'il veut voir & connoître. Il montre, par son inquiétude & par son attention, qu'il trouve du plaisir à acquérir des idées. Il ne fait pas ce que c'est que la Vérité, mais il la cherche, comme il fait le lait, qu'il veut boire & qu'il ne connoit pas. Si donc un Etre sensible est capable de sentimens, qui le déterminent pour ainsi dire aveuglément, il ne peut rien connoître que par les différences qui distinguent les choses les unes des autres, ce qui suppose une comparaison d'idées, de la réflexion, & une règle pour juger de la Vérité. Cette règle ne peut être que l'évidence, qu'on suit encore comme par instinct, puisqu'on la suit souvent sans avoir précisément examiné en quoi elle consiste. C'est ce qu'on voit dans les jeux des Enfans mêmes, ainsi que dans leurs Discours. Cela se voit encore dans l'histoire de presque toutes les inventions qui regardent les Arts. Notre Auteur en donne des exemples auxquels nous renvoyons.

Les Passions ont corrompu ces bonnes dispositions de la Nature. Ainsi l'erreur, l'excès, & l'injustice se sont établies dans le monde.

L'a-

L'amour de la Vérité s'est bornée aux vraisemblances, loin de l'écouter dans le langage de la Nature, on n'a plus écouté que l'erreur dans le langage des Passions. L'Imagination est une des principales causes de cet égarement. C'est elle qui détourne l'esprit de la Vérité qu'il cherche, en lui présentant un faux merveilleux dont il est ébloui.

Non seulement l'Homme est sujet à l'erreur, entant qu'Homme, mais il y est doublement exposé entant que tel Homme. Sa formation, sa naissance, son éducation, son âge, son pays, ses parens, ses connoissances, ses études, ses emplois, tout peut lui être une cause d'erreur, tout est communément un piège à ses Passions & à sa crédulité. Les qualités mêmes, qui sont aussi aimables qu'estimables, telles que l'amour de la Patrie, la soumission à ceux qui gouvernent, la tendresse & le respect pour les Pères & Mères, la docilité pour ses Maîtres, l'estime pour la Vertu, l'esprit & les talens, la reconnaissance pour les bienfaits, la compassion pour ceux qui sont persécutés, l'amitié, la modestie, la piété même, toutes ces choses peuvent être des entraves qui empêchent d'aller à la Vérité.

Le Sophisme le plus dangereux est celui qui vient de la Modestie, si bienséante à tous les Hommes, & qui porte sur-tout à la défiance de soi-même. *Puis-je présumer, dit-on, que tant de gens aient cherché la Vérité sans la trouver, que mes Pères & mes Maîtres l'aient ignorée, & que je la découvre ? Ai-je plus d'esprit que toute une Secte, ou que toute une Nation ?*

Janvier, Février & Mars, 1744. 13

tion? Je ferai donc mieux d'adopter le sentiment de mes Maîtres que de chercher à l'examiner (a). Cette plaisante manière de raisonner peut être le langage de la Modestie, mais c'est aussi celui de la paresse, du préjugé, & même de l'injustice à l'égard de soi-même, comme c'est ordinairement un langage de récrimination, de malice, & de défaut d'évidence, dans ceux qui le tiennent contre les autres, & dont la conclusion, si elle étoit juste, ne tendroit qu'à la conservation des erreurs les plus monstrueuses. Car, quelles erreurs, quelque monstrueuses qu'elles aient été, n'ont pas été adoptées par des Sectes de Philosophes, & quelques-unes par des Nations entières! Joignez à cela, que, suivant ce Sophisme, il n'y a que le premier Homme, ou les premiers Hommes, s'il y en a eu plusieurs premiers à la fois, qui aient été en droit de rechercher la Vérité, & de décider en quoi elle consistoit. Chaque Enfant a dû recevoir pour vraies les opinions de son Père, quelque opposées qu'elles aient été entre elles, puisqu'il n'a pu sans présomption se croire plus raisonnable. Notre Auteur pousse fort loin l'examen de ce Sophisme, & en fait voir, d'une manière sensible, toute l'absurdité & le ridicule.

Si l'on suppose, comme quelques-uns le prétendent en effet (b), qu'un seul premier Hom-

(a) On peut voir ce que nous avons déjà dit sur cette espèce de Sophisme dans la Partie précédente de cette *Bibliothèque*, pag. 238.

(b) Voyez ce que nous avons dit sur cette question dans

manières d'être, de quelque nom qu'on veuille les nommer, sont différentes, desorte que l'une ne suppose pas l'autre. Ces parties sont en elles-mêmes indifférentes au mouvement & au repos; cependant, les unes sont en repos & les autres en mouvement, sans que rien les y ait mises. Cette Substance & ses parties considérées en elles-mêmes, sont privées de volonté, de puissance & de liberté; cependant, cette Substance agit sur elle-même, & chacune de ses parties réciproquement les unes sur les autres; elles ne s'arrangent jamais, mais cependant agissantes elles sont toujours arrangées les unes par les autres, sans que quelque autre chose qu'elles soit la cause de leurs arrangemens, tout cela se faisant par la nécessité de la Substance unique, dont toutes les modifications sont aussi involontaires que la propre existence.

De l'une de ces modifications, qu'on appelle l'*Homme*, résulte la sensibilité, l'intelligence, la comparaison des idées, les idées mêmes, & même les idées de ce qui est possible, le jugement, la mémoire, la volonté, le pouvoir de mettre en mouvement des choses extérieures d'une modification toute différente de celle dont résulte la sensibilité & l'intelligence. On dit *pouvoir & volonté*; car les Spinosistes se servent de ces mots, quoique *pouvoir & volonté* ne signifient chez eux que des *facultés nécessairees* & non libres, de vouloir ou de faire ce qu'on fait. Ainsi *ce qui pense*, dans l'*Homme*, non seulement n'est pas distinct de ce qu'on nomme son *Corps*, mais son *Corps* même n'est rien de réellement distinct en soi, ni qui subsiste

liste par soi-même. Les Spinosistes, par la nécessité des modifications de leur Substance Divine, sont forcés de soutenir, que l'Homme n'est point un Agent libre, mais que, toujours nécessité à agir, à raison de quelque effet qui ne dépend pas de lui, il n'est point en son pouvoir de pratiquer, par une détermination proprement active & volontaire, ce qu'on appelle *Vertu*, ou ce qu'on nomme *Vice*.

L'Homme, selon *Spinoza*, fait tout ce qu'il fait comme un Horloge, qui marque les heures & les minutes, les jours du Mois, de la Lune, ou seulement quelques-unes de ces choses, selon qu'elle a été faite, ainsi qu'elle les marque plus ou moins régulièrement, selon la bonté & la justesse de ses ressorts. Ou, l'Homme est semblable à un Vaisseau sans Pilote au milieu de la Mer, il a, par sa construction, le pouvoir de voguer, mais déterminé par les vents & par les courans à aller plutôt d'un côté que d'un autre, ce sont toujours les uns qui le poussent, ou les autres qui l'entraînent, incapable de se déterminer lui-même, desorte que ceux qu'on appelle *Vertueux*, parce qu'ils sont portés à faire des actions dont il résulte du bien, & que ceux qu'on appelle *Scélérats*, parce qu'ils sont portés à des actions, dont il résulte du mal, ne sont pas plus louables ni moins estimables les uns que les autres, puisque les premiers sont vertueux sans mérite, & les seconds criminels sans être coupables. Ainsi l'Homme ne méritant point d'être heureux ou malheureux, son bonheur ni son malheur ne dépendent non plus de lui, que ses Vertus ou

ses Vices, d'où il suit que, quoiqu'il puisse être heureux & qu'il lui convienne de l'être, il n'a que le pouvoir de l'être, & non de se le rendre, puisqu'il ne peut rien faire par lui-même pour devenir ou se conserver heureux.

Voilà une idée abrégée du Systême de *Spinoza*. Notre Auteur en tire des conséquences qui paroissent absurdes & tout-à-fait ridicules. En voici quelques-unes. Si toutes les choses ne sont que des modifications de la Substance Divine, cette Substance a nécessairement des modifications qui doivent être pendues, comme d'autres qui doivent les pendre, ou les juger; ici ce Dieu s'empale, là il se brule; ici il renferme une de ses modifications dans une autre qui paroît ne pas souffrir, tandis que l'autre se desesperé; là plusieurs de ses modifications se fustigent pour l'amour d'un autre Dieu que lui; là d'autres modifications, qui le croient le seul vrai Dieu, empoisonnent, pour se divertir, leurs parens ou leurs amis, tant leur foi est vive, & la nécessité, qui les fait agir, puissante.

Notre Auteur, après avoir exposé les opinions de diverses Sectes de Philosophes, & surtout leurs différentes Hypothèses touchant la Divinité, passe à ce qu'il nomme proprement la *Recherche de la Vérité & de l'Evidence*, & fait en même tems des *Remarques* fort curieuses & importantes sur les *Signes de nos Pensées*. Au-lieu de suivre l'exemple d'un grand nombre de Philosophes, qui se font d'abord proposés d'établir des Hypothèses, il commence, conformément à son plan qu'il ne perd jamais

de

Janvier, Février & Mars, 1744. 19

de vue, par ne rien admettre que ce que la seule nécessité, la seule force de l'Evidence l'obligeroit d'admettre par des propositions qui naissent les unes des autres, & qui se trouvent liées par des conséquences si nécessaires, qu'elles n'aient d'autres sources que des principes d'Identité, c'est-à-dire, des principes tirés de la définition des termes, tellement que le contraire implique contradiction. Il prétend, & avec assez de fondement, que, si les Mathématiciens ont trouvé l'Evidence dans les Mathématiques, c'est à cette méthode qu'ils la doivent.

Voici le premier pas, la première démarche, qu'il fait, pour trouver la Vérité qu'il cherche, & s'assurer ensuite par l'Evidence même, qu'il l'a trouvée, qu'il ne peut plus en douter. Supposé que les quatre Propositions suivantes ne soient pas fausses: 1. Si on disoit avec Descartes. *Je pense, donc je suis*, on diroit ce qui est, on diroit vrai, on diroit la Vérité; 2. Si on disoit avec Euclide, que deux Quantités, qui sont égales à une troisième, sont égales entre elles, on diroit ce qui est vrai, on diroit une Vérité; 3. Si on disoit avec Despreaux:

Cinq & quatre font neuf, ôtez deux, reste sept,

on diroit ce qui est vrai, un Vérité; 4. Si on disoit avec Madame Deshoulières:

Les plaisirs sont amers sitôt qu'on en abuse,

on diroit de même *ce qui est vrai*; ce qui est une Vérité, en un mot, on diroit *ce qui est*.

La Vérité n'est donc que *ce qui est*; la connoissance de la Vérité, la connoissance de *ce qui est*; &, la Recherche de la Vérité, la Recherche de *ce qui est*. Soit donc cette définition de termes: Le *Vrai*, ou la *Vérité*, est *ce qui est*; Et cette autre: *La connoissance de la Vérité n'est que la conformation du jugement avec la nature des choses*, c'est-à-dire, avec ce que les choses sont effectivement en elles-mêmes, & relativement avec d'autres; car la nature d'une chose n'est que la chose même, telle qu'elle est en soi. C'est donc dans la nature des choses mêmes qu'il faut chercher la Vérité, & non dans l'autorité des Philosophes. *Rerum inventio à Natura luce petenda, non ab Antiquitatis tenebris repetenda est (a).*

Voilà la première découverte; passons, avec l'Auteur, à une seconde, faisons un nouveau pas, en avançant toujours régulièrement & avec ordre, pour ne pas nous égarer, car la moindre démarche irrégulière pourroit nous faire tomber dans l'erreur. La route est d'autant plus difficile à tenir, qu'une seule fautive Proposition, entre cent qui seroient vraies, pourroit rompre tout le fil d'un Raisonnement, elle en oteroit l'enchainure, & conduiroit tout droit vers l'erreur.

Il s'agit donc maintenant de pouvoir s'assurer de ce qui est, & de s'en assurer si parfaitement, qu'il

(a) C'est ce que dit le Chancelier Bacon dans l'Aphorisme 122 de son *Newum Organum*.

Janvier, Février & Mars, 1744. 21

qu'il ne soit pas possible qu'on se trompe. On donne à cette assurance, à cette certitude parfaite, le nom d'*Evidence*. Ainsi le premier Problème à résoudre, est celui-ci: *Trouver un degré de connoissance si parfait, qu'il soit impossible d'être dans l'erreur à l'égard de ce qui est ainsi connu*. C'est ce que l'Auteur se propose de chercher, mais c'est ce qu'il croit trouver dans l'expression même dont il se sert; car, si par *impossible* on entend *ce qui n'est, ni ne peut être*, le contraire de ce qui est *impossible* est nécessairement vrai; c'est-à-dire, *ne peut pas ne point être*. Ainsi on connoit évidemment tout ce qu'on connoit si nécessaire, que le contraire est impossible. Mais comment connoître que le contraire est impossible, n'est-ce pas le *Diallelle* (a) des Pyrrhoniens; ce cercle vicieux, où on emploie une chose qui n'est point encore prouvée, pour en prouver une autre, qui doit à son tour servir de preuve à la première.

(a) Voici l'idée que le Traducteur des *Institutions Pyrrhoniennes* de *Sextus Empiricus* entreprend de nous donner du *Diallelle*; l'arme la plus redoutable des Pyrrhoniens. Pour concevoir, dit-il, ce que c'est que le *Diallelle*, imaginons-nous que deux personnes inconnues nous viennent trouver. *Titius*, que nous ne connoissons pas, nous assure, que *Mévius*, que nous connoissons aussi peu, est un fort honnête homme; &, pour preuve qu'il dit vrai, il nous renvoie à *Mévius*, qui nous assure que *Titius* n'est pas menteur. Pouvons-nous avoir la moindre certitude que *Mévius* est honnête homme, & que *Titius*, qui le dit, n'est pas menteur? pas plus, que si *Titius* ni *Mévius* ne nous rendoient aucun témoignage, l'un en faveur de l'autre. Voilà l'image d'un *Diallelle*.

mière? Si cela étoit, adieu l'*Evidence*; ce seroit tomber dans le progrès à l'infini, dans ce cercle de recherche & d'incertitude, d'où on ne peut sortir, & où on erre toujours.

Avant que de prouver qu'on ne tombe point ici dans un cercle vicieux, & qu'on ne fait point une petition de principe, notre Auteur examine, dans un Chapitre exprès, les Sentimens, les Idées, les Pensées que nous avons, avec les Signes ou les Sons articulés par lesquels nous pouvons nous les communiquer. Tout ce qu'il dit dans ce Chapitre tient lieu de réflexions préliminaires, qui le conduisent à l'*Evidence*, dont il fait la recherche dans le Chapitre suivant. Il établit d'abord ces deux Propositions : 1. *Les Hommes éprouvent divers Sentimens, ou Idées, qu'ils peuvent comparer les uns avec les autres*; 2. *Les Hommes peuvent établir que les Sons articulés de la voix seront les Signes de tels ou de tels Sentimens, de telles ou de telles idées.*

Cela posé, voici comme il raisonne. Je sens, que je sens que j'existe, & j'appelle ce par quoi je sens que j'existe, *le sentiment de mon existence*; ainsi, par le terme de *Sentiment* j'entens *ce par quoi je sens*; & par le terme d'*existence*, j'entens *ce qui est*. Mais, qu'est-ce que c'est que *ce par quoi je sens*, qu'est-ce que c'est que mon *existence*? L'*existence* de *Moi*, de quelque chose qui pense; voilà tout ce que j'en fais maintenant, je sens que je sens que c'est moi qui sens, qu'il est impossible que je sente & que je n'existe pas; &, de ces deux Sentimens résulte une idée distincte, qui m'assure que je suis

suis un Etre sensible, par conséquent différent d'un Etre insensible. Le Sentiment de mon *existence* & de ma *sensibilité* sont deux notions si simples & si primitives, que je ne saurois absolument en douter. J'ai beau essayer que cette Proposition, *je pense, donc je suis*, n'est pas pour moi une Vérité si assurée, qu'il m'eût impossible d'en douter, mes efforts sont vains, je ne puis rien imaginer, rien supposer, rien concevoir, qui puisse me le faire révoquer en doute; je sens qu'il est impossible que cela ne soit pas, puisque ce qui n'est pas, ne peut pas penser, qu'ainsi l'existence est renfermée dans le Sentiment que j'ai de *Moi pensant*. Si je disois, *je pense, donc je ne suis pas*, je sens que je dirois une absurdité, ce seroit une impossibilité dans la chose, & une contradiction dans les termes. Dire, *je pense*, c'est-à-dire, *je suis un Etre pensant*: Or il est contradictoire que *je sois*, & qu'en même tems *je ne sois pas*; ainsi, *ce qui est contradictoire dans les termes est une impossibilité dans la chose*.

Puis donc qu'on ne sauroit connoître la nécessité d'une chose, sans connoître l'impossibilité du contraire, ni l'impossibilité du contraire qu'on ne connoisse la nécessité de la chose, il résulte, suivant notre Auteur, que ce ne sont point deux connoissances différentes, par lesquelles on va de l'une à l'autre; mais que ce n'est qu'une seule & même connoissance, qui se prouve elle-même, & qui par conséquent n'a pas besoin d'autres preuves. Ainsi, quoique pour avoir une connoissance évidente, il faille connoître l'impossibilité du contraire, & réciproquement la nécessité de ce qu'on con-

noit pour connoître l'impossibilité du contraire, comme l'un n'est que le résultat inséparable de l'autre & ne forme que cette connoissance parfaite qu'on nomme *Evidence*, il suit que ce n'est point un *Diallele*, un cercle vicieux, ni une petition de principe. C'est ce qu'il falloit démontrer.

Pour ne rien laisser à désirer sur cette importante matière, l'Auteur réduit en démonstration tout ce qu'il a avancé & que nous venons d'abréger. Il continue dans la suite le même sujet, qu'il approfondit, qu'il éclaircit toujours de plus en plus, afin de ne laisser aucun doute sur ce qui fait le vrai caractère de l'*Evidence*. Au lieu de le suivre pas à pas, je me bornerai, pour cet article, à donner une idée de quelques réflexions qu'il fait touchant le Bonheur ou le Malheur de l'Homme, le Juste & l'Injuste, la Vertu & le Vice. Comme la signification de tous ces termes a besoin d'être fixée, nous commencerons par les définitions qu'il en donne, & qui paroissent telles qu'il ôte par là toute équivoque.

Quand je réfléchis, dit-il, sur ce que j'appelle *Bonheur*, il me semble que c'est un *Sentiment d'approbation de l'état où je sens que je suis*; d'où naît ce que j'appelle *contentement*, *joie*, *tranquillité d'ame*: car, tant que je n'approuve pas l'état où je suis, je ne suis pas *content*, ni *joyeux*, ni *tranquille*. Les choses que je crois m'être convenables, je les nomme *bonnes*; celles que je crois m'être contraires, je les nomme *mauvaises*; & celles que je juge n'avoir aucun rapport avec moi, je les appelle *indifférentes*.

Janvier, Février & Mars, 1744. 25

tes. Le Désir peut se définir un Sentiment de besoin; & le Besoin est un état défectueux par rapport à celui où l'on voudroit être. Plus je juge qu'une chose m'est convenable, plus je sens le besoin de l'aquerir, plus par conséquent je la desire. Ainsi les Passions ne sont que des Sentimens de Besoin si vifs, qu'ils l'emportent sur tout autre Sentiment. Les Remords sont des Sentimens vifs de desapprobation de moi-même, sur ce que j'ai cru ou fait, comparé avec ce que j'aurois dû croire & faire, & par conséquent un état de Malheur. Les Remords ne viennent que d'un défaut de connoissance, c'est-à-dire, de l'Erreur; & l'Erreur n'est qu'un Acte de l'Esprit par lequel j'attribue à une chose ce qu'elle n'a point, ou par lequel je la prive de ce qu'elle a.

La Raison est la Faculté de connoître la Vérité, & de s'y conformer. La Vertu, c'est le courage de pratiquer ce que la Raison exige, c'est-à-dire, la conformité des Sentimens & des Actions, selon ce qui est le plus convenable au Bonheur. Ainsi le sentiment d'approbation, qui fait le bonheur de l'Homme, n'est fondé que sur ce qu'il fait, ce qu'il doit faire, & qu'il le fait. La Vertu & la Raison reviennent donc à la même chose, & sont la cause de l'approbation intérieure qui fait le Bonheur.

On peut distinguer dans un Etre, ce qu'il est, ce qu'il peut être, & ce qu'il ne peut pas ne pas être; d'où suit ce qu'il n'est pas, & ce qu'il ne peut être. Ce qu'il ne peut pas ne pas être, est son état nécessaire, essentiel, propre. Ce qu'il peut être est son état possible, relatif, accidentel.

tel..Ce qu'il est, est son état actuel. On entend par Parfait, ce qui est tel qu'il n'y manque rien pour être tel qu'il doit être. Un Etre ne peut agir qu'en vue de quelque chose qu'il regarde comme lui étant convenable, & qu'il considère par conséquent comme un bien qui lui manque, c'est-à-dire, comme une perfection de l'état où il se trouve. Ainsi la Perfection, le Bonheur, ou le Bien-être, est l'objet de l'Etre, son terme & son véritable but : tout ce qui s'y oppose est nuisible, tout ce qui y contribue est convenable. Delà naît l'Amour de soi-même, & la Haine pour tout ce qui s'oppose à la Perfection ou au Bien-être. L'effet que font les choses, selon ce degré auquel elles contribuent ou nuisent au Bonheur, est ce qu'on appelle leurs Convenances, ou leurs Disconvenances.

C'est sur ces Convenances ou ces Disconvenances, & sur la nécessité que le Bien-être soit le but de l'Etre, qu'est fondé ce qu'on appelle le Bien & le Mal Moral, le Bien & le Mal Physique, l'Ordre & le Désordre, la Vertu & le Vice, la Raison & l'Extravagance, le Juste & l'Injuste, les Droits & les Devoirs d'un Etre. Car par Juste ou Injuste, par Raison ou Extravagance, par Vertu ou Vice, par Ordre ou Désordre, & enfin par Droits & par Devoirs, on ne peut entendre que ce qui convient au plus grand Bien, à la plus grande Perfection. C'est ce qui a fait que ces Droits & ces Devoirs ont été appelés Naturels, & que la raison sur laquelle ils sont fondés, c'est-à-dire, cet amour du Bonheur, cette tendance de l'Etre à sa

Janvier, Février & Mars, 1744. 27

sa Perfection, a été nommé *Loi de Nature*; car on entend par *Nature*, l'Essence des choses; c'est-à-dire, les propriétés nécessaires à leur existence & ce qui en résulte nécessairement. C'est delà qu'on a dit que les *Droits* & les *Devoirs naturels* étoient *inaltérables* & *inviolables*.

Dès qu'un Etre est capable de se perfectionner; dès qu'il a des *Droits* & des *Devoirs*, il est nécessairement un Etre sensible, intelligent, actif, enfin un *Agent Libre*, qu'on appelle à cet égard un *Etre Moral*, parce qu'on appelle *Mœurs* les dispositions d'un Etre qui agit pour sa perfection. En effet, pour faire ce qu'on doit faire, ou pour s'abstenir de faire ce qu'on ne doit pas faire, il faut non seulement connoître ce qui doit être fait, ou ce qui ne doit pas être fait; mais il faut encore avoir la puissance de faire ce qu'on veut, ou de s'abstenir de ce qu'on ne veut pas. Et, comme le Bonheur dépend de faire, ou de ne pas faire certaines choses, on doit entendre par *Droit* ce qu'un Etre Moral peut faire ou ne pas faire, & par *Devoir* ce qu'il doit faire, ou ne pas faire. D'où il résulte que le *Devoir* devient la règle du *Droit*.

C'est sur ces définitions que sont fondées les Réflexions que fait l'Auteur sur le *Bonheur* & le *Malheur*, sur la *Vertu* & le *Vice*, sur le *Juste* & l'*Injuste*. Il n'est pas difficile de juger quelles conséquences il tire des Principes qu'il vient d'établir, & qui sont énoncés par les définitions mêmes qu'il donne. Je ne laisserai pourtant pas d'en dire ici quelque chose, à cause de l'importance de la matière; car rien, en effet, n'est si important que ce qui fait le bonheur

heur de l'Homme, que ce qui contribue à sa félicité.

Suivant l'Auteur, les *Convenances* des choses ne sont *Convenances* que relativement à l'état où un Etre Moral se trouve, puisque l'état possible d'un Etre Moral peut extrêmement varier, & que ce qu'on appelle *Raison*, *Vertu*, *Justice*, *Droit*, & *Devoir*, n'est déterminé que par ce qui contribue au plus grand bien d'un Etre.

Quelle conséquence tire-t-il de ce Principe? La voici. C'est que, ce qui est *Raisnable*, *Juste*, *Vertueux*, dans un certain Etat, ne l'est plus dans un autre, comme ce qui passe pour *Juste* dans un Pais ne l'est pas dans un autre, & qu'ainsi la *Justice*, ni la *Vertu*, ni la *Raison*, ne sont rien de fixe, à moins qu'il n'y ait quelque chose de si parfait, & qui convienne si nécessairement au plus grand Bonheur d'un Etre Moral, qu'il soit, dans tous les cas, aussi déraisonnable qu'injuste de ne pas préférer ce quelque chose de si parfait à tout autre bien possible.

Conformément à ce même Principe, si je suppose que tout mon Bonheur se borne à cette Vie, tout ce que je puis faire, pour me le procurer, est *Vertu* & *Raison*, quelque nom que l'on donne aux choses que je fais, ou que je m'abstiens de faire. Une *Action*, que l'on nomme *criminelle*, est, dans la nature des choses mêmes, une *Action de Vertu*, dès qu'elle me rend plus heureux. Supposons maintenant qu'il y ait une autre Vie après celle-ci, qu'après la Mort il y ait un autre état de Bonheur ou de Malheur. Dans cette supposition, si, en faisant certaines choses, qui me rendroient plus heu-

Janvier, Février & Mars, 1744. 29

heureux dans cette Vie, je me privois d'un plus grand Bonheur pour un autre état de Vie, & que pouvant être heureux, en m'abstenant de les faire, je m'attirasse de nouveaux malheurs; je serois non seulement criminel de les faire, mais je serois un extravagant, un fou; lors même qu'on en jugeroit autrement selon l'opinion publique.

Delà vient, à ce que prétend notre Auteur, que tous les Législateurs ont cru devoir inculquer dans l'esprit des Peuples la croyance d'une autre Vie, & celle de l'existence d'une ou même de plusieurs Divinités, à qui rien n'étoit caché. Ils ont dit que ces Dieux, justes, rémunérateurs de la Vertu, couronneroient, dans un séjour de Délices, ceux qui auroient été fidèles aux Loix, tandis que les crimes de ceux qui les auroient violées les feroient punir de divers supplices, dans un séjour affreux qu'on a nommé l'*Enfer* ou le *Tartare*. On ajoute que, pour donner plus de force à leurs Loix, les Législateurs ont même dit qu'ils les recevoient des Dieux. C'est ainsi, remarque-t-on, que *Moïse* affuroit que le Créateur du Ciel & de la Terre lui dictoit de vive voix, ou même gravoit de ses propres doigts sur la pierre, les Ordres auxquels le Peuple Juif devoit se soumettre, & que toutes les Ordonnances se faisoient au nom de Dieu, ce qui a fait nommer le Gouvernement de ce Peuple une *Théocratie*; jusqu'à ce qu'il devint une Monarchie par l'élection de *Saül* pour Roi. C'est ainsi que *Numa* dit aux Romains, que les Loix qu'il leur donnoit, lui étoient dictées par une Nymphé qu'il nom-

30 BIBLIOTHEQUE RAISONNE'E,

nommoit *Egérie*. C'est ainsi que *Mahomet* s'assujettit les Arabes, en leur faisant recevoir, comme envoyés du Ciel, les Chapitres d'un Livre qu'ils ont nommé *Alcoran*, c'est-à-dire, le *Livre par excellence*. C'est ce qu'ont fait aussi *Zoroastre*, *Minos*, & les autres Législateurs.

Il résulte clairement de ce que nous venons d'exposer, & que notre Auteur explique plus en détail, que, si l'Homme, entant qu'Etre Moral, n'a point d'autre Vie que celle-ci, toute sa félicité se bornant aux biens de cette Vie, c'est imbécillité, c'est sottise, que de ne pas faire tout ce qu'il peut, quelque chose que ce soit, pourvu que ce qu'il fait contribue à son plus grand Bonheur, autrement ce seroit manquer de Raison & de Vertu, puisque l'une & l'autre ne consistent qu'à nous faire faire ce qui doit nous rendre heureux, qu'ainsi un Etre raisonnable doit toujours

*Fuir comme un deshonneur la Vertu qui le perd,
Et voler, sans scrupule, au Crime qui lui sert (a).*

Que, si son tempérament, ses préjugés, son éducation, l'arrêtent, qu'il se souvienne sans cesse de ces Vers d'un autre Poète :

*Des plus sacrés Devoirs étouffer le murmure;
C'est à ses Passions asservir la Nature.*

Cet

(a) P. Corneille, *Pompeé*. Sc. 1.

Janvier, Février & Mars, 1744. 31

*Cet effort ne part point d'un courage abbatu,
Et, pour faire un grand Crime, il faut de
la Vertu (a).*

Que, s'il se trouve retenu par l'opinion qu'en auront les autres Hommes, qu'il sache que l'Homme raisonnable ne doit avoir égard à l'opinion des autres, qu'autant qu'elle peut lui être avantageuse; qu'ainsi, c'est prudence que de passer pour ce qu'ils appellent être vertueux, mais sottise que de l'être dans tous les cas où il est avantageux de ne l'être point, ainsi qu'ils le prétendent; puisqu'en effet ce n'est pas l'être véritablement que de sacrifier la Raison à l'Opinion, & qu'en général, ainsi que le dit encore le même Poëte :

*La plus noire action, que l'audace produit,
Ne prend que du succès la honte qui la suit,
C'est lui seul qui la rend injuste ou légitime,
Heureuse, elle est Vertu, malheureuse, elle
est Crime (a).*

Mais, si l'Homme est un Etre Immortel, & qu'après sa mort il doive rendre compte à un Etre, ou à plusieurs Etres tout-puissans, de l'usage qu'il aura fait de ses facultés, c'est le plus grand excès de démente, où il puisse tomber que de ne pas sacrifier toutes les Convenances des biens de cette Vie, lesquelles se trouvent

(a) T. Corneille, *Stillie*, Act. I, Sc. 6.

(b) T. Corneille, *Bérénice*, Act. III, Sc. 6.

vent en opposition avec celle qu'il y a de faire ce que cet Etre, ou ces Etres tout-puissans exigent.

Telles sont les Réflexions de notre Auteur sur ce que les Hommes doivent faire pour être heureux. Mais il me semble que les Principes qu'il établit, sont sujets à de terribles inconvéniens, & qu'il en résulte d'affreuses conséquences. Cependant si ces Principes sont vrais, il faut en admettre les conséquences qui en découlent nécessairement, quelque monstrueuses qu'elles paroissent, & on doit lui avoir obligation de les avoir exposés. On peut lui appliquer, dans ce cas, ce qu'il dit ailleurs, & dont nous avons touché quelque chose. S'il dit *vrai*, s'il dit *la vérité*, s'il dit *ce qui est*, loin de lui en faire un reproche, on doit lui en faire un bon-gré, parce que la Vérité est aimable, & que nous devons tous la rechercher.

L'idée, que la plupart des Hommes se sont formée de ce qu'on appelle *Vice & Vertu, Juste & Injuste*, est si opposée à celle qu'en donne notre Auteur, que je me sens porté à exposer ici quelques-unes des conséquences qui me paroissent découler nécessairement de ses Principes, afin d'encourager quelque plus habile homme que moi à examiner à fonds la nature de ces Principes, à rechercher s'ils ne sont point supposés mal-à-propos, & à les réfuter ensuite, au cas qu'ils se trouvent faux. Je le repète, il faut les admettre ces conséquences, si les Principes sont vrais; mais comme elles sont extrêmement dangereuses, dans quelque Société & quelque Etat que ce soit, je serois bien aise

aise que l'on fit voir que les Principes en sont faux. L'Auteur me paroît trop galant homme, & trop amateur de la Vérité, pour ne pas changer de sentiment, si on lui démontre qu'il est dans l'erreur, & qu'il s'est trompé. Puisqu'il fait profession de rechercher sincèrement la Vérité, pourroit-il trouver mauvais que quelqu'un la lui montrât.

S'il est vrai, comme l'établit en termes formels Mr. de St. Hyacinthe (a), que l'Homme doit agir conformément à la vérité des Convenances préférables, ou, selon ce qui peut lui procurer un plus grand bonheur, il s'ensuit delà que ce que nous nommons ordinairement *Vertu*, sera non seulement une pure chimère, mais que cette même Action devra nécessairement, en une infinité de cas, être réputée pour un *Vice*, & que le *Crime* le plus atroce passera pour une *Vertu*, pour une *Action raisonnable*.

Notre Auteur admet cette conséquence. Mais voyons où elle mene. L'idée qu'elle présente fait horreur. Donnons quelques exemples des crimes qu'un tel Principe peut faire commettre aux hommes, & même qu'ils doivent commettre, s'ils veulent se conformer à ce qu'on nomme ici *Raison & Vertu*, &, qui plus est, s'ils veulent être *heureux*.

Je me trouve au milieu d'une vaste Forêt, dans un País où je suis inconnu, avec un homme dont j'ai reçu mille services, à qui même je suis redevable de la vie. Cet homme est

char-

(a) Pag. 244.

chargé d'un Trésor capable de m'enrichir. Ne pouvant le lui enlever, sans lui ôter en même tems la vie, je prens la résolution de l'égorger. Assuré que cette action ne sera connue de personne, & qu'elle restera impunie, je lui enfonce inhumainement le poignard dans le sein, & je lui ravis son trésor & la vie. Voilà un coup qui marque la plus grande scélératesse, une énorme perfidie, c'est un Crime qui fait horreur. Cependant, suivant mon Auteur, cette action, loin d'être un Crime, est une *Action vertueuse*, une *Action juste & raisonnable*, & ç'auroit été en moi une *imbécillité*, une *sottise* de ne la pas commettre.

Rien de plus facile que de justifier ce Crime, & de faire voir que j'ai fait une *Action raisonnable*. Voici comment. Pour rendre la preuve plus claire, plus sensible, je la réduirai en forme Syllogistique.

Agir conformément à la vérité des Convenances préférables, ou selon ce qui peut procurer un plus grand bonheur, c'est agir raisonnablement. C'est ce qu'enseigne notre Auteur (a), & qu'il répète ailleurs (b) en d'autres termes, lorsqu'il dit: Un Etre ne peut donc agir qu'en vue de quelque chose, qu'il regarde comme lui étant convenable, & qu'il considère, par conséquent, comme un bien qui lui manque, c'est-à-dire, comme une perfection de l'état où il se trouve, parce que la perfection, le bonheur, ou le bien-être, de quelque nom qu'on le nomme, est

(a) Ibid.

(b) Pag. 249.

Janvier, Février & Mars, 1744. 35

est l'objet de l'Etre, son terme, & son véritable but : tout ce qui s'y oppose est nuisible, tout ce qui y contribue est convenable. Allons plus loin. Notre Auteur donne encore plus bas une idée si claire, si distincte de ce qu'il veut inculquer, qu'il rend sa doctrine tout-à-fait intelligible. *S'il est vrai, dit-il (a), que les Convenances des choses ne sont convenances que relativement à l'état où un Etre Moral se trouve, & que ce qu'on appelle Raison, Vertu, Justice, Droit & Devoir, n'est déterminé que par ce qui contribue au plus grand bien d'un Etre, il suit que ce qui est Raisonné, Juste, Vertueux, dans un certain Etat, ne l'est plus dans un autre, comme ce qui passe pour Juste, dans un Pais, ne l'est pas dans un autre, & qu'ainsi la Justice, ni la Vertu, ni la Raison, ne sont rien de fixe. Et ailleurs il ajoute (b) : Une Action, que l'on nomme criminelle, est dans la nature des choses mêmes une Action de Vertu, dès qu'elle me rend plus heureux.*

En parlant de Moïse, de Nama, de Mahomet, & des autres Législateurs, que nous avons cités ci-dessus, il fait cette remarque, qui répand encore beaucoup de jour sur la thèse qu'il veut établir. „ Ils ont vu, dit-il (c), qu'il n'y „ avoit point d'obligation de faire une chose, „ ou de ne la pas faire, lorsqu'il n'y avoit point „ d'inconvénient à la faire ou à ne la pas faire ; qu'il y avoit souvent des occasions, où

„ un

(a) Pag. 251.

(b) Pag. 252.

(c) Pag. 253.

„ un très grand Crime pouvoit être très utile à
 „ celui qui le commettoit, desorte que s'il le
 „ pouvoit faire impunément, la Raison vouloit
 „ qu'il le commit, puisque, d'un côté, il n'y
 „ avoit rien à craindre, & que de l'autre il y
 „ avoit beaucoup à gagner; qu'il y avoit même
 „ plusieurs Actions de Vertu qui devenoient
 „ très préjudiciables à ceux qui les
 „ faisoient, desorte que, puisque le Bien-être
 „ étant le but de l'Etre, c'étoit folie que d'agir
 „ pour se rendre malheureux, &c.

Voilà la *Majeure* de mon Raisonnement. Elle est tirée de ce qu'enseigne notre Auteur en termes bien clairs. Pour en former la *Minore*, il ne faut qu'appliquer ses Principes au cas que je viens de proposer. La chose est facile. Lorsque j'enfonce le poignard dans le sein de cet Homme, à qui je ravis en même tems & son trésor & la vie, je n'agis que conformément à la vérité des Convenances préférables, je n'agis qu'en vue de son trésor, de quelque chose que je regarde comme m'étant convenable, & que je considère comme un bien qui me manque. Joignez à cela, que d'un côté, pouvant tuer cet Homme impunément, & que de l'autre y ayant beaucoup à gagner à lui prendre son trésor, la Raison vouloit que je commisse ces deux Crimes, ou plutôt ces deux Actions de Vertu, puisqu'une Action que l'on nomme criminelle, est dans la nature des choses mêmes une Action de Vertu, dès qu'elle me rend plus heureux. Je laisse au Lecteur à faire le reste de l'application.

Vous voyez clairement par-là, que, suivant ces

Janvier, Février & Mars, 1744. 37

ces Principes, le plus grand de tous les Scélérats est un Homme *Juste*, dès qu'il ne se propose, en commettant le *Crime*, que le *bien-être*, le *bonheur*, la *plus grande perfection* de son propre Individu. Ainsi *Cartouche* a été toute sa vie un parfaitement honnête homme, un homme *juste*, un homme *raisonnable*, si, dans toutes les Actions énormes qu'il a commises, il n'a eu d'autre *terme*, d'autre *but*, que de se rendre *plus heureux*; & ç'auroit même été en lui une *imbécillité*, une *sottise* de ne les pas commettre. Il est vrai qu'à la fin il *perdit*, au lieu de *gagner*, puisqu'il perdit par-là la *perfection* de son *Etre*, lequel fut étendu sur la Roue, brisé, rompu & détruit; mais il n'avoit pas prévu une telle fin, & en croyant toujours agir *impunément*, il n'étoit point coupable de commettre des Actions, dont le *but* étoit de se rendre *plus heureux*.

En supposant qu'il n'y ait point d'autre Vie après celle-ci, il faut, dans l'Hypothèse de notre Auteur, donner le nom de *Justes* & de *Raisonnables* à ceux qui volent impunément le bien d'autrui, & regarder comme des *Sots* & des *Imbécilles* tous ceux qui ne profitent pas des moyens qui se présentent pour s'enrichir, soit par la force, par l'artifice, ou de quelque autre manière que ce soit, lorsqu'ils sont persuadés que ces richesses pourront augmenter leur bonheur, diminuer leurs maux, & satisfaire à leurs besoins.

Les Princes qui envahissent, par la force des Armes, les Etats de leurs Voisins, sont des Princes *justes*, *vertueux*, *raisonnables*, qui ne

font même que leur Devoir ; & ils peuvent le prouver d'une manière invincible par les Principes de notre Auteur. Un tel Prince n'a qu'à dire : Ce Pais, cette Contrée, cet Etat, dont je me rends maitre, est *une chose qui m'est convenable*, c'est *un bien qui me manque*, & en le prenant à mon Voisin, à ma Voisine, je n'agis que conformément à la vérité des Convenances préférables. Croyez-vous que je sois assez sot, assez imbécille, assez fou, pour ne pas augmenter mon bonheur, mon bien-être, par l'augmentation d'une chose qui est si fort à ma bien-séance ? Pour leur prouver qu'ils sont injustes, il faudroit commencer par leur démontrer qu'il y a dans l'autre Monde, un Tartare, un Enfer, un séjour affreux, où l'on punira de divers supplices tous ceux qui auront agi conformément à de pareilles Convenances. Si vous ne prouvez cela, vous ne prouvez rien. Dites-leur qu'ils violent les règles de la Justice, ils vous répondront, qu'ils ne font rien d'injuste, qu'ils ne font que leur Devoir & ce qui est raisonnable.

Voilà mes engagements remplis. J'ai fait voir les pernicieuses conséquences des Principes de notre Auteur, & je souhaite que quelque habile homme entreprenne de lui démontrer qu'il est dans l'erreur, & qu'il doit nécessairement s'être égaré dans la Recherche qu'il a faite de la Vérité. Cet examen n'est guère du ressort d'un Journaliste. Je prévois qu'il faudroit, pour discuter cette matière comme elle le mérite, entrer dans de longs détails qui ne s'accorderoient nullement avec le plan de ce Journal.

D'ail-

D'ailleurs, il n'est peut-être pas si facile qu'on se l'imagine d'abord, de faire voir, d'une manière bien évidente & sans réplique, la fausseté de ces Principes. Ce qu'on remarque dans les Enfans, parmi plusieurs Nations barbares, & parmi ceux qui ne sont imbus que d'un petit nombre de préjugés, semble combattre en faveur du Systême de notre Auteur, & lui donner de nouvelles forces. L'exemple même des Animaux doit être ici compté pour quelque chose, car ils suivent parfaitement bien la *Loi de Nature*, telle que notre Auteur la définit, telle qu'il l'explique en plusieurs endroits (a).

Ce qui m'étonne, c'est de voir les Philosophes soutenir le pour & le contre par des argumens qui paroissent du moins très probables, & capables de persuader ceux qui n'ont pas assez de pénétration pour sentir toute la force ou le défaut d'un Raisonnement. Suivant l'Abbé de St. Pierre, nous avons tous naturellement une idée du Droit & du Tort, d'une Action innocente & permise, & d'une Action mauvaise & injuste, & cela avant d'avoir aucune idée d'aucune Loi, ni d'aucun Législateur. Mr. de St. Hyacinthe convient de ce Principe; mais la même Action que l'Abbé regarde comme mauvaise & injuste, notre Auteur la regarde comme bonne & juste, en une infinité de cas, c'est-à-dire lorsqu'il en résulte un plus grand bien pour celui qui la fait. Voici une règle que l'Abbé nous propose pour exemple, & dont il

(a) Voyez cette Bibliothèque, Tome XXIX, pag. 155, 177; & Tome XXX, pag. 409.

il prétend qu'on ne sauroit s'écarter, sans être injuste, sans contrevenir à ce que dicte à tous les Hommes la Loi de Nature. *Ne faites point contre un autre ce que vous ne voudriez point qu'il fit contre vous, si vous étiez à sa place le plus foible, & s'il étoit à la vôtre le plus fort.* Notre Auteur établit, au contraire, que nous pouvons & que nous devons même chercher notre propre avantage, notre bien-être, aux dépens des autres, dût-on même commettre pour cela les plus grands Crimes, qui sont alors des *Actions justes & raisonnables*, pourvu que nous fassions ces crimes *impunément*.

Quelle diversité dans les idées & dans les jugemens des Hommes, & que nous marchons d'un pas peu assuré dans la Recherche de la Vérité ! Voila comme nous sommes bâtis, sujets à l'erreur du côté de l'Esprit, & d'assez pauvres Machines du côté du Corps. Je serois fort porté à croire que l'erreur est plutôt une suite de la foiblesse de l'Esprit de l'Homme & de la force de ses Préjugés, que de son indolence, de son opiniâtreté ou de sa malice ; d'où doit nécessairement s'ensuivre le support que nous devons avoir les uns pour les autres, malgré la diversité de nos opinions.

Notre Auteur, après ses *Réflexions* sur le *Bonheur*, fait de nouvelles *Recherches* sur les *Moyens* & les divers *Degrés* de nos *Connoissances*. Il traite cette matière avec beaucoup d'exactitude & de profondeur ; & je suis mortifié que les bornes d'un Extrait ne me permettent pas de l'exposer dans tout son jour. En parlant
des

Janvier, Février & Mars, 1744. 41

des Idées occasionnées par les Sens & les Objets extérieurs, il demande, si, de ce qu'on a le sentiment d'une chose, il suit qu'il y ait telle chose, qu'elle existe effectivement. Il répond qu'il n'en sait rien, si cette chose n'est que possible, puisque le possible est ce qui peut être, on n'être pas effectué; mais que, si elle est nécessaire par rapport à l'existence, c'est-à-dire, que si l'on conçoit qu'il est impossible qu'elle n'existe pas réellement ou effectivement, il est indubitable qu'elle existe, puisque le nécessaire est ce qui ne peut pas ne pas être. Il est contradictoire, qu'une chose existe nécessairement & qu'elle n'existe pas.

Cette idée qu'il se forme du possible & du nécessaire lui sert ensuite à établir ce grand & important Principe de Physique : *Qu'il n'y a qu'un Etre nécessairement essentiellement existant.* Je suis fâché de n'avoir pas assez de place pour exposer les preuves qu'il en donne. De la nature de cet *Etre nécessairement existant ou éternel*, il conclut qu'il est *unique, infini, tout-puissant*, qu'il est un *Etre actif*, un *Agent libre*, *Cause directe ou indirecte*, & que n'étant point *nécessité ou forcé*, il ne sauroit être la Nature, un Etre matériel, ou l'Univers.

Ce grand Principe bien établi, bien éclairci, bien démontré, l'Auteur fait voir que ni le Système de *Spinoza*, ni celui des autres *Pan-théistes* ou *Naturalistes*, ne sauroient se soutenir, puisque, pour défendre le Système de *Spinoza*, il faudroit maintenir comme vraies plusieurs choses, qui ne sont pas seulement

fausses, mais contradictoires, impossibles, absurdes (a).

Je ne m'arretez pas à ce qu'il dit touchant l'*Infini*, le *Composé*, & l'*Infiniment petit*. De cette matière abstraite, qu'il traite avec beaucoup de sagacité, il passe à la *Divisibilité de la Matière*, sujet rebattu, mais sur lequel il ne laisse pas de répandre de nouvelles lumières. Dans le Chapitre, où il traite du *Vuide* ou de l'*Espace*, il fait voir & démontre par plusieurs Expériences : „ Qu'il y a, dans la nature des „ Êtres, une Substance extrêmement pénétra- „ ble, très différente de celle dont la Matière „ est composée ; Substance également nécessaire au mouvement des Corps, à leur „ distinction extérieure & à leur différence „ interne, & qu'on nomme le *Vuide* ou l'*Espace*, qui est le *Lieu* des Corps, qu'elle pénètre, & dont elle est pénétrée.

Je ne donnerai ici qu'une seule de ces Démonstrations, que l'Auteur éclaircit & dont il fait voir toute la force dans les Remarques qui la précèdent. Supposer, dit-il, des Parties dans le Plein matériel, entre lesquelles il y ait un intervalle vuide, cela est contre la supposition & la détruit. Supposer un Composé, dont les Parties soient nécessairement unies sans aucun interval de vuide, & dire que ces Parties se meuvent indépendamment les unes des autres, comme il arriveroit si elles n'étoient pas unies

(a) Voyez ce que nous avons déjà dit du Système de Spinoza dans cette Bibliothèque, Tome XXIX, pag. 122, & suiv. & pag. 122, & suiv.

mues toutes ensemble, & dans le même sens, c'est supposer des Parties en même tems unies & séparées, ce qui est une contradiction dans les termes, & par conséquent une impossibilité dans la chose. Donc, ajoute-t-il dans un *Corollaire*, s'il y a Corps & Mouvement, il y a nécessairement Matière & Vuide. En voici la Démonstration. La figure des Corps n'est que la disposition ou l'arrangement de leurs Parties terminantes: La configuration de leurs Parties n'est que la disposition ou l'arrangement de leurs Parties intérieures. Ainsi la configuration n'est que la figure des Parties intérieures, & la figure ne consiste que dans la disposition de leurs Particules terminantes. S'il n'y a point de Pores, c'est-à-dire, de Vuide dans les Corps, & que tout y soit également plein & matériel, il n'y a plus de configuration de Parties; ainsi tous les Corps sont intérieurement semblables, il ne peut y avoir de différence entre un Corps & un autre Corps, que celle de la figure, de la situation & de la quantité. Donc, si les Corps diffèrent par la configuration de leurs Parties, ils ont nécessairement des Pores. On ne peut donc pas dire avec l'Abbé Genest (a).

*Quand la Matière ainsi sans fin est divisible;
Le Vuide est inutile aussi-bien qu'impossible;
Sans lui le mouvement se laisse concevoir;
Tout sera plein, tout pourra se mouvoir.*

Cet

(a) Dans la Philosophie de *Descartes* qu'il a mise en Vers.

Cet Abbé parloit effectivement sans s'entendre, comme le prétend notre Auteur, & on doit ainsi parodier ses Vers.

*Sans doute, on peut toujours diviser la
Matière;*

Mais, pour la diviser, le Vuide est nécessaire :

Sans lui le Mouvement ne peut se concevoir ;

Si tout est plein, rien ne peut se mouvoir.

On lira avec plaisir ce qu'enseigne l'Auteur sur la nature de notre Ame, qu'il prétend être une Substance entièrement différente de la Matière, un Etre actif, spirituel, non composé, & qui a une certaine étendue qui lui est propre & particulière. Il prouve tout cela, il le démontre à sa manière; je dis, à sa manière, car ce qu'il appelle ici démonstration ne laisse pas d'être encore sujet à de grandes difficultés. Il paroît, en effet, bien difficile de savoir ce que c'est qu'une Substance qui ne tombe pas sous les sens, & de faire voir que ses propriétés ne sauroient appartenir à la Matière, que nous ne connoissons peut-être jamais que très imparfaitement. Il y auroit cependant de la témérité à soutenir que la chose est impossible, comme quelques Philosophes l'ont prétendu; & puisque notre Auteur, qui n'avance rien sans preuve, décide hardiment qu'on ne sauroit en douter, & qu'il entreprend même d'en donner une *Démonstration*, nous ne saurons

Janvier, Février & Mars, 1744. 45.

riens mieux faire que d'exposer ici son Raisonnement.

Sa Thèse est, *que l'Ame est une Substance différente de la Matière.* En voici la Démonstration. La Matière n'est qu'un assemblage d'Etres infiniment petits & infiniment solides (*Cela est prouvé ailleurs*) ; & de leur petitesse & de leur solidité essentielle on ne peut rien tirer que la mobilité, l'impenétrabilité, la dureté, & l'indestructibilité, qui suivent nécessairement de la nature de ces Etres. Les Corps ne sont que des Composés d'Atomes & de Vide. C'est ce que l'Auteur a aussi démontré ailleurs. Le Composé n'est pas différent des parties qui le composent. Il n'y a de différence entre les mêmes choses séparées ou les mêmes choses unies, si ce n'est qu'elles sont séparées, ou qu'elles sont unies. Il en est de même de celles qui sont en repos, ou de celles qui sont en mouvement : Les unes sont en repos, les autres sont en mouvement ; voilà tout. Toute propriété suppose un Etre. Ainsi, la sensibilité, la réflexion, le jugement, la volonté, la puissance, supposent un Etre doué de toutes ces propriétés, un Etre intelligent & actif.

Si cet Etre est matériel, il faut que les *Semilles* (a), dont il est composé, soient des Etres sensibles, intelligens, & actifs, en un mot des

(a) L'Auteur entend par *Semilles*, des Etres infiniment petits, simples, indivisibles, impenétrables, de la dernière solidité, de la dernière dureté, en un mot des Points Physiques.

des Agens libres ; & alors toute la matière de l'Univers n'est qu'un Composé d'Agens libres, desorte que le pied d'une Mite, que le plus petit grain de sable, qu'une petite particule d'air, sont composés de quelques millions d'Agens libres, d'Etres sensibles & intelligens, ce qui est si absurde qu'on a honte de s'arrêter à de pareilles discussions, l'infinie petitesse des *Semilles* étant opposée à la multiplicité de sentimens & d'idées que nous pouvons avoir en même tems, & à l'action sur soi-même qui les fait appercevoir, & leur extrême solidité. étant de même opposée au sentiment & à l'activité. Or, des propriétés contradictoires supposant nécessairement des Etres de nature différente, il suit nécessairement, que l'Etre, qui a la propriété de sentir, de réfléchir, de vouloir, ne peut être une *Semille*, ni un Composé de *Semilles*, ni par conséquent un Etre matériel, & que Dieu ne peut non plus faire penser une *Semille* ou un Composé de *Semilles*, que faire qu'un Cercle soit en même tems quarré.

Telle est la Démonstration de l'Auteur, qui me paroît être absolument la même que celle dont se sont servi l'Illustre Mr. 's *Gravesande* (a) & *Anfaldus* (b) pour prouver la même Thè-

(a) Dans son *Introduction à la Philosophie*, pag. 87, 88. Nous avons exposé cette preuve de Mr. 's *Gravesande* dans le Tome XXIX, pag. 202 de cette *Bibliothèque*.

(b) P. Casti Innocentis Anfaldi &c. P. de *Principiorum Legis Naturalis Traditione*. Nous en avons donné un Extrait dans le Tome XXIX, pag. 177 de cette *Bibliothèque*, & la preuve en question se Trouve à la pag. 202.

Janvier, Février & Mars, 1744. 47.

Thèse. Toute la différence que j'y trouve, c'est que celle de notre Auteur est un peu plus détaillée, & qu'il l'a exposée avec tout l'appareil & tous les ornemens d'une vraie Démonstration Géométrique. Mais, cette Démonstration ne seroit-elle pas un Sophisme, un faux Raisonnement? Voyons un peu. *La Matière*, dit notre Auteur, *n'est qu'un assemblage d'Êtres infiniment petits & infiniment solides.* Accordons-lui cela. *Et de leur petitesse & de leur solidité essentielle on ne peut rien tirer que la mobilité, l'impénétrabilité, &c.* Je veux bien encore lui accorder cela; mais allons plus loin, & examinons ce qu'il ajoute. *Le Composé n'est pas différent des parties qui le composent.* Halte-là, c'est aller trop vite, cela mérite d'être discuté. Le terme de *différence* est ici fort équivoque. Le Composé n'est pas différent de ses parties lorsqu'on le considère tel qu'il est en lui-même, tel qu'il est *essentiellement*. On ne le conçoit alors que comme dur, solide, impénétrable, en repos ou en mouvement, de la même manière que l'on se représente ses Parties ou *Semilles*. Mais qui vous a dit, & comment savez-vous que tels & tels Composés ne sauroient avoir *accidentellement* des propriétés que d'autres Composés n'ont pas? Comment pourrez-vous démontrer que certaines Machines, dont vous ne connoissez ni les ressorts, ni l'admirable mécanisme, ne sauroient produire des effets qui ne résultent nullement du mécanisme d'autres Composés, ni de ce qui fait l'essence des Parties ou des *Semilles* de ces mêmes Machines. On ne vous
di

dit pas qu'il soit de l'essence de la Matière de penser ; mais on vous dit que peut-être elle pense, lorsqu'elle est disposée, arrangée, d'une certaine façon, que Dieu seul connoit parfaitement, parce qu'il est lui-même l'Auteur & le Créateur de cette admirable Machine pensante. Voyez, je vous prie, l'énorme différence qu'il y a entre une masse de Plomb & une Montre, entre une Montre & la moins parfaite de toutes les Plantes, entre cette Plante & la Sensitive, entre la Sensitive & l'Ortie de Mer (a), entre l'Ortie de Mer & un Limaçon, entre un Limaçon & un Singe, entre un Singe & un Groenlandois, entre un Groenlandois & un Païsan Suisse ou un Charbonnier Allemand, entre ces deux derniers & un homme de Cour qui fait mille singeries, entre un homme de Cour & un grand Philosophe, comme *Descartes*, *Newton*, *'s Gravesande*, *Wolf*, *Fantenelle*, *Maïssenbroek*, & *Mr. de St. Hyacinthe* lui-même. Parcourez tous ces états, parcourez tous les degrés de cette Echèle. Prenez, dans chaque Espèce, les deux extrémités opposées, comparez-les ensemble, & dites-moi, après cela, ce qui en fait la différence. Si vous n'avez jamais vu que des masses de Plomb, des pièces de Marbre, des Cailloux, des Pierres, & qu'on vous présentât une belle Montre à répétition, & de petits Automates qui parlassent, qui chantassent, qui jouassent de la flûte, qui mangeassent, qui bussent, tels que d'habiles Artistes en savent faire, qu'en penseriez-vous, qu'en

(a) Espèce d'Animal qui a l'air fort stupide.

qu'en jugeriez-vous, avant que d'avoir examiné les ressorts qui les font agir ? Ne seriez-vous pas porté à croire qu'ils ont une Ame de la nature de la vôtre, ou du moins comme celle des Bêtes, & ne seriez-vous pas porté à parier que cette même Ame est la cause de leur *activité*, de leurs mouvemens, de toutes leurs actions ? Cependant il n'y a dans tous ces Automates que matière, & toutes les merveilles qu'elles opèrent ne sont que le résultat de leur composition, de leur structure, de leur organisation. Mais comment savez-vous que ces merveilles dépendent en effet du seul mécanisme des Parties de ces Automates ? C'est que l'Ouvrier, qui a fait ces admirables Machines, vous en montre lui-même tous les ressorts, il vous explique comment ils agissent, & vous démontre enfin ce que vous ne pouviez jamais concevoir, ce que vous regardiez même comme impossible. Vous aviez beau auparavant considérer, examiner les masses de Plomb, les pièces de Marbre, les Pierres, les Cailloux ; vous aviez beau réfléchir sur la nature des Parties ou *Semilles* qui forment ces *Composés*, vous ne pouviez jamais vous figurer qu'elles fussent capables d'exécuter tout ce que font ces Automates, que vous aviez d'abord pris pour des Créatures raisonnables, ou du moins pour des espèces d'Animaux.

Appliquez cela à l'admirable Machine, à cet Organe, que je suppose être dans l'Homme & dans les Animaux, le principe de nos actions. Posons que cet Organe soit le Cerveau. Si quelque partie du Corps humain doit avoir cet-

te prérogative, c'est certainement celle-là. Je vous demande donc à vous, Mr. de St. Hyacinthe, pourquoi vous voulez lui refuser cette prérogative? Direz-vous que le *Composé* n'étant pas différent des parties qui le composent, vous ne sauriez lui attribuer que ce qui est propre à ses parties, ce que vous y concevez, & ce qui suit nécessairement de leur nature. Mais on vient de vous faire voir qu'il peut résulter de certains Composés ce qui ne sauroit résulter de leurs parties. On vous somme de dire si vous connoissez la structure & le mécanisme du Cerveau. Les plus habiles Anatomistes conviennent qu'ils n'y comprennent rien. Je suppose que vous êtes aussi modeste qu'eux, & je ne doute point que vous ne disiez avec Mr. de Fontenelle (a) que, comme des deux Parties qui composent l'Homme, la plus inconnue est l'Ame, aussi de toutes les Parties du Corps, celle qui a le plus de rapport à l'Ame, est la plus inconnue. Cet Organe vous étant donc inconnu, n'êtes-vous pas dans le cas de celui qui n'ayant jamais vu que des masses de Plomb, des Pierres, des Cailloux, ne sauroit s'imaginer qu'on en pût former des Machines hydrauliques, sans y introduire & y placer une Ame, ou un Etre pensant pour les gouverner, les faire agir, les faire parler, chanter toutes sortes d'airs. Votre erreur vient de vous imaginer que vos Semilles ou Infinitement-petits ne pouvant penser, un Organe, fait avec un art merveilleux, ne sauroit non plus penser, pas mé-

(a) Hist. de l'Acad. An. 1700, pag. 62.

Janvier, Février & Mars, 1744. 51

même par la Toute-puissance du Créateur. Comme Dieu, dites-vous (a), ne peut agir que conformément à la nature des choses; on peut dire, qu'il ne peut non plus faire penser un Être, dont la propriété essentielle est la solidité, en faire un Être actif; que faire qu'un Cercle soit en même tems quarré. Voilà, sans doute, une supposition, où en bornant mal-à-propos la puissance Divine, vous refusez de reconnoître, dans le Composé, des propriétés que vous ne trouvez pas dans les Parties. Votre Raisonnement seroit juste, si vos adversaires prétendoient que la pensée est essentielle à la Matière, car en prouvant que vos Semilles ne sauroient penser, vous seriez fondé à refuser la même propriété au Tout, au Composé, aux Organes ou Machines les plus artivement faites. D'ailleurs, en soutenant que la Matière ne puisse être le sujet de la pensée, pouvez-vous dire ce que c'est qu'une pensée, en avez-vous une idée claire & nette? Vous sentez qu'il y a en vous-même un Principe actif, qui produit tels & tels Actes, mais vous ne saurez expliquer la nature de ces Actes, parce que le mécanisme de ce Principe, sa nature même, ou du moins une bonne partie de son essence vous est inconnue. Il y a mille choses que nos Ancêtres ont crues fausses, & qui se trouvent aujourd'hui vraies; & peut-être que nos Descendans découvriront un jour des choses que nous croyons impossibles.

On voit par-là ce que l'on doit penser d'un

(a) Pag. 416.

autre Raisonnement de notre Auteur, par lequel il prétend démontrer que l'Etre sensible n'est pas un Etre composé. „ Si, *dit-il*, l'Etre
 „ sensible étoit composé, il faudroit que la
 „ composition fût nécessaire à la sensibilité, à
 „ l'intelligence. Le Composé n'étant pas dif-
 „ férent des parties qui le composent, il fau-
 „ droit que l'Etre sensible fût fait d'Etres sensi-
 „ bles intelligens. Ainsi, ce qui sent, ce qui
 „ pense, dans l'Homme, ne seroit pas *Un*,
 „ mais *Plusieurs*; le particulier devroit parler
 „ comme les Rois, dans leurs Déclarations,
 „ dire *Nous*, & non pas *Moi*. Or, puisque
 „ chacun des Etres, qui entreroient dans la
 „ composition d'un Etre qui pense, seroient
 „ des Etres intelligens: par leur nature, il faut
 „ convenir que la sensibilité, l'intelligence,
 „ n'exigent ni composition, ni pluralité; que
 „ l'Unité seule suffit: Or le *Moi* seul suffit,
 „ & ce qui suffit n'exige rien de plus. *Je suis*
 „ *Moi, c'est assez.*

Cette prétendue *Démonstration* ne diffère pas de la première qui vient d'être réfutée. Pourquoi ne veut-on pas que la composition soit nécessaire à l'Etre sensible, au Principe intelligent? C'est, dit l'Auteur, que ce qui pense dans moi ne seroit pas *Un*, mais *Plusieurs*; & alors, comme il l'avance ailleurs, toute la Matière de l'Univers ne seroit qu'un Composé d'Agens libres; de sorte que le pied d'une Mitre, que le plus petit grain de Sable, qu'une petite particule d'Air, seroient composés de quelques millions d'Agens libres, d'Etres sensibles & intelligens. Vous voyez que l'Auteur
 sup-

suppose encore ici que ce qui convient à une partie, à une *Semille*, doit nécessairement convenir au *Tout*, au *Composé*; ce qu'on ne lui accorde pas, & ce qu'il ne sauroit jamais prouver. Tout ce qui résulte de certains Composés, ne sauroit toujours résulter de chacune de ses parties. L'effet, l'action, l'opération d'une Machine, ne sauroient être l'effet, l'action, l'opération de chacun des ressorts, de chacune des parties de cette Machine. L'action d'une Montre ne sauroit être l'action de chacune de ses pièces prises séparément, & encore moins de chacune des *Semilles*, dont ces pièces sont composées. Ainsi, de même qu'on dit fort bien *une Montre*, & non pas *des Montres*, en parlant d'une seule, quoiqu'elle soit composée de plusieurs pièces qui produisent ensemble tels & tels effets, on peut aussi fort bien dire que ce qui pense, que ce qui sent dans l'Homme, est *Un* & non *Plusieurs*, parce que cette pensée, cette sensibilité est un Acte d'une seule & même Machine, d'un seul Organe composé d'une infinité de ressorts à nous inconnus.

Appliquez la même réponse à cet Argument de Mr. *s Gravesande*, par lequel il prétend prouver l'Immatérialité de l'Ame. „ Tout ce „ qui a de l'étendue, dit ce *Grand Philosophe*, „ a des parties; & on ne peut rien attribuer à „ cette étendue, qui ne convienne en même „ tems à ses parties. Supposons, à présent, „ qu'un Etre étendu pense. Ou la pensée se- „ ra entière dans chacun des points de cette é- „ tendue, ce qui est absurde; ou elle sera ré-

„ pandue dans toute l'étendue, & par cela même divisible avec elle; ce qui est opposé à la nature de nos perceptions. Toute cette difficulté tombe d'elle-même, dès que l'on suppose que la pensée n'est qu'un mode, une opération d'un Organe, lequel ne sauroit avoir ce mode, ni produire cette opération, sans être composé de parties. L'effet d'une Machine est-il étendu sur chaque parcelle de cette Machine? La pensée est un certain je-ne-sai-quoi, dont je m'apperois sans le connoître, & qui résulte d'un mécanisme que je ne connois pas non plus. Voilà ce qu'on peut supposer, car cette matière ne paroît pas susceptible d'aucune démonstration.

Après l'idée que Mr. de St. Hyacinthe nous a donnée de la nature de l'Âme, on ne croiroit peut-être pas qu'il la regarde comme un Être qui a de l'*Etendue*, comme une Substance qui occupe un lieu, & qu'il entreprend même de le démontrer. Un Être spirituel, un Être qui n'a point de parties, & qui cependant a de l'*Etendue*, c'est un phénomène que je ne saurois concevoir. C'est cependant ce que notre Auteur n'a pas de peine à comprendre. „ Croit-il, dit-il, en parlant de *Descartes*, qu'une chose, qui n'a point d'*Etendue*, puisse résider quelque part, & que ce ne soit pas détruire l'existence des Êtres spirituels que de leur refuser l'*Etendue*? Peut-on concevoir un Être existant sans *Etendue*, peut-on le sentir s'il n'est nulle part? J'en défie le plus déterminé Cartésien. Et plus bas, il ajoute: „ Dire qu'on ne peut avoir l'idée de „ deux

„ deux Etendues n'est-ce pas dire qu'on ne
„ peut avoir l'idée de deux Etres? Comment
„ avoir l'idée d'un Etre, qui, étant sans Eten-
„ due, n'occupe aucun lieu, & dont l'essence
„ consiste dans quelque chose qui n'est rien de
„ fixe, & qui paroît plutôt un *Acte* qu'une
„ *Propriété* essentielle? L'idée de l'Etendue
„ spatieuse n'est-elle pas différente de celle de
„ l'Etendue matérielle? Dieu n'est nul-
„ le part, parce qu'étant infini, comme il est
„ éternel, il ne peut être borné par quelque
„ chose de plus grand que lui, il ne peut oc-
„ cuper un lieu; mais, étant un Etre infini-
„ ment existant, il existe en soi-même dans
„ son immensité qui est l'Etendue Divine, aussi
„ différente de toute autre Etendue, que Dieu
„ l'est de tous les Etres qu'il a créés. Pour-
„ quoi l'Etre Spirituel seroit-il donc privé d'E-
„ tendue ”.

„ Voici ce qu'il dit encore ailleurs touchant
„ cette même Etendue; car il ne faut rien omet-
„ tre de ce qui peut faire connoître & éclaircir la
„ pensée. „ Supposer un Etre fini, qui n'est nul-
„ le part, c'est supposer une absurdité; car il
„ est contradictoire qu'on soit & qu'on ne
„ soit pas, qu'on soit fini & qu'on ne soit pas
„ borné, qu'on soit un Etre & qu'on ne soit
„ pas dans l'université des Etres. S'il est en
„ quelque part, il occupe donc le lieu où il
„ est, & si la substance est telle qu'il soit un
„ Etre simple, il ne sera pas borné, il est vrai,
„ par des parties terminantes, mais il le sera
„ par l'Etre ou les Etres environnans, par l'E-
„ tre où il sera contenu, puisqu'il n'est pas

„ infini ; il occupera donc le lieu où il sera
 „ & par conséquent aura une Etendue quel-
 „ conque.

On nous offre ici un exemple bien sensible des bornes de l'Esprit humain. Voici , d'un côté, Mr. de St. Hyacinthe, qui nous dit nettement & sans détour, que l'Ame, que l'Etre Spirituel a de l'Etendue, sans cependant avoir de parties, sans être un Composé de matière ; & , de l'autre, nous venons de voir que l'Illustre Mr. 's Gravesande établit pour Principe, dans sa Preuve de l'Immatérialité de l'Ame, que *tout ce qui a de l'Etendue, a des Parties, & que la faculté de penser ne sauroit être l'Attribut d'aucun Etre étendu.* Il me semble que Mr. 's Gravesande raisonne conséquemment, suivant son Hypothèse, & que Mr. de St. Hyacinthe nous fournit lui-même des armes pour combattre son sentiment de la Spiritualité de l'Ame, en sorte que l'on peut retorquer contre lui les argumens qu'il forme pour démontrer que la pensée ne sauroit être une des propriétés de la Matière ou de quelque Etre composé. Voici comme je le prouve.

Je commence par établir avec Mr. 's Gravesande que *tout ce qui a de l'Etendue, a des Parties.* La chose est facile à prouver. 1. Dans une Etendue quelconque j'y distingue, du moins, un Centre ou Milieu, une Circonférence, & une infinité de points dans l'intervalle du Centre à la Circonférence. 2. Tout ce qui est étendu, a une grandeur, car il peut devenir plus grand ou plus petit, ou être contenu : on peut du moins le concevoir comme composé de plus petites Eten-

Janvier, Février & Mars, 1744. 57

Etendues. 3. On ne sauroit absolument se représenter l'Etendue, sans y concevoir des parties diverses, c'est-à-dire, des parties d'ont l'une n'est pas l'autre. Supposez, tant qu'il vous plaira, ces parties similaires, de même nature, ou sans aucune différence interne, elles existeront toujours les unes hors des autres, & différencieront par le nombre, le Centre ne pouvant être, que par son uniformité, ce que sont les points qui s'étendent vers la circonférence. Donc *tout ce qui a de l'Etendue, a des Parties*. C'est ce que je voulois démontrer. Faisons voir maintenant que, suivant les Principes mêmes de notre Auteur, la faculté de pensée ne sauroit convenir à un Etre étendu.

Si l'Ame, si la Substance pensante, ou l'Etre spirituel a de l'Etendue, il a des Parties diverses, des Parties les unes hors des autres, & dont par conséquent l'une n'est pas l'autre. Si cet Etre a des Parties, il est donc composé de ces Parties. Or, suivant les propres termes de Mr. de St. Hyacinthe (a), *si l'Etre sensible étoit composé, il faudroit que la composition fût nécessaire à la sensibilité, à l'intelligence. Le Composé n'étant pas différent des Parties qui le composent, il faudroit que l'Etre sensible fût fait d'Etres sensibles intelligens. Ainsi, ce qui sent, ce qui pense, dans l'Homme, ne seroit pas Un, mais Plusieurs; le Particulier devoit parler comme les Rois, dans leurs Déclarations, dire Nous, & non pas Moi, &c.* Voilà donc notre Auteur qui détruit lui-même ce qu'il a é-

(a) Voyez ci-dessus, pag. 52.

établi, on retorque contre lui son argument.

On peut encore détruire l'Hypothèse de Mr. de St. Hyacinthe par l'Argument même de Mr. 's Gravesande, rapporté ci-dessus (a); car s'il est vrai qu'un Etre étendu pense, & qu'on ne puisse rien attribuer à son Etendue, qui ne convienne à ses Parties, *ou la pensée sera entière dans chacun des points de cette Etendue, ce qui est absurde, ou elle sera répandue dans toute l'Etendue, & par cela même divisible avec elle, ce qui est opposé à la nature de nos Perceptions.*

Voilà donc deux Philosophes, qui, pour démontrer la simplicité, l'immatérialité de l'Âme, supposent des Principes qui se détruisent réciproquement, des Principes contradictoires. Je le repète, Mr. 's Gravesande paroît raisonner conséquemment, au-lieu que notre Auteur, en donnant de l'Etendue à l'Etre spirituel, détruit entièrement par-là l'idée qu'il se forme de sa nature.

Mais quoi! dira Mr. de St. Hyacinthe, *peut-on concevoir un Etre existant sans Etendue, peut-on le sentir s'il n'est nulle part, s'il n'est en aucun lieu.* C'est à lui à sortir de ce labyrinthe comme il pourra; car, pour moi, je ne saurois concevoir d'Etre fini sans une Etendue quelconque, mais en même tems je ne saurois comprendre l'Etendue sans y distinguer des Parties. Si donc notre Auteur veut que l'Etre spirituel soit étendu, il faut de nécessité qu'il adopte toutes les absurdités qui résultent de son Principe.

A R-

ARTICLE II.

HISTOIRE ROMAINE depuis la Fondation de Rome jusqu'à la Bataille d'Actium: c'est-à-dire, jusqu'à la fin de la République. Par Mr. ROLLIN, ancien Recteur de l'Université de Paris, Professeur d'Eloquence au Collège Royal, & Associé à l'Académie Royale des Inscriptions, & Belles-Lettres. TOME IX, revu & rendu complet par Mr. CREVIER, Professeur de Rhétorique au Collège de Beauvais. In 12. pag. 509, sans compter la Table & l'Avertissement de l'Éditeur. A Amsterdam, chez J. Wetstein, 1744.

VOici encore un nouveau Volume de l'*Histoire Romaine* de l'illustre Mr. Rollin. En ferons-nous l'éloge, comme il le mérite, ou le regarderons-nous comme un Ouvrage peu utile, peu agréable, & en même tems rempli d'incertitude? Si l'on en croit un Auteur moderne (a), l'étude de l'*Histoire Ancienne* ne sauroit ni amuser agréablement un Lecteur, ni l'intéresser, ni lui être d'aucune utilité. „ Il „ en est, dit-il (b), des tems comme des lieux: l'é-

(a) M. L. M. dans l'Ouvrage qui a pour Titre: *Idée du Gouvernement ancien & moderne de l'EGYPTE*, &c. Paris, 1743.

(b) *Noyau de Discours Préliminaires.*

„ l'éloignement des uns & des autres rend également la perspective moins frappante. Un
 „ Fils est tout autrement affecté, au récit des
 „ belles actions d'un Père ou d'un Ayeul,
 „ qu'au récit des fameux exploits de ces premiers Héros par qui la Maison a été illustrée. De même un fait, dès qu'il a quatorze
 „ ou quinze cens ans d'antiquité, est moins,
 „ par raport à nous, qu'un évènement qui se
 „ passe actuellement à quinze cens lieues.

Non seulement l'*Histoire ancienne* est peu intéressante pour le Siècle où nous sommes, mais elle est aussi peu agréable. Pourquoi cela? C'est, dit le même Auteur, qu'elle est remplie d'incertitude sur la réalité des faits, sur les principales circonstances dont ils ont été accompagnés, sur les divers motifs qui en ont été le principe. „ Quelles ténèbres ! quelle
 „ obscurité ! Disons mieux, quelle incertitude
 „ répandue sur l'*Histoire ancienne* ! Offre-t-elle un seul fait considérable & intéressant,
 „ au sujet duquel les Auteurs ne varient pas,
 „ ne se contredisent pas souvent les uns les autres ? Que nous apprennent-ils que des Fables ? Sur quoi compter, quand on voit les
 „ plus habiles douter encore aujourd'hui si
 „ l'*Histoire d'Alexandre le Grand* n'est point
 „ un Roman & une Fable ? Le caractère même des Auteurs, qui nous ont transmis ces faits, est un nouveau motif de douter de leur réalité. Sans compter que ces Auteurs sont trop éloignés du tems des évènements qu'ils rapportent, ils n'ont guère écrit que sur des récits souvent déguisés avec soin, toujours imparfaits,
 &

& toujours sujets aux incertitudes d'une Tradition, qui ne manque jamais de grossir, de s'enfler, de se défigurer, à mesure que s'éloignant de sa source, elle passe d'imagination en imagination, de bouche en bouche.

A ce défaut d'agrément, joignez-y celui d'être peu utile. „ Apprendre à régler ses Mœurs
„ & sa conduite est, de l'aveu de tout le monde,
„ le fruit principal qu'on peut retirer de
„ la lecture de l'Histoire: Or peut-on raison-
„ nablement imaginer que le récit de ce qui
„ est arrivé dans le Monde, il y a deux à trois
„ mille ans, soit aussi efficace pour éclairer
„ l'esprit & pour former le cœur, que l'exem-
„ ple de ce qui s'est passé, pour ainsi dire, sous
„ nos yeux?... Nos Généraux n'apprendront
„ point à former nos Bataillons, en étudiant
„ l'ordre de la Phalange de Macédoine, & les
„ Sièges de Syracuse, de Carthage ou de Tyr,
„ feroient de fort mauvais modèles à leur pro-
„ poser dans l'art de prendre les Villes.....
„ Que sert, en particulier, à un Ministre, à
„ un Négociateur, à un homme chargé des
„ intérêts de l'Etat, l'étude de l'Histoire des
„ Grecs & des Romains; il y apprendra, peut-
„ être, quelques principes généraux de Gouver-
„ nement, & une politique de spéculation,
„ qu'il trouvera rarement occasion de mettre
„ en pratique.

C'est ainsi que raisonne cet Auteur. Je ne saurois ni approuver tout ce qu'il dit, ni cependant le condamner entièrement. Il me paroît qu'il a raison à quelques égards, mais qu'il pousse un peu trop loin sa prévention contre
les

ce d'injustice à condamner ce qu'on n'aime pas, & à n'approuver que ce qu'on aime, surtout lorsqu'on sait qu'une partie des hommes pense différemment. Il y a d'habiles Gens qui préfèrent l'Histoire ancienne à la moderne; & d'autres qui donnant la préférence à celle-ci, méprisent souverainement la première. Chacun a son goût, & ce goût dépend en partie de l'éducation, du tempérament, du caractère d'esprit, & en partie d'un certain *je-ne-sai-quoi* particulier à chaque Homme, & qu'on ne sauroit bien définir sans connoître auparavant la machine du Corps humain, sur-tout le Cerveau son principal Organe, dont les ressorts presque infinis peuvent former une variété aussi presque infinie dans nos idées, dans nos jugemens, dans nos sensations, & dans nos manières d'envisager un objet.

Il y a quelques années qu'il mourut à Amsterdam, d'une manière assez tragique, un Savant d'un caractère bien singulier, & peut-être l'unique de cette espèce (a). Il s'étoit si fort

(a) C'est de *Pierre Artedi*, Suédois, dont je veux parler. Après avoir fait un voyage à Londres, il se rendit à Leyde, d'où Mr. *Albert Seba* l'attira à Amsterdam, pour l'aider à mettre en ordre les Poissons dont il devoit donner la description dans un des Tomes de son *Histoire des Animaux*. Il avoit déjà rempli une bonne partie de sa tâche, lorsque le bon vieillard *Seba* l'invita de venir souper chez lui avec quelques amis. Après le repas, *Artedi* prit congé de la Compagnie, paroissant fort gai & fort content. C'étoit au milieu de la nuit, & il faisoit fort obscur. En s'en retournant il eut le malheur de tomber dans un Canal, où il se noya avant que de pouvoir être secouru. Cet accident arriva le

Janvier, Février & Mars, 1744. 63

fort appliqué à l'étude de l'Histoire naturelle des Poissons, & avoit pour cette Science une prédilection si marquée, ou plutôt une passion si violente, que par-tout où il se trouvoit, il ne parloit que de Poissons. Vouloit-on l'entretenir de Théologie, de Métaphysique, de Politique, de Nouvelles publiques; tout cela lui paroissoit indifférent, il revenoit toujours à ses Poissons. On eût dit que cette connoissance des Poissons eût absorbé en lui toute autre idée, tant il étoit frappé des beautés & des merveilles qu'il trouvoit dans ces Animaux. Il connoissoit tous les Auteurs, qui en ont fait mention, & il nous en a laissé l'Histoire depuis le onzième Siècle après le Déluge jusqu'à son tems. Il savoit combien chaque Espèce de Poissons a d'Ailerons sur le corps, de Dents dans la Bouche, & de Poils à la Barbe. Vous parloit-il de leur Queue, il vous en marquoit la grandeur, la figure, la situation. Il indiquoit la juste proportion que gardent entre elles les Écailles, & s'il eût fallu compter le nombre des Arrêtes, il eût pu le faire avec assez de précision. Ce prodigieux détail des moindres parties externes & internes des Poissons l'occupoit tout entier, c'étoit pour lui un Monde, une espèce d'Immensité, où il goutoit mille délices, & au-delà de laquelle il ne voyoit plus rien.

Voilà

27 de Septembre 1735. C'est ainsi que périt dans l'Eau, à la fleur de son âge, celui qui y avoit cherché avec tant de soin les objets de ses délices. Son *Ichthyologie*, publiée par son intime Ami C. *Linnaeus*, fait voir combien il étoit versé dans la connoissance des Poissons.

Tom. XXXII. Part. I. E

Voilà un exemple frappant, & tout-à-fait étonnant d'un gout vif & fingulier pour une Science qui, quoiqu'estimable, n'est cependant cultivée que par un petit nombre de Curieux; & je doute même qu'il se rencontre jamais un autre Homme, qui l'aime au point de lui faire envisager toutes les autres avec une sorte de froideur & d'indifférence. Le célèbre Mr. *Burman*, Professeur à Leyde, s'étoit renfermé dans une certaine sphère de connoissances, au delà de laquelle il ne trouvoit plus rien qui méritât son estime; & un Grand Philosophe, Professeur comme lui, Genie vaste & profond, qui embrassoit presque toutes les Sciences, eut un jour bien de la peine à lui faire avouer que les Mathématiques peuvent avoir leur utilité.

Ce dernier exemple ne doit pas être mis en parallèle avec le premier; mais il prouve, du moins, que les Hommes jugeant si différemment du degré d'estime & de louange, qu'on doit accorder à chaque Science, on ne sauroit blâmer le jugement de l'un, sans s'exposer au danger d'être condamné soi-même sur le choix qu'on a fait. Il est permis à quiconque n'aime que la Politique, de dire qu'il n'a nul gout, nul panchant pour toute autre Science; mais il feroit mal de mépriser ou la Science qu'il n'aime pas, ou le gout de ceux qui en font leurs délices.

Appliquons tout cela au jugement que porte de l'*Histoire ancienne* l'Auteur que nous venons de citer. Lorsqu'il condamne presque absolument l'étude qu'on en fait, & qu'il

Janvier, Février & Mars, 1744. 67

qu'il semble ne faire cas que de l'Histoire moderne, on peut le laisser tranquillement s'applaudir de cette idée, qui lui est propre, il ne parle que de lui-même, il ne parle que de son gout & de ses inclinations. Il a donc raison en cela, & on ne doit pas le contredire, puisqu'en supposant qu'il parle sincèrement, on ne sauroit lui prouver qu'il ne soit effectivement dans ce gout-là. Mais, peut-on lui repliquer, tous ne pensent pas comme vous, une foule de Savans du premier ordre s'opposent à votre témoignage, ils contredisent votre décision, ils disent hautement qu'ils font un cas infini de cette Histoire que vous méprisez, & plusieurs même d'entre eux la préfèrent à celle que vous jugez seule digne des éloges que vous lui donnez. Ainsi, en opposant témoignage à témoignage, autorité à autorité, voila les Historiens partagés en deux Partis, peut-être à peu près également nombreux. Qui les jugera? Je dis que personne n'est en droit de les juger. Pourquoi? C'est qu'on ne sauroit juger d'une chose, dont le prix ou la valeur dépend uniquement de l'opinion.

Mais, dira-t-on, ne pourroit-on pas examiner la chose en elle-même, indépendamment des témoignages, ou sans avoir égard à la diversité des opinions? Ne pourroit-on pas mettre en question si l'*Histoire Romaine*, la *Grecque*, ou quelque autre Histoire ancienne que ce soit, est plus ou moins agréable, plus ou moins utile, plus ou moins instructive que l'Histoire moderne? Je répons qu'en examinant le différend de cette manière, on tombe

toujours dans le même inconvénient, & qu'on y rencontre les mêmes difficultés à surmonter. Il faudroit encore en venir aux Voix, il faudroit les compter. Cela est-il bien possible? Supposons qu'on le puisse faire, sera-t-on fondé à donner gain de cause à ceux qui auront de leur côté la pluralité des Suffrages? Point du tout. La Vérité n'est pas toujours l'apanage du Parti le plus nombreux. Ainsi, quelque biais que l'on prenne, on éternise la dispute, & l'affaire reste indécise. *Prendre la chose de cette manière*, dit sur cela Mr. de Fontenelle (a), *ce seroit pour ne finir jamais, & après beaucoup de belles déclamations de part & d'autre, on seroit tout étonné qu'on n'auroit rien avancé.*

Il n'y a donc d'autre moyen de terminer cette dispute, que de mettre à quartier le parallèle que l'on fait de l'Histoire ancienne avec la moderne, & de ne point condamner témérairement ceux qui sont plus portés pour l'une que pour l'autre. Puisqu'il y a des Savans qui ont plus de gout pour l'Histoire ancienne que pour la moderne, & qui trouvent dans cette étude plus de plaisir, plus d'utilité & d'agrément, l'équité veut qu'on ajoute foi à leur parole, & qu'on leur laisse suivre leur panchant, sans s'opiniâtrer à les contredire, & à soutenir qu'ils ont tort. Il faut porter le même jugement de ceux qui préfèrent l'Histoire moderne à l'Histoire ancienne. Par-là chacun restera tranquillement en possession du plaisir qu'il goute dans le genre d'étude dont il a fait choix.

Tout

(a) Dans sa *Digression sur les Anciens & les Modernes.*

Janvier, Février & Mars, 1744. 69

Tout ce que je viens de dire détruit suffisamment les raisons alléguées ci-dessus au préjudice de l'Histoire ancienne, & par conséquent de l'*Histoire Romaine* de Mr. Rollin. Comme cet excellent Ouvrage est déjà suffisamment connu, par les Extraits que nous avons donnés des premiers Tomes dans cette *Bibliothèque*, j'ai cru qu'au-lieu de m'étendre beaucoup sur le nouveau Volume que nous venons d'annoncer, je ne ferois pas mal d'empêcher qu'on ne donnât atteinte à la réputation d'une Histoire qui a eu jusques ici une approbation générale, & à laquelle le Public a fait un accueil dont l'illustre Auteur doit avoir eu lieu de se féliciter.

S'il étoit nécessaire, pour recommander la lecture d'une pareille Histoire, d'opposer raisons à raisons, on ne manqueroit pas d'en trouver un bon nombre, qui tiendroient du moins la balance égale contre celles qu'étalé avec pompe l'Anonyme que nous avons cité. Je me contenterai d'exposer sur cela la pensée d'un Auteur extrêmement versé dans la lecture de l'Histoire ancienne & moderne, & auquel on peut bien s'en rapporter, si le témoignage & l'autorité peuvent avoir lieu ici. C'est du fameux Mr. *Le Clerc* dont je veux parler. Voici ses propres paroles. „ Il n'est pas fort besoin de dire que, s'il y a une Histoire qui mérite „ d'être lue, c'est la Romaine, soit à cause „ de la grandeur du sujet, soit à cause des „ bons & des mauvais exemples que l'on y „ trouve, & par lesquels on peut apprendre „ ce qu'on doit fuir, & ce que l'on doit imi-

„ ter. Mais il est bon de dire qu'il est honteux
 „ de l'ignorer, puisque, sans en avoir quelque
 „ idée, on ne peut bien entendre les Livres,
 „ qui y font allusion, c'est-à-dire, la plupart
 „ des Livres Historiques de quelque consé-
 „ quence, qui ont été écrits depuis le tems
 „ d'*Auguste* jusqu'au nôtre. Cependant il y a
 „ une infinité de Gens, qui ont des Charges
 „ éminentes, & qui croient être capables de
 „ les soutenir avec honneur, sans en avoir pres-
 „ que aucune idée. Aussi commettent-ils de
 „ grandes fautes, pour ne pas se servir de l'ex-
 „ périence des autres, quoique la leur soit très
 „ petite (a).

Comme ce neuvième Tome de l'Histoire Romaine de Mr. *Rollin* a été revu & complété par Mr. *Crévier*, on trouve à la tête un *Avertissement* de ce savant Editeur, dans lequel, après quelques éloges qu'il donne à son illustre Auteur, il nous apprend en peu de mots le plan qu'il a suivi pour rendre ce Volume digne d'être présenté au Public. La première chose, à laquelle il prie le Lecteur de faire attention, c'est que pour éviter, autant qu'il est possible, de charger Mr. *Rollin* des fautes qu'il n'auroit pas commises, il a marqué les Additions un peu considérables, qu'il a insérées dans son Texte, en indiquant avec soin l'endroit précis où finit son Manuscrit.

La seconde chose, qu'il fait observer, regarde la réduction des Monnoies Greques & Romaines

(a) Le Clerc, *Bibliothèque ancienne & moderne*. Tome XX, pag. 442.

Janvier, Février & Mars, 1744. 71

maines aux nôtres. „ Je m'y suis, dit-il, con-
„ formé à l'estimation de Mr. *Rollin*, sans la
„ croire absolument exacte, comme il ne la
„ croyoit point telle lui-même. Il est constant
„ que l'unique voie d'avoir en ce genre quel-
„ que chose de précis, c'est de s'en tenir aux
„ poids; encore y a-t-il à cet égard bien des
„ diversités d'opinions entre les Savans. C'est
„ pourtant la pratique que j'ai suivie, comme
„ la meilleure en soi, dans mon Edition de *Ti-*
„ *te-Live*. Mais nous ne sommes point faits
„ aux idées des poids, lorsqu'il s'agit des Mon-
„ noies; & la plupart des Lecteurs seroient
„ dépaillés, si on leur rendoit les sommes en
„ Marcs, Onces, Gros, & Grains. J'obser-
„ verai seulement que l'estimation de Mr. *Rol-*
„ *lin* approche davantage de l'exactitude, si on
„ la compare à ce que la plupart des Nations
„ regardent comme la valeur intrinsèque de
„ l'Or & de l'Argent, que si on se fixoit à la
„ valeur actuelle qu'ont ces Métaux en France.

Ce Volume est divisé en quatre Livres, qui
font le XXVIII, le XXIX, le XXX, & le
XXXI. Le vingt-huitième Livre renferme
l'espace d'environ vingt ans, depuis l'an de
Rome 619, jusqu'en 638, & un peu au-delà.
Il contient principalement l'Histoire des Grac-
ques; quelques Guerres au dehors, dont la
plus importante est celle par laquelle les Ro-
mains se formèrent une Province dans les
Gaules; & diverses affaires de la Ville. Le
vingt neuvième Livre, à commencer depuis
l'avènement de *Jugurtha* au Trône, com-
prend l'espace d'environ quatorze ans, depuis

l'an de Rome 634 jusqu'en 647. On y expose la Guerre de *Jugurtha*, avec un petit nombre de faits détachés. Le trentième Livre, à commencer au Consulat de *Rutilius*, contient aussi l'espace de quatorze ans, depuis l'an de Rome 647, jusqu'en 660. Les principaux évènements, dont-on y fait mention, sont la Guerre contre les Cimbres, la seconde Révolte des Esclaves en Sicile, la Sédition de *Saturnin*, l'Exil & le rappel de *Métellus Numidicus*, & divers Jugemens mémorables. Le trente-unième Livre ne renferme que l'espace de cinq ans, depuis l'an de Rome 661, jusqu'au commencement de 666. Il contient principalement la Guerre Sociale, & la Guerre Civile entre *Marius* & *Sylla*, jusqu'à la mort du premier.

On peut juger par-là de l'importance des matières traitées dans ce Volume. On y trouve par-tout des traits dignes de la curiosité du Lecteur, & chaque fait, chaque évènement mémorable est ordinairement accompagné de quelques réflexions judicieuses de l'Historien, réflexions toujours utiles, agréables & instructives. Voici quelques morceaux détachés, à l'aide desquels on pourra se former une légère idée de ce Volume, car il faudroit entrer dans de trop longs détails pour en donner un Extrait suivi, & d'ailleurs l'Ouvrage est déjà suffisamment connu par les autres Extraits que nous en avons donnés.

Le premier trait, que je citerai, concerne le Mariage, & est tiré d'un Discours que *Q. Métellus Macedonicus* prononça devant le Peuple, pendant sa Censure, pour exhorter les Citoyens

Janvier, Février & Mars, 1744. 73

yens à se marier. Le Célibat, dit notre Auteur, si honorable & si digne de louange dans le Christianisme n'étoit chez ces Payens qu'une occasion de se livrer à la débauche avec une licence plus effrénée, & de se décharger du soin de l'Education des Enfans, objet si important pour la République.

Cet abus commençoit déjà à s'introduire dans Rome, tant les mauvaises Mœurs y avoient fait de progrès en peu de tems. *Aulu-Gelle* nous a conservé deux morceaux du Discours que fit *Métellus* à ce sujet. En voici un, que l'on trouvera très peu obligeant pour les Dames. *Si la Société humaine, dit le sévère Censeur, pouvoit subsister sans les Femmes, nous nous épargnerions tous tant que nous sommes les désagrémens & l'embaras qu'elles nous causent. Mais, comme la Nature a voulu qu'on ne puisse ni vivre avec elles fort à son aise, ni aussi vivre absolument sans elles, il vaut mieux se déterminer en faveur de la Propagation du Genre-humain, que de ne songer qu'à se rendre plus commode une vie qui dure si peu (a).* Notre Auteur donne ce morceau en simple Historien, sans approuver ce qu'il y a de satire.

On voit par ce trait mordant contre les Femmes, que *Métellus* ne recommande le Mariage, que pour empêcher que la Race humaine
ne

(a) Si sine Uxore possemus, Quirites, esse, omnes ea molestia careremus. Sed quoniam ita Natura tradidit ut nec cum illis satis commode, nec sine illis ullo modo vivi possit, salutis perpetuæ potius, quam brevi voluptati consulendum.

ne périffe. Cette exhortation me paroît fort inutile, & le motif qu'on y allègue ne fera jamais grande impreffion fur les Hommes, qui confultent bien moins en cela l'avantage de la Société, que leur propre fatisfaction, leur penchant à la volupté. De cent Hommes qui fe marient, à peine en trouve-t-on un feul qui le faffe dans la vue de procurer de nouveaux Sujets à l'Etat, ou d'entretenir la Société, fi l'on en excepte peut-être quelques Princes & quelques Grands Seigneurs, qui ajoutent à leurs Maitreffes, une Femme légitime, qui puiſſe leur donner des Successeurs. La Nature a mis dans l'Homme un aiguillon, qui agit fur lui avec bien plus d'empire & de force, que le defir de contribuer à l'augmentation de fon Eſpèce. Le prémier but de l'Amour eſt le plaifir, & le fruit qui en naît, ſouvent malgré qu'on en ait, n'eſt regardé que comme l'acceſſoire. Les hommes, les plus ſages d'ailleurs, ne ſe feroient pas laiffés enivrer par cette paſſion, s'ils n'euffent eu d'autre but que de ſe voir revivre dans leur Poſtérité.

*Brunette fut la gentille Femelle
Qui charma tant les yeux de Salomon,
Et renverſa cette forte cervelle,
Où la Sageſſe avoit pris le timon;*

*Et, ſ'il vous plaît, tous ces jolis Viſages
Qui de la Grèce affolèrent les Sages,
Qui comme Oïſons les menoient par le bec,
Qui croyez-vous que ce fuſſent? Brunettes
Aux*

Janvier, Février & Mars, 1744. 75

*Aux beaux yeux noirs, & qui dans leurs
gognettes*

Disoient, Dieu fait, gentilleffes en Grec (a).

Le Lecteur me pardonnera bien cette petite réflexion, que m'a fait faire le Discours de *Métellus*. Je vai lui exposer un trait d'une autre nature, & qui ne peut qu'être du gout de tous ceux qui s'intéressent à la gloire des Mœurs.

Au commencement de la Guerre de *Jugurtha*, *L. Pison*, Fils de celui qui avoit le premier porté la Loi contre les Concussions, fut envoyé avec l'autorité de Préteur en Espagne, où il s'étoit élevé quelques mouvemens. Là, pendant qu'il s'exerçoit à faire des armes, il arriva que la Bague d'Or, qu'il portoit au doigt, se rompit. Il s'agissoit d'en faire faire une autre. *Pison*, jaloux de se montrer digne de la vertu de son Père, & de l'honorable surnom de *Frugi*, ou *Homme de probité*, qu'il lui avoit transmis, & ne voulant point que personne pût soupçonner que la Bague dont il se serviroit fût un présent qu'il eût reçu dans sa Province, prit une précaution bien singulière. Il fit venir un Orfèvre dans la Place publique de la Ville de Cordoue, où il étoit actuellement; il lui donna & lui pesa l'Or, à la vue de tous ceux qui étoient dans la Place, & lui commanda de le façonner, & de lui en faire une Bague sur le lieu même, en présence de tout le mon-

(a) Recueil des *Poésies diverses* de Mr. de Fontenelle.

monde. Ainsi, dit *Cicéron*, qui nous a conservé ce fait, *quoiqu'il ne fût question que d'une demi-once d'Or*, *Pison voulut en constater l'origine, & que toute l'Espagne sçût qu'il l'avoit fournie du sien, & ne la tenoit de personne (a).*

Voilà bien de l'éclat, dira-t-on, pour une bagatelle. Une Bague rompue valoit-elle la peine qu'on assemblât tant de monde sur la Place publique pour la voir racommoder? Notre Historien a prévu qu'on pourroit faire ce reproche à son Héros, & c'est pour l'en justifier en quelque sorte, qu'il ajoute la réflexion suivante. *Cette délicatesse, que peut-être bien des Gens parmi nous regarderoient comme excessive, ne peut déplaire aux justes estimateurs de la Vertu. S'il y a de l'excès, que cet excès est louable! & qu'il seroit à souhaiter que les Hommes péchassent par avoir trop de respect pour les Loix, & trop de soin de conserver pure leur réputation!* On peut dire, en effet, qu'il n'y a presque aucune Vertu qui ne tire sa source de la Vanité même, de l'envie qu'on a d'être applaudi, de se distinguer & de s'immortaliser. Ah! Si l'on examinoit d'où partent la plupart des actions les plus héroïques, qu'on en trouveroit le fonds corrompu & gâté, à moins qu'on ne suppose que celui-là doit passer pour le plus vertueux qui a le plus d'Amour-propre.

A R-

(a) Ille, in Auri semuncia totam Hispaniam scire voluit, unde Prætori Annulus fieret. *Cic. IV. in Verr. n. 57.*

ARTICLE III.

OUVRAGES DIVERS de Mr. DE MAUPERTUIS. *Elémens de Géographie. Discours sur les différentes Figures des Corps Célestes. Discours sur la Parallaxe de la Lune. Et Lettre sur la Comète.* Un Volume in 12. A Amsterdam, aux dépens de la Compagnie, 1744.

PLine, qui étoit un vrai Spinofiste & un franc Athée, trouvoit le Monde si beau, si grand, si magnifique, qu'il en faisoit un Dieu, en lui attribuant des qualités qui semblent ne convenir qu'à la Divinité même. Il y a, dit-il, grande raison & apparence d'estimer que ce Monde, que nous appellons Ciel, du pourpris duquel toutes choses sont emmantelées, soit Dieu, éternel, infini, sans commencement & sans fin. De rechercher les choses de son dehors, il n'appartient à l'Homme, aussi n'y a-t-il entendement humain qui les peust comprendre. Il est sacré, éternel & infini. Il est tout, en tout, & est le tout même. Il a ses termes & limites : & néanmoins il est comme infini : & encorés que son ordre & ses mouvemens soyent certains, on le jugeroit toutesfois comme incertain. Il comprend & encloft toutes choses par son dedans, & par son dehors : & estant

Il a fallu bien du tems pour en venir là ; mais, à force de chercher, de deviner, de conjecturer, nos nouveaux Machinistes, nos Philosophes modernes, un *Copernic*, un *Képler*, un *Descartes*, un *Newton*, ont enfin découvert une partie des ressorts qui font agir la vaste Machine de l'Univers, ils ont deviné leur jeu, & il semble que, sur bien des choses, ils ont déjà rencontré assez juste.

Mettons dans la classe de ces nouveaux Machinistes, Monsieur de *Maupertuis*. Il en a trop fait, pour n'y pas occuper une place honorable. Le seul Ouvrage, dont nous allons rendre compte, prouve assez jusqu'où il a porté ses vues, & nous fait connoître sa grande habileté à développer le Systême de cette petite portion de l'Univers que nous voyons. C'est dans la première Partie de ce Recueil, qu'après nous avoir exposé le mouvement de la Terre, & déterminé sa grandeur & sa figure, il explique quantité de phénomènes, qui tous dépendent ou du mouvement, ou de la grandeur, ou de la figure de ce Globe. L'Auteur a donné à cette première Partie le nom d'*Elémens de Géographie*. Dans la seconde Partie, qui est un *Discours sur les différentes Figures des Astres*, il étale avec pompe un magnifique Systême des Tourbillons, pour expliquer le mouvement des Planètes, & la pesanteur des Corps vers la Terre. Il y donne l'explication des Taches lumineuses observées si souvent dans le Ciel ; des Etoiles qui paroissent s'allumer & s'éteindre ; de celles qui paroissent changer de grandeur ; de l'Anneau de Saturne, & enfin
des

des effets que peuvent produire les Comètes. Quelle vaste perspective ! Il s'élève par-tout d'un vol fort haut & rapide, & on diroit qu'il n'y a rien où il ne puisse atteindre. La troisième Partie est encore un *Discours sur la Parallaxe de la Lune*, pour perfectionner la théorie de cette Planète & celle de la Terre. On sait que l'objet d'un pareil Ouvrage est extrêmement important, tant pour l'Astronomie que pour la Navigation. La quatrième Partie de ce Recueil est une *Lettre sur la Comète*, dont un de ceux qui travaillent à ce Journal a déjà donné l'Extrait dans un des Volumes précédens (a). Nous allons parcourir ce qui mérite le plus d'être remarqué dans les différens articles que nous venons d'indiquer ; & nous commencerons par les *Elémens de Géographie*.

Il y a tout lieu de croire qu'à l'exception d'*Adam*, que l'on prétend avoir tout sçu, sans avoir jamais rien appris, les premiers Hommes rampèrent longtems sur la Terre, sans en connoître ni la figure, ni les bornes, ni peut-être imaginer qu'on pût parvenir à cette connoissance. Dans les Voyages qu'ils entreprirent, ils ne pouvoient guère aller d'un lieu à un autre, que par la connoissance que les Gens de chaque País leur donnoient des chemins qu'ils devoient tenir. Ces chemins leur étoient désignés par des objets fixes, comme des Arbres, ou des Montagnes. Quant aux Voyages de Mer, on fut apparemment longtems sans en entreprendre, sur-

(a) Voyez le Tome XXIX, pag. 429.

sur-tout de ceux où l'on perdoit de vue les Côtes.

Lorsqu'il fut question d'entreprendre de longs Voyages, il fallut que les Hommes eussent recours à d'autres moyens. Ils s'aperçurent que, pendant que presque toutes les Etoiles tournoient autour d'eux, quelques-unes demeuroient toujours dans la même situation, & pouvoient leur servir de Termes immobiles. Ils remarquèrent aussi que, tous les jours à midi, le Soleil, dans sa plus grande élévation, se trouvoit à l'opposite du lieu qui répondoit à ces Etoiles; & ce fut là vraisemblablement l'origine de la Ligne Méridienne. Dès qu'ils eurent la première ébauche de cette Ligne, ce fut une règle fixe, qui put les conduire dans leurs Voyages. Il suffisoit de savoir que, pour aller dans un tel País, il falloit suivre cette Ligne, en allant vers le Soleil, ou vers le côté opposé; & que, pour aller dans tel ou tel autre, il falloit une route qui coupât cette Ligne avec telle ou telle obliquité. On s'imaginé bien qu'il falloit déjà qu'il y eût dès ce tems-là des Observateurs.

A cette découverte on en ajouta d'autres. On remarqua bientôt que ces Etoiles, qu'on avoit cru immobiles, ne l'étoient pas; qu'elles se mouvoient comme les autres, mais d'un mouvement plus petit; qu'elles étoient tantôt plus élevées, tantôt moins; & que dans le tems d'environ une révolution du Soleil, elles se trouvoient une fois dans leur plus grande, & une fois dans leur plus petite élévation. Ils virent ainsi, que ces Etoiles decrivoient dans les

Cieux

Cieux des Cercles autour d'un point, qui se trouvoit à leur élévation moyenne, & que c'étoit à ce point, qu'ils devoient diriger la Méridienne, puisque c'étoit ce point qui étoit véritablement immobile.

Après ces découvertes & quelques autres, que Mr. de *Maupertuis* expose avec une clarté & une précision admirables, on connut, à ne pouvoir en douter, que la surface de la Terre n'étoit pas une plaine, comme on l'avoit d'abord pensé, mais que cette surface étoit courbe. Lorsqu'on eut encore fait de nouvelles observations, & qu'on eut perfectionné l'Astronomie, on conclut que la Terre, qu'on savoit déjà être ronde dans la direction du Méridien, l'étoit encore dans la direction, qui lui étoit perpendiculaire; & on ne manqua pas de lui donner la rondeur d'un Globe, qu'on regardoit comme la plus parfaite, & qui s'accordoit assez avec les observations qu'on pouvoit avoir faites dans ce tems-là.

Voilà donc la Terre un Globe suspendu dans les airs, autour duquel les Cieux & toutes les Etoiles tournoient & faisoient une révolution dans l'espace d'environ 24 heures. La figure ronde de la Terre, qui étoit celle du Soleil & de la Lune, fit peut-être d'abord penser à la mettre au nombre des autres Astres; & l'on vit bientôt que tout ce mouvement, qu'on attribuoit aux Astres, seroit sauvé, si, au-lieu de supposer la Terre immobile au centre de ce mouvement, on supposoit qu'elle fît en 24 heures une révolution sur elle-même, & qu'elle tournât sur un Axe qui fût dirigé vers ce point im-

mobile qu'on avoit remarqué dans les Cieux. Toutes les apparences du mouvement des Etoiles étoient expliquées par-là, & il paroïssoit bien plus raisonnable de lui attribuer ce mouvement de révolution autour de son Axe, que de faire mouvoir les Cieux & tous les Astres autour d'elle.

L'étude de l'Astronomie avoit fait découvrir dans les Cieux d'autres Corps que les Etoiles, le Soleil & la Lune. C'étoient certaines Etoiles Errantes, qui ne conservoient pas toujours les mêmes distances par raport aux autres Etoiles, comme faisoient les Etoiles qu'on appelloit Fixes. Ces Etoiles Errantes, pendant qu'elles sembloient emportées par le mouvement apparent de la révolution totale des Cieux, avoient un autre mouvement particulier indépendant de ce mouvement général. On avoit découvert cinq Astres de cette espèce, qu'on appelle Planètes, & qui sont Mercure, Venus, Mars, Jupiter & Saturne; &, en observant leur mouvement, on voyoit que, pour le rendre simple & régulier, il falloit qu'il se fit, non point autour de la Terre, mais autour du Soleil. La Terre paroïssoit dans le même cas que ces Corps; &, en plaçant la route qu'elle décrivait autour du Soleil, entre celle de Venus & de Mars, tous les phénomènes du mouvement des Astres s'expliquoient, & le Système du Monde devenoit simple & régulier. Le Soleil, Globe immense de feu, étoit placé au centre du Monde, où il n'avoit de mouvement que celui de révolution autour de son Axe. Il répandoit delà la chaleur & la lumière.

Janvier, Février & Mars, 1744. 85

mière sur les Planètes, qui se mouvoient toutes autour de lui, chacune dans son orbite. La Terre, ainsi rangée au nombre des Planètes, fut réduite à se mouvoir comme les autres autour du Soleil.

Mr. de *Maupertuis* prétend que ce beau Système, renouvelé par *Copernic*, a été connu de l'Antiquité la plus reculée. Plusieurs raisons de vraisemblance & de simplicité avoient pu déterminer à donner à la Terre le mouvement de translation autour du Soleil, plutôt que de le donner au Soleil autour de la Terre; mais les plus fortes de ces raisons n'ont été découvertes que de nos jours; & elles sont aujourd'hui telles, qu'elles ne laissent plus à notre choix d'attribuer le mouvement au Soleil ou à la Terre.

Après avoir donné une juste idée de la manière dont on a pu découvrir le mouvement de la Terre, notre Auteur expose en peu de mots, dans un Article séparé, les tentatives qu'on a faites pour en déterminer la grandeur. De là il passe aux expériences qu'on a faites sur la Pesanteur, & qui ont pu faire croire que la Terre n'étoit pas sphérique. Il résulte de ces Expériences, dont la principale a été faite en 1672 par Mr. *Richen* dans l'Isle de Cayenne, que la Terre est aplatie; &, suivant les calculs de Mr. *Newton*, le diamètre de l'Equateur doit surpasser l'Axe de la Terre de la partie de sa longueur. Mr. *Huyghens* faisoit aussi la Terre aplatie, mais il ne s'accordoit pas avec *Newton* sur la quantité de l'aplatissement, & cette différence venoit du Système
F 3 que

que chacun d'eux suivoit sur la Pesanteur.

Comme les raisonnemens de ces deux grands Philosophes donnoient lieu à des incertitudes d'autant plus grandes sur la figure de la Terre, qu'on ne pouvoit plus compter sur la mesure de Mr. *Picard*, que pour le degré qu'il avoit mesuré, Mrs. *Cassini* furent chargés de mesurer l'Arc du Méridien, qui traverse la France, & ils s'acquiterent de cet emploi avec l'exactitude la plus scrupuleuse. Les expériences sur la Pesanteur, qu'on avoit trouvée moindre près de l'Equateur que vers les Poles, avoient fait penser que la Terre, au lieu d'être un Globe parfait, devoit être un peu aplatie vers les Poles, & avoir la figure d'une Orange; mais les mesures de Mrs. *Cassini* donnèrent à la Terre une figure toute opposée, savoir celle d'un Sphéroïde allongé, ou d'un Citron. Ces mesures furent répétées en différens tems, en différens lieux, avec différens instrumens, & par différentes méthodes. Le Gouvernement y prodigna toute la dépense & toute la protection imaginables pendant 36 ans, & le résultat de six opérations faites en 1701, 1713, 1718, 1733, 1734 & 1736, fut toujours que la Terre étoit allongée vers les Poles.

Dans une affaire de si grande importance, on ne voulut pas s'en tenir là; on chercha à éclaircir tous les doutes. Mr. *Cassini* avoit donné en 1718 le Livre de la *Grandeur & de la Figure de la Terre*, dans lequel, après avoir rapporté toutes les opérations qu'il avoit déjà faites, il concluait, non seulement que la Terre est allongée, mais encore il déter-

mi-

minoit la quantité de l'allongement, & toutes les dimensions que la Terre avoit. C'étoit un Ellipsoïde allongé vers les Poles, dont l'Axe étoit de 6579368 toises, & dont le diamètre de l'Equateur étoit de 6510796; & le premier degré au Nord de Paris, que Mr. Picard avoit déterminé de 57060 toises, n'étoit que de 56975 toises. L'objet principal de cet Ouvrage, celui qui avoit le plus d'utilité, c'étoit la Table qu'on y trouve de la valeur de chaque degré du Méridien, de chaque degré de Latitude; & toutes les autres mesures qu'avoient prises Mrs. Cassini en 1733, 1734, 1736, confirmoient cette Table.

Comme ces mesures se trouvoient contraires à la figure que les loix de l'Hydrostatique semblerent donner à la Terre, le Roi ordonna que deux troupes de Mathématiciens iroient, les uns à l'Equateur, les autres au Cercle Polaire, prendre des mesures qu'on regardoit comme plus décisives, que celles que Mrs. Cassini avoient prises en France. Pendant que Mrs. Godin, Bouguer & de la Condamine étoient au Pérou, pour mesurer un Arc du Méridien, Mr. de Maupertuis fut envoyé avec Mrs. Clairaut, Camus, le Monnier & Quebier en Laponie, pour y mesurer le Degré le plus septentrional qu'il fût possible. On ne fait encore rien des mesures des Mathématiciens envoyés à l'Equateur; mais celles qui ont été prises en Laponie sont contraires à tout ce qu'ont fait Mrs. Cassini; & donnent la Terre aplatie; on y a trouvé le Degré du Méridien; là où il coupe le Cercle Polaire, de 57438. toises, c'est-

c'est-à-dire d'environ 1000 toises plus grand qu'il ne devoit être, suivant la Table de Mrs. *Cassini*.

Voilà tout ce qui se trouve de plus intéressant dans les *Elémens de Géographie* de Mr. de *Maupertuis*. Mais nous ne devons pas oublier d'indiquer du moins quelques autres articles qui en sont des dépendances. Il examine entre autres cette belle & importante question : *Pourquoi les Degrés plus petits vers les Poles que vers l'Equateur, supposent la Terre allongée vers les Poles ; & pourquoi les Degrés plus grands la supposent aplatie*. Ailleurs, il propose les *Objections* qu'on pourroit faire contre l'opération par laquelle on mesure les Degrés du Méridien ; & , après avoir encore discuté quelques autres points , il expose enfin ce qui est le principal objet de tous les travaux qu'on a entrepris sur la Figure de la Terre, savoir, la *Table des Degrés de Latitude & de Longitude*. C'est pour savoir quelle est la grandeur exacte des Degrés , que Mrs. *Cassini* ont fait tant d'opérations ; que Mrs. *Godin*, *Bougner* & de la *Condamine* sont allés à l'Equateur, & que Mrs. de *Maupertuis*, *Clairaut*, *Camus*, le *Monnier* & *Outhier* ont entrepris le Voyage de la *Laponie*.

Mais , dira-t-on , à quoi aboutiront tant de travaux & tant de dépenses ? Quels avantages en retirera-t-on ? J'entens tous les jours faire cette question à des gens qui ne jugent de l'utilité d'une entreprise que par le profit qu'ils en retirent actuellement. La Table en question satisfera entièrement la curiosité de ces personnes.

Janvier, Février & Mars, 1744. 89

nes. Je n'en dirai ici qu'un mot pour leur en donner une légère idée. Supposons qu'un Pilote, partant de l'Equateur, cherche à rencontrer ou à éviter une Terre, ou un Ecueil situé à la Latitude de 20 Degrés, sous le Méridien où il navige; s'il calcule sa route d'après les mesures de Mr. de *Maupertuis*, & que ce soit celles de Mrs. *Cassini* qu'il faille suivre, lorsqu'il aura fait 406 Lieues marines, il se croira avoir passé le lieu qu'il cherchoit, ou qu'il vouloit éviter; il s'en croira éloigné de 9 Lieues, lorsqu'il sera dessus & prêt à briser son Vaisseau.

Ce Pilote se trouvera exposé au même danger, s'il calcule sa route sur les mesures de Mrs. *Cassini*, & que ce soient celles de Mr. de *Maupertuis* qui soient les véritables: lorsqu'il aura fait 397 Lieues, il croira n'avoir point encore atteint le lieu qu'il cherche; il s'en croira encore éloigné de 9 Lieues, lorsqu'il sera sur le point de périr.

Que l'on demande, après cela, de quelle utilité il est de connoître la Figure de la Terre. Mais ce n'est pas encore tout. Outre ces avantages, la Table que l'on donne ici, fait voir encore que les Navigations, qui se font vers les Poles, seront sujettes aux mêmes erreurs; avec cette différence, que si la Terre a la Figure que lui donne Mr. *Cassini*, & qu'on navige sur les mesures de Mr. de *Maupertuis*, lorsqu'on ira reconnoître quelque lieu par sa Latitude, on se croira moins avancé qu'on ne le fera réellement; & qu'au contraire, on croira l'avoir passé, si la Terre a la Figure que lui

donne Mr. de *Maupertuis*, & qu'on se fonde sur les mesures de Mr. *Cassini*. La même Table fait connoître les erreurs en Longitude, qui sont encore plus dangereuses, que les erreurs en Latitude. On y voit, en effet, que lorsqu'on navige sur des Parallèles éloignés de l'Equateur, il y a telles Navigations où l'erreur va jusqu'à 2 Degrés sur 100, où l'on se croiroit éloigné de 40 Lieues de la Terre, lorsqu'on seroit dessus.

Quelle différence entre ces deux calculs! C'est au Lecteur à juger de quelle importance il est de savoir lequel des deux il faut suivre. Personne n'y est plus intéressé que ceux qui consistent à la Mer, leur propre vie, leurs biens, leur fortune.

Une autre question importante, que Mr. de *Maupertuis* examine dans son *Discours sur les différentes Figures des Astres*, c'est celle qui regarde la *Pesanteur* & l'*Attraction*. Il expose sur cela le Système des *Cartésiens* & celui de *Newton*. On fait que, pour expliquer les Phénomènes de la Pesanteur, les *Cartésiens* ont recours à l'*Impulsion*, & que *Newton*, peu content de leurs explications, établit dans la Nature un autre principe d'action, en supposant que les parties de la Matière pesent les unes vers les autres. C'est à ce principe que le Philosophe Anglois donne le nom d'*Attraction*. Mr. de *Maupertuis* n'a pas cru devoir prononcer sur une question qui partage aujourd'hui les plus grands Philosophes. Il se contente de justifier *Newton* contre ceux qui l'accusent de faire revivre la doctrine des qua-

Janvier, Février & Mars, 1744. 91

lités occultes ; & il fait voir que plus on détaille , plus on approfondit son Système , & plus il paroît confirmé. Presque tous les Phénomènes de la Nature s'expliquent par l'Attraction. Jetez les yeux sur ce qui se passe sur notre Globe & dans les Cieux , vous remarquerez par-tout des exemples frappans de cette admirable propriété de la Matière.

*Dieu parle , & le Chaos se dissipe à sa voix ;
Vers un centre commun tout gravité à la fois.
Ce ressort si puissant , l'âme de la Nature ,
Était enseveli dans une nuit obscure ,
Le compas de Newton mesurant l'Univers ,
Lève enfin ce grand voile , & les Cieux sont
ouverts (a).*

Je quitte avec regret un si beau sujet , pour dire un mot d'un autre *Discours sur la Parallaxe de la Lune*. Le but que s'est proposé Mr. de Maupertuis dans ce petit Ouvrage , est de donner des règles pour perfectionner la théorie de la Lune & celle de la Terre. Il y fait voir la relation que ces deux Planètes ont entre elles ; combien il est nécessaire , pour déterminer les lieux de la Lune , de connoître la Figure de la Terre ; & comment les observations de la Lune pourroient déterminer cette Figure , si elle n'étoit pas déterminée. Dans un autre Ouvrage , qui est comme une suite de ce *Discours* , il propose un moyen pour décider , est-

(a) *Voltaire*, dans la Dédicace des *Elémens de la Philosophie*, à Mme. la Marquise du Châtelier.

tre toutes les différentes Mesures, quelles sont celles qui ont fait connoître la vraie Figure de la Terre. Cet Ouvrage peut être réduit à ces trois points principaux : 1. A l'usage des Mesures de quelques Arcs de la surface de la Terre pour perfectionner la Géographie & la Navigation ; 2. A l'usage des Expériences des Pendules, pour déterminer les quantités & les directions de la Gravité ; 3. A l'usage des Dimensions de la Terre, pour perfectionner la théorie de la Lune.

L'Auteur entre, sur tous ces points, dans des détails curieux & instructifs, mais énoncés avec tant de précision, que nous croyons devoir nous dispenser de les réduire ici en abrégé. Je finirai cet Extrait par une réponse qu'il fait à une Objection qu'on ne forme que trop souvent, & qu'il expose en ces termes dans la Préface. *L'exactitude qu'on propose dans cet Ouvrage est-elle nécessaire, ou n'est-elle qu'une exactitude superflue ? N'y poussons-nous point la Spéculation au-delà des besoins de la Pratique, ou même au-delà de ce que la Pratique peut atteindre ?*

Il y a des gens si fantasques qu'on ne sauroit jamais rien faire à leur gré. N'est-il pas étrange d'être obligé de justifier la précision qu'on apporte dans des recherches où elle est si nécessaire ? Mais enfin, puisqu'il y a des gens de cette trempe, & on n'en rencontre que trop souvent, il faut bien tâcher de les contenter. Voici donc la réponse qu'on veut bien faire à leur objection. „ Quand il seroit vrai, dit Mr. „ de Maupertuis, que, pour les besoins actuels,

„ ce

„ ce fût assez qu'il se trouvât entre tous les
„ moyens dont on se sert, une précision pro-
„ portionnée, on ne doit pas borner la per-
„ fection de ces moyens à l'état présent : on
„ doit regarder la Science comme un Edifice
„ auquel tous les Savans travaillent en com-
„ mun. Chacun, attaché à quelque partie,
„ travaille à la perfection du tout ; & , si quel-
„ ques-uns, placés peut-être aux endroits les
„ plus difficiles, ont moins avancé leur ou-
„ vrage, cela ne doit ni arrêter, ni ralentir
„ l'ouvrage des autres ”. Une autre réponse
que l'on peut faire encore à l'Objection pro-
posée, c'est que la Pratique de l'Astronomie
est aujourd'hui poussée à un si haut point de
perfection, qu'elle a absolument besoin des
méthodes les plus exactes.

Joignez à ces raisons, que la Théorie de la
Lune est si importante, qu'on ne sauroit em-
ployer trop de soin pour y parvenir. Il faut
penser que c'est avoir fait quelque chose de
grand, que d'avoir fait une petite partie d'une
grande chose. Cet ouvrage ne s'achèvera qu'a-
vec le tems, & par des degrés insensibles. Il
semble qu'il en soit des progrès de l'Esprit
dans ces sortes de recherches, comme du mou-
vement des Corps dans la Méchanique : leur
vitesse est toujours d'autant moindre, que leur
poids est plus grand. Si l'on fait dans la suite
à proportion autant de découvertes importantes,
qu'on en a fait dans le Siècle passé & dans ce-
lui-ci, il y a tout lieu de se flatter que ces res-
sorts si cachés de la vaste Machine de l'Uni-
vers se découvriront un jour, & que nos Des-
cen-

94. BIBLIOTHEQUE RAISONNEE,

cendans pourroient se former une juste idée de ce qu'on a regardé jusques à présent comme un secret impénétrable. Ce grand Ouvrage, si heureusement ébauché, avanceroit d'un pas bien rapide, s'il paroïssoit seulement dans chaque Siècle une demi-douzaine de Philosophes, aussi éclairés que Mr. de Maupertuis. Déjà,

*Le Globe mal connu, qu'il a su mesurer,
Devient un Monument où sa Gloire se fonde;
Son sort est de fixer la Figure du Monde,
De lui plaire & de l'éclairer (a).*

(a) On prétend que ces quatre Vers, qu'on vient de publier dans quelques Papiers publics, ont été faits par le même Poète que je viens de citer, à la louange de Mr. de Maupertuis.

ARTICLE IV.

LETTRE à Mr. *** sur l'Oracle de Jacob, Gen. XLIX, 10, écrite à l'occasion d'un endroit de la Bibliothèque Raisonnée, qui concerne la Religion Révélée; ou Recueil de Passages de l'Ecriture Sainte sur les Vérités & les Devoirs du Christianisme, par WOLFGANG DU MOULIN, Pasteur de l'Eglise Walonne de Leyde.

MONSIEUR,

LE Pasteur de Leyde, qui a mis au jour l'Ouvrage intitulé *la Religion Révélée, &c.* n'a pas eu dessein de se faire une réputation. Un but,

bât, qui convenoit plus directement à un Ministre de l'Evangile, l'a déterminé à ce travail. Il s'est uniquement proposé d'édifier l'Eglise, d'instruire la Jeunesse, & de remédier, autant qu'il dépendoit de lui, à l'ignorance, source ordinaire de la corruption qui règne parmi les Chrétiens. Mais il ne pouvoit réussir qu'à proportion que le Livre seroit connu. Il ne peut donc qu'être ravi qu'on en voie un Extrait dans la *Bibliothèque Raisonnée*. Dans cet Extrait il est parlé d'une chose sur laquelle des Amis de l'Auteur lui avoient déjà demandé des éclaircissémens. C'est au sujet des Oracles dont il s'est servi pour prouver que *Jésus-Christ* est le Messie.

„ Nous (a) remarquons seulement ici, que
 „ l'Auteur n'allègue pas la Prophétie de *Jacob*,
 „ le Sceptre ne se départira point de Juda, &c.
 „ dans l'idée qu'en ont les Théologiens, qui
 „ prétendent en conclurre que le *Scilo* devoit
 „ venir, lorsque les Juifs ne seroient plus mai-
 „ tres d'eux-mêmes. Il ne dit rien des raisons
 „ de son silence à cet égard”.

L'observation est juste. Mais s'il n'a pas allégué les raisons de son silence à cet égard, c'est que leur déduction n'étoit peut-être pas du ressort de son Catéchisme Scripturaire. Quoiqu'il en soit, il y a lieu de douter que l'explication du commun des Théologiens soit assez juste & assez complète. Ils varient si fort dans les sentiers qu'ils suivent, à travers les épines

(a) *Bibliothèque Raisonnée*, &c. Tom. XXXI. I. Part. Art. VI.

épine grammaticales , pour parvenir à cette explication , ils adoptent des sentimens si différens les uns des autres , ils se combattent mutuellement par des argumens si spécieux , & ils ont des Adversaires communs qui leur opposent un si grand nombre de difficultés , que je ne crois pas qu'on ait dû prendre parti sur ce sujet , dans un *Recueil de Passages* où l'on a tâché de ne rien avancer qui ne fût incontestablement prouvé. Lorsqu'on veut démontrer une Vérité , il ne s'agit pas de multiplier les preuves , il faut les choisir. Ce n'est pas ici une Assemblée , où l'on recueille la pluralité des voix , bien ou mal raisonnées , pour fonder une décision. Dans le cas présent il est question de peser les suffrages. Un Ingénieur qui , travaillant à rendre une Ville imprénable , a la marotte d'étendre ses Ouvrages , & d'en augmenter le nombre , au risque qu'il y en ait de foibles , manque son but & prête le flanc aux Ennemis , qui attaqueront la Place par ces endroits foibles. Il feroit mieux de diminuer l'étendue de ses Fortifications , & de n'y rien mettre qui ne fût à toute épreuve. Alors elles pourroient résister aux assauts , & elles seroient plus à portée de se prêter réciproquement des forces , que s'il y avoit entre elles des interstices peu sûrs. Il est aisé d'appliquer cet exemple au cas dont il s'agit. On voit un Passage cité dans un sens borné , qui est contesté par des raisons qui paroissent embarrassantes. On ne doit point placer , parmi les preuves claires & incontestables de la vérité de la Mission de notre Sauveur , une explication dont la solidité &

l'é-

l'évidence ne sont pas universellement reconnues. On appréhenderoit de voir les Incrédules attaquer le Corps de la Religion par cet endroit, pouvant le faire plus efficacement que par d'autres.

Entre les interprétations différentes de celle du commun des Théologiens, il y en a une qui m'a semblé pouvoir être revêtue de bien des probabilités. Ne donnant ces probabilités que pour des conjectures, rien ne m'empêche de les hazarder ici, prêt à les désavouer, dès qu'on m'aura montré leur inconsistency. Voici l'interprétation dont je veux parler. *Le Sceptre ne se départira point de Juda, ni le Législateur d'entre ses pieds, pour toujours; car le Schiloh doit venir.* Et comme c'est une chose assez ordinaire, dans la Langue Sainte, que le mot *pour toujours*, *éternellement*, lorsqu'il est joint à une négation signifie *jamais*, cela emportera que le Sceptre ne se départira jamais de Juda, ni le Législateur d'entre ses pieds, quand le Schiloh sera venu. (a). On ne nie pas que l'Autorité Souveraine, & Législative n'ait résidé dans la Tribu de Juda, plus que dans les autres, jusqu'à la venue du Messie. Elle a dû y être avant que le Schiloh parût. C'est ce que supposent ces expressions, *ne se départira*. Mais on dit que cet Oracle ne traite pas tant de la gloire, que cette Tribu trouveroit dans un Règne temporel, que de celle qu'elle auroit de donner la naissance à un Roi éternel.

I. Ceux

(a) La signification la plus naturelle de d'Original, c'est effectivement *sera venu*.

I. Ceux qui adoptent cette interprétation, disent que les deux mots, *gnad ki*, qui sont dans l'Original, & que l'on rend par ceux-ci, *jusqu'à ce que*, peuvent signifier, le premier *toujours*, & le second *car*. Ils allèguent le verset 4 du Ch. XXVI d'*Esaie*, que nos Versions ont traduit de cette manière. „ Confiez-vous „ en l'Eternel à perpétuité; *car* le Rocher des „ Siècles est en l'Eternel Dieu ". La seule différence qui s'y trouve, c'est que dans *Esaie* il y a *gnadè gnad ki*; mais ce *gnadè gnad*, qui augmente la force de l'expression *gnad*, n'en change pourtant pas la nature, & n'empêche pas qu'elle ne soit la même, par rapport au sens, que lorsqu'elle est seule. Qu'on cherche dans les Lexicons, & dans l'Ecriture Sainte, & on verra que ce mot étant seul a d'autres significations que *jusqu'à ce*. Il se prend quelquefois pour *la fin* qui doit suivre, *Nombr. XXIV*, 20, 24; d'autrefois pour *de tout tems*, *Job XX*, 4; *Habacuc III*, 6. Il désigne l'éternité, *Esaie LVII*, 15. Et il veut dire *toujours*, à perpétuité, à jamais, dans *Exod. XV*, 18. *Esaie IX*, 5, 6. XXX, 8. XLV, 17. LXV, 18; de même que dans les Pseaumes IX, 6. X, 16. XXI, 5. LXI, 9. LXXXIII, 18. XCII, 8. CXXXII, 14, & dans une douzaine d'autres Pseaumes. Il est vrai que le plus souvent, lorsque *gnad* signifie *toujours*, il est précédé d'un *Lamed*, & qu'il n'y a point de *Lamed* avant *gnad* dans la Prophétie de Jacob. Mais quand on aura collationné les Textes que je viens de citer, on verra qu'il n'est pas sans exemple que *gnad* désigne l'éternité, quoiqu'il ne soit

soit pas précédé d'un *Lamed*. Et on n'ignore pas qu'il y a une infinité de Passages, où il faut suppléer ce *Lamed*, qui n'y est pas exprimé. Voyez les Concordances Hébraïques des Particules, par *Noldius*. Il paroît qu'*Onkelos* l'a ainsi entendu, puisqu'en traduisant notre Oracle, il a rendu *gnad* par *gnad gnaïma*, *jusques dans l'éternité, toujours*. On sait aussi que *ki* peut signifier *car, quand, parce que*. Pourquoi ces deux expressions *gnad ki* n'auroient-elles jamais, dans le tems qu'elles sont proches l'une de l'autre, un sens composé des significations qu'elles ont chacune à part, lorsque cela ne leur fait rien dire qui soit contraire à la vérité ? Or n'est-ce pas une chose certaine que le Sceptre ne se départira jamais de *Juda*, quand le *Schiloh* sera venu ?

Il est vrai que l'Accent *Athnach*, qui, dans l'Oracle de *Jacob*, est sous le mot Hébreu *d'entre ses pieds*, demande qu'on fasse là une pause, & qu'ensuite les deux expressions *gnad ki* soient comme attachées l'une à l'autre, ce qu'elles ne pourroient être qu'en signifiant *jusqu'à ce que*. Mais quelques-uns des Commentateurs dont je parle essaient de dénouer le nœud par l'Accent *Fetib*, qui, étant sous *gnad*, semble supposer qu'il faut que cette expression soit séparée du *ki*, & qu'elle soit envisagée d'une manière rétroactive aux mots précédens, de même qu'il si un *comma* étoit mis après elle, d'autant plus que *gnad ki* ne sont pas liés par un *machaf*. D'autres ne veulent pas insister sur cette observation. Pour aller plus droit en besogne, ils coupent le nœud, en se prévalant de

l'aveu du grand nombre de Savans, qui conviennent que les Accens Hébreux doivent leur origine aux *Massorètes*, & ne sont pas d'institution divine.

Il y en a même qui soutiennent que quand il seroit vrai qu'il fallût traduire par *jusqu'à ce que*, ces expressions pourroient exprimer un but continué, qui se perpétueroit dans l'avenir, ou le période de choses qui devroient durer lorsque ce période seroit arrivé, comme s'il y avoit *jusques au Schiloh inclusivement* : c'est-à-dire que le Sceptre ne se départiroit jamais totalement de la Tribu de *Juda*; puisque cette Tribu donneroit la naissance au Messie dont le Règne devoit être éternel. En effet, on peut alléguer bien des exemples semblables.

Il est dit, *Gen. VIII, 7*, (suivant la Vulgate & la Version des *LXX*) : *Noé lâcha le Corbeau, qui sortit, & ne revint point, jusqu'à ce que les eaux se fussent desséchées sur la Terre*. Il ne rentra cependant pas dans l'Arche, lorsque les eaux furent desséchées; mais cela signifie qu'il n'y revint point du tout.

Dieu dit à Jacob, *Gen. XXVIII, 15* : *Vois, je suis avec toi; & je te garderai par-tout où tu iras, & te ramènerai en ce País; car je ne t'abandonnerai point, jusqu'à ce que j'aie fait ce que je t'ai dit*. Dieu devoit-il l'abandonner, après qu'il auroit accompli ce qu'il lui promettoit? Non; cela signifioit qu'il ne l'abandonneroit jamais.

Il est dit, *2 Sam. VI, 23* : *Micaël, Fille de Saül n'eut point d'Enfant, jusqu'au jour de sa mort*. Cela signifie qu'elle n'en eut jamais.

Au

Janvier, Février & Mars, 1744. 107

Au Ch. XVII, 5, du Livre de Job, ce Saint Homme dit : *Jusques à ce que je meure, je n'abandonnerai point mon intégrité.* Est-ce donc qu'après sa mort il a cessé d'être juste ?

David dit, Ps. LXXI, 18 : *O Dieu, ne m'abandonne point, jusqu'à ce que j'aie annoncé ton bras à cette génération.* Ce n'étoit pas que David consentit que Dieu l'abandonnât après cela ; mais il demandoit, au contraire, par cette manière de s'exprimer, que Dieu ne l'abandonnât jamais.

Il est dit, Ps. CXXIII, 2 : *Nos yeux regardent à l'Eternel notre Dieu, jusqu'à ce qu'il ait pitié de nous.* Le Psalmiste suppose-t-il que l'Eglise doive détourner les yeux du Ciel, & les attacher à la Terre, dès qu'elle aura été exaucée ? Non, ce n'est pas là le caractère de la piété, qui tient au contraire ce langage dans le Ps. XXV : *Mes yeux sont continuellement vers l'Eternel ; car c'est lui qui tirera mes pieds du filet.*

Dieu dit aux Méchants, Esaie XXII, 14 : *Si jamais cette iniquité vous est pardonnée jusqu'à ce que vous mouriez.* Il ne s'ensuit pas de là que leur impénitence dût leur être pardonnée après la mort.

Il est dit, Math. I, 25 : *Joséph ne connut point sa Femme jusqu'à ce qu'elle eut enfanté son Fils premier-né.* Cela s'étendoit à l'avenir, selon l'idée des Théologiens, qui croient qu'il en fut de même après la naissance de Jésus-Christ. Voyez sur ce sujet Saint Jérôme, dans son petit Traité, *De perpetua Virginitate Beatae Mariae, adversus Helvidium.* Il cite divers exem-

exemples pour montrer que souvent le mot *jusqu'à ce que* comprend l'avenir, bien loin de l'exclure.

Le Sauveur dit à ses Apôtres, *Math. XXVIII, 20: Je suis toujours avec vous jusqu'à la fin du Monde.* Ce but s'étend à l'éternité, car il sera aussi avec eux après la fin du Monde.

Que l'on consulte les Commentateurs, & en particulier les Notes de Messieurs *Diodati, des Maretz & Martin* sur tous ces passages; on verra que l'explication que j'ai donnée au mot *jusqu'à ce que*, est une explication reçue.

Je pourrois trouver dans les Auteurs Profanes des façons de parler assez semblables à celle-là. Je ne citerai qu'*Homère*, au I Livre de l'*Iliade*. *Agamemnon* dit de *Chryséide*: *Je ne la rendrai point qu'elle n'ait vieilli en ourdisant de la toile, dans ma Maison, à Argos loin de sa Patrie.* C'étoit, comme le remarque *Eustathius*, une manière d'affurer qu'il ne la rendroit jamais. Et au XX Livre, *Achille* dit à *Hector*: *Il ne sauroit y avoir d'accord entre nous, que l'un qu l'autre n'ait assouvi de son sang l'impitoiable Mars.* C'étoit visiblement déclarer qu'il n'y auroit jamais d'accord entre eux.

II. Divers Rabins, qui entendoient le génie de la Langue Hébraïque, ont donné cette interprétation à l'Oracle de Jacob: *Le Sceptre ne se départira jamais de Juda, car le Schiloh viendra.* Voyez *Bereschit Rabba (a), Zennorena (b),* &

(a) Fol. 99.

(b) *Augst. Pfeifferi, Dubia vexata Script. Sacra. Exercitatio sexta, De Schiloh, Filio Jehudah, pag. 128.*

& le *R. Bechai* (a), qui dit qu'il avoit appris cette explication du *R. Simeon*. Plusieurs de nos Auteurs l'ont produite comme venant de ces Rabins. C'est ainsi qu'elle a été alléguée par *Alphonse Tostat* (b), (qui dit avoir vu cette explication qu'il appelle *rabinique* dans un Ecrit intitulé, *Defensorium Fidei*), par *Fagius* (c), par *Huet* Evêque d'Avranches (d), par *Isidore Clarus* (e), par *Théodore Haksan* (f), par *Christophe Helvicus* (g), par *Wasmuthus* (h), par Mr. Gouffet (i), par *Auguste Pfeiffer* (k), par *Jean François Budée* (l), par Mr. *Jaques Saurin* (m), & par un nouvel Auteur, à qui le Public est redevable du choix si judicieux de Notes ajoutées au I Tome de la Bible (n) imprimée à la Haye. Ces Notes m'apprennent qu'*Aben-Amram* a appuié la même interprétation, dans un

- (a) *In Libro Raboth.*
- (b) *In Gen. XLIX, 10.*
- (c) *In Gen. XLIX, 10.*
- (d) *Demonstratio Evangelica. Prop. IX.*
- (e) *In Gen. XLIX. 10.*
- (f) *Not. Theolog. & Philolog. &c. Part. I. pag. 262.*
- (g) *Elench. Judaic. pag. 242. &c.*
- (h) *Wasmuthus, Vindic. Ebr. P. 2. C. 1. Loc. 8.*
- (i) *Jacob Gouffet, Controversiarum adversus Judaeos Ternio. pag. 57.*
- (k) *Exercitatio de Schiloh, Filio Jehudah, pag. 127, &c.*
- (l) *Historia Ecclesiastica Veteris Testamenti. Editio III. pag. 278.*
- (m) *Discours Historiques, Critiques, Théologiques, & Moraux, &c. Tom. I. Disc. XLI.*
- (n) *La Sainte Bible, &c. avec un Commentaire Littéral composé de Notes choisies & tirées de divers Auteurs Anglois. Voyez sur Gen. XLIX, 10.*

un Traité Manuscrit, dont Kilder fait mention.

J'avoue qu'on a raison de se défier des Rabins, lorsqu'ils expliquent les Prophéties dont les Chrétiens se servent contre eux. L'esprit de parti les anime souvent. Aussi rejette-je la pensée où ils sont; que, selon cet Oracle, le Messie, Roi éternel, viendra regner sur eux, ici-bas. Les Prophètes nous ont enseigné, qu'il falloit que le *Christ* vécût dans la bassesse & mourût dans l'ignominie; & j'ai mille preuves que son Règne n'est point de ce Monde. Mais on peut embrasser leur interprétation, *mutatis mutandis*, & désavouer la conséquence qu'ils en tirent mal-à-propos contre la vérité de l'Evangile. Ici, je suis surpris que Mr. Saurin ait combattu cette explication par la conséquence qu'ils en déduisent. „ Si on traduit, dit-il, que le Sceptre ne sera point ôté de Juda, dès que le Schiloh sera venu, on démontre en faveur des Juifs contre les Chrétiens, que le Messie n'est pas venu, puisque le Sceptre est encore ôté de Juda, ce qui est si opposé à la Doctrine de Jésus-Christ & de ses Apôtres”. Non, le Sceptre n'est point ôté de Juda; car c'est par la venue même du Messie; que la Tribu de Juda a été favorisée du Sceptre, dans le sens le plus éminent; & qu'on a vu sortir de cette Tribu un Roi céleste dont le Règne sera éternel.

Il reste cependant une difficulté, que le même Mr. Saurin & d'autres Savans ont relevée; c'est que, plus nous nous approchons du sentiment de ces Rabins, plus nous paroïssons re-

noncer

noncer à d'avantage que nous trouvions en nous bornant à l'interprétation ordinaire de nos Théologiens ; car quand on entend que le Sceptre ne se départira point de Juda , ni le Législateur d'entre ses pieds , si ce n'est lorsque le Schiloh viendra , on démontre , en faveur des Chrétiens contre les Juifs , que Jésus est venu au Monde lorsque le Christ devoit y venir ; puisqu'alors la Tribu de Juda n'étoit plus maîtresse d'elle-même. Mais je ne nie pas que l'Autorité Souveraine & Législative ne soit ici promise à cette Tribu. Je reconnois même que le Sceptre & le Législateur s'en étant départis ; depuis un si grand nombre de Siècles , on a droit de conclure qu'ils ont fait place au Règne éternel du Messie. C'est une conséquence qui se déduit de l'Oracle. Plus nous nous éloignons du tems , où la Tribu de Juda a cessé d'être maîtresse d'elle-même , plus l'argument se fortifie : *Vires acquirit eundo*. Ce que je veux dire seulement , c'est que je ne crois pas pouvoir assurer que Jacob ait eu dessein d'établir que le Christ naîtroit dans telle ou telle année. Il ne dit pas que l'Autorité Souveraine seroit si peu interrompue dans cette Tribu jusqu'à la venue du *Schiloh* , que dès qu'elle souffriroit quelque éclipse à cet égard ; le Messie dût paroître. La promesse , dans toute sa force , ne tombe pas si constamment sur le temporel ; qu'elle ait eu véritablement lieu à ce seul égard. Ces prérogatives ont été si souvent suspendues durant les Siècles qui se sont écoulés depuis Jacob , qu'en ce sens on n'est

pas fondé à dire que le Pouvoir Suprême & Législatif ne se soit point départi de Juda jusqu'à la venue de Jésus-Christ. Mais, lorsque commençant le terme dès le tems du Patriarche, nous y comprenons l'éternité du Règne du Messie, les interrègnes sont si peu de chose, en comparaison de cette durée infinie, qu'à cet égard on étoit fondé à dire, beaucoup plus absolument : *Le Sceptre ne se départira point de Juda, ni le Législateur d'entre ses pieds*. D'ailleurs faut-il que nous sacrifions l'amour de la Vérité à nos propres avantages, & à la vénération que nous avons pour les Docteurs de notre Communion ? Non : *Amicus Plato, amicus Aristoteles ; sed magis amica Veritas*.

Si une explication est bonne en elle-même, devons-nous la mépriser, sous prétexte qu'elle nous ôte un des Argumens par lesquels nous prouvions que notre Seigneur Jésus a paru sur la Terre, précisément dans le tems que le Christ devoit y paroître ? Avons-nous justement besoin de cet Argument ? Ne diroit-on pas que nous sommes dans une grande destitution de preuves, si, de peur d'en perdre une seule, nous nous déclarions sans autre raison contre l'interprétation d'un Passage ? Ne nous reste-t-il pas plusieurs moiens pour fixer le tems auquel le Messie devoit venir au Monde ? Ne savons-nous pas qu'il devoit naître à *Bethléhem*, lorsque le second Temple existeroit encore, & sur la fin des Septante semaines d'années de Daniel qui sont expirées depuis plus de dix-sept Siècles ?

Janvier, Février & Mars, 1744. 107.

des ? Mais non ; vous avez vu que je ne renonce pas au dessein de me prévaloir de ce Texte pour prouver que le Messie est venu. On s'en est aussi servi dans le *Recueil de Passages*, pour montrer que le *Christ* devoit naître de la Tribu de Juda ; ce qui est conforme à d'autres Oracles, qui ont annoncé qu'il seroit de la Famille de David, laquelle étoit de cette Tribu. Or il y a longtems que les Tribus d'Israël sont confondues, & que leurs Généalogies sont perdues. Depuis que les Juifs ont été dispersés, après la mort de notre Sauveur, ils ignorent de quelle Famille & de quelle Tribu chacun d'eux est descendu ; de sorte que si le *Christ* n'étoit pas né, & qu'il dût venir au Monde, ils ne sauroient le reconnoître. Il faut donc qu'il soit déjà venu. Ainsi, nous pouvons nous servir de l'interprétation de ces Rabins, en y apportant les changemens que nous y avons faits, sans donner la moindre atteinte à la vérité de la Mission de notre Sauveur.

Il est vrai qu'ils ont été combattus par *Helvicus*, par *Kidder*, par *Pfeiffer*, & par plusieurs autres Ecrivains. Mais la question est de savoir si nous ne pouvons pas donner aux raisons de cette interprétation une forme plus plausible que celle dont l'avoient revêtue des Auteurs qui ne l'ont presque indiquée qu'en passant, & si les Réfuteurs ont répondu à tout ce qu'on peut produire. Nous avons déjà vu l'insuffisance de quelques-unes de leurs exceptions, & nous continuerons sur le même pied.

Ils

Ils allèguent qu'on doit d'autant moins se fonder sur l'habileté de ces Rabins, en fait de Philologie Sacrée, que plusieurs de leurs prédécesseurs, qui n'étoient pas moins experts, ont traduit simplement : *Le Sceptre ne se départira point de Juda, jusqu'à ce que le Schilob vienne. Helvicus cite là-dessus le Targam d'Onkelos, le Targum de Jérusalem, le Targum de Jonathan, & quelques autres Ecrits des anciens Auteurs Juifs.* Mais nous pouvons tirer parti de la même explication, pourvu qu'on l'entende *jusqu'au tems du Schilob inclusive-ment.* D'ailleurs, on a tort de croire que tous ces anciens Auteurs Juifs, que l'on cite, ayent été éloignés de ce sens. Par exemple, je suis surpris qu'*Helvicus* ait avancé que le *Targum d'Onkelos* a simplement *usque dum venerit, jusqu'à ce qu'il soit venu.* Il n'y a qu'à le lire, & on verra qu'il a traduit *gnad, par gnad: gñalma, jusques dans l'éternité, toujours,* comme nous l'avons dit. Je suis plus surpris encore, que ceux qui ont été pour le sentiment, que je tâche de faire valoir, ne se soient pas tous appuyés du témoignage de cet excellent Paraphraste Chaldéen, dont l'autorité est préférable à celle de la plupart des Rabins. Je pense que cela vient de ce qu'on trouve la citation de ce Passage souvent tronquée dans la Version, où l'on a retranché le *gnad gñalma, jusques dans l'éternité,* & où l'on ne voit que ce qui suit, *donec veniat, jusqu'à ce qu'il vienne :* ou de ce que dans la Poliglote de Londres on a écrit *usque in seculum, pour toujours,* en caractères Italiques, ce qui fait croire qu'il n'y avoit

Janvier, Février & Mars, 1744. 209

avoit-rien dans le Chaldaïque qui répondît à *Pasque in seculum*. Enfin quand, aucun de ces anciens Auteurs Juifs n'auroit eu ce sens en vue, il ne s'ensuivroit pas qu'il ne pût être véritable. Plus ils étoient éloignés du terme de l'accomplissement de l'Oracle, plus cette Prophétie étoit pour eux une matière obscure. Ils étoient fort prévenus pour la gloire de leur Nation. Aveuglés par leur ambition, ils ont pu arrêter leurs regards sur les grandeurs temporelles, dont ils espéroient que Juda seroit constamment favorisé. Mais après la ruine de Jérusalem, suivie d'une dispersion beaucoup plus longue que celle de la captivité de Babylone, ils ont bien vu que *Jacob* ne promettoit pas à la Tribu de Juda elle-même, une Autorité permanente. Alors les uns ont dit que, dans cet endroit, le mot Hébreu *Schevet* ne devoit pas être expliqué par Sceptre, mais par une *Verge de châtiment*: d'autres ont donné dans des travers tout aussi peu soutenable, que celui-là; mais quelques-uns ont produit l'interprétation à laquelle j'ai mis le correctif, qui, selon moi, la rend la plus vraisemblable.

III. Plusieurs Auteurs Chrétiens ont regardé cette interprétation comme étant tout au moins spécieuse, & d'autres même l'ont adoptée. Mr. *Saurin* dit: „ Nous avons été surpris
„ de trouver dans nos Commentaires si peu de
„ secours pour combattre une Opinion, qui
„ paroît d'abord faire si peu de violence aux
„ expressions de *Jacob*... Nous avons été
„ plus surpris encore de ce que les Juifs, qui
„ ont

des choses qui doivent durer jusqu'à un certain période, mais qui ne doivent pas finir, quand ce période sera arrivé... Le Sceptre ne sera point béd de Juda, jusqu'à ce que le Schiloh vienne. Cela ne signifie pas que le Sceptre seroit été de cette Tribu, quand le Schiloh seroit venu. Au contraire elle n'a jamais porté la grandeur Royale à un plus haut degré que depuis la venue du Messie. Entre les Notes de la Bible, dont nous avons fait mention, il y en a une approuvée du savant Compilateur, qui porte que l'Oracle ne parle pas seulement de l'Autorité temporelle de Juda; mais qu'il parle aussi du Sceptre éternel du Messie. On voit (a) que ce que Jacob prédit à la Tribu de Juda; revient en substance à ceci: Que cette Tribu formeroit un Corps Politique, gouverné par ses propres Chéfs; & par ses propres Loix, sans aucune interruption considérable, jusqu'à ce que fût venu le Messie, dont le Trône devoit être éternel, &c.

J'en dis autant de Wagenfeil (b). en expliquant les mots de ses pieds, par la fin du gouvernement de Juda; parce, dit-il, que souvent dans l'Ecriture, les pieds signifient l'extrémité d'une chose, & être aux pieds de quelqu'un veut dire marcher à sa suite, & à la queue d'une lon-

(a) La St. Bible, &c. avec un Commentaire, Bro. pag. 309.

(b) *Confutatio Carminis Memorabilis libri Nitzachon, R. Lipmanni*, pag. 293. Ejusdem *De Loco Classico*, Gen. XLIX; 10. pag. 36.

longue file, il traduit: „ Le Sceptre ne se dé-
 „ partira point de Juda, ni le Législateur,
 „ *quand la fin de la Roïauté de Juda sera ve-*
 „ *ue* „ c'est-à-dire, dans les derniers tems du
 „ gouvernement civil des Juifs. Il fait voir
 que plusieurs Talmudistes ont entendu en ce
 sens les Paroles de *Jacob*. N'est-ce pas dire
 que l'Oracle signifie que le Sceptre ne se dé-
 partira point pour toujours de Juda, ni le Lé-
 gislateur d'entre ses pieds, puisque quand la
 République d'Israël perdra sa forme, on verra
 venir le Messie, dont le Trône & les Loix
 doivent subsister éternellement? Je n'adopte
 pas l'explication que *Wagenfeil* donne aux mots
d'entre ses pieds. Je ne vois rien de décisif
 pour autoriser son idée, ni dans l'exemple qu'il
 emprunte du *Blutus* d'*Aristophane*, où il est
 parlé de raconter une affaire toute entière *de-*
 „ *puis les pieds jusqu'à la tête*, ni dans les Passa-
 ges qu'il allègue, *Ec.* XI, 8. 2 *Rois* III, 9. Je
 trouve plus naturelle la pensée de ceux (a) qui
 croient que c'est une allusion à l'attitude du
Lion de Juda, qui dans le verset précédent est
 dépeint comme touché, & qui par conséquent
 a devant lui & dans son pouvoir ce qu'il tient
entre ses pieds: ou celle qui se rapporte à la
 coutume des anciens Rois, qui étant sur leur
 Trône, avoient à leurs pieds un Secrétaire à
 qui ils dictoient leurs Loix, & qui les pu-
 bloient

(a) *La S. Bible, &c. avec un Commentaire*, pag. 395,
 &c. *Wiston Accomplishment of Scriptures Prophecies*, pag.
 129. *Défense de la Religion tant Naturelle que Révélée*,
 pag. 196.

bloient au Peuple. Ou celle d'*Onkelos*, de *Jonathan*, de *Kimchi*, & de plusieurs autres Rabbins, qui par le mot d'*entre ses pieds*, entendent de sa race, de sa postérité. Voyez *Dent. XXVIII, 57. 2 Rois XVIII, 27. Esaie VII, 20. XXVI, 12. Ezech. XVI, 25*. C'est à quoi revient aussi la Version des *LXX*, & la Vulgate. Tout ce que je tire de l'explication de *Wagenfeil*, c'est que cet Auteur reconnoit que la Prophétie de *Jacob* ne parle pas seulement de l'Autorité temporelle de Juda, mais qu'elle parle aussi du Sceptre éternel du Messie.

„ Plusieurs Savans, dit *Buddée* (a), ont ob-
 „ servé avec raison que cet Oracle promet à
 „ la Tribu de Juda une autorité perpétuelle,
 „ qui seroit à la vérité temporelle, jusques à
 „ un certain tems; mais qui, ce tems fini, se-
 „ roit spirituelle & dureroit jusques à la fin du
 „ Monde; car il n'y a pas qu'elle finira de toute
 „ manière lorsque le *Schiloh* sera venu; au
 „ contraire à lui appartiendra l'obéissance des
 „ Peuples”. Voyez aussi *Seb. Schmidius* (b),
 & le fameux Evêque d'*Avanches* (c). Ce der-
 nier établit positivement que ces Paroles : *Le*
Sceptre ne se départira point de Juda, pro-
 mettent à Juda une possession éternelle du
 Sceptre.

François Junius, Professeur en Théologie à
 Leide, a expliqué ainsi cet endroit dans son
 Com-

(a) Joh. Francisci Buddei *Historia Ecclesiastica*, V. T.
 pag. 281: &c.

(b) Seb. Schmidius, *Colleg. Bibl. priori*, pag. 179.

(c) Petri Danielis Huctii *Demonstratio Evangelica*,
 Prop. IX, p. m. 619.

Commentaire sur la Genèse : „ Le mot *jus-*
 „ *qu'à ce*, chez les Hébreux, les Grecs, & les
 „ Latins, se prend de deux manières, *exclusi-*
 „ *vement*, & *inclusivement*. Il se prend *ex-*
 „ *clusivement*, lorsque le tems qui doit suivre
 „ est exclus, & *inclusivement*, lorsque le tems
 „ ou l'espace ultérieur n'est point exclus par-
 „ là ; mais qu'on affirme que c'est sans exclu-
 „ sion de ce qui doit suivre. Celui qui vou-
 „ dra énoncer la chose en Logicien, s'exprime-
 „ ra en ces termes ; quand nous disons *jusqu'à*
 „ *ce exclusivement*, cela s'entend dans un sens
 „ *simple* : mais lorsque nous le disons *inclusi-*
 „ *vement*, cela s'entend *selon la chose dont il*
 „ *s'agit*..... Que si dans cet endroit, on veut
 „ que ce soit *inclusivement*, le sens sera que
 „ le Règne ou la Dignité de la Tribu de Juda
 „ ne finira point jusqu'à ce que le Schiloh
 „ vienne, ni alors, ni dans l'éternité ; parce
 „ que ce Règne, de temporel qu'il étoit, *Jé-*
 „ *sus-Christ* doit le rendre spirituel & éternel.
 „ Nous venons de parler de la durée de ce
 „ Règne qui n'aura point de fin. A l'égard de
 „ son étendue sur toutes les Nations, & de
 „ l'Assemblée qui formera l'Eglise Univer-
 „ selle, *Jacob* la démontre par ces mots, *c'est*
 „ *en lui qu'est l'attente des Peuples*”. Voici
 „ de quelle manière Mr. Goussier répond (a) à
 „ une objection d'un Juif : „ Le Rabin *Isac* sup-
 „ pose que nous prenons le *gnad ki* exclusive-
 „ ment, en sorte que la chose dont il s'agit an-
 „ técé-

(a) Jacobus Goussier, *Controv. adv. Judæos*, pag. 58.

„ técedemment vienne à cesser, quand elle est
 „ arrivée au terme. Delà il nous accuse de
 „ contradiction, comme si nous établissions
 „ ici qu'à l'arrivée de *Jésus*, le Sceptre est oté
 „ de *Juda*; pendant que nous disons ailleurs
 „ que *Jésus* est l'Héritier & le Possesseur du
 „ Sceptre de *Juda*. Mais il n'a pas bien saisi
 „ notre pensée; ni l'état de la question: car
 „ nous ne pensons pas qu'il soit nécessaire que
 „ *quod ki*, soit ici exclusif. *Jésus* compris
 „ dans *Juda*, le Sceptre de *Juda* peut subsister
 „ après la venue du Messie?.

J'avoue que la plupart des Auteurs Chré-
 tiens, cités dans cet Article, décident affir-
 mativement la question que je laisse en doute
 savoir que cet Oracle fut destiné à établir que
 le Sceptre temporel ne se départiroit point de
Juda, si ce n'est à la venue du *Schiloh*; mais
 toujours reconnoissent-ils, aussi bien que moi,
 que *Jacob* parle de la Royauté éternelle du
 Messie, laquelle par conséquent est le principal
 objet de cette Prophétie. Et quelques-uns se
 bornent même à peu près à cette dernière
 signification; tels sont *Mrs. Huet* & *Bafnage*,
de Flateauville, auxquels je joins le *Cumtinal*
Gajetan (a), qui dit que la pensée de *Jacob*
 est de promettre la perpétuité du Règne du Mes-
 sie. Il reconnoît que la domination temporelle
 a été interrompue; mais aussi il ne veut pas
 que, selon cet Oracle, elle dût être perpétuel-
 le jusqu'au Messie; au contraire il prétend que
 le dessein du Patriarche a été précisément d'af-
 surer

(a) In Gen. XLIX, 10.

Janvier, Février & Mars, 1744. 117

inter. que se feroit le Règne du Messie, qui seroit éternel, & que cependant la gloire de la Tribu de Juda ne seroit jamais abaissée à un tel point qu'elle ne conservât l'espérance de régner un jour en la Personne distinguée d'un de ses Enfants. J'y joins encore Guillaume Langius, qui dans son Traité (a), des années de Christ, après avoir copié la Prophétie, a dit : „ Il n'y „ a aucune difficulté dans ces Paroles, pourvu „ qu'on les traduise bien. Voici comment il „ faut lire : Le Sceptre ne se départira point de „ Juda, &c. toujours, parce que le Schiloh „ viendra ; & à lui appartiendra l'obéissance des „ Peuples. Grand signifie jusqu'à ce, & tou- „ jours ou à perpétuité, comme très souvent „ dans les Psaumes & dans le *Mishagim* des „ Juifs ; & ce signifie parce que, comme cela „ est connu. Ces deux particules ne doivent „ pas être jointes, mais il faut les séparer... „ Le nom de la Nativité de Christ, n'est au- „ cunement indiqué ici, mais seulement son Règne „ qui sera au-dessus de tous les Règnes & qui „ durera toujours ”.

IV. L'explication, pour laquelle je plaide, rend le Discours de Jacob, beaucoup plus lié. Suivant celle du commun des Théologiens, il traite de choses détachées les unes des autres ; il parle de l'autorité temporelle de la Tribu de Juda, de l'extinction de cette autorité dans le tems de la Naissance du Messie ; &, à l'occasion du Schiloh, on voit venir à la suite, par inci-

(a) Will. Langius, de *annis Christi*. L. 2. C. 20. pag. 421.

incident, une idée différente des autres, c'est qu'à lui appartient l'Assemblée des Peuples. Je sai bien qu'il y a moien de mettre une sorte de connexion à tout cela, mais je doute qu'elle soit aussi naturelle que celle-ci, qui présente un objet unique: *Le Sceptre ne se départira jamais de Juda, ni le Législateur d'entre ses pieds; car le Schiloh viendra, & à lui appartient l'Assemblée des Peuples.* Ici il s'agit uniquement de la promesse, faite à la Tribu de Juda, d'un Messie qui mettra le comble aux prospérités de cette Tribu, puisque son Règne sera éternel & universel. Nous n'aurons pas de peine à lier ce sens de l'Oracle avec les versets qui précèdent & qui suivent: „ *Juda, tes*
 „ *Frères te loueront, & les Fils de ton Père se*
 „ *prosterneront devant toi; ta main sera sur le*
 „ *colet de tes Ennemis, tu seras vainqueur*
 „ *comme un Lion qui est dans sa force; car ton*
 „ *Règne deviendra éternel & s'étendra par*
 „ *toute la Terre, puisque de toi sortira le*
 „ *Schiloh, dont le Sceptre n'aura point de fin*
 „ *& amenera les Peuples à son obéissance*”.
Jacob, dans ces expressions & dans celles qu'il ajoute à l'Oracle, se sert de l'Emblème des prospérités temporelles, qu'il fait espérer à la Tribu de Juda, pour désigner les bénédictions spirituelles dont il promet de combler les Fidèles à la venue du Messie. Il me suffit d'établir cela en général, sans que je doive entrer dans le détail précis des rapports que quelques Théologiens ont cru appercevoir entre les unes & les autres de ces faveurs.

V. Tout quadre si bien, dans l'explication
 dont

dont il s'agit, que *Jacob*, établissant l'éternité & l'étendue du Règne du Messie, en rend raison, quand il appelle le Christ *Schilob*. C'est ce que semble reconnoître le *Targum Onkelos*, le *Targum de Jérusalem*, & le *Targum de Jonathan*. Les deux premiers expliquent le mot de *Schilob*, par le Messie à qui est le Règne, & le troisième par le Messie-Roi. Il est certain que, dans toutes les significations qu'on donne au Nom de *Schilob*, pour l'appliquer au Messie, ce nom rend raison de l'éternité & de l'étendue de son Règne.

La 1^{re} signification, c'est celle des LXX, qui ont traduit *τῷ ἀντιπαινῳ*, ou comme il y a dans quelques Exemplaires *τῷ ἀντιπαινω*, celui à qui toutes choses sont remises, ou celui à qui il sera remis. La plupart des Pères de l'Eglise ont suivi ce sens. Cela revient à l'idée de ceux qui lisent, *celui à qui il est réservé*, faisant dériver le nom de *Schilob* de *Sché*, qui signifie *qui*, & du mot *Lob*, qui se met quelquefois pour *Lov*, & qui signifie *à lui*. Or c'est parce que le Sceptre doit être remis au Messie, comme étant à lui & lui étant réservé, qu'alors *Juda* regnera éternellement dans sa Personne, à laquelle l'Assemblée des Peuples appartient. On peut appliquer à ceci la Prédiction d'*Ezechiel* XXII, 31, 32, faite à l'occasion de *Sédécias* par le détronement duquel la Famille de *David* devoit perdre la Royauté temporelle: *Ainsi a dit le Seigneur l'Eternel; qu'on ôte cette Tiare & qu'on enlève cette Couronne. Ce ne sera plus celui-ci. J'élèverai ce qui est bas, & j'abaïsserai ce qui est haut. Je la mettrai à la*

renverse, à la renverse, & elle ne sera plus jusqu'à ce que vienne celui à qui appartient le Gouvernement, & je le lui donnerai.

La 2. signification, qu'on donne au mot de *Schiloh*, c'est le *Fils*. C'est l'idée de plusieurs Savans, qui ne varient que par rapport aux origines de ce nom ainsi expliqué. Alors les uns prétendent que cela veut dire *Fils de Dieu*. C'est la pensée de *Tissot* (a), & de *Claupe* (b). Dans ce sens, le nom de *Schiloh* rend bien positivement raison du Sceptre donné au Messie; car l'Eternel dit à son Oint dans le Ps. II. *Tu es mon Fils, je t'ai aujourd'hui engendré. Demande-moi, & je te donnerai pour ton héritage, les Nations & pour ta possession les bords de la Terre. Tu les briseras avec un Sceptre de fer*. Les autres soutiennent que *Schiloh* désigne le Messie par le nom de *Fils*, parce qu'il est Fils de *Juda*. C'est l'idée de quelques Auteurs Juifs & Chrétiens. Cela rend encore raison de ce qu'il lui est réservé de regner éternellement sur tous les Peuples. Dieu avoit dit à *Abraham* : *En ta semence seront bénies toutes les Nations de la Terre*. Non content de lui avoir promis, que ce seroit de sa Famille que viendrait cette semence bénite, il avoit déclaré, après cela, que ce seroit par la branche d'*Isaac*, & ensuite par celle de *Jacob*. Présentement *Jacob* prédit que cette semence bénite seroit le Fils ou Descendant de *Juda*. Donc ce Fils ou Descendant de *Juda* est par-là même

(a) *Alphonse Tissot*, in Genes. pag. 743.

(b) *Claupe*, Oeuvres Posth. T. II, pag. 91.

Janvier, Février & Mars, 1744. 121

me celui dont le Règne de bénédictions éternelles doit s'étendre sur toutes les Nations.

La 3^e signification, c'est celle de Mr. Goussier (a), qui a cru prouver que *Schilob* signifioit celui qui devoit souffrir, le faisant dériver de *Sché*, qui, & de la racine *Laub*, qui signifie souffrir. Cela même rendroit raison du Sceptre éternel donné au Messie, suivant divers Oracles du Vieux Testament, & plusieurs Passages du Nouveau, qui, à l'occasion de l'Histoire de la Passion, nous enseignent qu'il falloit que le Christ souffrît ces choses, & qu'ainsi il entrât dans sa gloire.

La 4^e signification, c'est celle de Mr. le Clerc, qui fait venir *Schilob* de *Schoul*, qui veut dire le bord d'un habit, ou qui, étant pris pour un Verbe inusité, signifieroit cesser. Ce que l'on peut entendre du Messie, parce qu'il est celui qui devoit mettre fin à l'Alliance temporelle que Dieu avoit traitée avec Jacob, en vertu de laquelle ce Patriarche divisa le Pais de Canaan en douze Tribus. Cela rend aussi raison du Sceptre éternel donné au Messie, car, selon l'Ecriture, il ne devoit mettre fin à cette Alliance temporelle, que pour y faire succéder sous son Règne l'Alliance éternelle qui a de meilleures espérances.

La 5^e signification que l'on donne au nom de *Schilob*, pour l'appliquer au Messie, c'est celui qui doit être envoyé, le faisant dériver de *Schalach*, qui veut dire envoyer. C'est l'idée de

(a) Jacob Goussier, Controv. judæe, pag. 64, 65.

de plusieurs Rabins, de la Vulgate, & de quelques Auteurs Chrétiens, en particulier de *Grotius*. Ce dernier s'appuie sur ce que *Jésus-Christ*, disant à un aveugle d'aller se laver au Lavoir de *Siloé*, qui étoit l'Emblème du *Schilob*, l'Evangéliste remarque que le mot de *Siloé* signifie *envoyé*. Il semble que c'étoit l'idée des Disciples de *Jean Baptiste*, lorsqu'ils faisoient cette demande à notre Seigneur: *Es-tu celui qui dois venir, ou si nous en attendons un autre? car celui qui doit être envoyé, & celui qui doit venir, sont deux qualifications réciproques.*

La 6^e signification, laquelle me paroît parfaitement bien fondée, c'est *Pacificateur*, faisant dériver *Schilob* de *Schalab*, qui veut dire *être tranquille, se reposer*. On peut voir des Noms Hébreux de cette forme dans les Textes suivans, *Gen.* II, 11. XIX, 28. XXXVI, 41. *Osée* IX, 6. Les Juifs ont toujours parlé du Messie comme de l'Auteur de la Paix. En effet, après avoir été victorieux de ses Ennemis, de même que *David*, il devoit établir une *paix tranquille*, (selon cette interprétation du mot *Schilob*) à l'exemple du plus sage des Rois de la Terre, qui fut appelé *Salomon*, qui signifie *sa Paix* (a), parce qu'il devoit donner *Paix & Repos* à Israël. En effet l'Ecriture nous apprend que le Messie est *notre Paix* (b), le *Prince de Paix* (c), l'*Immanuel* (d), ou *Dieu avec*

(a) *Chron.* XXII, 9.

(b) *Michée* V, 5. *Eph.* II, 4.

(c) *Esaie* IX, 5.

(d) *Esaie* VII, 14. *Math.* I, 23.

Janvior, Février & Mars, 1744. 123

*avec nous, qui nous reconcille avec Dieu. Et il est dit qu'il parlera de Paix aux Nations (a), & qu'en son tems il y aura abondance de Paix (b). Aussi les Anges, après avoir annoncé sa naissance aux Bergers, s'écrièrent-ils : „Gloire soit à Dieu aux lieux très hauts, en Terre Paix”. Tout cela fortifie l'opinion de la plupart des Commentateurs, qui sont dans cette idée que le nom de *Schilob* désigne le *Christ* comme *Pacificateur*, & qui montrent qu'il n'y a rien dans l'analogie de la Langue Hébraïque qui empêche cette interprétation. Ce Nom ne rend pas moins raison, dans les deux dernières significations, que dans les précédentes, de ce que notre Oracle attribue au Messie un Règne éternel & universel. Ayant été envoyé, ou étant venu, pour détruire les Ennemis de notre salut, & pour établir ensuite une paix solide, rien ne fera plus d'obstacle à son Empire. Nous pouvons ici rapporter cette Prophétie de *Zacharie* : „Egaie-toi grandement, Fille de Sion : jette des cris de réjouissance, fille de Jérusalem : voici ton Roi viendra à toi étant juste . . . Il parlera de Paix aux Nations : & sa domination s'étendra depuis une Mer jus- qu'à l'autre Mer, & depuis le fleuve jus- qu'au bout de la Terre (c)”. Prophétie qui est appliquée à *Jésus-Christ* en ces termes : „Dites à la Fille de Sion : Voici, ton Roi vient à toi, débonnaire . . . Hosanna au Fils
„ de*

(a) *Zach. IX, 10.*

(b) *Pf. LXXII, 7.*

(c) *Zach. IX, 9, 10.*

„ de David , *beni soit celui qui vient au nom*
 „ *du Seigneur (a)*” !

VI. L'interprétation que j'appuie, est délivrée de toutes les difficultés de Chronologie dont l'explication ordinaire se trouve embarrassée. Aussi *Langius* (b), avant que de proposer sa sienne, fit-il cette Remarque : „ Les Savans
 „ se donnent la torture d'une manière éton-
 „ nante, pendant que ce Passage (*Gen. XLIX,*
 „ 10) est fort facile, pourvu que l'on exami-
 „ ne & que l'on pèse avec soin les Paroles de
 „ l'Ecriture même , & non celles des Inter-
 „ prètes”. Et voici comment s'exprimèrent
 les Auteurs (c) du *Journal Littéraire* de la
 Haie ; au sujet de Mr. *Basnage de Floteman-*
ville : „ Nous dirons deux mots sur la maniè-
 „ re dont nous avons appris qu'un Savant
 „ croit qu'il faut interpréter ce Passage (*Gen.*
 „ *XLIX, 10*). Il pense qu'on doit expliquer
 „ le mot *gnad* , par ces mots *pour toujours* ,
 „ & la particule *ki* par la Française ; *car*. De
 „ sorte que , selon lui , tout le Passage se tra-
 „ duira ainsi : *Le Sceptre ne sortira point de*
 „ *Juda pour toujours ; car le Schilob viendra,*
 „ *&c.* Cette explication paroît assez simple ;
 „ mais les Théologiens y trouveront peut-être
 „ à redire , parce qu'en l'admettant , ils ne
 „ pourront plus se servir de ce Texte pour
 „ prouver que le Messie devoit venir dans le
 „ tems

(a) *Matth. XXI, 5, 9.*

(b) *Willel. Langius* , de Annis Christi. L. II. C. X.
 pag. 425.

(c) *Journal Littéraire* , Tom. IX. pag. 55.

„ temps précis auquel *Jésus-Christ* a paru dans
 „ le Monde. Mais, en revanche, ces Mes-
 „ sieurs y gagneront d'un autre côté, puis-
 „ qu'ils ne seront plus obligés de mettre leur
 „ esprit à la torture, pour trouver la conti-
 „ nuation du Sceptre & du Législateur dans la
 „ Tribu de *Juda*, jusqu'aux jours de notre
 „ Seigneur”

En effet, les Théologiens ont eu à répondre
 à bien des difficultés précieuses qu'ils se sont
 opposées les uns aux autres. Mr. de *Jon-*
court (a), dans sa Lettre sur cet Oracle, a
 combattu, d'une manière très forte, ceux
 qui prétendent que le Sceptre étoit promis à
Juda, jusqu'à la venue du Messie : „ On ne
 „ peut pas, dit-il, on ne peut pas dissimuler
 „ sans mauvaise foi, qu'en suivant notre tra-
 „ duction ordinaire : *Le Sceptre ne se départira*
 „ *point de Juda, jusqu'à ce que le Scilo*
 „ *vienne*, on trouve d'extrêmes difficultés.
 „ Car comment peut-on concilier, par l'His-
 „ toire, l'événement avec la Prophétie? *Jar-*
 „ *cob*, comme on le prétend, promet le *Scep-*
 „ *tre*, l'*Empire*, le *Gouvernement Souverain*
 „ à la Tribu de *Juda*, dès qu'*Israël* sera for-
 „ mé en Corps de Peuple, & qu'il aura une
 „ forme de Gouvernement, c'est-à-dire, à
 „ commencer depuis la sortie d'*Egypte*, jus-
 „ qu'à la venue du *Scilo*, & cela d'une ma-
 „ nière absolue, sans restriction ni limitation.
 „ Cependant en confrontant avec cette magni-
 „ fique promesse les divers périodes Histori-
 „ ques

(a) Lettre II sur le Sceptre de *Juda*, pag. 135. &c.

„ ques où l'on voit la Tribu de *Juda*, pendant quinze ou seize cens ans qu'il y a de la sortie d'*Egypte*, à la manifestation du Messie, à peine trouve-t-on, à tout compter, l'autorité Souveraine dans cette Tribu, pendant l'espace de cinq cens. Voila un terrible rabais de gloire.

„ Le Peuple d'*Israël* faisoit une assez belle figure en sortant d'*Egypte*, pour offrir un magnifique Domaine à *Juda*: mais le Gouvernement en est donné à *Moïse*, qui étoit de la Tribu de *Lévi*. Après *Moïse* il a été transmis par ordre de *Dieu* entre les mains de *Josué*, qui étoit de celle d'*Ephraïm*; ensuite sous les Juges, le Peuple passe par des états fort différens, asservi & opprimé par les Etrangers à diverses reprises pendant près de 120 ans, & de tems en tems délivré & gouverné par des Hommes tantôt d'une Tribu, tantôt d'une autre, sans qu'on apperçoive, pendant un espace d'environ 350 ans, aucune trace de la Domination promise à *Juda*.

„ On peut ajouter, pour faire sentir davantage la difficulté qu'il y a dans la promesse, ou dans la Prophétie d'un Sceptre pour *Juda*, qu'à suivre le premier plan de Gouvernement dressé de *Dieu* lui-même, le Sceptre devoit être une chose étrangère à *Israël*, qui étoit destiné à vivre sous la forme de ce qu'on appelle une *Théocratie*, comme il a vécu en effet, depuis *Moïse* jusqu'à *Samuel*, c'est-à-dire, sous un Gouvernement de *Dieu*, par l'entremise de ses

„ Lieu-

„ Lieutenans , choisis immédiatement de sa
 „ main , & qui ne portoient point de titres de
 „ Souveraineté, & ne prétendoient pas transmet-
 „ tre leur autorité & leur emploi à leurs En-
 „ fans par droit d'hérédité. Ainsi il semble que
 „ l'Esprit prophétique, qui inspiroit *Jacob*, se
 „ seroit en quelque sorte contredit, d'assigner
 „ à *Juda* la gloire perpétuelle du Sceptre,
 „ comme une gloire pure , quoique *Dieu* ait
 „ déclaré, sur la première demande qu'*Israël*
 „ fit pour avoir un Roi, qu'il la trouvoit in-
 „ jurieuse à Sa Majesté, & que, par cette de-
 „ mande , il se regardoit comme rejeté, &
 „ même avec plus d'outrage que ne l'étoit
 „ *Samuel* son Ministre. En effet, si l'Esprit
 „ Prophétique a promis une Couronne à *Ju-
 „ da*, il y a lieu de s'étonner que *Dieu* se
 „ plaigne d'*Israël*, quand six ou sept cens ans
 „ après il demande un Roi. Il y a lieu de s'é-
 „ tonner sur-tout, s'il y a véritablement une
 „ telle promesse faite à *Juda*, comment *Dieu*
 „ qui a choisi lui-même le premier Roi, en
 „ le faisant déterminer par le sort, l'ait choisi
 „ lui-même de la Tribu de *Benjamin*, & pour
 „ condescendre aux désirs du Peuple ingrat,
 „ ait placé *Saül* sur le Trône. Mais ce n'est
 „ encore là qu'une partie de la difficulté; car
 „ si *David*, issu de *Juda*, parvient à la Cou-
 „ ronne après la mort de *Saül*, & s'il la trans-
 „ met à *Salomon* son Fils, leur Souveraineté
 „ sur tout *Israël* ne dure qu'environ 70 & 80
 „ ans. Dès *Roboam* le Royaume est divisé,
 „ & il n'en demeure que la moindre partie aux
 „ Descendans de *David*. Cependant à regar-
 „ der

der la promesse du Sceptre dans la contexture au XLIX. de la Genèse, & en expliquant l'étendue de l'Empire prétendu de Juda, par les paroles précédentes, les Fils de ton Père se prosterneront devant toi, il semble que la Domination promise devoit s'étendre sur tous les Enfants de Jacob, & par conséquent sur toutes les Tribus ensemble.

On peut ajouter que cette gloire, si rabaislée pour Juda, n'a duré, avec cette diminution, dans la Famille, qu'environ 400 ans, après quoi elle a été anéantie pendant 70 ans de captivité en Babylone (a). Quelque affliction qu'on apporte ensuite, à relever les titres & la grandeur de Zorobabel, qui étoit de la Famille de David, mais qui ne fut que peu de tems Gouverneur des Juifs, sous la Souveraineté des Rois de Perse, il faut qu'on avoue, malgré qu'on en ait, que pendant l'espace d'environ 500 ans, qui se sont écoulés depuis la captivité jusqu'à notre Seigneur Jésus-Christ, ce qu'il peut y avoir eu de Souveraineté en Israël, a été toute entre les mains de ses Souverains Sacrificateurs qui étoient de la Tribu de Lévi, Ces

(a) On peut alléguer ici l'Oracle (Jérém. XXII, 30), qui fut prononcé au sujet de Jechoyas. Ainsi a dit l'Eternel : Ecrivez, que ce Personnage est destitue d'Enfant, que c'est un Homme qui ne prospérera point pendant ses jours, & que même il n'y aura point d'Homme de sa postérité qui prospère, & qui soit assis sur le Trône de David, ni qui domine plus en Juda, & celui d'Osée III, 4. Les Enfants d'Israël demeureront durant beaucoup de jours sans Roi & sans Gouverneur.

„ Ces diverses considérations rassemblées
 „ forment une terrible difficulté contre la per-
 „ pétuité du Sceptre en *Juda*, depuis la sortie
 „ d’Égypte, jusqu’à la manifestation du Mes-
 „ sie; & l’on n’en sauroit faire de plus forte
 „ contre une Prophétie, qui devoit avoir 15 ou
 „ 16 cens ans de durée, que de montrer que
 „ les évènements y répugnent pendant onze ou
 „ douze cens.

Là-dessus Mr. de *Foucourt* a adopté le sen-
 timent d’*Oléaster*, de *Junius*, de *Tremellius*,
 d’*Alting*, d’*Ainsworth*, & de quelques autres,
 qui ont traduit le mot de *Schévet*, non par *Scep-*
tre, mais par *Tribu*. Ils ont prétendu que *Ja-*
cob vouloit dire que les Descendans de *Juda* for-
 meroient, jusqu’à la venue du Messie, un Corps
 de Tribu bien réglé. Mais voici ce que l’on
 oppose à ce sentiment. Ce seroit attribuer au
 Discours du Patriarche une *Tautologie* (a), qu’on
 ne doit point admettre, & qui reviendroit à ceci :
La Tribu ne se départira point de la Tribu de
Juda. Il auroit (b) fallu prouver par quelque
 Texte, que les Hébreux, pour marquer que les
 Descendans d’un Homme formeroient un Ro-
 yaume, une Province, ou une Tribu, disent que
le Royaume, que la Province, que la Tribu, ne sera
point ôtée aux Descendans de cet Homme-là. Dail-
 leurs, *Jacob* (c) n’auroit rien promis à *Juda* de
 fort

(a) *Pfeiffer*, de *Schilob* Filio *Jehudah*, pag. 125. *Bud-*
deus, *Histor. Ecclesiast.* V. T. pag. 274.

(b) *Saurin*, Discours Historiques, &c. Tom. I. Discours
 XLI.

(c) *Pererius* in Gen. XLIX, 10. *Huetius*, *Demonstratio*
Evangelica, Prop. IX.

fort extraordinaire, ou qui lui fût particulier; mais seulement une chose qui étoit commune aux autres Tribus, & qui leur convenoit autant qu'à la sienne; puisque, pour ne rien dire du reste, certainement la Tribu de Lévi s'est conservée, aussi bien que celle de *Juda*, jusqu'à la manifestation de notre Seigneur *Jésus-Christ*.

Quelques-uns de ceux, qui ont reconnu qu'il s'en falloit bien que *Juda* eût toujours eu la Royauté, & qui ont jugé que *Schévet* ne devoit pas s'expliquer ici par le mot de *Tribu*, se sont rabattus à dire que *Jacob* n'a pas promis l'Empire à *Juda* jusqu'à la venue du Messie; mais que, comme *Schévet* peut se prendre pour un *Bâton de commandement*, il a seulement voulu assurer que cette Tribu seroit toujours élevée en honneur & en autorité; que, si quelquefois elle n'avoit pas des Souverains tirés de son sein, elle auroit au moins des Magistrats inférieurs promis sous le nom de *Méchokek*, le Texte pouvant être traduit d'une manière qui offre une alternative à l'Esprit, & qui promet ou le Sceptre, ou le Législateur; ils ajoutent que ce pouvoir a souvent résidé dans le seul Sanhedrin. Ils réduisent ce pouvoir à si peu de chose, qu'ils favoriseroient presque la pensée d'un Rabin (a); qui dit que l'autorité que les Conducteurs de la Synagogue ont conservée parmi les Juifs, même dans les Pais Chrétiens, suffiroit pour remplir l'idée de la dignité que l'Oracle promet. On a répondu à cela, que lorsque ces Magistrats inférieurs viennent après une autre sorte de

(a) *Isac Abrahamel*, in Pentat. f. 121.

de supériorité, celle-ci est la Roiauté, comme l'ont entendu les anciens Rabins, & comme on le voit, dans Oseé III, 4, où les Enfans d'Israël sont menacés de demeurer *sans Roi & sans Gouverneur*; qu'alors le *Sceptre* n'est pas un honneur vague; qu'il est déterminé à signifier la Souveraineté; qu'on ne peut le restreindre à une moindre dignité sans abuser des termes, & sans avoir recours à des choses très forcées; qu'on a dans l'Ecriture mille promesses, qui font envisager l'autorité que *Juda* devoit avoir de tems en tems, sous la prérogative du *Sceptre*, comme une autorité Royale; que le *Sceptre* & le Législateur, qui sont faits pour être joints l'un à l'autre, ne doivent point être séparés; que si *Dieu* a promis à la Tribu de *Juda* qu'elle conserveroit toujours son pouvoir, il ne laisse pas d'être étonnant que ce pouvoir ait été si souvent administré, ou par des Princes qui étoient totalement étrangers, ou par d'autres qui du moins n'étoient pas de cette Tribu, ou par des Sacrificateurs qui descendoient de *Lévi*, & qui composoient la meilleure partie du Sanhedrin. Enfin, dit-on, il y a eu des tems où la Tribu de *Juda* n'a eu de pouvoir ni Souverain ni Législatif. Comment étoit-elle gouvernée par ses propres Loix, pendant la captivité de Babilone, puisqu'au retour de cette captivité, on trouva que ce Peuple avoit agi d'une manière tout-à-fait contraire aux constitutions de sa Religion, & qu'il avoit perdu la connoissance des Saintes Lettres, qui eurent besoin d'un Prophète pour être réintégréées?

Voilà quelques-unes des objections par lesquelles les Théologiens se combattent réciproquement. Chacun fait des efforts d'imagination pour tâcher de trouver de quoi résoudre les difficultés qui regardent son hypothèse. Et on voit, à la variété & à la foiblesse de leurs réponses, qu'ils défendent un terrain sur lequel il est difficile de tenir le pied ferme. Mais lorsque nous soutenons que l'Oracle ne parle pas tant de l'autorité temporelle de *Juda*, que du Règne éternel du Messie, nous nous affranchissons de tous ces embarras. Enfin, quand il seroit aussi facile qu'il l'est peu, de montrer que l'autorité désignée par le Sceptre & le Législateur a toujours résidé dans la Tribu de *Juda* jusqu'à la venue de *Jésus-Christ*, il ne s'ensuivroit pas delà que *Jacob* eût eu cette vue & cette seule vue dans sa Prophétie, si les termes sont aussi susceptibles d'une explication qui s'étende jusqu'à l'éternité du Règne de *Christ*. Ce dernier sens, qui ne se borne pas au temporel, mais qui porte sur le Sceptre du Messie, est d'autant plus admissible, qu'il est très beau, très aisé, & qu'il est très digne de l'Esprit de Prophétie comme je vai le faire voir.

VII. Cet Oracle sera de même nature que quantité d'autres; qui promettant la venue de *Christ*, ont prédit que son Empire seroit éternel & universel. Dieu déclaroit souvent que la postérité de *David*, (qui étoit de la Tribu de *Juda*), auroit le Sceptre; mais comme, à l'égard du temporel, cela ne devoit pas être permanent, il étendoit ses promesses sur le Règne éternel du Messie, dont celui des Rois d'Israël

raël n'étoit qu'un Type. Il passoit ainsi du corporel, qui n'étoit que la figure, au spirituel qui étoit la réalité. C'étoit la coutume de l'Esprit Prophétique. Mr. Saurin (a) juge très bien; fondé sur quelques exemples, que dans Gen. XLIX, 10, où il est fait mention de choses qui doivent continuer après le période marqué, cela se fait avec quelque sorte de changement. Qu'ainsi ce Passage ne signifie pas que le Sceptre seroit ôté de la Tribu de Juda, quand le Schilob seroit venu. Au contraire, elle n'a jamais porté la grandeur Royale à un plus haut degré que depuis la venue du Messie. Mais cela marque .. que le Messie changeroit entièrement la nature du Règne de cette Tribu, & seroit succéder la véritable gloire à cet empire temporel auquel elle avoit été élevée.

Après ces Remarques, je vai rapporter quelques-uns des Oracles, où Dieu promettoit; comme un grand honneur, à la Tribu de Juda & à la Famille de David, de donner la naissance au Messie, dont le Règne seroit universel & n'auroit point de fin. *Les Jours viennent, dit l'Eternel, que je mettrai en effet la bonne parole que j'ai prononcée touchant la Maison d'Israël, & la Maison de Juda. En ces jours-là, & en ces tems-là, je ferai germer à David le Germe de Justice qui exercera Jugement & Justice en la Terre. En ces jours-là Juda sera délivré, & Jérusalem habitera en assurance, & c'est ici le nom duquel on l'appellera, l'Eternel notre Justice: car ainsi a dit l'Eternel; Il*

ne manquera jamais à David d'Homme assis sur le Trône de la Maison d'Israël. Jerem. XXXIII. 14-17.

Voici un Passage, où *David* se rappelle, qu'à l'occasion de sa postérité qui devoit fournir des Rois à *Israël*, Dieu lui avoit promis que de sa Famille sortiroit le Messie, dont le Règne seroit permanent. *L'éternel a juré la vérité à David, & il ne s'en détournera point, disant, je mettrai du fruit de ton ventre sur ton Trône à perpétuité. Ps. CXXXII, 11, 12. Voyez là-dessus 2 Sam. VII, 12, & Ps. LXXXIX, 4, 5.* Puisque les Princes descendans de ce Roi ont pris fin, c'est avec raison que *St. Pierre*, parlant aux Juifs, donne à cette promesse un sens étendu, qui se rapporte au Messie. *Comme il étoit Prophète, dit l'Apôtre au Ch. II des Actes, il savoit que Dieu lui avoit juré que de sa Postérité il susciteroit, selon la chair, le Christ, pour le placer sur son Trône.*

L'éminence & l'éternité du Règne sont les caractères les plus ordinairement attribués au Messie. En voici trois exemples. *Ton Trône, ô Dieu est à toujours & à perpétuité: le Sceptre de ton Royaume est un Sceptre d'équité. Ps. XLV, 7. Je regardois dans les visions de la nuit, & voici le Fils de l'Homme, qui venoit avec les nuées des Cieux, & il vint jusqu'à l'Ancien des jours, & se tint devant lui. Et il lui donna la Seigneurie & l'Honneur & le Règne; & tous les Peuples, les Nations, & les Langues le serviront: sa Domination est une Domination éternelle, qui ne passera point, & son Règne ne sera point dissipé. Dan. VII, 13, 14.*

Janvier, Février & Mars, 1744. 135

14. *Les Royaumes du Monde sont réduits à notre Seigneur & à son Christ, & il regnera au Siècle des Siècles. Apoc. XI, 15.*

Ce qui est très remarquable, c'est ce que nous avons vu, que plusieurs Prophètes, qualifiant le Messie par les épithètes qui répondent aux significations que l'on a données au nom de *Schiloh*, annoncent en même tems l'éternité & l'étendue de son Règne. Et c'est ce que nous allons montrer encore ici, en particulier, de la principale de ces significations. Il est représenté comme apportant la *Paix*, (ce qui est le caractère exprimé par le Nom de *Schiloh*), & comme devant regner éternellement sur tous les Peuples. *En son tems, le juste fleurira, & il y aura abondance de Paix, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de Lune. Ce Roi dominera depuis une Mer jusqu'à l'autre, & depuis le Fleuve jusqu'au bout de la Terre. Ps. LXXII, 7, 8. Michée, promettant la venue du Messie, & disant même comme Jacob qu'il sortira de la Tribu de Juda, & que c'est lui qui sera la Paix, (ce qui revient au nom de *Schiloh*), parle de l'éternité & de l'étendue de son Règne: Es toi Bethléhem de devers Ephrat, petite pour être entre les milliers de Juda, de toi me sortira quelqu'un pour être Dominateur en Israël, & ses issues sont dès jadis, dès les jours éternels. Il se maintiendra, & gouvernera par la force de l'Eternel, avec la magnificence du Nom de l'Eternel son Dieu; & ils demeureront sècles; car en peu de tems, il s'agrandira jusques au bout de la Terre. Zach. IX, 9, 10. Esaïe promettant aussi la naissance de Christ, sous le*

nom de *Prince de Paix*, nom qui revient à celui du *Sebilob* qui a en main le *Sceptre*, fait pareillement mention de l'éternité & de la prospérité de son Règne sur le Trône de *David*: *L'Enfant nous est né; le Fils nous a été donné; l'Empire a été mis sur son épaule, & on appellera son nom l'Admirable, le Conseiller, le Dieu fort & puissant, le Père d'éternité, le Prince de Paix. Il n'y aura point de fin à l'accroissement de l'Empire, & à la Postérité sur le Trône de David, & son Règne, pour l'affermir & l'établir, en Jugement & en Justice, dès maintenant & à toujours. Esaie, IX, 5, 6.*

Pourquoi n'expliqueroit-on pas la Prophétie de *Jacob* par l'éternité du Règne du Messie, aussi bien que par son étendue, puisque c'est le sens des autres Prophéties relatives à celles-là? N'est-il pas évident que c'est par cet endroit que l'Ange annonce l'accomplissement des Oracles dans la naissance de *Jésus-Christ*, qui descendant de *David*, & par conséquent de *Juda*, devoit regner éternellement sur la Maison de *Jacob*? *Tu enfanteras un Fils, dit le Messager céleste à la Bienheureuse Vierge, & tu appelleras son Nom Jésus. Il sera grand, & sera appelé le Fils du Souverain, & le Seigneur Dieu lui donnera le Trône de David son Père, & il regnera sur la Maison de Jacob éternellement, & il n'y aura point de fin à son Règne.*

VIII. Les Oracles, qui regardent la venue du Messie, & que les Chrétiens s'accordent à trouver dans le Vieux Testament, sont mentionnés dans le Nouveau. Celui de *Jacob* l'est, dans le sens qui annonce que le Christ devoit
naître

Janvier, Février & Mars, 1744. 137

naître de la Tribu de Juda. Il est manifeste, dit St. Paul au Ch. VII de son Epître aux Hébreux, il est manifeste que notre Seigneur est descendu de la Tribu de Juda. Il est même appelé au V de l'Apocalypse le Lion de la Tribu de Juda. C'est-à-dire que lorsque Juda avoit été représenté comme un Lion qui étoit dans sa force, & à qui le Sceptre ne seroit point oté, cela devoit porter son application jusques sur le Messie, dont par conséquent ces expressions désignoient le Règne permanent, bien plus que celui de cette Tribu. Mais nous ne voyons point que dans le Nouveau Testament il soit fait mention de cet Oracle sur le pied d'une Prédiction qui ait déclaré que le Sceptre temporel ne se départiroit point de Juda, si ce n'est à la venue du Messie. Notre Sauveur n'a rien dit de ce sens, lorsqu'il étoit naturel d'en parler. Par exemple, quand il témoignoit qu'il seroit livré entre les main des Gentils, il ajoutoit que c'étoit afin qu'il fût crucifié; & réellement il falloit que, pour cet effet, il fût jugé par les Romains, chez lesquels seuls ce genre de mort que les Oracles avoient déterminé pour le Messie, étoit en usage. Si le but de la Prophétie de Jacob eût été d'établir que le pouvoir Souverain & Législatif ne se départiroit point de la Tribu de Juda, si ce n'est à la venue du Schiloh, il y a apparence que le Seigneur auroit dit qu'il devoit être livré aux Gentils, pour montrer que ce sens de l'Oracle étoit accompli. Lorsque les Juifs, sollicitant Pilate de prononcer lui-même la sentence de mort contre notre Sauveur, dirent au Juge Romain, il ne

nous est pas permis de faire mourir personne ; St. Jean remarque que *cela arriva ainsi, afin que la parole que Jésus avoit dite fût accomplie, signifiant de quelle mort il devoit mourir.* N'auroit-il pas été naturel que l'Evangéliste eût parlé de l'accomplissement plus immédiat de l'Oracle de *Jacob*, s'il étoit vrai que le grand but de la Prophétie du Patriarche eût été d'établir que les Juifs seroient toujours maîtres d'eux-mêmes, si ce n'est à la venue du *Schilob* ?

IX. Mon dernier argument est fondé sur la parfaite conformité de cette Prophétie, avec un autre Oracle qui fait mention du Sceptre du Messie. Lorsque *Balaam fils de Bébor* (Nomb. XXIV), entraîné par une force supérieure, annonce, malgré lui, des bénédictions à *Juda* ; il se sert des mêmes expressions que *Jacob* : Après avoir dit comme lui qu'il va déclarer *ce qui arrivera aux derniers tems* ; (langage ordinaire aux Prophètes quand ils veulent désigner les tems du Messie) ; après avoir, comme lui, dépeint *Juda* sous cet emblème, *il s'est courbé, il s'est couché comme un Lion qui est dans sa force, Et comme un vieux Lion, qui le réveillera ?* il parle de *Jacob*, de qui devoit procéder le Messie, source des bénédictions que le Patriarche avoit promises à *Juda* ; & il fait mention du Sceptre qui devoit s'élever en Israël : *Je le vois, mais non pas maintenant ; je le regarde, mais non pas de près. Une étoile est précédée de Jacob, Et un Sceptre s'est élevé en Israël.*

Ne trouvez-vous pas déjà de la conformité entre cet Oracle & celui de *Jacob* ? Pesez-en aussi

Janvier, Février & Mars, 1744. 139

aussi les dernières expressions, que nos Versions ont traduites, *il détruira les Enfans de Seth. Noé* descendant de *Seth* a sauvé la Famille du Déluge, & les Enfans de *Noé* se sont répandus par toute la Terre. C'est pourquoi Balaam dit *les Enfans de Seth*, pour dire *tous les Hommes*. Le terme que nos Bibles ont rendu par *il détruira*, est autrement interprété par les Savans les plus estimés. Les uns prétendent que l'Original signifiait *il démolira la muraille*, veut dire qu'il *renversera les Fortereffes qui s'opposent à sa connoissance*, & que par conséquent il soumettra tous les Peuples à son obéissance. Cela revient à l'explication que plusieurs Commentateurs ont donnée aux derniers mots de l'Oraele de *Jacob*, en les traduisant de cette manière, *à lui appartient l'obéissance des Peuples*. Le même *Lion de la Tribu de Juda*, qui *transpercera tous les coins de Moab*, qui punira les Sujets rebelles à son Empire, qui les brisera avec un *Sceptre de fer*, se formera entre tous les Peuples une Eglise composée de Sujets obéissans, qu'il gouvernera par le Sceptre de sa Parole, & qu'il protégera par sa bonté :

Parcere prostratis scit nobilis ira Leonis.

Il y en a qui soutiennent que le terme de l'Original emporte, au contraire, *il édifiera les Enfans de Seth*. Mais ils ne s'éloignent pas, quant à la chose, de la pensée des premiers, ni de celle de quelques autres qui traduisent, *il rassemblera*, quoiqu'ils viennent à ce but par une route différente. Ces derniers trouvent l'origi-

ne

ne du mot dont il s'agit dans un Verbe qui signifie *appeller, rassembler*. Rien n'empêche qu'on n'applique à ceci ce que *Jésus-Christ* a dit au Peuple Juif: *Combien de fois ai-je voulu rassembler en un tes Enfans, comme la Poule rassemble ses Poussins sous ses ailes*. On pourroit même parvenir à cette explication en conservant l'idée de *démolir la muraille*; car notre Sauveur, ayant abattu le mur de séparation, a rassemblé les Nations, il est notre paix. *Des deux Peuples, il en a fait un, ayant rompu la cloture de la Paroi mitoyenne*. Tout cela revient encore aux dernières paroles de la Prophétie de *Jacob*, à les envisager selon l'interprétation que nos Versions en ont donnée, à lui appartenir l'assemblée des Peuples. Ce Roi fera avec son Sceptre ce qu'un Berger fait avec sa Houlette, *il rassemblera les Brébis dispersées*. Tant de conformités entre l'Oracle de *Jacob* & celui de *Balaam* montrent qu'ils ont en vue le même Sujet, savoir le Messie. C'est l'idée de la plupart des Théologiens. Or ils conviennent que *Balaam* parle du Sceptre de *Christ*.

Il semble que les Mages avoient eu une révélation assez semblable à celle du *Fils de Bébor*, lorsqu'ayant observé un signe du Ciel, qui étoit l'Emblème resplendissant de la lumière qui illumine tout Homme venant au Monde,

Stella gravis nobis lucifer ortus erat,

Ils disoient, où est le Roi des Juifs qui est né; car nous avons vu son Etoile en Orient? Pourquoi donc ne dirions-nous pas aussi que
Ja-

Janvier, Février & Mars, 1744. 141

Jacob, dont Balaam a copié les expressions, a moins promis à Juda le Sceptre d'une autorité temporelle que le Sceptre éternel du Messie?

Voilà, Monsieur, ce que j'avois à produire sur la Prophétie du Patriarche. J'ai l'honneur d'être, &c.

ARTICLE V.

TRAITE' PHILOSOPHIQUE des LOIX NATURELLES, où l'on recherche & l'on établit, par la nature des Choses, la forme de ces Loix, leurs principaux chefs, leur ordre, leur publication & leur obligation: on y réfute aussi les Elémens de la Morale & de la Politique de THOMAS HOBBS. Par le Docteur RICHARD CUMBERLAND, depuis Evêque de PETERBOROUGH, Traduit du Latin, par Mr. BARBEYRAC, Docteur en Droit, & Professeur en la même Faculté dans l'Université de Groningue. Avec des Notes du Traducteur, qui y a joint celles de la Traduction Angloise. In 4. Pag. 435, sans compter la Préface du Traducteur, la Vie de l'Auteur, & la Table des Matières. A Amsterdam, chez Pierre Mortier, 1744.

CE qu'on nomme la *Loi Naturelle*, est un Païs exposé aux insultes de tous les Peuples, de toutes les Nations, & de toutes les Sectes du Monde. On y a déjà fait, de toutes parts, tant de descentes, tant d'invasions, & on y a

y a livré tant de combats, qu'il est presque impossible de reconnoître ce qu'il étoit dans son premier état. Telle qu'est une Ville, qui a été exposée au pillage & à la fureur d'une Soldatesque effrénée, telle est cette *Loi*, que la féconde imagination des Hommes a comme obscurcie & défigurée. On confond avec elle ce qu'il n'est que l'effet de l'Education, des Mœurs, des Coutumes, des Préjugés & des Passions.

Lorsqu'un Auteur entreprend de nous expliquer ce que c'est que cette *Loi*, il nous fait moins connoître ce qu'elle est en effet, que ce qu'il s' imagine qu'elle doit être, & cela conformément à ses idées particulières, aux préjugés de sa Secte, & aux sentimens qu'on lui a inculqués. Quelques raisons vagues, sujettes à être contredites par quiconque pensera autrement, jointes à une longue file de témoignages tirés d'Auteurs qui font grand bruit & grand fracas ; cela suffit pour faire croire à un Ecrivain, qu'il a rencontré juste, & que lui seul est dans le sentier de la Vérité. Dans cette supposition, il forge un Système, il l'étale avec pompe, & appelle à son secours sa Raison imbécille, & les suffrages d'une très petite portion du Genre-humain, qui se trouvant par hazard engagée dans le même Parti que lui, est obligée de lui prêter main-forte. Avec ces secours, il se croit en droit d'insulter son Rival, qui a élevé comme lui, mais sur d'autres fondemens, un superbe Edifice, qu'il regarde aussi comme inébranlable.

C'est ainsi que les Hommes les plus sages deviennent souvent la dupe les uns des autres, & qu'ils entraînent avec eux dans l'Erreur cette

Mul-

Multitude stupide, dont la Raison est asservie sous le joug honteux de l'Autorité. Qu'un Dervis crédule soit élevé dans une Chaire au milieu d'un Temple, ayant à ses pieds une nombreuse Assemblée, déjà prévenue en sa faveur, & qui le regarde comme un Oracle; qu'il propose avec emphase, d'un ton ferme & assuré, tout ce qu'il y a de plus absurde, & qui repugne le plus à la Raison; vous verrez bientôt tout ce Troupeau applaudir à son Discours, & en faire l'éloge le plus magnifique. Avec de l'éloquence, beaucoup de mémoire, une voix forte & sonore, des gestes bien mesurés, de la hardiesse, beaucoup de véhémence & d'activité, une imagination vive & brillante; il n'y a point d'opinion, quelque bisarre qu'elle soit; qu'un tel Homme ne puisse faire recevoir avec avidité.

Cet artifice est admirable, lorsqu'on veut donner à l'Erreur quelque air de vraisemblance. Que toute cette pompe & ce grand étalage ne vous en impose pas. Toute Vérité, qu'on vous donne pour claire & évidente, doit se manifester comme d'elle-même, lorsque vous l'envisagez sans préjugé. S'est-on jamais avisé de recourir aux fleurs de l'éloquence, ou d'alléguer l'autorité des Philosophes, pour prouver au plus stupide des Hommes, que *deux & deux font quatre*, que *le Tout est plus grand que sa Partie*.

Il faut un peu se défier de tous ces Ecrivains, qui, pour nous apprendre ce que c'est que la *Loi Naturelle*, entrent dans des détails immenses, sur-tout lorsqu'on voit qu'ils ont à combattre

battre, dans cette vaste carrière qu'ils veulent parcourir, un nombre prodigieux d'Ennemis qui leur livrent les plus rudes assauts, sans que l'on puisse savoir ensuite de quel côté se trouve la victoire. Quand on considère les travaux immenses entrepris par les plus grands & les plus savans Hommes, par un *Grotius*, un *Pufendorf*, un *Barbeyrac*, & tant d'autres, pour faire connoître le *Droit de Nature*, on se croit fondé à demander si ce *Droit* que l'on donne pour une Vérité constante, claire, évidente, a encore besoin de nouvelles preuves, avant que d'être placé, en toute sûreté, sur la place d'honneur qu'on lui destine. Je me crois fondé à dire que les Principes de ce *Droit* n'ont pas encore tous les caractères d'évidence qu'on leur attribue, puisqu'on joint, comme Troupes auxiliaires, à tant de gros Ouvrages sur cette matière, le nouveau Volume que nous venons d'annoncer, & dont nous allons rendre compte. Si la victoire est complète, & que l'Ennemi soit entièrement terrassé, est-ce entendre ses intérêts que de lui remettre les armes à la main pour lui livrer de nouveaux combats ?

On n'a pas cru apparemment que le Héros de la Pièce, le Docteur *Cumberland*, fût capable lui seul, à la tête d'une Troupe d'Auteurs de son Parti, tous pesamment chargés de bons témoignages, de tenir tête à des Rebelles déjà vaincus plus d'une fois. On lui a joint, par une sage précaution, & pour prévenir tout accident, un brave Champion, bien aguerri, & armé de toutes pièces.

Je veux parler de Mr. *Barbeyrac*, ce savant
Inter-

Interprète des pensées des plus fameux Jurisconsultes. C'est un Homme, qui a vieilli sous le harnoi, & qui n'a souvent besoin que de se montrer pour faire pâlir l'Ennemi. Accoutumé dès l'enfance à examiner les différends des Auteurs, soit pour les accorder, ou même les mettre aux prises, il a fouillé avec un travail infatigable dans tous les Magasins des Anciens & des Modernes, pour en tirer des armes offensives & défensives, qu'il fait employer en toute rencontre avec une adresse étonnante. Il fait toujours marcher à sa suite un magnifique & nombreux cortège, capable de faire trembler les plus intrépides. Dans cette Guerre pour la défense des vrais Principes de la *Loi Naturelle*, où il s'est ligué avec le Docteur *Cumberland*, vous le voyez marcher fierement à la tête d'une Armée formidable rassemblée des quatre coins du Monde. Elle est composée de vieilles Troupes, & de nouvelles Levées. Parmi les premières on voit briller avec éclat les plus fameux d'entre les Grecs & les Romains. Ils sont tous pêle-mêle, sans distinction de Rang, ni de Nation. Vous voyez à côté d'un Infidèle, dont le nom seul fait horreur, un Dévot *Dervis*, qui, par une sainte habitude, porte toujours sur lui plus de deux mille passages du *St. Alcoran*. Il y a dans les nouvelles Levées bien des gens, qui ne semblent avoir été enrôlés que pour faire nombre, mais à qui cependant leur Général a sçu donner un Emploi conforme à leur profession & à leurs talens.

Voici les noms de quelques-uns de ces Guerriers, que j'ai pu distinguer dans la foule. *Moi-*

se, Solon, Lycargue, Platon, Aristote, Herodote, Epictète, Epicure, Andocide, Lucrèce, Sextus Empiricus, Théognis, Diogène Laërce, Chrysippe, Cléanthe, Demosthène, Philostrate, Cicéron, Horace, Térence, Juvénal, Sarrasque, Marc-Antonin, Claudien, Plin. Tous ceux-là ont déjà servi une infinité de fois dans les fréquentes Guerres où on les a employés depuis plusieurs siècles. Ceux qui vont suivre ont moins d'années de Service, mais se trouvant mêlés avec les autres, ils n'en font pas moins bien leur devoir. Tels sont le fameux Grotius, le Père Castel, Jean-Louis Fabricius, J. Albert Fabricius, Jean Locke, Montaigne, Léonard Lessius, l'Abbé Régnier, Du Rondel, Jean Selden, le Père Tarteron, Robert Sharrack, Gassendi, Mr. de la Roche, Samuel Moreland ou Morland, l'Evêque Burnet, le Père Nicéron, le Clerc, van Dale, Masheim, Cudworth, Jean-George Simon, Jean-Jaques Muller, Thomastus, l'Evêque Stillingfleet, Pufendorffi, Selden, Bayle, Leibnitz, le Docteur Bentley, le Comte de Shaftsbury, Mr. de Crousaz, Justé Lipse, Thomas Sprot, Conrad Rittersbusius, Boileau, Mr. Davies, Henri More, Descartes, Fra-Paolo, le Docteur Clarke, Isaac Barrow, Huyghens, Newton, Wren, Henri Etienne, le Père Hardouin, Mr. Petit, Godfroi Bidloo, Martin Lister, Verheyen, Derham, de la Hère, Daniel Heinsius, Wollaston, Jaques du Rondel, le Président Boubier, & le savant Mr. de la Chapelle.

Joignez à ces Auteurs fameux, qui partagent entre

Janvier, Février & Mars, 1744. 147

entre eux toutes les Sciences, quelques autres Personnages un peu moins connus, non qu'ils aient moins de mérite ou de capacité que les autres, mais peut-être parce qu'on les fait paroître moins rarement sur les rangs. Tels sont un *Daniel Barbaro*, un *Thomas Gataker*, un *J. Philippe Palthenius*, un *George Paschius*, un *Mr. Bertrand*, un *George Gæzius*, un *Mr. Hutchefon*, & d'autres encore, qui me sont échappés de la mémoire, faute d'avoir jamais auparavant entendu parler d'eux.

La plupart de ces Auteurs servent à soutenir les attaques que forme le Docteur *Cumberland*. Ils font leurs décharges, tantôt un à un, tantôt par bandes & par pelotons, suivant les ordres que leur donne le célèbre Professeur de Groningue : au moindre coup d'œil, au moindre signal qu'il leur fait, vous les voyez accourir, chacun à leur place, pour couvrir les flancs du Gros de l'Armée commandée par le Général en Chef.

Un autre Héros, qui entre aussi dans cette lice en qualité de Général, est le Sr. *Jean Maxwell*, Prébendaire de *Connor*, & Chapelain de S. E. *Mylord Carteret*. C'est lui qui, au commencement de 1727, traduisit du Latin en Anglois, l'Ouvrage de *Cumberland*, & l'accompagna de Notes pour le mieux étoffer. Ces Notes se retrouvent ici mêlées avec celles de *Mr. Barbeyrac*, & servent, comme ces dernières, de Troupes auxiliaires au service du Docteur *Cumberland*. Pour les mieux distinguer de celles du Traducteur François, elles sont par-tout accompagnées de *Guillemets*, & suivies de la signature même de leur Auteur.

Comme elles ont souvent besoin d'être éclaircies, & qu'il s'en trouve même quelques-unes qui n'ont pas toute l'exaétitude requise, Mr. *Barbeyrac*, qui a l'œil par-tout, & qui s'est chargé de remédier aux moindres défauts, fait marcher à leur suite des *Réflexions*, qui tiennent lieu ou de correctif ou de Supplément; car Mr. le Prébendaire ne dit pas toujours tout, & il n'est pas à comparer, en fait d'Erudition, avec l'Editeur François.

Quelqu'un demandera, peut-être, contre qui on fait agir des Armées si nombreuses & si formidables, commandées par trois Chefs expérimentés. Cette question s'offre naturellement à l'esprit du Lecteur, & il est en droit d'exiger sur cela, comme sur tout le reste, les éclairciffemens nécessaires.

Le principal Ennemi que ces Guerriers ont en tête, & qu'ils s'efforcent de terrasser, est un vilain Délite, nommé *Thomas Hobbes*, qui a fait de furieux ravages dans la Religion, & qui, au-lieu de croire aveuglément les Mystères, s'est obstiné à vouloir tout peser à la balance de sa foible Raison. Mais on a contre lui bien d'autres griefs.

On l'accuse d'avoir enseigné, que personne ne peut se croire obligé, par les *Maximes de la Raison*, à régler ses actions d'une certaine manière; avant qu'il y ait un Magistrat Civil; mais que ce Magistrat, étant une fois établi, tout ce qu'il prescrit doit être regardé comme autant de *Maximes de la Droite Raison*, qui alors imposent une obligation indispensable. On prétend qu'il s'est contredit en parlant de l'existence

tance & de la nature de Dieu, lorsqu'il dit en quelque endroit, que *Dieu n'a ni Corps ni Parties*, tandis qu'il affirme ailleurs que *Dieu est un Corps*, & qu'il tâche même de le prouver. On lui fait un crime d'établir, que le *Bien n'est tel que pour celui qui le souhaite & le recherche*, d'où il infère que la *nature du Bien & du Mal varie selon le gout de chacun, dans l'état de Nature; & au gré des Princes, dans chaque Gouvernement Civil (a)*.

On lui reproche encore d'avoir cru que les *Hommes ne se conduisent que par Amour-propre*, & qu'ils n'agissent que pour la gloire, ou pour quelque avantage qu'ils cherchent à se procurer. On lui soutient hautement qu'il en a menti, lorsqu'il a ôsé dire, que les *Hommes sont plus féroces que les Ours, que les Loups, que les Serpens; & que l'état naturel des Hommes est un état de guerre de tous contre tous*. Il a beau, pour justifier cet insigne mensonge, alléguer une chose qu'on ne sauroit lui contester, savoir, que les *Hommes ont des disputes entre eux, au sujet des Honneurs & des Dignités, dequoi les Bêtes ne se mettent point en peine*, on ne laisse pas de lui soutenir qu'il fait à l'Homme une insulte, & qu'il est un insigne calomniateur. On fait voir enfin qu'il a enseigné une Doctrine des plus scandaleuses,

(a) C'est aussi ce qu'enseigne, en termes encore plus formels, Mr. de *S^t. Hyacinthe* dans l'Ouvrage dont nous avons donné ci-dessus l'Extrait, lorsqu'il dit qu'une *Action que l'on nomme criminelle, est, dans la nature des choses mêmes, une Action de Vertu, dès qu'elle me rend plus heureux*. Voyez la page 35 de ce Volume.

ses , & dont les conséquences sont affreuses , puisque les Hommes ne mettent déjà que trop en pratique une si abominable Doctrine. *Dans la crainte*, dit-il, *où les Hommes sont les uns des autres*, le meilleur moyen de se mettre en sûreté, c'est de se prévenir réciproquement ; c'est-à-dire, que chacun tâche, ou par force, ou par artifice, de subjuguier tous les autres, tant qu'il verra qu'il y en a d'autres contre lesquels il doit se précautionner. Voilà justement ce que font la plupart des Hommes, & sur-tout les Princes ; mais il ne falloit pas enseigner une pareille Doctrine, quelque fréquente qu'en soit la pratique.

Voilà les principaux chefs d'accusation qu'on forme contre ce redoutable Adversaire. Mais ce n'est pas encore tout. On se dit à l'oreille qu'il traite les *Prêtres de Fourbes* & d'*Entou-siastes*, & qu'il dit hautement que les *Jurisconsultes* ne sont que des *Pédans*. S'il a parlé sur ce ton-là, je ne m'étonne plus de ce soulèvement presque général excité contre lui, de la part des Ecclésiastiques, qui le regardent comme un Monstre, & ne cherchent qu'à l'écraser. Les Jurisconsultes avalent un peu plus doucement la pilule ; mais cependant, piqués au vif d'une injure qu'on ne pardonne guère, & voyant d'ailleurs qu'il a tâché d'un seul coup de plume de renverser leurs plus beaux Edifices, ils ont, sans hésiter, conjuré sa perte ; & se sont ligüés pour cela avec les Ecclésiastiques de toutes les Sectes.

La partie est un peu forte, & je ne vois pas comment un seul Homme, quelque aguerri qu'il

qu'il soit d'ailleurs, puisse résister à de si puissans Alliés. Ce qui m'étonne, c'est qu'on dit qu'il n'a que deux Armes, pour attaquer & se défendre, la *Raison* & l'*Expérience*. Il sait, d'un autre côté, se rendre invulnérable à la plupart des coups qu'on lui porte, ce qui a fait croire à quelques-uns de ses Ennemis qu'il est *Magicien*. Lorsque les Ecclésiastiques l'accablent de Passages de l'Ecriture, il leur dit qu'ils n'en ont pas encore prouvé l'authenticité, & par belle malice il rassemble souvent tous ces Passages pour prouver contre ces Messieurs qu'ils ne s'entendent pas eux-mêmes; & que l'un détruit entièrement ce que l'autre tâche d'établir.

Quand les Jurisconsultes viennent, à leur tour, faire leurs décharges, & qu'ils lancent contre lui de grands lambeaux tirés à grands fraix des Auteurs anciens & modernes, il traite tout cela de verbiage, & ne leur oppose que ses propres raisonnemens, prétendant que rien ne l'oblige à régler ses sentimens sur ceux des autres, qu'autant qu'il les trouve conformes à la nature des choses. Il dit que de cent Passages, qu'on allègue contre lui, il n'en fait qu'un paquet, qu'il met dans le Creuset de la Raison, sans en pouvoir souvent tirer un seul grain de Bon-sens.

Il faut avouer que cela est désolant. Comment faire avec un Homme de ce caractère? Il me semble que, si ce qu'il dit est si mal fondé, & qu'il ne le soutienne que par une espèce de vanité, il n'y a d'autre parti à prendre, que celui de mépriser & de laisser dans l'oubli des Principes que l'on donne pour erronés & dia-

métralement opposés à la Droite Raison. Mais, puisque tant de Savans du premier ordre veulent bien se donner la peine de les examiner, & qu'ils font des efforts étonnans pour tâcher d'en démontrer la fausseté, je serois porté à soupçonner que le Systême de cet Auteur n'est pas tout-à-fait si mal fondé qu'on le prétend, du moins à certains égards.

Il est bon d'observer que, dans ces sortes de Disputes, on ne met pas toujours assez à l'écart les préjugés de l'enfance, & sur-tout ceux qui viennent du nombre prodigieux de Sectes qui partagent aujourd'hui le Genre-humain. Il faudroit aussi examiner, un peu plus qu'on ne fait, ce que c'est que l'Homme dans l'état de pure Nature, & non ce qu'il est lorsqu'il a une fois adopté les sentimens qu'on lui a inculqués. Il seroit même nécessaire de distinguer, avec attention & équité, ce que fait l'Homme naturellement, & pour ainsi dire machinalement, souvent même malgré les Loix les plus sévères & les menaces des Supplices les plus horribles, d'avec ce qu'il devoit faire, en qualité de Citoyen, pour procurer l'avantage & le bonheur de la Société dont il est Membre.

Une autre condition qu'on devoit encore exiger, c'est qu'il y eût de part & d'autre un peu plus de bonne foi, moins d'animosité, & qu'on cherchât moins à prouver par la voie de l'autorité & du témoignage, ce qu'on a avancé, qu'à rechercher sincèrement la Vérité, qui nous échappe presque toujours, lorsque la passion, l'intérêt & la vaine gloire nous animent. Enfin je souhaiterois que, pour démontrer trois ou quatre

Janvier, Février & Mars, 1744. 153

tre Propositions, qui font tout le sujet de la Dispute, on n'accablât pas le Public de Recueils immenses, qui fatiguent le Lecteur, qui le rebutent, & l'empêchent de pouvoir distinguer le vrai d'avec le faux. Un bon Ouvrage ne perd que trop souvent son mérite, lorsque les bonnes choses qu'il contient, se trouvent absorbées dans un tas de matières étrangères qu'on y fait entrer.

Je me rapelle à ce sujet la judicieuse réponse, que fait *Usbek* à *Mirza* dans une des fameuses *Lettres Persannes* (a). „ Tu me de-
„ mande, dit-il, si les Hommes sont heureux
„ par les plaisirs & les satisfactions des Sens,
„ ou par la pratique de la Vertu. Tu veux que
„ je t'explique ce que tu m'as ouï dire quel-
„ quefois, que les Hommes sont nés pour être
„ vertueux, & que la Justice est une qualité qui
„ leur est aussi propre que l'existence. Si tu
„ consultois des Mollacs, ils t'accableroient de
„ Passages du St. Alcoran, sans faire attention
„ que tu ne leur parles pas comme vrai Cro-
„ yant, mais comme Homme, comme Cito-
„ yen, & comme Père de Famille ”. Sur cé-
la il lui rapporte, d'une manière naïve & fami-
lière, un morceau d'Histoire qui est charmant,
& qui fait infiniment plus d'impression que n'en
auroient produit les plus beaux Passages de l'*Al-
coran* & de ses plus savans Interprètes. Tant
il est vrai que la Vérité doit être présentée aux
Hommes avec le moins d'ornemens étrangers
qu'il est possible.

Je

(a) Voyez la huitième Lettre dans le premier Tome.

Je n'ai donné jusques ici qu'une idée générale de l'Ouvrage. Le sujet qu'on y traite, est trop important, pour ne pas entrer dans quelques détails qui le fassent connoître plus particulièrement. Il est même d'autant plus digne d'être connu, que la grande réputation du Traducteur François lui donne un relief, qui augmente son prix & son mérite.

La première Pièce, qui se présente, est la *Préface du Traducteur*. Mr. Barbeyrac nous y apprend que le *Traité Philosophique* du Docteur Cumberland fut publié précisément dans la même année (a) que le grand Ouvrage de Pufendorff du *Droit de la Nature & des Gens*. Le Livre du Théologien Anglois fut fort goûté du Jurisconsulte-Allemand, qui en fit l'éloge, parce que l'un & l'autre avoient pour but de réfuter l'hypothèse de Hobbes, & d'en établir une autre directement opposée. Je laisse à juger au Lecteur s'il n'entroit pas dans cet éloge de Pufendorff un peu d'Amour-propre. Ce seroit un phénomène bien rare de voir condamner le sentiment de ceux qui pensent comme nous, & sur-tout lorsqu'ils cherchent à faire avec nous une Ligue offensive contre un Ennemi commun. L'impartialité, que je dois observer, en qualité de Journaliste, ne me permet pas d'omettre cette petite réflexion.

Il y a tout lieu de croire, suivant Mr. Barbeyrac, que le Docteur Cumberland, n'entreprit de travailler sur un si noble & si utile sujet, que par le desir de prévenir & d'arrêter les

(a) En 1672.

les mauvaises impressions que faisoient les Principes de Hobbes. Bien des gens souhaitoient que que ces Principes fussent vrais, & se laissoient éblouir par la confiance avec laquelle l'Auteur les propose, & par l'air de démonstration qu'il leur donne. Notre Docteur charitable voulut dissiper les illusions. Esprit profond, grand Théologien, Philosophe & Mathématicien, il pouvoit mettre en usage toutes sortes d'armes pour combattre l'Erreur, & faire triompher la Vérité. Remporta-t-il la Victoire? Mr. Barbeyrac nous l'assure; c'est au Lecteur à voir s'il veut s'en tenir à son temoignage. On dira peut-être que son suffrage n'est que celui d'un Particulier. J'en conviens. Mais ne pourroit-on pas opposer le suffrage d'un Juge si éclairé à celui de toute l'Europe, comme l'autorité de Caton à celle des Dieux (a)?

Quoique l'Ouvrage de *Camberland* soit excellent en son genre, il ne fut cependant pas aussi connu qu'il le méritoit. La manière dont il est écrit ne pouvoit que rebutter bien des Lecteurs. *Le Style en est dur & contraint, plein de négligences & d'impropriétés, de périodes longues & embarrassées, de liaisons mal marquées, de fréquentes parenthèses, &c.* Il est, outre

(a) C'est ainsi que s'exprime Mr. de Fontenelle en parlant du Maréchal de *Vauban*, qui reconnut l'innocence du Comte de *Marfigli*, que la Cour de Vienne avoit condamné à être déposé de tous les Honneurs & Charges, avec la rupture de l'Epée. Voyez l'Eloge du Comte de *Marfigli* dans les *Mémoires de l'Académie*, année 1730.

outre cela, rempli de fautes d'impression, qui le défigurent entierement. En falloit-il davantage pour empêcher ce Livre de faire fortune. Il étoit presque entierement tombé dans l'oubli, lorsqu'on en fit en Anglois une Traduction, qui fut imprimée à Londres en 1727. Cette Traduction, qui fut accompagnée de Notes, a pour Auteur Mr. *Jean Maxwell*, Prébendaire de *Connor*, & Chapelain de S. E. Mylord *Carteret*, alors Viceroi d'Irlande.

Il ne restoit plus qu'à traduire cet Ouvrage en François, qui est le sort qu'ont aujourd'hui tous les bons Livres écrits en d'autres Langues. Il y a environ 17 ans que Mr. *Barbeyrac* entreprit ce travail; mais d'autres occupations l'ayant obligé de l'interrompre, il ne s'y remit qu'en 1739, pour ne pas perdre ce qu'il y avoit déjà de fait. C'est ici que le Professeur de Groningue rend compte au Public de la manière dont il a exécuté cette grande entreprise, & des difficultés qu'il y a rencontrées. Ce sont des détails bons à savoir, mais qu'un Journaliste peut bien omettre sans craindre qu'on lui en fasse des reproches. J'avertirai seulement que cette Traduction Française est augmentée des Additions de l'Auteur; que Mr. *Barbeyrac* l'a accompagnée de quelques Notes, suivant sa méthode ordinaire, & autant que le demandoit ou le comportoit la nature de l'Ouvrage. On trouve aussi parmi ces Notes celles de la Traduction Angloise, que l'on pourra facilement distinguer des autres, tant par le nom de l'Auteur, que par des Guillemets mis en marge.

Après

Janvier, Février & Mars, 1744. 157

Après la *Préface du Traducteur*, dont je viens de rendre compte, on trouve la Vie de l'Auteur, écrite en Anglois par Mr. *Payne*, son Chapelain, Recteur ou Curé de Barnack, dans la Province de Northampton. Mr. *Barbeyrac*, qui a aussi traduit cette Vie en François, est surpris, & non sans raison, qu'elle ne soit pas plus circonstanciée, & qu'on y ait omis des particularités qui méritoient d'être sçues. On ne doit pas demander si cette Vie eût aussi accompagnée de Notes. Tout le monde fait que Mr. *Barbeyrac* ne publie rien sans Notes.

Il y auroit de l'ingratitude de ma part, de faire connoître l'Ouvrage du Docteur *Cumberland*, sans rien dire de sa Personne, car c'est faire son éloge que de parler de lui. C'est un devoir dont je m'aquite volontiers, mais à condition que je n'apprendrai à mon Lecteur que les circonstances les plus essentielles de sa Vie.

Richard Cumberland, fils d'un Bourgeois de Londres, naquit dans cette Ville en 1632. Il y fit ses premières Etudes, dans l'Ecole de *St. Paul*, d'où il passa au Collège de la *Magdelaine* à Cambridge. Ayant été fait Membre de ce Collège, il s'y distingua par ses Exercices Académiques. Il fut fait Bachelier en Théologie, dans une de ces Solemnités où l'on prend en public les Degrés de l'Université. Il reçut quelque tems après le Bonnet de Docteur. Le premier Bénéfice qu'il eut, après être sorti de l'Université, fut la Cure de Brampton, dans la Province de Northampton. Il ne songeoit qu'à remplir fidelement les devoirs de sa Charge,

se mit à étudier la Langue Coptique. Il l'apprit, & y fit même des progrès.

La veille de sa mort, Mr. *Payne* le vint voir. Notre Evêque venoit de lire, dans une Gazette, que l'Empereur avoit conféré au Chevalier *Bing* l'Ordre de la *Toison d'Or*. Cette nouvelle lui fit faire une remarque curieuse sur le tems de l'*Expédition des Argonautes*, & voulant s'assurer de quelques faits, il dit à Mr. *Payne*: *Apportez-moi les Annales d'Usher, & les Tables Chronologiques de Marshall, j'ai quelque envie d'examiner ces choses.* Il fut attaqué le lendemain d'une paralysie, dont il mourut à l'âge de quatre-vingt-sept ans, au commencement de l'année 1719.

L'Éloge, que nous fait Mr. *Payne* des belles qualités de son Cœur & de son Esprit, est magnifique. Il étoit doux, humble, d'une humeur toujours gaie, & d'une candeur admirable. On ne remarquoit en lui nulle ambition, nul déguisement, nul artifice, nulle passion déréglée. Il vivoit avec une simplicité digne d'un Evêque des premiers Siècles, & il évita toujours d'avoir avec personne la moindre dispute pour le rang. Il recevoit tout le monde avec une affabilité qui lui gagnoit les cœurs. Les Pauvres trouvoient toujours en lui une ressource dans leurs besoins. Il avoit de l'horreur pour les mauvais soupçons, & il ne pouvoit croire que les autres eussent moins de droiture & de probité que lui. Il avoit l'esprit moins vif que solide, & une mémoire qui lui rapelloit fidèlement tout ce qu'il avoit appris. Il étoit fort versé dans presque toutes les Sciences. Il possédoit

Janvier, Février & Mars, 1744. 161

seûoit à fonds l'Ecriture Sainte, qu'il avoit étudiée dans les Langues Originales. Il étoit bon Philosophe, bon Physicien. Il savoit tout ce que l'Anatomie a de plus curieux. Il n'ignoroit aucune partie des Mathématiques. Il aimoit beaucoup l'Histoire, & il s'étoit fort familiarisé avec les Auteurs Classiques. On peut dire, en un mot, qu'il n'y a presque aucune Science qui ne fût de son ressort. Mr. *Payne* nous donne la liste des Ouvrages que ce Prélat a composés. J'y renvoie le Lecteur.

Il ne me reste plus, pour donner une idée complète du *Traité Philosophique* de notre Docteur, que d'examiner les Principes qu'il y établit, d'exposer la methode qu'il a suivie, de faire voir le fort & le foible de ses Raisonnemens, & de mettre enfin son Systême en parallèle avec celui de *Hobbes*, qu'il a entrepris de réfuter. Je prévois que cette tâche me mènera un peu loin. Cet Extrait est déjà assez étendu, l'espace me manque, ainsi je destine tous ces détails pour un second Extrait, qui paroitra dans le Volume suivant de cette *Bibliothèque*.

Je me flatte qu'on me trouvera assez équitable pour juger avec une parfaite impartialité du différend de ces deux Auteurs. Dégagé absolument de tout préjugé, sans nulle prévention, sans nul attachement passionné à aucun Parti, sans nul intérêt de favoriser l'un au préjudice de l'autre; on doit s'attendre que, si je prens quelquefois la liberté de me déclarer pour l'un des deux Combattans, & de lui ajuger la victoire, je ne le ferai qu'après avoir bien pesé

Tom. XXXII. Part. I.

L

les

les raisons alléguées de part & d'autre. L'estime qu'on a pour *Cumberland* ne me fera pas dire qu'il a raison, lorsqu'il me paroitra qu'il a tort; & la haine, que portent à *Hobbes* les Théologiens & la plupart des Jurisconsultes, ne m'empêchera pas de lui rendre la justice qui lui est due. On ne sauroit ôter aux Hommes, sans une espèce d'injustice, le droit qu'ils ont de proposer librement leurs sentimens sur des matières contestées, & dont la décision ne sauroit appartenir qu'au Tribunal de la Raison. Ce seroit une tentative chimérique & tout-à-fait ridicule, que de vouloir réunir les idées de tous les Hommes précisément au même point. Où est-il ce point? Qui est-ce qui le fixera? Quelqu'un a-t-il droit de le faire? Peut-être que quand nous serons dans l'autre Monde, nous pourrons décider & juger conformément à la nature des choses. En attendant, vivons en paix & n'insultons personne.

ARTICLE VI.

LETTRES de CALVIN à JAQUE de BOURGGNE, Seigneur de Falais & de Bredam, & à son Epouse JOLANDE de BREDERODE; imprimées sur les Originaux. Grand 8. Pag. 228, sans compter l'Avertissement de l'Editeur, qui en contient 24. A Amsterdam, chez J. Werstein, 1744.

Voici un Livre qui ne sauroit guère manquer d'être reçu du Public avec avidité. Quel-

Quelques-uns y voudront chercher de quoi s'instruire & éclaircir leurs doutes ; les autres n'auront d'autre dessein que de le critiquer, & peut-être quelques bonnes Âmes croiront-elles aussi y trouver quelque chose qui puisse servir à leur édification. *Calvin* est un homme si fameux, c'est le Chef d'un Parti aujourd'hui si puissant, que la moindre de ses productions doit être regardée comme un vrai trésor. Il est vrai que les plus excellens Ouvrages sont presque entièrement tombés dans l'oubli ; à peine les lit-on, à peine daigne-t-on les citer ; & les Disciples mêmes de ce grand Réformateur ne s'avisent que rarement d'y aller puiser l'explication de leur Foi & de leur Croyance.

Je conviens de tout cela. Mais ces mêmes Ouvrages de *Calvin*, chargés aujourd'hui de poussière dans le coin d'une Bibliothèque, ont eu leurs beaux jours. L'amour de la nouveauté, l'esprit de parti, le mérite même de ces Ouvrages ; car certainement ils en ont, leur ont fait avoir autrefois un accueil des plus favorables. Il semble à présent que le Gros de chaque Nation a pris son parti en fait de Religion. Dans chaque Secte, le Peuple est assez docile, & veut bien s'en rapporter aux décisions de ses Conducteurs. Voilà le plus plus grand nombre fixé, le voilà comme aux arrêts, sans s'en appercevoir ; je dis le plus grand nombre, car à cet égard presque tout le monde est Peuple. Les préjugés font croire à la plupart des Hommes qu'ils marchent sûrement dans le sentier de la Vérité, guidés uniquement par les lumières de leur Raison fondée sur l'Autorité Divine, lors même

me qu'ils se laissent entrainer par un fil invincible qu'un Directeur habile fait diriger & conduire où il veut. C'est beaucoup, peut-être même est-ce trop, si, dans une Assemblée de dix mille Hommes, il s'en trouve quatre ou cinq, dont la Raison ne soit pas ainsi captivée. Je ne parle point ici des Femmes. On les a toutes privées du droit de juger des affaires de Religion, elles n'ont point de voix dans l'Eglise, nulle direction du Troupeau, comme si on eût voulu se vanger d'elles pour la faveur que leur a accordée la Nature de regner sur les Cœurs.

Cette espèce de tranquillité où l'on est maintenant sur la Religion; ce dégoût que l'on a pour des disputes, d'où l'on a vu naître la discorde, la haine, l'animosité, les divisions, l'esprit de persécution, une Guerre pleine d'horreurs qui a embrasé toute l'Europe; d'un autre côté, la difficulté de sortir heureusement du Labyrinthe d'un Examen, qui, au-lieu d'affirmer la Foi, ne sert souvent qu'à l'ébranler; enfin le peu d'autorité & de crédit qu'ont aujourd'hui, dans la plupart des Communions, les Prêtres, les Ministres des Autels, ceux en un mot qui portent le nom d'Ouvriers de l'Evangile: tout cela n'a pas peu contribué à faire perdre aux Ecrits de Calvin, de même qu'à tous ceux des plus fameux Interprètes de l'Ecriture, la grande réputation qu'ils ont eue; &, comme si l'on avoit honte de reconnoître les obligations que l'on a à ce Réformateur de la Doctrine & des Mœurs, on néglige de profiter de ce qu'il y a de bon dans ses Ouvrages, &

Janvier, Février & Mars, 1744. 165

& on leur préfère, par une bisarerie & une inconstance difficiles à comprendre, de nouvelles productions d'un goût peut-être plus raffiné, mais souvent moins solides, & qui auront apparemment un jour la même destinée qu'ont toutes les choses, dont le mérite dépend uniquement de la coutume & de la fantaisie des Hommes. Il ne manque, en effet, à la plupart des Ouvrages de *Calvin*, qu'un habit à la mode, pour pouvoir reparoitre avec honneur en public.

Quoique ces *Lettres de Calvin*, que nous annonçons, portent le même caractère de ses autres Ouvrages, elles ont cependant cet avantage de n'avoir jamais été publiées, & d'avoir même été inconnues jusques à présent à tous les Savans. C'est un trésor heureusement découvert, qu'un Savant d'un mérite distingué, & très capable de bien juger de tout ce qui est digne de l'attention & de l'estime du Public, a cru devoir transmettre à la Postérité, en l'accompagnant d'un *Avertissement*, où il nous donne une juste idée de ces *Lettres*, avec une histoire fidèle & bien détaillée du Seigneur à qui *Calvin* les a adressées.

Outre l'avantage de la nouveauté, qu'on ne sauroit se dispenser de reconnoître dans ces *Lettres*, on y trouvera bien des faits intéressans, qui serviront merveilleusement à éclaircir l'Histoire de ce tems-là. On y verra à découvert l'esprit de *Calvin*. Il s'y peint lui-même au naturel, & nous trace, sans y penser, un portrait bien naïf de son caractère. On y voit les belles qualités & les grands talens,

que ses Ennemis mêmes n'ont pu se dispenser de lui reconnoître ; & on y découvre, en même tems, les défauts & les vices que ses plus zélés Partisans n'ont pu cacher.

Parlons sans déguilement & sans passion ; & qu'il nous soit permis de dire ce que nous pensons d'un Homme célèbre, qui ne s'est fait nul scrupule de juger lui-même toute la Chrétienté. *Calvin* étoit, sans contredit, un Grand-homme, & un des plus beaux Génies de son siècle. Ils avoit, comme la plupart des autres Grands-hommes, des taches qui obscurcissoient ses Vertus. Les Prêtres & les Moines ignorans, qui le haïssent, parce qu'il découvroit leurs turpitudes, n'en ont parlé que comme d'un Monstre sorti des Enfers. Le portrait qu'ils en font est horrible, & s'ils lui reconnoissent de l'esprit, c'est parce qu'ils croient que les Démonns en ont beaucoup. Ce n'est pas ce portrait tracé par l'envie, par la rage, & l'esprit de parti, qu'il faut consulter pour bien connoître *Calvin*. Allons le voir, allons le surprendre & le sonder dans ses propres Ecrits, dans ses *Lettres*, où il parle sans contrainte & à cœur ouvert. C'est par les discours & les actions des Hommes qu'on doit juger de ce qu'ils sont, & non par les traits envenimés que lancent contre eux leurs plus mortels Ennemis.

Quand je me représente *Calvin*, tel qu'il est en effet, tel qu'il se peint lui-même, je vois un Homme d'un courage héroïque, qui, né dans le centre de la superstition, a eu la force de se dégager de tous les préjugés de l'éducation,

Janvier, Février & Mars, 1744. 167

tion, & de secouer le joug tyrannique d'une Autorité fastueuse, qui en imposoit à une grande partie du Genre-humain. Ni l'intérêt, ni l'amour des plaisirs ne paroissent pas avoir été les motifs de son changement de Religion. On ne lui offroit ni honneurs, ni richesses, & il s'exposoit par-là au ressentiment d'un Clergé inhumain, qui persécutoit cruellement tous ceux qui n'adoptoient pas aveuglément ses décisions. S'il a fait cette démarche, dans la vue de se faire un grand nom, ou dans l'espérance de se voir un jour à la tête d'un Parti, qui commençoit à se former au milieu des roues, des gibets, & des supplices les plus horribles, c'est ce que l'équité ne nous permet pas de penser, & il y auroit de l'injustice à l'en accuser. Ce secret est réservé à Dieu seul.

Calvin, à cet égard, est un Héros digne d'admiration. Son grand savoir, la beauté de son génie, son amour pour le travail, sa grande frugalité, son mépris pour les richesses, la pureté de ses Mœurs, & une infinité d'autres belles qualités feroient de ce Grand-homme, l'éloge le plus magnifique & le plus complet, si on ne lui remarquoit des défauts, qui, en ternissant sa gloire, ne sauroient cependant l'empêcher de prétendre à l'immortalité.

Parmi les défauts qu'on reproche à ce Réformateur, un de ceux dont il est difficile de le justifier, c'est cette haine mortelle qu'il avoit pour tous ceux qui s'écartoient de ses sentimens, ou qui refusoient de se soumettre à ses décisions ; c'est cet esprit d'intolérance,

qui le portoit à persécuter jusqu'au tombeau ceux qu'il qualifioit injustement d'Hérétiques, comme si lui seul eût eu en partage le don de l'Infaillibilité. Personne n'ignore la fin tragique de l'infortuné *Servet*, brûlé impitoyablement à Genève par ordre de ceux-là mêmes qui auroient été brûlés à Rome pour la même cause. C'est la voix publique que *Calvin* accusa ce Médecin, qu'il le persécuta comme Hérétique, & qu'il le dénonça comme tel à un Tribunal d'iniquité, & peu différent alors de celui de l'Inquisition. Je sai qu'on a tâché de disculper *Calvin*, & de faire tomber toute l'horreur de ce jugement sur les Membres du Conseil de Genève, qui, sans s'écarter beaucoup de l'esprit du Papisme, s'arrogeoit le Droit sanguinaire de faire mourir les Hérétiques. C'est, dit-on (a), purement à ces Loix & à ces Us de la Ville (de Genève), & non à la bile de *Calvin*, qu'il faut attribuer les duretés que *Servet* éprouva pendant sa Prison, & l'inhumanité du Supplice auquel il fut condamné. On veut enfin, & c'est tout ce qu'on peut alléguer de meilleur pour la justification de *Calvin*, qu'en déférant *Servet* au Syndic de Genève, il le fit, non par malice, ou par animosité personnelle, mais par ignorance, & par la suite malheureuse des préjugés de son Siècle (b).

Belle

(a) Consultez, dans cette Bibliothèque, Tome II, pag. 93, le second Extrait de l'Histoire de Michel Servet par Mr. d'Alwoerden ; & les paroles que je cite se trouvent à la page 105.

(b) Ibid. pag. 92.

Janvier, Février & Mars, 1744. 169

Belle justification ! Que ne dit-on aussi que les Boureaux de l'Inquisition ne mettent les Hérétiques à la question, & ne les font brûler, que *par ignorance, & par la suite malheureuse des préjugés de leur Siècle* ? Ces Monstres inhumains sont-ils jamais convenus qu'ils se conduisoient, dans leurs procédures, ou *par malice, ou par animosité personnelle*. Tant s'en faut. Ils disent hautement qu'ils n'agissent que par un principe de charité ; &, se croyant en droit de punir les prétendus coupables dont ils sont Juges, ils les condamnent sans miséricorde au Supplice du feu, qu'ils mériteroient de subir eux-mêmes. Je demande donc si *Calvin* n'est pas dans le même cas. Il croyoit qu'on peut faire mourir les Hérétiques, il le disoit, il l'enseignoit, il le prêchoit, il l'écrivoit. En faut-il davantage pour être réputé coupable d'un si cruel attentat ?

D'ailleurs, n'y avoit-il pas dans la Communion même de *Calvin* des Gens d'honneur & plus humains que lui, qui condamnoient des principes si abominables, par lesquels on met dans la main d'un Père, un poignard pour égorger son Fils, parce qu'il ne pense pas comme lui. Quelles horreurs ! Cela fait frémir. S'il y avoit de telles Gens, & il y en avoit sûrement, pourquoi *Calvin* n'adoptoit-il pas leur Doctrine & leurs Sentimens pacifiques ? Il crioit contre les superstitions de Rome, il relevoit avec un zèle apostolique jusques aux moindres fautes des Ecclésiastiques dépravés, tandis qu'il inculquoit dans le cen-

tre même de la Reforme une Doctrine qui ouvre la porte aux plus grands crimes.

Le savant Auteur de l'Extrait, que je viens de citer, en „ posant pour constant que *Calvin* „ ne fut que le Dénonciateur de *Servet*, & „ qu'il n'eut point d'autre part aux poursuites „ criminelles, que celles que tout autre Théologien auroit pu y avoir „ ne sauroit s'empêcher de reconnoître „ que *Calvin* ne put faire déferer *Servet* au Magistrat que dans un „ dessein formé de le faire punir, s'il ne se re- „ tractoit pas de ses Hérésies „. Il ajoute même que *Calvin* n'a pas „ nié „ qu'en livrant „ *Servet* au Bras séculier, son intention ne „ fût qu'on le punit corporellement, s'il persistoit dans ses sentimens hérétiques; & c'est „ ainsi „ ajoute-t-il „ que j'entens ces paroles (a) „. Combien, dit Calvin, que j'ay plus à rendre compte de la punition qui a esté faite de l'homme, que du présent traité, que j'escriy contre luy. Car ce qui a esté faict par les Seigneurs qui ont la Justice en main, m'est attribué par beaucoup d'ignorans, comme si j'en estois auteur. Et de faict je ne veux point nier que ce n'ait esté à ma poursuite qu'il fut constitué prisonnier (b).

De cet aveu de Calvin, le même Auteur conclut que son intention, délibérée & formelle, étoit d'exposer *Servet* au Supplice, en cas que ce dernier s'opiniâtât à soutenir ses erreurs. Il est même visible, ajoute-t-il, que

Cal-

(a) Declar. pag. 10, 11.

(b) Voyez cette Bibliothèque, Tome II, pag. 138.

Janvier, Février & Mars, 1744. 171

Calvin ne chargea point d'avis pendant les procédures, & qu'il fut jusqu'au bout dans la même pensée. Tout cela est fortifié de bonnes preuves, dont on verra le détail avec beaucoup de plaisir. Je me contenterai d'en insérer ici deux ou trois remarques qui méritent attention.

L'Action intentée à *Servet*, au nom de la *Fontaine*, étoit en Cause criminelle. *Calvin* ne l'ignoroit pas; & , lorsqu'il eut appris qu'on travailloit à surseoir ou à abroger les anciennes Loix; qui soumettoient les Hérétiques à la mort, il s'opposa de toutes ses forces à cet expédient, qui mettoit *Servet* à couvert. *Calvin* ne cache pas sa mauvaise intention dans sa Lettre à *Farel*. J'espère, lui disoit-il, que la Sentence sera pour le moins à la mort; cependant je souhaiterois qu'on ne le condamnât pas à la plus rigoureuse (a).

Voilà un Homme qui fait des vœux pour qu'on mette à mort son Ennemi; comment peut-il donc dire qu'il n'en est pas l'Auteur, puisqu'il est prouvé d'ailleurs qu'il mit tout en œuvre pour faire exécuter les Loix qui soumettoient le prétendu coupable à la mort? Celui qui par ses conseils, ses sollicitations, son crédit, porte un Scélérat à commettre un crime, n'est-il pas dans le cas même de ce Scélérat, est-il moins coupable que lui, & n'est-on pas fondé à le regarder comme l'Auteur de ce crime? Je n'en dirai pas davantage sur cet

(a) Spero capitale saltem fore Iudicium, poenæ vero atrocitatem remitti cupio.

cet article. Il n'en falloit peut-être pas tant pour prouver que *Calvin* a fait une terrible breche à sa réputation , par une action tout-à-fait indigne d'un honnête-homme , & qui convenoit si peu à un Réformateur. Auroit-il approuvé qu'on l'eût brulé à Rome , s'il fût tombé entre les mains des Inquisiteurs ? Il l'auroit bien mérité : *par pari referre non est injuria.*

Avant que d'entrer dans aucun détail des Lettres de *Calvin* , je ne saurois guère me dispenser de faire connoître au Lecteur les deux Personnes auxquelles elles sont adressées, savoir, *Jaques de Bourgogne* , Seigneur de *Falais* , & *Jolande de Brederode* son Epouse. C'est un point d'Histoire important , & nous sommes redevables à l'Editeur de cet Ouvrage de nous en avoir donné une juste idée. Je ne transcrirai ici que ce qui mérite le plus d'être remarqué.

Philippe le Bon , Duc de Bourgogne , eut plus de douze Enfans Naturels, dont la plupart furent élevés à des Postes importants. L'un d'entre eux, nommé *Baudouin* , fut mis en possession de *Falais* , l'an 1501, par l'Empereur Maximilien. *Falais* est un Fief de Brabant, situé aux Confins du Comté de Namur, sur la Rivière de Mohaine, entre les Villes de Huy & de Henneguy. En 1614 il fut érigé en Comté par l'Archiduc *Albert* & l'Infante *Isabelle*. *Jaques de Bourgogne* , Seigneur de *Falais* & de *Bredam* , & Petit-fils de *Baudouin* , fut élevé auprès de son Père à la Cour de l'Empereur *Charlequint*. Il n'avoit que

Janvier, Février & Mars, 1744. 173

que quinze ans lorsqu'il commença à goûter la Doctrine des Protestans. Il épousa ensuite *Jolande de Brederode*, issue des anciens Comtes de Hollande, & Tante de *Henri de Brederode*, un des principaux soutiens des Réformés, & fameux dans l'Histoire, pour avoir porté la parole au nom des quatre cens Nobles, quand ils présentèrent Requête à la Gouvernante des Pais-Bas en 1566.

Ce mariage augmenta les soupçons qu'on avoit conçus de sa Religion, ce qui le détermina à quitter sa Patrie, où il ne se croyoit plus en sûreté. Cette retraite fut suivie d'un Procès intenté à la Cour de Malines, & de la confiscation de ses Terres. Dans son exil il changea de tems en tems de demeure. D'abord il se réfugia à Cologne, ensuite à Strasbourg, puis à Bâle, & enfin à Genève.

A en juger par le temoignage même de *Calvin*, Mr. de *Falais* devoit être un homme de beaucoup de mérite. Les grands éloges que lui donne ce Réformateur, dans sa *Dédicace* de la I *Epître aux Corinthiens*, ne laissent aucun lieu de douter du cas particulier qu'il en faisoit. Joignez à cela que *Calvin* entretenoit avec lui une correspondance familière pendant près de dix ans, & que dans ses *Lettres* il se fait souvent un plaisir de lui marquer qu'il est son *humble Frere, Serviteur & entier Amy à jamais*.

Voilà donc notre Réformateur grand ami & partisan de Mr. de *Falais*. Cette amitié devoit naturellement durer jusqu'à la mort, puisqu'elle étoit fondée sur le mérite personnel de

ce Seigneur. La fin ne répondit cependant pas à de si beaux commencemens. Cette grande familiarité, cette amitié se refroidit, elle se changea même en une haine irréconciliable. Quelle métamorphose dans un homme, qui ne prêchoit que la charité & l'amour de ses Ennemis. *Calvin* avoit un foible ; & ce foible, qui naît toujours d'un grand fond d'Amour-propre, n'est que trop ordinaire à ceux qui ont bonne opinion d'eux-mêmes. Il aimoit à dominer, il vouloit assujettir les lumières des autres au Tribunal de sa Raison, en un mot il vouloit être à Genève ce qu'étoit le Pape à Rome. Foiblesse humaine, & indigne d'un Apôtre de l'Evangile ! C'étoit tomber de Scylle en Charybde ; c'étoit insinuer à son Troupeau qu'on vouloit l'affervir au même joug qu'il venoit de secouer.

Mais, dira-t-on, qui a rompu les liens de l'amitié ? Est-ce *Calvin* ? Ne seroit-ce pas plutôt *Mr. de Falais* ? C'est ce que notre Editeur, qui me paroît sans passion & bien dégagé de tout préjugé, examine, dans son *Avertissement*, avec une exactitude des plus scrupuleuses. Il allègue sur cette desunion, tout-à-fait scandaleuse pour une Eglise naissante, de bons témoignages & des Faits bien avérés qui ne laissent presque aucun lieu de douter que *Calvin* ne rompit avec *Mr. de Falais*, que parce que celui-ci, plus humain, plus charitable que le Réformateur de Genève, ne voulut point approuver ses emportemens contre un Ennemi qu'il vouloit perdre. Voici ce qui donna lieu à la rupture. Les circonstances du Fait, que
nous

Janvier, Février & Mars, 1744. 175

nous allons rapporter, s'accordent si bien avec le caractère de *Calvin*, qu'on ne sauroit guère s'empêcher de le déclarer coupable; & d'absoudre son Adversaire. C'est sur l'exposition de ce Fait que le Lecteur pourra juger de ce différend.

„Après que *Bolsec*, dit notre *Editeur*, fut mis en prison le 16 d'Octobre 1551, pour avoir contredit la Doctrine de *Calvin*, & causé un scandale dans l'Eglise; *Calvin* voulut le faire punir avec toute la rigueur possible. Pour parvenir à ses fins, dans les formes, il demanda l'avis des Eglises Suisses, en leur insinuant ce qu'il souhaitoit d'elles. Nous voudrions, dit-il, purger notre Eglise de cette Peste; de manière qu'en étant chassée, elle ne puisse pas nuire aux Eglises voisines (a). Ce qui porte assez clairement, qu'il falloit, ou le mettre à mort, ou le laisser croupir dans le Cachot pendant toute sa vie.

Heureusement pour le pauvre *Bolsec*, Mr. de *Falais* chercha à le mettre à couvert de l'orage qui alloit fondre sur lui. Quoiqu'il y eût eu de l'imprudence dans la conduite de *Bolsec*, l'humanité, la charité Chrétienne demandoient cependant qu'on en usât à son égard avec plus de modération. Il est beau, il est même louable, de s'opposer à un homme, qui ne respire que la vengeance, & deviendrait enfin un petit *Tiran*,

(a) Nos vero sic Ecclesiam nostram cupimus hac Peste purgari, ne inde fugata vicinis noceat. *Calvin*. Epist. 133.

ran, si l'on n'arrêtoit les débordemens d'une passion si effrénée. Ce fut dans cette vue, à ce que prétend notre Editeur, que Mr. de Falais „ écrivit au Clergé des Cantons, ou à ses „ Amis qu'il y avoit, en faveur de *Bolsec*, & „ fit par-là échouer le dessein de *Calvin*, qui „ reçut des *Reponses moins amples & moins „ claires*, & beaucoup plus modérées, qu'il „ n'avoit attendu & souhaité (a)”. *Calvin*, se voyant traversé par Mr. de Falais, se mit en colère, rompit entièrement avec lui, & lui suscita tant d'ennemis à Genève, qu'il fut obligé de se retirer dans le Pais de Vaud.

Tel fut le sujet de la brouillerie entre *Calvin* & Mr. de Falais. Joignons à ce Fait le jugement qu'en porte l'Editeur, jugement auquel on ne sauroit se dispenser de souscrire, lorsqu'on envisage la chose sans aucune prévention. „ Jugez présentement, dit-il, qui „ des deux avoit raison, *Calvin* ou Mr. de „ Falais. Que voit-on, dans ce procédé, qui „ puisse rien diminuer de la bonne opinion „ qu'on avoit de Mr. de Falais? Plût à Dieu „ que *Calvin* se fût prêté aux avis modérés de „ son ancien & entier Ami, plutôt que de s'être „ laissé emporter à son propre tempérament ; cela l'auroit empêché, selon toutes „ les apparences, de jouer bientôt après en „ 1553, conjointement avec son Valet *Nico-*
„ las

(a) Responsum de quaestione nobis propositâ dedistis minus plenum ac liquidum, quàm res forte postulabat, certe quàm spes vota que nostra ferebant. *Calvin*. Epist. 134. *Ministris Basiliensibus*.

Janvier, Février & Mars, 1744. 177

„ *las de la Fontaine* (ci-devant Cuisinier de Mr.
„ *de Falais*), un rôle (a), qui certainement
„ ne fait honneur ni à l'un, ni à l'autre”.

Ce jugement est conforme à celui qu'en ont
porté plusieurs Auteurs, & sur-tout *Castalion*,
qui paroît avoir bien connu le vrai caractère de
Calvin. Voici comme il en parle. „ *Calvin*
„ avoit fait si grand cas d'un certain Gentil-
„ homme, nommé Monsieur *de Falais*, qu'il
„ le combla d'éloges dans une Epître: mais,
„ dès qu'il lui parut protéger un certain Mé-
„ decin, nommé *Jérôme* (mis en prison à
„ cause de son opinion sur la Prédestination),
„ il le prononça Hérétique en pleine Assem-
„ blée. Quiconque est d'un sentiment diffé-
„ rent de celui de *Calvin*, même dans la
„ moindre chose, est un Hérétique des plus
„ noirs: & quiconque même lui parle, n'est
„ pas Chrétien. La première leçon qu'on
„ donne aux François réfugiés, c'est d'avoir
„ en horreur les Hérétiques, c'est-à-dire,
„ les Ennemis de *Calvin*, comme Monsieur
„ *de Falais*”.

Voilà donc *Calvin* bien convaincu d'avoir
voulu introduire à Genève une vraie Inquisi-
tion. Exemple scandaleux, qui n'a été que
trop bien imité par le Ministre *Jurieu* à Rotter-
dam, lequel n'auroit pas manqué de causer
par-tout d'affreux desordres, si d'autres Mi-
nistres, plus modérés que lui, ne se fussent
opposés à ses emportemens.

Il ne me reste plus, pour donner au Lecteur
une

(a) *Calvin. Epist. 152.*

Tom. XXXII. Part. I. M

une juste idée de cet Ouvrage, que de lui faire connoître les *Lettres* qu'il contient. Mais comment s'y prendre pour bien s'aquitter de cette tâche ? Est-il possible de donner l'Extrait de tant de Pièces détachées, & qui roulent souvent sur des Faits qui n'ont entre eux nul rapport, nulle liaison. Encore, si nous avions les Réponses à ces Lettres ; mais ces Réponses nous manquent, il ne s'en trouve aucune ici. Quel dommage ! Je ferai de mon mieux ; & je me flatte que le Public aura égard à la difficulté de l'entreprise. Ne pouvant rien donner de suivi, je prendrai le parti d'exposer quelques morceaux détachés, qui serviront d'échantillons pour pouvoir juger du reste.

Les premières Lettres sont tout-à-fait apostoliques, & d'un Style de Directeur de Conscience. Elles sont pleines de pieux avertissements, d'exhortations à la patience, de vœux que fait *Calvin* pour *Mr. de Falais*, & pour son Epouse, qu'il appelle tendrement sa *très aimée Seun*. Dans la septième Lettre il s'ouvre à *Mr. de Falais* sur la résolution, que paroissoit vouloir prendre ce Seigneur, de se rendre à Worms. Il lui dit d'y penser sérieusement, & de ne pas hazarder de faire un voyage si risqué, sans être bien déterminé à *confesser pleinement notre Seigneur*. Il lui fait envisager à quoi il doit s'attendre, & nous apprend en même tems quel pouvoit être le but de ce voyage. *Il ne sera pas question*, lui dit-il, *d'user là d'excellentes civiles pour donner bonnes paroles en payement, comme vous sçavez. Qui pis est, je crains que vous n'ayez point d'audience pour faire la Confession*

Janvier, Révriol & Mars, 1744. 179

*ffession que vous desireriez. Quans au Sanscon-
dant, si vous souvient de ce que nous en devi-
sâmes. Toutefois j'espere bien qu'il n'y anra
pas grand inconvénient de le demander; car je
pense estre assuré qu'il ne s'ensuivra que le re-
fus. Il y aura un bien que vous serez par ce
moyen d'éclairer tout oultre.*

Dans la onzième Lettre, qui est datée du
6 Février 1746, Calvin fait mention de l'*Epi-
tre Dédicatoire* de son *Commentaire*, qu'il
adressoit à Mr. de Falais, & qu'il lui envoya
alors toute faite. Cette Epître devoit être re-
mise à Vandelin par Mr. de Falais même,
mais elle ne devoit être imprimée que par son
ordre. On voit ici la raison pour laquelle il
n'y disoit pas de ce Seigneur tout ce qu'il au-
roit bien voulu en publier. Au reste, lui dit-
il, *ne vous esbaissez pas, si je parle en brie-
de vous; car je craindrois d'attoncher quelques
epines en y entrant plus avant. Mais selon que
les choses se porteront, nous pourrons au plaisir
de Dieu, à la seconde impression, desduire plei-
nement tout ce qui sera de mestier.* Ce petit
trait peut servir à ceux qui recherchent les dates
des Livres.

C'est dans cette même Lettre qu'il nous ap-
prend la défaite de quatre mille Anglois par
cinq cens Chevaux Légers. Cette nouvelle
étant sujette à caution, comme le sont presque
toujours les premières relations des Batailles,
il ajoute fort judicieusement, *mais c'est de
France*, insinuant par-là que cela méritoit con-
firmation, & qu'on ne devoit pas y ajouter lé-
gerement foi. L'Editeur, dans une Note

sur cet endroit renvoie le Lecteur aux Commentaires de *Sleidan* vers le commencement de l'année 1546.

Dans une autre *Note* de l'Editeur sur la treizième Lettre, nous apprenons que l'Electeur Palatin introduisit la Réformation à *Heidelberg* & dans ses Etats, au mois de Janvier 1546. Cette remarque étoit nécessaire pour savoir quelle est la pensée de *Calvin*, lorsqu'il dit, qu'il ne s'esbait point si *Maître Pierre Alexandre* est hardy, ayant le menton ainsi soustenu: avec ce qu'on est tout accoustumé à *Heidelberg* d'ouïr cette Doctrine desja de long temps. *Calvin* n'avoit pas grande opinion de ce *Maître Pierre*; & il semble qu'il secoue la tête lorsqu'il en parle. Je voy bien, dit-il, qu'il n'est pas homme trop suffisant; & ne fust-ce que par ses conclusions. Qui pis est, il y a une lourde faute, en ce qu'il dit le jurement estre defendu de Dieu: avec un blasphème en ce qu'il attribue auctorité à *Saint Paul*, de permettre ce qui a esté defendu par son *Maître*. Mais ce sont, ajoute-t-il, les résolutions magistrales. Par-là il donne à entendre qu'*Alexandre* étoit un Pédant. A ces traits on reconnoit *Calvin*. Il n'aimoit que ce qui lui étoit propre. Il ne voyoit pas de bon œil qu'il y eût d'autres Chefs que lui.

Quelques Auteurs ont accusé *Calvin* d'avoir enseigné que le Corps de *Jésus-Christ* se trouve dans le Pain de l'*Eucharistie*. Il se justifie de cette accusation dans sa vingt-deuxième Lettre, où il indique en même tems les endroits où il avoit traité de la *Ste. Cène*. Ses
paro-

Janvier, Février & Mars, 1744. 181

paroles méritent d'être rapportées, parce qu'elles servent à décider toute dispute sur cet important article. „ Il y a bien un point, *dit-il*, „ que *pen*se avoir oublié, c'est de la complainte qu'on fait, qu'il semble que je „ veuille enclorre le Corps au Pain. Je ne „ *soy* où ils l'ont resvé ce songe. Jamais je „ n'y pensay. Je parle de cette matiere en plusieurs Traictez, mais principalement en „ l'*Institution*, au *Catechisme*, au *Commentaire des Corinthiens*, & en la *Façon d'administrer la Cène*. En la *Supplication* j'en touche assez legierement. Oultre cela, j'en ay „ composé un petit Livre propre. Je croy „ qu'un Lecteur de bon jugement n'y trouvera point de contredi&”. Voilà qui est précis. Il y auroit maintenant de l'injustice à lui attribuer ce qu'il nie ici si formellement.

Les Juifs, qui n'ont jamais passé pour avoir beaucoup d'humanité, souhaitoient autrefois mille maux à leurs Ennemis. Il semble que leur Loi le leur permettoit. Les Ecrits des Prophètes sont remplis d'imprécations & de malédictions; & *David*, ce Saint-homme, souhaite bien des fois la perte de ceux qui lui en vouloient. L'Evangile enseigne une Doctrine toute opposée. *Aimez ceux qui vous haïssent*, dit *Jésus-Christ*. Notre Réformateur n'ignoroit pas ce précepte; mais il ne le mettoit guère en pratique. On sait assez que l'*Odium Theologicum* étoit son vice dominant. Mais cette haine ne se borroit pas aux Théologiens, qui n'étoient pas de son avis; elle s'étendoit jusqu'aux Têtes couronnées, dont on ne de-

vroit parler qu'avec quelque sorte de retenue, lors même qu'on ne sauroit approuver leur conduite. *Calvin*, dans sa vingt-sixième Lettre, datée du 6 Mars 1547, en parlant de *Charlequint* qui étoit alors fort incommodé de la Goutte, & auquel il donne par mépris le nom d'*Antioche*, s'exprime en ces termes. *Combien que j'espère que notre Antioche, qui nous presse maintenant, sera serré de si près, qu'il ne lui souviendra de Gouttes, de ses Mains ne de ses Pieds; car il y en aura par tout le corps. De son Compagnon Sardanapalus, Dieu lui garde la pareille. Car ils sont bien dignes de passer tous deux par une même mesure.*

Il est bon de savoir que *Charlequint* étoit alors fort incommodé de la Goutte, comme nous l'apprend *Sleidan*. *Calvin* pouvoit bien souhaiter que cet Empereur eût du dessous; mais je ne vois pas qu'il fût nécessaire de faire des vœux pour qu'il eût une augmentation de Goutte. Les partisans de la Reine de Hongrie peuvent bien demander à Dieu que les entreprises de l'Empereur contre cette Princesse n'aient pas un heureux succès; mais je ne crois pas, qu'en qualité de Chrétiens, ils fissent bien de s'adresser au Ciel pour attirer de nouveaux maux sur la personne, & augmenter ceux qu'il a déjà. On peut dire que *Calvin*, à cet égard, ressembloit assez à ceux dont la Religion consiste beaucoup plus dans la spéculation que dans la pratique. Un homme de ce caractère a toujours du penchant vers la cruauté, & on ne sauroit dire de lui qu'il soit doux & bonible de cœur. Mais qui étoit ce

Sar-

Janvier, Février & Mars, 1744. 183

Sardanapalus, Compagnon de *Charlequin*, contre qui notre Grand *Lama* fait aussi des imprécations ? Ah, s'il les avoit tenus tous deux à Genève, qu'il lent auroit fait mal passer leur tems ! Il n'auroit pas fallu de longues procédures pour les juger Hérétiques, & les condamner au feu.

Je me fais un plaisir de rendre à *Calvin* la justice, qui lui est due, lorsque l'occasion s'en présente. J'ai de l'horreur pour ses principes d'Intolérance, mais je fais un cas infini des belles qualités qui brillent en lui. J'ai dit ci-dessus qu'il méprisoit les richesses, & nous allons voir qu'il se glorifioit même de sa pauvreté. On avoit publié qu'il avoit acheté un fonds de Terre pour une assez grosse somme d'argent. Il détruit ce faux bruit dans une Lettre Latine adressée (a) au Sieur *Valerand*. En faveur de ceux qui n'entendent pas le Latin, je traduirai ici ce qu'il dit pour se justifier de cette accusation. *Je ne serai pas assez sot, dit-il, que de m'amuser à refuter un si grossier mensonge. Il n'y a personne ici, ni dans tout le Voisinage, qui ne sache que je ne possède pas un seul pied de Terre. Tous ceux qui me connoissent, n'ignorent pas que je n'ai jamais eu d'argent pour acheter un Arpent de Terre, excepté lorsqu'on me donne ce que je dois dépenser tous les trois Mois. Tant s'en faut que je sois en état de le faire, moi qui me sers encore de Membles empruntés. Et, en effet, ni la Table sur laquelle*

(a) Cette Lettre Latine est placée entre la XXVIII & la XXIX.

quelle je mange, ni le Lit sur lequel je dors, ne sont pas à moi. D'où viennent donc tous ces bruits ? Je n'en sai rien, à moins que cela ne vienne de la part de Personnes mal-intentionnées, qui cherchent à médire de moi, pour en faire réjaillir le blâme sur l'Evangile. Ils ont pourtant beau faire, ils ne m'empêcheront pas d'être riche, parce que je suis plus que content du peu que je possède; & sans que ma Pauvreté soit à charge à personne, je ne laisse pas de faire du bien à ceux qui se trouvent dans le besoin (a). Plût à Dieu qu'on pût en dire autant des Ecclésiastiques de nos jours ! Il s'en trouve peu qui se glorifient de leur pauvreté, ou qui se contentent de leur médiocrité. Ils disent que Calvin étoit, en cela, un homme inimitable. Les tems changent, & les Mœurs aussi.

Il y eut apparemment quelques troubles à Genève en 1547, puisque Calvin en parle dans une de ses Lettres du mois de Juillet, sans marquer bien précisément de quoi il s'agissoit.

Voici

(a) De Fundo quem tot millibus emissè dicor, nã ego ineptus sim, si multa verba consumam refellendistram crassiss mendaciis. Nemo hĩc est aut in totã Vici- niã, qui ignoret me pedem terrã nullum possidere. Quicunque autem me norunt, sciunt me nunquam habuisse pecuniam jugero emendo, nisi cum mihi numeratur, quod tertio quoque mense expendam. Nondum terte perveni, qui adhuc aliena utor supellestile. Nam neque mensa super quam edimus, neque sponda super quam dormimus, mea est. Unde igitur isti rumores ? Nescio, nisi quod mihi improbi homines ideo maledicunt ut notam inurant Evangelio. Nunquam tamen efficiunt quin dives sim, quia meã tenuitate abunde sum contentus : & cum nemini sit oneri mea paupertas, quibusdam tamen est levamento.

Voici tout ce qu'il en dit. „ Il y a bien eu
 „ quelques murmures & menaces des gens
 „ desbanchés, qui ne peuvent porter le chasti-
 „ ment. Mesme la femme de celluy qui vous
 „ devoit aller voir & vous escrivit de Berne,
 „ s'estoit eslevée bien fierement. Mais il a
 „ fallu qu'elle ait gagné les champs, pour ce
 „ qu'il ne faisoit pas bon en la ville pour elle.
 „ Les autres baissent bien la teste, au lieu de
 „ lever les cornes. Il y en a un qui est en
 „ dangier de payer un escot bien chier. Je ne
 „ sçay si la vie n'y demeurera point (a). Il
 „ semble advis aux jeunes gens, que je les
 „ presse trop. Mais si la bride ne leur estoit
 „ tenue rudde, ce seroit pitié. Ainsi il faut
 „ procurer leur bien, malgré qu'ils en ayent”.

On voit par-là que *Calvin* étoit un homme
 tout propre à mettre en pratique le *contrains-
 les d'entrer*. Il étoit maladif & chagrin; un
 peu mélancolique; & ; n'ayant ni gout, ni
 panchant pour le plaisir; ni peut-être même
 le tems d'en prendre, il auroit voulu que les
 autres suivissent toujours son exemple. Au-
 jourd'hui les Ministres auroient beau faire, s'ils
 vouloient s'opiniâtrer à tenir la bride à tous les
 Jeunes-gens qui prennent le mors-aux-dents.
Calvin se voyoit à l'abri de tout reproche de
 ce côté-là, & ne craignoit pas qu'on lui appli-
 quât le *Medice cura te ipsum*. Les choses ont
 changé de face; il n'y a presque plus personne
 qui ne tremble, lorsqu'il faut *jetter la pierre*

aux

(a) L'Editeur nous renvoie ici à la *Vie de Calvin*
 par *Bèze*.

veilleux, qui enlevoit les suffrages. Cette *Apologie* ne le cède en rien à la fameuse *Epître Dédicatoire* adressée à François I, que Calvin a mise à la tête de son *Institution Chrétienne*, & où il plaide avec un zèle & une éloquence admirables, la cause des Réformés, auxquels on faisoit souffrir en France les supplices les plus horribles.

ARTICLE VII.

AUSFUHRLICHER BERICHT VON DER
TRANKENBARISCHEN MISSION.
Mit drey und funfzig continuationen.

C'est-à-dire:

RELATION circonstanciée des MISSIONS
du TRANQUEBAR, 4. Avec cinquante-trois Continuations. Halle 1710-1743.
En autant de Volumes in. 4, d'environ
10000 pages, avec Figures.

NOUS avons parlé dans un des derniers Volumes (a) de notre Journal d'une Mission Protestante (b). Il paroît que le Public

(a) Tome XXXI. P. I. p. 37.

(b) Le Lecteur apprendra, je pense, avec plaisir, que la Mission, établie par Mr. Egede, a été secondée par le Roi de Dannemarc regnant, avec tant d'ardeur, qu'elle a fait des progrès considérables parmi les Peuples stupides de la Groenlande. Les nouvelles nous en sont venues directement du Dannemarc.

Janvier, Février & Mars, 1744. 189

blic en a lu le détail avec plaisir : c'est ce qui nous encourage à donner l'histoire d'une autre Mission bien plus considérable, & dont on n'a que peu d'idée (a) dans les Païs, où l'Allemand n'est pas d'un usage universel.

Schoromandalam, que les Européens appellent *Coromandel*, est le nom d'une moitié de ce grand Promontoire de l'Asie, qui se termine au Cap de Comorin. Des Montagnes assez hautes, mais peu reconnues par les Européens, que les Missionnaires nomment *Gad*, & les Cartes *Gate*, séparent le Coromandel, ou la Côte Orientale du Malabar proprement dit (b), de la Côte Occidentale.

Cette Côte est divisée en plusieurs Etats, dont les plus Méridionaux ont des Rois particuliers, & les plus Septentrionaux font partie des Terres de l'Empereur de l'*Indostan*. L'Etat, où réside la Mission, est celui de *Tanjour*, ou *Tanja-our*, qui paroît être la véritable prononciation.

Ce Royaume, car le Prince affecte le Titre de *Roi*, & même de *Roi & un quart*, car tel est son Titre, est situé dans un des Climats
les

(a) Monsieur de la Croze en a parlé avec beaucoup de zèle dans le septième Livre de son *Christianisme des Indes* ; mais le détail, qu'il en fait, finit à la mort de Mr. Grundler en 1720, & ce n'est que depuis ce tems-là, que la Mission du Tranquebar a fait les plus grands progrès.

(b) *Malabar* dérive de *Maley-bar*, Peuples des Montagnes, nom que les habitans du Coromandel ne se donnent jamais, & par lequel ils désignent ceux de la Côte Occidentale, où est situé *Calicut*, *Goa*, &c.

les plus chauds de l'Asie ; depuis le 10. degré de Latitude Septentrionale jusques vers le 12. Dans ces Climats , le nom de la Neige & celui de la Gelée est entièrement inconnu. Les Arbres n'y quittent jamais leurs feuilles , & les fruits & les fleurs s'y succèdent continuellement sans aucun interruption.

Il y a , comme dans les autres Pays , situés entre les Tropiques , une Saison sèche & une Saison pluvieuse.

Le Mois de Janvier ramène la chaleur , mais des Vents de Mer le rafraichissent , & le rendent encore supportable. Le Mois de Février est plus chaud , plus sec , & plus malsain. En Mars les Vents tempèrent encore un peu l'ardeur du Soleil. Avril est plus chaud encore ; & les Mois de Mai & de Juin composent la Saison du beau tems. Un Vent de Terre pernicieux y règne , depuis sept heures du matin jusqu'à midi , aussi ardent que l'air d'une fournaise , & auquel le tempérament le plus robuste a de la peine de résister. Les Européens ne le suportent que difficilement. Il y en a qui se font arroser depuis le matin jusqu'au soir , pour rafraichir l'ardeur qui les consume. Les nuits y sont aussi malsaines que les jours. Il n'est pas rare d'y voir des personnes se lever paralytiques , après s'être couchées en parfaite santé , dans un endroit exposé au séren. Cette Saison détruiroit les Fruits de la Terre , si au milieu des chaleurs du Mois de Juin , les eaux , qui prennent leur source des Montagnes de Gad , ne s'enfluoient de plus en plus. Elles sont dans leur
fort

Janvier, Février & Mars, 1744. 192

fort en Juillet, & alors l'air devient tempéré.

L'Automne est l'Hiver du Malabar, mais c'est un Hiver qui vaut nos Printems. Il est vrai qu'il pleut beaucoup, mais tout verdit après les ardeurs de l'Été. Les Arbres fleurissent en Septembre. La première recolte se fait dans ce mois, & en Octobre. L'Air est rafraîchi & embaumé, en même tems, par les Plantes aromatiques, qui poussent leurs fleurs; & les Européens trouvent d'ordinaire cette Saison la plus favorable pour la santé. Il est vrai que les malades, & sur-tout les Hypochondriaques, en souffrent, particulièrement en Novembre & en Décembre, où le froid & les Pluies sont dans leur plus haut point. Les Malabares, presque nus, tremblent de froid dans cette Saison, contre laquelle ils ne savent se défendre, ni par des habits, auxquels ils ne sont pas accoutumés, ni par le moyen du bois, qui est fort rare dans ce País, où on ne brûle guère, même dans la Cuisine, que de la Bouffe de Vache sèche. Ces pauvres gens sont transis dans le même degré de chaleur, qui permet à peine aux Européens de se couvrir.

Le País est fertile presque par-tout. Il doit sa fertilité à ses Rivières, précisément comme l'Égypte doit la sienne au Nil. Quand les chaleurs sont au plus haut point, les Rivières s'ensèchent, apparemment par les Neiges qui se fondent dans les Montagnes, où elles ont leurs sources; car les Climats les plus chauds, l'Île de St. Thomé, & la Haute Ethiopie ont leurs Alpes couvertes de Neige & de Glace. Alors

les

les Laboureurs ouvrent leurs Ecluses, & chacun détourne sa portion de la Rivière, pour inonder ses Plantations de Ris. Si leurs Nils viennent à manquer, le Pais n'est plus qu'un stérile Désert, & les Habitans meurent, par milliers, de faim & de misère. Cela arrive plutôt par la faute des Hommes, que par celle du Ciel, car souvent les divisions de ces Peuples les empêchent d'entretenir les Ecluses, & alors leur perte est inévitable.

L'Air est fort âpre dans ces Pais, & le Fer est rongé par la rouille dix fois plutôt qu'en Europe. Le Soleil y répand une lumière plus forte, & que les yeux ont de la peine à supporter à midi. Les Etoiles mêmes y sont plus brillantes, & *Venus* y donne une ombre fort reconnoissable. Les Crépuscules y sont fort courts, & le jour & la nuit paroissent presque tout à coup, sans ces agréables Crépuscules, qui précèdent l'Aurore en Europe. Avant les Pluies & les Brouillards, on y entend ordinairement un bruit sourd, mais très fort, qui s'élève de la Mer. On y voit souvent des Météores enflammés, qui ressemblent à des Comètes, mais bien moins élevés, & qui traversent l'Air avec rapidité. Les Vents y sont d'une force extrême, ils détruisent les Maisons, arrachent les Arbres; & un Homme, que ces Ouragans surprennent à la campagne, est absolument obligé de se coucher par terre, s'il ne veut en être enlevé.

Les Européens trouvent ce Climat fort malsain. Les Missionnaires n'y ont presque jamais atteint la cinquantième année, & sou-
vent

Janvier, Février, & Mars, 1744. 193

vent ils n'y ont vécu que deux ou trois mois.

Le Droit d'arrivée est ordinairement une espèce de Pourpre fort douloureuse, qu'ils ont à essuier ; & il est mortel pour eux de s'exposer au froid, dans le tems que la chaleur extrême a ouvert les pores de la Sueur.

Les Malabares suportent mieux leur Climat, il y en a même beaucoup de vieux ; mais le nombre de leurs années ne surpasse pas celui qu'on atteint en Europe. Les maladies y sont violentes ; des Convulsions subites & mortelles ; des Paralyxies, des Fièvres chaudes. La peste y est pourtant inconnue. Ce terrible fleau paroît attaché aux Domaines des Turcs, & peut-être n'a-t-il son véritable siège que dans l'Egipte, où les Eaux croupissantes dans une infinité de Canaux & de Fossés souterrains, paroissent pourrir sous un Ciel aussi chaud & aussi sec, & infecter l'Air, avec plus de force, que dans le reste du Monde.

La couleur naturelle des Peuples est noire, mais les Bramins ; & en général les Marattes sont jaunâtres, & ne diffèrent guère du teint d'un Portugais bazané. Parmi le Peuple même, les *Pareics*, qui sont de la Caste la plus basse, sont infiniment plus noirs que le reste de la Nation. Cela confirme une idée fort naturelle, & qu'on a voulu combattre dans les derniers tems, que les Hommes sont tous de la même Espèce ; & que les trois Classes de Blancs, de Noirs, & de Rouges, ne diffèrent que par des particularités, qui dépendent du Climat, de la manière de s'habiller, & d'éle-

Tom. XXXII. Part. I. N ver

ver les Enfans, ou de quelque autre cause accidentelle. Il y a deux cens ans que l'unique Tulipe, connue en Europe, étoit jaune; quelle prodigieuse variété de couleurs n'a-t-on pas vue depuis dans ces Fleurs!

Les Animaux de ce País n'ont rien de fort particulier. Il y a pourtant des petits Cerfs, dont la taille n'excède pas celle des Lièvres, & qui ne laissent pas de porter un Bois parfaitement formé. Il y a des *Banquesheins*, tout noirs, Animaux jaloux, qui se battent à coups de corne, jusqu'à se tuer; des Chauvesouris, qui volent en plein jour, grosses comme des Chats, & qu'on mange sans répugnance; des Oiseaux d'un plumage magnifique & de différentes Espèces, mais dont le chant est d'autant plus désagréable, que leurs couleurs sont riches; & de ces Fourmis blanches, qui se forment des mottes de Terre, & y font des effains, dont on ne peut garantir les meubles, qu'en en plaçant les piés dans de l'eau. Je cite ces Fourmis assez connues, parce que les Auteurs avertissent, qu'il y a dans chaque pelotte une paire de vieilles Fourmis plus grosses. Ce sont les Fourmis-mères; car ces Animaux ont, aussi bien que les Abeilles, un Peuple sans Sexe, né pour travailler; des Mâles, qui sont ailés, & des Femelles en petite quantité, qu'on auroit appellées Rois, si on avoit pris autant de peine à étudier la Fourmi, qu'on en a prise pour observer l'Abeille.

Les Plantes de ce País n'ont rien de commun avec celles de l'Europe, & on ne sauroit ramasser aucune Fleur, qui ne soit une curiosité

Janvier, Février & Mars, 1744. 195

fité pour un Botaniste. Il y en a plusieurs, dont les Missionnaires nous donnent des détails instructifs. Le Palmiste, dont on tire les feuilles, qui servent de papier aux Malabares, diffère du Cocos, & de la Datté. L'Ala, ou Arbre à racines, qui ne croît jamais si bien que lorsque des Oiseaux en ont avalé les graines, & qu'elles tombent ensuite à terre avec leurs excréments. Le Bétel, si célèbre en Asie, qui s'élève autour d'un apui comme le Houblon, & qu'on plante par rangées, séparées par autant de petits fossés, qu'il faut tenir remplis d'eau. L'Espèce de Melongène, qu'on y mange en Salade, & que les Anteurs prennent pour le véritable *Dudaim* de l'Ecriture, parce que son fruit ressemble à une espèce de vaisseau de terre, appelé *Dod* dans les Langues Orientales. Le Ganscho, plante fameuse, que les Missionnaires disent ressembler à l'Armoise, par le port & par l'odeur, mais dont la graine & le caractère approchent du Chanvre. C'est cette Plante dont la graine, prise à peu-près comme on fume le Tabac, excite de si agréables délires. Elle est recherchée par les Soldats, à qui elle donne le même courage machinal, que les Turcs tirent de l'Opium; & par leurs Religieux *Taders*, à qui elle fait venir des inspirations.

On y parle encore de la *Datura*, & on y confirme, que c'est le *Stramonium*, qui s'est si fort familiarisé en Europe, & dont on se sert dans les Indes pour étourdir les gens, & pour les amener dans quelque endroit inconnu où on les fait Esclaves. La grande Espèce

de *Ricinus*, dont les Noix cuites avec de l'eau, puis sechées & prises intérieurement, purgent doucement, & dont les mêmes Noix, brûlées comme le Café, donnent une huile fort en usage dans les Indes, pour les lampes, ou pour se oindre la tête. De la graine de Malaque, qui paroît être une espèce de Titimale, purgatif violent, & dont se servent quelquefois les Naturels du País. Du Tamarei, fleur qui naît dans l'eau, & qui fait chez eux le bouquet des Dieux. En voila assez, on en trouvera davantage sur cette matière dans la Continuation XXIX. Je n'y ajouterai qu'une seule remarque, pour confirmer celle de *Linnaeus*: c'est que, dans les País chauds, les Plantes montent beaucoup plus en bois, que dans les Climats plus froids; & que dans le Malabar, la Mélisse, si frileuse chez nous, devient un Arbrisseau.

Mais la Reine des Plantes de ce País, c'est le Ris. C'est le Ris qui nourrit presque seul le gros de la Nation, & qui sert de Pain aux riches mêmes, parce que le Froment ne vient point dans le Malabar. Leur Agriculture ne consiste presque uniquement, que dans le labour du Ris; elle est honorable, & ceux, qui s'y adonnent, prennent le pas devant les Artisans.

On sème le Ris au mois de Juin dans de la Terre molle, qui n'est qu'une boue, abreuvée de l'eau des Rivières débordées. Quand la Plante est de la hauteur d'une palme, on l'arache & on la replante dans un champ inondé. La Moisson se fait au commencement de l'hiver.

Janvier, Février & Mars, 1744. 197

Phiver. Rien n'est plus simple que leur char-
me, & un Arbre branchu leur tient lieu de
Herse.

Quand le Ris est sec, on le cuit avec de
l'eau, ou avec du lait, & on le mange à plei-
nes mains. On s'en sert encore d'une autre
manière; on le distille, & on en tire une Eau-
de-vie, qui sert aux débauches des Européens;
car les Naturels sont sobres, & ils ont en hor-
reur les boissons fortes. Elles ne peuvent,
en effet, qu'abrégér les jours, en ajoutant du
feu à celui qui ne consume que trop le corps.

On n'y mange presque point de chair, les
Européens mêmes s'en abstiennent; ils n'ont
point de boucherie, & ils se contentent de quel-
ques Poules, de quelques Chevreux, & de
Poisson. La Métempsychose n'est peut-être pas
la véritable raison de la Loi, qui défend aux
Gentils des Indes de tuer les Bêtes. Peut-être
n'est-ce qu'un ordre salutaire de quelque an-
cien Roi, qui a fait attention aux inconvéniens
naturels d'une nourriture si fort sujette à l-
corruption dans ces Païs chauds, ou qui a vou-
lu faire épargner les Bêtes qui servent au la-
bourage, parce qu'elles ont de la peine à croi-
tre, & qu'elles sont petites & foibles dans le
Coromandel. Ce qui confirme cette conjectu-
re, c'est que de tous les Animaux, c'est la
Vaché qu'on y respecte le plus; & que les
Poissons ne profitent point de la Métempsycho-
se. Ils ne travaillent pas pour l'Homme, aussi
l'Homme les mange-t-il dans le Malabar
même.

Les Grands, & sur-tout les Marattest
N 3 n'en,

198. BIBLIOTHEQUE RAISONNE'E,

n'ont pas les mêmes égards pour les Animaux & ils les font servir sans scrupule sur leur table. Mais, généralement parlant, on ne vit presque que de Végétaux. Le Plat principal, chez les Grands, est un grand morceau d'Ambre, quelquefois de la valeur de six mille Piastras, dont chaque Convié se sert un très petit morceau.

La boisson naturelle & la plus commune, c'est l'Eau ; on n'y connoit pas le Vin, quoique le Raisin y meurisse dans les Jardins. Les Missionnaires corrigeoient la crudité de l'eau avec un peu de Momme, espèce de Bière forte, qui ne craint point les chaleurs de la Ligne.

La Nation Malabare, mieux connue depuis les Missions, s'est trouvée bien éloignée d'être barbare, ou même de l'avoir jamais été. Malgré l'abaissement, où la Nation est tenue par un Gouvernement dur, despotique & éhancelant, ils ont leurs Arts, leur Religion, leurs Sciences même : & ils paroissent avoir plutôt perdu quelque chose des lumières de leurs Ancêtres, que de les avoir augmentées. On trouve à Sidambaram un Château composé de quatre énormes Tours, qui est entièrement taillé dans le Roc, & dont les Pontres mêmes en sont prises. Il y a dans le même lieu, plusieurs Temples d'une grandeur prodigieuse, remplis de Figures & de Lettres inconnues, qui tous n'ont d'autre matière, que les Rochers mêmes, figurés avec un travail qui passe l'imagination. A Macoulipactram il y a une Pagode de pierre, travaillée de la même

même manière, & à Mahaliburam on voit un Roc arrondi, dont la masse, qui est d'une pesanteur énorme, ne repose que sur un seul point, où elle est appuyée à angle aigu sur le reste de la Montagne. L'art même de distiller est très ancien parmi eux; les Européens ne le connoissent guère, que depuis les Arabes, & il étoit très rare encore du tems de *Paracelse*.

Il est vrai, que les Malabares de la dernière Classe sont très vicieux, très stupides, & très ignorans, mais c'est leur misère, qui les abrutit. Car la Mission a tiré de cette lie du Peuple même, j'entens les *Parvies*, des *Catechistes* très actifs, très zélés, & dont le travail a beaucoup de part à la conversion des Gentils. Je parle de *Rajanaiken*, Soldat *Parvies*, qui, de tous les Missionnaires inférieurs, paroît s'être distingué le plus par ses travaux & par ses souffrances.

Malgré la simplicité, & la grossièreté de leurs instrumens, les Malabares réussissent fort bien dans leurs Ouvrages mécaniques. Leurs belles Toiles-peintes en font foi. Un Menuisier y est en même tems Charpentier & Tourneur, & pour tous ces Ouvrages il ne se sert que d'une espèce de Hache bien imparfaite, d'un Vilbrequin, d'un Marteau & d'un Rabot. Aussi n'y a-t-il guère d'Artisan Européen, même dans les Colonies; les Naturels suffisent pour faire tout l'ouvrage nécessaire, & ils le font à beaucoup meilleur marché, que les Européens ne le sauroient faire.

Ils ont leurs Sciences, aussi bien que nous,

souvent même ils ont prétendu les avoir seuls ; & n'ont pas voulu croire qu'elles fussent connues aux Européens. Ils aiment beaucoup la Médecine, c'est le passeport général des Catecristes Romains. Aussi est-ce l'art du monde le plus consolant , & celui qui nous assiste dans les plus grands maux.

Ils s'y sont si bien appliqués, que feu Mr. *Grundler* a donné un Système entier de leur Médecine, & que c'est en grande partie à leur travail que l'on doit le magnifique Jardin de Malabar , publié par la libéralité de Mr. *de Rheeden*, Ouvrage aussi remarquable par l'exactitude des Figures , dessinées par les Natures du Pais , que par la quantité des Planches.

Cette Médecine du Malabar consiste à connoître les Plantes , & à s'en servir , pour en composer des Formules , que ces Médecins noirs apprennent par cœur , ou héritent de leurs Ayeux. Ils ne négligent pourtant pas la Chymie. Ils se servent de plusieurs Pierres ou Poudres préparées par le feu , & ils donnent dans l'Alchymie même. De nos jours on a décapité à Tanjaour un Avanturier , qui avoit promis au Roi de faire la transmutation des Métaux en Or , & qui n'avoit pas pu donner à son Or la fixité , qu'il tient de la Nature. Cet amour de l'Alchymie me surprend , parce que le feu est fort rare & fort cher dans ce Pais , & qu'il me paroît , que la Bouffe de Vache ne s'uffit pas pour donner le degré de feu nécessaire pour préparer , comme il faut , les Métaux.

Il ne faut pourtant pas se représenter ces
Mé-

Janvier, Février & Mars, 1744. 207

Médecins comme des *Hippocrates*, ni les comparer aux Européens. Quand les Grands des Indes peuvent en trouver, ils ne manquent jamais de les préférer aux Médecins de leur Pais; &, de nos jours, le Mogol s'est servi d'un Chirurgien qui étoit venu à Dehli, à la suite d'un Envoyé de la Compagnie d'Angleterre.

Ils font des Vers, du moins les Missionnaires donnent le nom de Poètes à ceux qui en font; car je n'ai pu trouver ni rime, ni mesure, dans quelques échantillons insérés dans les Relations de Tranquebar.

Leur Langue ne paroît pas propre à la Poësie. Il est vrai, qu'on la dit riche, claire, régulière, formée sur des règles constantes & agréables même. Mais le gout de la Nation est fort éloigné du nôtre. Ils aiment des répétitions de *patta*, & de *kappa*, qui nous paroissent très désagréables; & leurs mots, surtout les mots poétiques, sont d'une longueur inconnue dans le reste des Langues humaines. Il y a tel Roi de Tanjaour, dont le nom est de treize syllabes; & je ne vois pas comment on peut en faire entrer dans un Vers. Le pis est, qu'ils les aiment tels, & que les Poètes composent à dessein de grands mots, en en coufant bout à bout.

Les Missionnaires parlent de trois sortes de Langues Malabares: du *Tamules*, qui est le Langage de Tanjaour, & dans lequel la Bible a été imprimée; du *Waruge* ou *Telugu*, qui est en vogue vers le Nord, & auquel Mr. *Schulze* s'est appliqué le premier; & du

Kerendani, qui est la Langue des Bramins, laquelle est étrangère dans le Malabar, & doit être venue du Pais de Cascia, Contrée de l'Indoustan, qui n'est pas bien connue. C'est dans cette Langue, que sont écrits leurs Livres de Théologie Mystique. Au-lieu de Papier, ils se servent d'*Oles*, feuilles longues & étroites d'une espèce de Palmier, sur lesquelles on écrit avec un Pointon de fer. On les enduit ensuite d'une espèce d'huile, mêlée de Safran, & de Sucre bruté, pour les défendre de l'humidité.

S'il y a des Malabares qui s'appliquent à quelque Science, il ne faut pas croire que cela soit aussi commun qu'en Europe. On ne trouvera pas entre dix mille un homme, qui sache lire & écrire la Langue avec quelque degré de perfection : c'est une étude difficile, & qui demande une application de six années. Le prononciation est aussi très difficile. Mr. *Ziegenbalg*, que les Pandarans les plus sçavans admiroient pour la pureté, avec laquelle il parloit leur Langue, a laissé bien des fautes à corriger à ses Successeurs. Il faisoit un *D*, de ce qui est un *T*, & il écrivoit *seb*, où il ne falloit écrire que *eb*, ou *s*. Il y a sur-tout deux Lettres presque indéchiffrables pour les Etrangers. L'une, que Mr. *Ziegenbalg* écrit *rb*, se prononce presque comme *rch*, ou même comme *ch*. Les Européens la prononcent comme une *l*. Par exemple, *Paliacatter*, au lieu de *Parhejakiddu*. L'autre est exprimée par *dh*, & ressemble plutôt à une *r*. Le même

Fleuve

Eleuve est écrit *Colluram* par Mr. La Croze, & *Colladham* par Mr. Ziegenbalg.

L'Arithmétique Malabare est machinale. Ils apprennent les règles & les exemples mêmes par cœur; c'est un travail immense pour eux d'apprendre les multiplications des Nombres les plus simples.

Leur Physique est bien grossière. Il n'y a qu'à voir leur Anatomie, telle qu'elle est enseignée dans le Wedam. Elle est tout-à-fait à l'Egyptienne. *Brubma* réside dans le Cerveau; *Palejur* dans les Artères des Hanches; *Mirchem* autour du Nombril; *Ruttiren* autour du Cœur, &c. Ils font je ne sai combien de Métaux, & ils n'ont pas appris à en séparer les matières étrangères & non malléables. Ils en ont deux, qui sont assez particuliers, le *Tambac* véritable, espèce de Cuivre, qu'ils présentent à l'Or même, & qui est étranger chez eux; & un Métal sonnant, composé de deux parties d'Etain & huit parties de Cuivre. C'est de ce Métal qu'on fait la Vaisselle de cuisine aux Indes.

Leur Astronomie n'est pas plus parfaite. Ils connoissent, à la vérité, vingt-sept *Astérismes*, dans lesquels ils disposent l'Armée du Ciel, les douze Signes & les sept Planètes. Mais ils ont deux autres Planètes, qui leur sont particulières; ce sont deux Serpens, dont ils se servent pour expliquer les Eclipses du Soleil & de la Lune, que ces vastes Animaux cachent, à ce qu'ils croient, avec leurs nombreuses têtes d'Hydre.

Leur Année est, à peu près, semblable à la nô-

notre, elle commence le 31 de Mars; &, tous les quatre ans, il leur en vient une bissextile, plus longue d'un jour. Au-lieu de Semaines, ils ont des noms particuliers pour les 14 jours, qui vont de la pleine Lune jusqu'à la nouvelle Lune; & ces noms, à ce qu'on a découvert, dérivent du Latin, aussi bien que les Nombres de la Langue savante *Kerendum*. Cela ne forme pas un préjugé favorable à l'ancienneté de leurs connoissances. Au-lieu de Siècle, ils se servent, comme plusieurs autres Peuples des Indes, d'un Cycle de soixante ans, qu'ils appellent *Antie*, & dont toutes les Années ont leur nom particulier.

Leur Histoire remonte à des nombres incroyables d'Années. Mais s'ils en savent trop du côté de l'Histoire fabuleuse, leur mémoire est bien courte pour l'Histoire moderne & véritable. On a eu de la peine à la faire remonter jusqu'au commencement du XVII Siècle, parce qu'il n'y a aucun Auteur assez sincère & assez laborieux pour s'appliquer à laisser à la Postérité un véritable détail de l'Histoire de son tems. Ils vous parleront de *Darma*, de *Choren*, de *Pandijen*, & de plusieurs autres Rois, qui ont précédé l'Ere du Monde: mais ne leur demandez pas les noms des Princes, qui ont été maîtres du Pais, il y a trois Siècles.

Les Malabares prétendent encore avoir des gens, qui enseignent l'Ethique, la Dialectique, la Rhétorique, la Géographie, la Politique, les Mathématiques, la Musique, & la Géométrie: du moins ont-ils des noms pour toutes

Janvier, Février & Mars, 1744. 203

toutes ces Sciences ; car je ne crois pas que leurs Géomètres , leurs Géographes , ou leurs Logiciens fassent jamais fortune , à en juger par les misérables échantillons , qu'il y en a dans leur *Wedam* , ou Livre Sacré. Ils ne réussissent guère , que dans les Sciences , qui dépendent uniquement du raisonnement , ou des Loix de la Nature , imprimées dans les cœurs de toutes les Nations.

Je le repète , ils connoissent la Vertu & les Loix de la Nature , & on assure que , sans le Gouvernement tyrannique , sous lequel ils languissent , ils les exerceroient. Les Voleurs , mêmes , dans les tems de trouble & de Guerre Civile , y sont assez rares. La Compassion , & ce qu'on appelle Charité chez les Chrétiens , est leur Vertu favorite , elle y est exercée avec profusion & étendue jusqu'aux Bêtes : c'est par elle qu'ils prétendent se sauver.

Mais la Religion dominante gâte tout cela : c'est le Paganisme le plus grossier , & le plus licentieux.

Il est vrai , qu'une espèce de Déesine assez raisonnable n'est pas entièrement inconnu à leurs Savans. Quand on leur reproche la grossiereté de leur Religion , & l'impertinente idée , qu'ils donnent de la Divinité , ils savent parfaitement distinguer la Doctrine des Savans d'avec celle du Peuple. Alors ils disent que ce même *Dieu* , qu'ils décrivent au Peuple avec cinq Visages , un Cerf à la main , & avec d'autres attributs plus mesléans encore , est véritablement immatériel , sans couleur , présent partout , & qu'il porte le nom d'*Etre suprême* ; car c'est-

c'est-là, mot à mot, le sens du nom *Matsbare*. Les Missionnaires ont trouvé par-tout des Médecins, des Philosophes, des Pandarains, des Bramins mêmes, qui avouent franchement que leurs Dieux & leurs Idoles ne sont que pour le Peuple; qu'on doit au véritable *Dieu* toutes ses adorations; que les absolutions légales ne servent de rien, & que ce n'est, que par la Droiture & la Charité qu'on peut plaire à cet *Être suprême*. Leur Poëte *Tiku-walluwer*, car il l'appellent ainsi, a écrit un Livre de Morale entièrement dans ces principes; il s'y moque du Culte des faux Dieux, & il recommande par-tout la pureté des Mœurs, & la vénération du *Dieu* unique.

Quand les Bramins & les Pandarains sont forcés de convenir de l'unité de *Dieu*, ils savent trouver les mêmes subterfuges, que la Religion Romaine oppose aux Protestans. Ce ne sont pas des blocs de marbre que nous adorons, disent-ils, nous n'en faisons des figures, que pour fixer l'attention du Peuple, qui ne fait pas le faire des idées abstraites d'un *Dieu* immatériel. Nos hommages ne sont offerts, qu'en apparence, à ces Simboles, ils n'appartiennent qu'à l'*Être des Êtres*, Créateur de toutes choses, éternel, & unique. Leur *Gnanis* ou *Nianis*, ces Savans contemplatifs détachés des Sens, & les plus parfaits d'entre les hommes, à leur avis, n'adorent en effet aucune de ces Idoles, pas même en apparence, & ils n'ont que du mépris pour les Dieux de la Populace. Les *Tara-wark-bianes*, Secte sublime entre les *Nianis* mêmes, qui n'a aucun attachement pour

Janvier, Février & Mars, 1744. 267

pour les choses de ce Monde, n'en a pas non plus pour les cérémonies ; & les *Scaniacans*, ou hommes *destitués de sang*, qui ont parfaitement renoncé aux commodités de la vie, & à tout ce qui flatte les Sens, dédaigneroient de rendre hommage à des Dieux, dont ils n'ont plus besoin pour un Salut, qu'ils méritent si bien.

D'autres Pandarans savent trouver des raisons pour reconcilier leurs Superstitions avec le Christianisme. Nous avons trois grands Dieux, disent-ils, qui n'en font qu'un ; voilà votre Trinité. Le second de ces trois Seigneurs a paru sous une forme humaine ; c'est-là votre *Christ*, parallèle, qui ressemble infiniment aux expositions du Prélat de Condom.

D'autres Savans vont plus loin avec leur raisonnement, & le Malabar a eu ses *Pirrhons*, ses *Montagnes*, & ses *La Motte le Vayer*. Il est vrai que Mr. *Ziegenbalg* assure, que ces Sceptiques ne critiquent que les points litigieux des différentes Sectes du Malabar, qu'ils ne s'attaquent pas à la Divinité, & qu'il n'a trouvé des Ahtées ni parmi les Hottentots, ni entre les Auteurs du Gentilisme de Malabar. Mais il a trouvé pourtant des Bramins libertins, qui n'espéroient rien au-delà de cette vie, & qui faisoient consister la félicité dans ce qui flatte les sens.

Leurs Auteurs admettent une destinée, plus que Stoïcienne, qui s'étend jusqu'aux actions libres ; & *Bruma*, c'est le nom de l'un des trois grands Dieux, Créateur des hommes, a écrit sur le Crane de chaque homme les actions

tions de sa vie future, & les évènements auxquels il est destiné. Ils sont assez badins pour prendre pour l'Ecriture de *Brama*, ces petits zig-zacs irréguliers, que forment les trois principales Sutures du Crane.

La Métempsychose est un point fondamental de leur Religion. Elle l'a été dans des tems antérieurs aux Histoires des Grecs, & elle est même reçue aujourd'hui avec la plus grande crédulité du monde. Un Capitaine Anglois manqua d'en faire une funeste experience. Il négocioit le long de la Côte, & s'amusa un jour à la Chasse, pendant un calme qui retenoit son Bâtiment. Malheureusement il eut l'adresse de tuer un Oiseau, qu'ils appellent *Pérumal*, & qui est la monture d'un de leurs Dieux de la première qualité. Un homme le vit, & l'accusa; aussitôt les Villages voisins s'assemblèrent, on prit l'Anglois sacrilège, & il alloit être immolé, quand un Mahométan s'avisa de le sauver, pour en tirer une somme d'argent. Il lui conseilla d'avouer le crime, mais d'offrir d'en donner une raison valable. L'Anglois instruit répondit sur la sellette: *Mon Père, qui est mort il y a quelque tems, & qu'on a jeté dans la Mer, est devenu Carpe. Le Pérumal alloit le dévorer à mes yeux, pouvois-je laisser périr mon Père?* Les Sages du lieu furent frappés de la justice de sa cause, & il ne lui en couta que cent pièces d'or qu'exigeoit le Mahométan, auteur de ce conseil salutaire.

Cette Métempsychose est le Purgatoire des Malabares. *Les hommes, disent-ils, qui ont vécu entierement selon les Loix de la Nature,*
vont

vont directement au séjour de la félicité, quand ils partent de ce Monde. Mais ces hommes sont rares : la plupart ont quelque vice favori, qui tache leur pureté. Pour les en punir, leur Ame renaît avec de nouveaux Corps. L'Ame d'un Monarque impie fait pénitence de ses crimes dans le Corps d'un Cochon, ou d'un Gueux : & l'Ame d'un Savant, dont l'innocence n'a pas répondu à ses lumières, en est quitte pour être bannie dans le Corps d'un Roi.

Dans le grand jour du Jugement, les Ames des impies renaissent sous la forme d'un Ver, ou de quelque Animal immonde. Là elle expie ses péchés, jusqu'à ce qu'elle mérite d'entrer dans la Patrie des Dieux, Monde fabuleux, dont ces Peuples ont la Carte, & jusqu'à la distance des lieux & aux mesures des Mers de Miel & de Vin, qui s'y trouvent, & de la Terre d'Or, qui en fait partie.

Les Malabares ne sont pas indifférens sur le sort, qui les attend au sortir de cette vie : il n'y a rien qu'ils ne fassent, pour s'assurer d'une meilleure vie. C'est cette persuasion, qui leur fait faire une infinité d'œuvres-pies de différentes espèces.

Il y en a qui tendent au bonheur de la Société, ou du moins à son ornement, & à l'entretien des Prêtres. On bâtit des Pagodes, & on y ajoute des Fondations : on fait creuser des Réservoirs d'eau pour les Ablutions Légales ; on élève des Maisons de repos pour le soulagement des Voyageurs, & on y lègue des Revenus pour fournir de l'eau & du lait à ceux que la fatigue force de s'y retirer. On

paie les fraix des Noces des Pauvres, & surtout des Bramins; on remet ses péchés sur la tête d'une Vache, & un Bramin se charge des péchés, & de la Bête. Les Prêtres Malabares sont si persuadés de l'efficace de ces bonnes Oeuvres, qu'une de leurs meilleures raisons contre la Mission étoit, de ne pas faire à ces Etrangers le bien d'en recevoir des bienfaits, qui leur attireroient de grandes récompenses.

Une seconde classe de bonnes Oeuvres consiste dans des Ablutions Légales, dont la plus solennelle se fait dans la Mer, où on porte les Dieux, & où des Peuples entiers vont se baigner en corps. C'est à cette classe, qu'appartient l'infame *Lingam*, & les Coliers de *Rutchiran*, faits d'une certaine espèce de fruits, qui viennent de Malaca, & où ils s'imaginent que sont représentés les Visages de *Ischiwen*.

La troisième classe est celle des Pénitences. Les Pauvres n'ont guère que celle-ci pour expier leurs crimes; & à quoi ne se résout pas l'homme corrompu, pour appaiser les reproches de sa conscience, sans être obligé de réformer la corruption de son cœur! On traîne des Croix en Italie, on se flagelle en public, on a des Haïres, & des Disciplines, & on s'en sert quelquefois.

Dans le Malabar on en fait infiniment davantage. On y a des Pantouffes de pénitence, armées de clouds & d'épines; on se fait percer le dos, passer une corde par les deux ouvertures de la blessure, & on se tient suspendu à cette corde au haut d'une espèce de Potence.

D'autres Pénitens, se roulent tout nus dans

Janvier, Février & Mars, 1744. 211

le sable, ou passent des journées entières en tombant continuellement sur la face, & se relevant à chaque fois qu'on a fait la longueur de son corps. D'autres se font fumer à petit feu. D'autres se laissent croître leurs cheveux jufqu'à la longueur de quatre ou cinq toifes. D'autres s'exposent à l'ardeur du Soleil, & s'y tiennent immobiles des mois entiers avec le corps tout nud, qui reçoit à plomb les rayons brulans de cet Astre. D'autres tiennent un bras, ou un pied immobile en l'air, jufqu'à ce que les muscles perdent, par l'inaction, le pouvoir de gouverner le membre. D'autres font de longues prières, la tête plongée dans l'eau, ou se tiennent sur leurs mains, les pieds en-haut. D'autres quittent leur País, & la compagnie des hommes, ou pour errer par le País, en vivant d'aumône, ou pour se retirer dans quelque Caverne, & y vivre dans la méditation & dans le recueillement.

On voit, par ce détail, qu'en fait de Pénitences, les Missionnaires Romains n'ont rien eu à apprendre aux Malabares, & que les *François d'Assise* auroient mauvaise grâce de se comparer aux *Joghis* & aux *Dawachis*.

L'idée, que se forment les Malabares de la félicité céleste, n'est pas déraisonnable dans un sens. Ils ont des Livres mystiques, où on fait trois degrés de cette béatitude. Le premier consiste à vivre dans le voisinage de *Dieu*: le second à en être l'image ressemblante, & le troisième à être réuni entierement à l'Être des Êtres. Il est vrai que le Peuple a d'autres idées plus sensuelles, & que leur *Wedam* même ne

parle que d'un Paradis décoré à la Mahométane. Quel autre Paradis pouvoit convenir aux Animaux, que ces pauvres gens croient capables d'une béatitude éternelle, ni plus ni moins que les hommes, & qui, par un égal aveuglement, en excluent les *Paries*, uniquement parce qu'ils touchent des choses immondes.

Leur Enfer est parfaitement matériel, & tel, à peu-près, que les Tableaux des Couvens nous le représentent. Les Ames des Impies y sont portées dans un Sac, à la sortie de leur corps, après avoir reçu leur sentence du Dieu de la mort *Emen*, qui a devant soi des Livres, où sont écrites les actions des Hommes. Mais cet Enfer n'est, en effet, qu'un Purgatoire; les Ames en sortent au bout d'une vintaine de Générations, pour revenir au Monde sous la forme de quelque Animal.

Le Déluge universel, l'embrasement final du Monde, & un jour de Jugement pour tous les Hommes, ont été reconnus de tous tems dans les Livres des Malabares. Les Sacrifices pour les morts y sont en usage, & il y a des Prêtres, qui vendent des Billets adressés au Dieu de la Mort, dans lesquels il lui recommandent tel & tel, pour qu'il ait à le loger dans la Terre d'Or, ou dans quelque autre Climat fortuné du Monde des Dieux.

Il n'y a rien de plus commode que de vivre suivant ses desirs, le plus longtems qu'il est possible, & de se sauver ensuite après la mort, aux dépens de ses Héritiers. Les Hommes corrompus & les Prêtres sont également intéressés à soutenir ce Système; il n'est donc pas sur-
pré-

prenant qu'il ait fait fortune.

La Religion du Peuple est extrêmement grossière & contradictoire. Elle reconnoit jusqu'à 330000000 Dieux, tous existans à la fois, tous puissans, tous occupés à observer les Hommes, & prêts à les récompenser, ou à les punir. Ils ressemblent aux Dieux d'*Homère* & d'*Ovide*, par leurs crimes & leur peu de Moralité. Livrés à l'impureté la plus infame, adonnés à la colère, au vol même; ce sont de puissans Démon, auxquels on a donné le nom de Dieux, pour le profaner.

Ce n'est pas, qu'outre ces Dieux ils n'ayent aussi de véritables Démon, reconnus tels, & qui n'en sont pas moins adorés par quelques-unes des plus basses Castes. Ces Démon ont pour Subalternes les Ames des Hommes qui se sont ôtée la vie à eux-mêmes, ou qu'une mort subite a surpris. Ils croient, que ces méchans Esprits peuvent posséder les Hommes, & ils ont des Exorcismes pour les en chasser. Ces prétendus Possédés ne sont pourtant que des malades, & l'imposture des Exorcistes Bramins a été découverte plus d'une fois par les Missionnaires.

Le culte des Dieux se ressent de leurs inclinations. Semblables aux Temples de Chypre, les Pagodes des Bramins sont remplies d'une Caste de Femmes déréglées, dont l'unique occupation est de danser devant les Dieux, & de satisfaire l'impureté des Prêtres. Toute cette Caste infame ne se conserve, & ne se multiplie, que par un libertinage héréditaire: ni les

Danſeuſes, ni leurs Enfans, ne peuvent contracter de mariage; & de Génération en Génération, ces malheureuſes ne ſe perpétuent, que par le même vice auquel elles doivent leur naiſſance.

Ce deſordre eſt d'autant plus ſurprenant, que les Loix du Pais n'approuvent point la Fornication, & que l'Adultère y eſt ſévèrement défendu. Peuvent-ils croire, que les Dieux ſe plaiſent à des deſordres, que les Hommes mêmes déteſtent?

Le Gentiliſme des Indes n'a ni Chef, ni Livres ſymboliques, & la raiſon reſuſe d'en être le juge; il n'eſt donc pas ſurprenant qu'il ſoit diviſé en 360 Sectes différentes. Il eſt vrai que ces Sectes ſont fort tolérantes, & le principe regnant des Indes eſt, que les Hommes, qui obſervent la Loi Naturelle, ſeront ſauvés, quelle que ſoit la Loi qu'ils ſuivent.

Les Miniſtres de la Religion ſont de pluſieurs ordres. Il y en a de nés tels, & d'autres qui n'ont d'autre vocation que leur propre volonté.

Les Bramins ſont tous Prêtres-nés. Ils n'ont d'autre occupation que de ſervir les Pagodes, & de diriger les fréquentes Fêtes de leurs Dieux. Ces Fêtes conſiſtent en Proceſſions & en Danſes; il n'eſt pas ſurprenant qu'il y en ait beaucoup, & que chaque Semaine ait la ſienne. Rien de plus agréable, que de ſe ſauver en chantant & en danſant, & de conquérir le Ciel, comme les Héros de l'Opéra remportent leurs victoires.

Ces Prêtres ſont parfaitement ignorans, ils n'enseignent jamais le Peuple, & ils ne croient pas

Janvier, Février & Mars, 1744. 215

pas avoir de vocation pour en corriger les Mœurs. Mais le Peuple leur a reproché, en présence des Missionnaires, de ne penser qu'à leur ventre, & de négliger le Salut des Hommes; & les Bramins n'en disconviennent pas eux-mêmes. Quand on leur reproche leur paresse & leur ignorance, ils renvoient les Missionnaires aux Prophètes, uniquement appliqués à connoître la vérité; & ils s'excusent sur les pénibles fonctions de leurs actes religieux.

Les Malabares ont pour Livres de la Loi, quatre *Wedams*, qui ne sont pas mis par écrit, & que les Bramins apprenent par cœur, comme faisoient les Druides. C'est une bonne précaution pour se conserver le monopole lucratif de la Religion. Les Missionnaires ont pourtant trouvé moyen de persuader à un Bramin, de trahir son ordre des quatre Livres du *Wedam*: on trouve celui qu'on appelle *Jadsur* dans la XLVI Continuation. C'est une Géographie ridicule des Mondes imaginaires, avec quelques directions sur les Cérémonies religieuses. Il n'y est pas fait mention de la Morale, & le nom de la Vertu n'y est pas prononcé. Il ne ressemble que trop par-là, aux Légendes d'une Eglise, qui s'en fait bien plus accroire. Le quatrième Livre de ce *Wedam* n'est point enseigné publiquement, & ne contient que les Cérémonies superstitieuses de leur Magie.

Six autres Livres d'un ordre inférieur servent de système de Théologie, & la Doctrine du *Wedam* y est réduite en ordre. Dix-huit Livres sont autant de Commentaires de ceux-ci.

ci, & contiennent l'Histoire imaginaire de leurs Dieux.

Outre ces Livres Sacrés, ils en ont une infinité d'autres, qui traitent de la Morale & des Sciences. Le mal est, que tous ces Livres sont écrits dans la Langue savante, inconnue au Peuple & à une partie de leurs Savans. Cela rend les Bramins maîtres absolus de la Religion, & dépositaires uniques de la voie du Salut: négoce aussi lucratif, que celui des Mines d'Or, ou de Diamans.

Outre les Bramins, il y a bon nombre de Religieux de différentes espèces, & tirés de de toutes sortes de Castes. Les *Joghis* voyageurs, les *Dawachis* ou *Pénitens*, les *Pandarams* ou *Lettres*, & sur-tout les *Nianis* ou *Contemplatifs*, sont des Gens de différens ordres, qui se sont consacrés entièrement à la Religion. Les Pareics mêmes, si méprisés des Bramins, dont ils n'oseroient s'approcher, se sont fait des Prêtres particuliers, qu'ils appellent *Walwer*, parmi lesquels les Missionnaires ont trouvé d'habiles Gens.

Les Dieux ayant presque tous apparu sur la terre, & sur-tout dans le Coromandel, cela a donné occasion à un nombre infini de *Lieux Sacrés*, où l'on va en Pélerinage, & où l'on croit que les Dieux prennent plus de soin des Mortels, que dans d'autres endroits qui n'ont pas été honorés de leur présence. Dans le petit Royaume de Tanja-our il y a 364 de ces Lieux Saints. Autre ressemblance marquée du Paganisme avec une Eglise, qui usurpe le Titre de véritable, & qui a pourtant été condamnée
en

Janvier, Février & Mars, 1744. 217

en termes exprès dans l'un & l'autre Testament.

Le Paganisme ressemble encore à cette même Eglise, par la préférence qu'il donne aux Loix Cérémonielles sur les Loix Morales. Tuez votre Père, un *Tatschei*, ou Cérémonie d'expiation accommodera l'affaire. Mais si vous tuez une Vache, il n'y a point de Salut à espérer, pas même pour de l'argent. C'est ainsi que le manque de charité & de fidélité aux Traités ne sont que des peccadilles, au prix du crime de manger de la Viande à de certains jours. Les Vertus superstitieuses ne content rien à notre cœur corrompu. Il n'y a que la réforme de notre intérieur, qui repugne. Quel soulagement de croire satisfaire à ce devoir, en ne mangeant que du poisson !

Malgré ces grandes imperfections, la Religion des Malabares a conservé du respect pour les Loix éternelles de la Nature. Elle condamne les Vices, & même jusqu'aux Vices intentionels, que les Loix ne peuvent pas défendre, quoique la Morale les désapprouve. Les Malabares comptent entre les plus grands crimes, la Paresse, l'Ingratitude, & l'Hospitalité trahie.

Les Vertus, que recommande le Paganisme, sont les mêmes, que l'on révère en Europe. Il faut que la différence du Bien & du Mal soit bien essentielle & bien aisée à sentir, puisqu'elle est reconnue de toutes les Sectes, & de toutes les Nations.

Entre les Loix Positives, la plus sévère est l'abstinence de la Viande, & sur-tout de celle

O s

de

de Vache. Il faut se passer absolument de nourriture, qui ait été animée, pour oser porter le *Lingam*, emblème impur de la Génération, que cette honteuse Religion ordonne à ses Dévots de porter. La Cendre de Boule de Vache, consacrée avec de certains Rites, a beaucoup de pouvoir sur l'esprit des Dieux; c'est une Relique dont on se frotte le front pour se rendre agréable à la Divinité. Quels égaremens! Quel aveuglement de croire, que Dieu puisse pardonner nos crimes, parce que nous portons sur nous un Os vermoulu, une figure de Cire, ou une demi-dragme de Cendres! & cependant cet aveuglement règne chez les Peuples les plus polis du monde.

Un autre point de la Religion Malabare, bien dangereux, est leur opinion sur l'Origine du Mal. Ils croient que la corruption, qu'ils appellent colère, a été créée avec l'Homme, qu'elle lui est essentielle, & que Dieu en a gravé les caractères sur le corps de l'Enfant, avant même qu'il soit sorti du ventre de sa Mère. A la vérité ils tâchent d'adoucir les conséquences de ce Dogme, en enseignant que la corruption peut être surmontée par la contemplation, & par les bonnes Oeuvres. Mais il ne laisse pas que de servir d'excuse ordinaire aux personnes vicieuses, à qui on reproche le mauvais état de leur Âme.

La Polygamie est permise aux Indes. Il n'y a pourtant que les Rois, qui aient la permission d'épouser jusqu'à cinq Femmes; s'ils ont des Maîtresses au-delà de ce nombre, c'est qu'ils se croient au-dessus des Loix.

De

De ces cinq Epouses il n'y en a qu'une qui soit la véritable Reine ; & celle-ci a le privilège de pouvoir survivre à son Mari ; les autres sont obligées de le suivre à la mort. Elles se jettent dans un Bucher embrasé, qui unit leurs Cendres à celles de leur Epoux. C'est une coutume, qui a passé en Loi, & de nos jours, les Missionnaires ont vu, en 1721 & en 1738, des Femmes de Gentilshommes, se bruler volontairement avec leurs Maris. Les Marattiens, dont la Maison Royale de *Tanja-our* est originaire, n'ont pas reçu cette barbare coutume.

Le Gouvernement de tous les Peuples des Indes est arbitraire, & dur au dernier point ; & celui de *Tanja-our* l'est encore davantage, à cause des fréquens démêlés qu'a le Roi avec les Gouverneurs Mogols d'*Aarkadhu*, & avec ses voisins Payens. Le Roi prend de ses Sujets les trois cinquièmes de leur Ris, portion énorme, & qui laisse à peine aux Sujets de quoi vivre. Quelquefois même cela va à trois cinquièmes & demi. Les *Awalutars*, ou Grands-Baillifs extorquent ce qu'ils peuvent, aux Sujets de leur département. Les Gouverneurs inférieurs se servent des Gardes mêmes de la campagne pour faire voler des Vaches & des Vivres. Les Grands ont des Soldats pour se faire rendre justice ; & les Pauvres, qui ne la peuvent pas obtenir par la force, ne la trouvent guère dans les Loix, dont les dépositaires sont presque toujours dévoués au plus offrant.

Ces Sujets sont divisés en quatre Tribus ou Castes, qui ne se mêlent jamais ensemble
par

par le Mariage, & dont les inférieurs doivent un respect infini aux supérieures. La première est celle des Prêtres Bramins, issus du Dieu *Bruma*, & qui se préfèrent au Roi même. Ils ne peuvent pas être punis de mort, quelque crime qu'ils commettent, & ils se croiroient souillés, si un homme d'une Caste profane les avoit touchés. Ils ne peuvent pas manger ce que d'autres, que des Bramins, auroient préparé; en un mot, ils ont tant de prérogatives, qu'elles les rendent inutiles pour le Public, & leur sont en quelque manière à charge à eux-mêmes.

Les *Tschattires*, ou Nobles tiennent le second rang; les *Sattires* ou Bourgeois, le troisième; le dernier est pour les *Pareics*, Caste presque infame, qui exerce les métiers les plus vils, & qui n'oseroit pas même adorer les mêmes Dieux.

Le Royaume de *Tanja-our* est plus riche, qu'il n'est grand. Ces richesses lui viennent du grand commerce de Ris, de Toiles-peintes, de Bois de teinture & d'autres marchandises, qui se fait avec les Européens, qui payent ces marchandises avec de l'argent en barre. Il est divisé en quatre Provinces, qui servent quelquefois d'apanage aux Frères du Roi.

Il y a environ cent ans, qu'une autre Dynastie regnoit à *Tanja-our*. Un Prince, nommé *Raguola-Naicker*, étoit sur le trône en 1650. C'étoit un Prince juste, dont la mémoire est en vénération parmi ses Sujets. Il ne prenoit que les deux tiers des fruits de la terre. Il ren-

doit

doit une justice exacte, & la nuit il faisoit chercher avec des flambeaux les malheureux, qui pouvoient avoir besoin de secours.

Son fils, dont le nom est trop long pour être rapporté, fut un véritable Tiran. Il fit périr par la faim deux de ses Fils, qui avoient fait voir trop de courage dans une irruption du Mogol. Sa fin fut digne de sa vie, il fut assiégé par le Roi de *Trisirapalli*; la Ville capitale fut forcée, & il fut tué, après avoir mis le feu à son Palais, où toutes ses richesses & les nombreuses beautés de son Sérail furent consumées par les flammes.

Une autre Dynastie monta sur le trône. Elle étoit issue du même Sang, dont est sorti *Si-wéfi*, qu'on connoit en Europe sous le nom de *Sevagi*. Elle règne encore, & *Egögi-Raja* étoit sur le trône, quand la Mission fut établie. C'étoit un Prince juste, & qui gouverna heureusement. Mais ses Fils *Sarubögi* & *Duc-cögi*, dégénérèrent, & les Peuples en souffrirent. Les Troupes de l'Indostan ravagèrent le Pais, pendant plusieurs années; les Rois de *Tanja-our* furent détrônés l'un après l'autre, après des règnes fort courts; le *Madurei*, & *Trisirapalli* furent conquis par le Mogol, & *Tanja-our* alloit l'être, quand le Roi s'avisa de demander du secours aux Princes Marattes ses Parens.

Ces Peuples féroces, mais braves, battirent les Mogols en 1740, tuèrent l'un des Généraux, prirent l'autre dans *Trisirapalli*, & furent les libérateurs de leurs Dieux, que la crainte des Mahométans avoit fait enfoncer sous la terre.

re. Mais en 1742 ces Troupes auxiliaires ne s'étoient pas retirées encore, & elles désoleient le Pais, qu'elles prétendoient secourir. Ce sont les mêmes Peuples, qui pillèrent, en 1740, *Porto-novo*, & firent mine d'assiéger *Pontichery*, principale Colonie des François.

Voilà ce que nous avons à dire touchant l'Histoire du Pais : il nous reste maintenant à parler de la *Mission* même; & c'est ce que nous nous proposons de faire dans la Partie suivante de cette Bibliothèque.

ARTICLE VIII

NOUVELLES LITTERAIRES.

DE LONDRES.

MR. M. nous a donné *The History of ancient Paganism as delivered by Eusebius, &c.* C'est-à-dire, *Histoire de l'ancien Paganisme*, tel qu'il est représenté par Eusèbe, &c. Avec des Notes critiques & historiques : où l'on fait voir I. son Origine, son progrès, sa décadence, & son rétablissement, par un Christianisme mal entendu : & II. Une Chronologie Phénicienne & Egyptienne, depuis le premier Homme jusqu'à la première Olympiade, conforme à celle de l'Ecriture Sainte. Le tout accompagné de réflexions sur la Superstition & sur le Pouvoir Despotique, où l'on fait voir qu'il y a une liaison étroite & nécessaire entre l'un & l'autre, & on donne une juste idée de la véritable Religion & du Gouvernement Civil. In 8. Pour faire connoître l'ancien Paganisme, Mr.

Mr. M. remarque que *Moïse* & *Thoth*, les deux plus anciens Historiens, nous ont donné chacun un Système de l'Origine ou formation du Monde; mais que *Moïse* l'attribue à un Être intelligent, digne de l'Amour des Hommes & de leur adoration: au lieu que *Thoth* la réduit à des causes naturelles qui ignoroient ce qu'elles faisoient, ce qui étoit un pur Athéisme. Au reste, c'est ici un fragment de *Sanchoniaton* qu'*Eusèbe* nous a conservé dans sa *Préparation Evangelique*, & qui n'est pas une Pièce supposée, comme on l'a prétendu, puisqu'*Eusèbe* ne l'a publiée que pour l'opposer à un Livre où *Porphyre* attaquoit la Religion Chrétienne. Il seroit à souhaiter, dit notre Auteur, que nous eussions ces deux Pièces: mais elles sont perdues: l'Ouvrage de *Porphyre* fut brûlé, à la sollicitation du Clergé, sous *Théodose le Grand*; & celui d'*Eusèbe* périt par un zèle aveugle pour l'Orthodoxie. Car *St. Jérôme*, qui l'appelle le Chef des Ariens, dit que de trente Livres qu'il avoit écrits contre *Porphyre*, il y en avoit dix de perdus; & je m'imagine, ajoute notre Auteur, que si on avoit pu y répondre d'une manière qui eût satisfait les personnes sages & judicieuses, il ne s'en seroit perdu aucun: ils se seroient conservés sains & saufs jusqu'à ce jour. Mr. M. développe ensuite le Système de *Thoth*, & le compare avec celui des Philosophes & des Chrétiens: il en examine toutes les conséquences; & remarque que *Thoth*, en fin Politique, défigura la Religion Naturelle, & y mêla des choses qui pouvoient servir de fondement au Paganisme. Il montre que le Gouvernement Despotique, par ses pernicieuses conséquences, est contraire à la véritable Religion, & que les anciens Rois différoient de ceux d'aujourd'hui. Il prouve, par l'Histoire ancienne Sacrée & Profane que les anciens Payens ne faisoient point in-

intervenir le véritable Dieu dans le Culte de leurs Divinités imaginaires, &c.

The Elements of Natural Philosophy, &c. C'est-à-dire, les *Elémens de la Philosophie Naturelle*, composés principalement pour l'usage des Etudiens des Universités. Par Pierre van Musschenbroek, Docteur en Médecine, Professeur en Mathématique & en Philosophie dans l'Université de Leide. Traduits du Latin par Jean Colson, Maître ès Arts, & Membre de la Société Royale, Professeur en Mathématique dans l'Université de Cambridge, 2 voll. in 4. Cet Ouvrage est fort estimé dans ce País, & Mr. Colson l'a rendu encore plus intéressant par quelques Notes qu'il y a jointes.

Un Savant, que sa modestie ne permet pas de se nommer, a publié le plan d'une Nouvelle Edition du *Livre de Job* avec le *Texte Hébreu & une Traduction Angloise à côté*. Mais, pour rassurer les bonnes ames que l'idée de *Nouvelle Version* pourroit alarmer, il avertit les Lecteurs, que sa Version a été faite indépendamment d'aucune Traduction, Commentaire, ou Critique, se servant de la Méthode que les Savans du XVI Siècle auroient suivie, en cas que les Interprétations des anciens Auteurs eussent été entièrement perdues. Dans cet état, une Traduction du Vieux Testament eût été impraticable, à moins que de considérer l'Hébreu comme un véritable Chiffre, qui ne pouvoit être entendu que par les règles de l'Art de déchiffrer. Et si l'embaras des Systèmes & des Hypothèses eût été écarté, rien ne les auroit empêchées de voir l'Original dans son état simple & naturel. Mais, comme la plupart des Hommes déferent plus à l'Autorité qu'au Raisonnement, notre Auteur remarque que l'Art d'écrire d'une manière couverte & cachée a été en usage chez la plupart des Nations

Janvier , Février & Mars , 1744. 225

sions, dans les premiers Siècles. *Hérodote* dit que les Prêtres d'Egypte avoient des Caractères qui leur étoient particuliers. *Démocrite* écrivit un Livre du Caractère Sacré des Babyloniens. *Diodore* assure que les Prêtres de Samothrace avoient un Jargon en propre. *Clément Alexandrin* donne un exemple du Jargon Sacerdotal des Grecs, & remarque que toutes les Nations ont soigneusement caché leur Théologie, &c. L'Auteur promet de traiter cette matière plus au long dans sa Préface. Cette nouvelle Edition & Traduction de *Job* contiendra deux Volumes in 4. en deux Colomnes, & le prix sera d'une Guinée, dont on payera la moitié en souscrivant, & le reste en recevant un exemplaire.

Le Dictionnaire Etymologique Anglois de François Junius, est enfin achevé d'imprimer, & se délivre aux Souscripteurs (a). L'Edition est fort belle, & digne des soins de Mr. *Lye* qui nous l'a donnée.

Consultationes Medicae, sive, Sylloge Epistolarum eum Responsis Hermannii Boerhaave, Volumen primum, in 12. Ce n'est ici que le premier Tome d'un Recueil qui en aura plusieurs, qui rouleront sur des matières très importantes. L'Editeur, dans une espèce de Préface, assure qu'on a publié ces Lettres telles que l'Auteur les avoit écrites, sans y rien ajouter ni diminuer; comme cela paroitra facilement, dit-il, à ceux qui connoissent son style & sa manière de traiter les matières. Il parle ensuite des Frictions, & nous apprend le cas particulier que Mr. *Boerhaave* en faisoit, après les anciens Médecins les plus distingués, *Hippocrate*, *Galien*, *Asclépiade*, *Celse*, *Artée*, *Oribasius*, &c.

Somme

(a) Voyez le Tome XVIII de cette *Bibliothèque Raisonnée*, pag. 208, & suiv.

Tom. XXXII. Part. I. P

Some brief Considerations on Mr. Locke's Hypothesis, That the Knowledge of God is attainable by Ideas of Reflection, &c. C'est-à-dire, *Briefves Considérations sur l'Hypothèse de Mr. Locke, qu'on peut parvenir à la connoissance de Dieu par des idées de Réflexion* : Où on démontre par ses propres Principes, que la connoissance de Dieu ne peut pas s'acquies par des Idées de Réflexion ; pour servir d'Addition à un Livre imprimé depuis peu, intitulé, la Connoissance des Choses Divines s'acquies par la Révélation, & non pas par la Nature ou par la Raison. Par l'Auteur dudit Livre, in 8.

A compleat System of Geography, &c. C'est-à-dire, *Système complet de Géographie* : Où Description de tous les Pais, Isles, Cités, Ports, Lacs & Rivières, &c. du Monde connu. On y fait voir la situation, l'étendue, & les bornes, de plusieurs Empires, Royaumes, &c. leur Climat, Terroir, & Productions; leur Manufactures & leur Commerce; leur Gouvernement, Religion, Mœurs, & Coutumes; la distance qu'il y a entre les principales Villes. Le tout comprenant l'Histoire de l'Univers, tant ancienne que moderne: & 70 Cartes Géographiques gravées sur de nouveaux desseins; par *Emanuel Bowen*. L'Ouvrage contiendra environ deux cens feuilles in folio: & les Souscripteurs en recevront tous les samedis quatre feuilles brochées en papier bleu pour la somme de six sous. Tous les samedis on leur délivrera quatre Cartes de la grandeur du Livre, brochées de la même manière, pour le prix d'un Shilling, &c.

Oratio anniversaria in Theatro Collegii Regali Medicorum Londinensium, ex Harvardi Instituto, habitura die 18 Octobris 1743. in 4.

Voici un Livre contre les Paradoxes de Mr. Warburton. *An Examination, &c.* C'est-à-dire, *Exa-*

Examen de la seconde Proposition de Mr. Warburton, dans sa Démonstration projetée de la Mission de Moïse. Où la Foi de l'ancienne Eglise Juive, touchant la Doctrine d'un Etat futur, est prouvée & défendue contre les Objections de cet Auteur. A quel Tom. a ajouté un Appendice, contenant des Réflexions sur le Commandement que Dieu fit à Abraham d'offrir en sacrifice son fils Isaac. In 8.

The Annals of Europe for the year 1741, &c. C'est-à-dire, Annales de l'Europe pour l'année 1741, &c. Le mérite de cet Ouvrage étant déjà connu (a), il suffit d'annoncer ici la publication de l'année 1741.

Les Editions que Mr. Hoarne a publiées de l'*Itinéraire de Leland*, & *Rossi Warbicepsis Historia Regum Anglia*, étant devenues extraordinairement rares & d'un prix excessif, quelques Libraires ont entrepris de les rimprimer, par souscription.

On a fait une nouvelle Edition du Nouveau Testament Grec qui est estimée: *Novum Testamentum Græcum: Textu per omnia Milliano, cum divisionibus paragraphorum Bengelianis, tum etiam interpunctione magis accurata. In 12.*

On a publié le I & II Tomes des Commentaires sur les Aphorismes du Dr. Boërhaave, touchant la Connoissance & la Guérison de plusieurs maladies auxquelles l'Homme est sujet, traduit en Anglois par Mr. Gerard van Swieten, Docteur en Médecine. Le III & IV Tomes sont sous presse, & on les publiera incessamment.

The Resurrection of Jesus considered, in answer to the Tryal of the Witnesses, &c. C'est-à-dire, la Résurrection de Jésus considérée; pour répondre à l'Exa-

(a) Voyez notre Bibliothèque, Tom. XXV, page 466, 467.

l'Examen des Témoins. Par un Philosophe Moral. In 8. C'est ici une attaque formelle & déclarée contre un des points capitaux du Christianisme. L'Auteur ne dissimule point son dessein, il se déclare sans façon contre la Vérité des Miracles & des Faits rapportés dans l'Evangile : sur-tout par rapport à la Résurrection de Jésus-Christ, qui n'est, dit-il, appuyée sur aucun témoignage valable. Ce n'est pas mal imiter le Sieur Woolston ! Cet Ouvrage-ci est proprement écrit en sa faveur, & dans le titre on nous apprend que c'est une Réponse à l'*Examen des Témoins*. L'Auteur de cet Examen vient de repliquer, & le Tenant du Sieur Woolston n'aura apparemment pas sujet de se féliciter de s'être attiré cette réplique. Cet Auteur le met plus bas que terre. Voici le titre de la Réplique : *The Evidence of the Resurrection cleared, &c.* C'est-à-dire, les Preuves de la Résurrection défendues contre les Objections d'une Brochure publiée depuis peu sous le titre de la Résurrection de Jésus considérée, par un Philosophe Moral ; pour répondre à l'*Examen des Témoins*, &c. In 8. Quelques autres Savans ont aussi répondu au Philosophe Moral.

The Evidence of the Resurrection of Jesus vindicated, &c. C'est-à-dire, Défense des preuves de la Résurrection de Jésus, contre les chicanes d'un Philosophe Moral ; rédigées en forme de Réponse à l'*Examen des Témoins*. Où l'on découvre les bévues & les fautes de ce Traité, & on fait voir que tous ses raisonnemens sont défectueux & frivoles. Par Tipping Silvester, Maître des Arts, Prêtre de l'Eglise Anglicane. In 8.

Mr. Chandler, Libraire Nonconformiste, s'est aussi mis sur les rangs : *The Witnesses of the Resurrection of Christ re-examined, &c.* C'est-à-dire, les Témoins de la Résurrection de Christ examinés de nou-

veau,

veau, & leur témoignage trouvé entièrement conforme. Par Samuel Chandler, chez qui on trouve aussi une défense du premier Ministre, Joseph, contre le Philosophe Moral.

Mr. Rocque travaille à une Carte Topographique des Villes de Londres, & Westminster, & du Bourg de Southwark. Il avoit d'abord entrepris cet Ouvrage de concert avec le Sieur Pine Graveur (a), mais celui-ci ne travaillant pas aussi vite que les intérêts de son Associé le demandoient, ils se sont séparés, & Mr. Rocque a fait un nouveau plan, moins étendu que celui qu'ils avoient d'abord projeté. Cependant il contient dix-neuf milles en longueur & treize en largeur, c'est-à-dire, qu'il comprend 247 milles quarrés, 158080 acres; & comme il est fait sur une échelle de 1000 pieds pour un ponce, ou environ 5 pouces $\frac{1}{4}$ pour un mille; on y pourra faire entrer, non-seulement une description exacte de tous les principaux chemins, sentiers, &c. mais aussi les collines, valées, rivières, les ponts, bacs, &c. les parcs, églises, jardins, étangs, &c. Pour la commodité des Souscripteurs, elle sera divisée en 16 feuilles, à raison de 30 sous par feuille, dont on publiera une chaque mois; & on pourra les garder détachées dans un Livre, comme des Cartes Géographiques, ou les faire coler toutes ensemble. La première feuille a déjà paru; & il ne se peut rien de plus propre que la gravure.

P A R I S.

Quillan & Piget, Libraires, annoncent une nouvelle Edition, en trois Volumes in Quarto, de tous les

(a) Voyez cette Bibliothèque, Tom. XXV. pag. 467, 468.

les Poëtes Latins. En voici le Titre: *Corpus annuum veterum Poëtarum Latinorum, ad manuscriptorum Codices Bibliothecæ Regiæ, aliisque Gallicanis, & Italicis; atque ad optimas editiones emendatorum.* Cet Ouvrage, dont il paroitra chaque année un Volume, se donnera par voie de Soufcription. Il sera imprimé en petits Caractères & en deux Colonnes. Il sera enrichi de quelques Notes courtes & succintes, que l'on placera au bas des pages. L'Editeur, qui ne se nomme pas, s'est engagé de revoir, sur les Manuscrits, tous les Textes de ces Poëtes de l'ancienne Rome, & promet que, sans trop charger l'Ouvrage de Variantes, il ne fera attention qu'à celles qui donnent un meilleur sens, & qui s'accordent le mieux avec le génie de l'Auteur. On doit se flatter que l'Editeur ayant la permission de fouiller dans la Bibliothèque de Sa Majesté, il en tirera d'autant plus de secours pour bien exécuter son entreprise, qu'il s'y trouve plus de neuf cens Manuscrits de ces anciens Poëtes, dont plusieurs n'ont jamais été collationnés.

Osmant imprime, en Société avec deux autres Libraires, un grand Ouvrage traduit de l'Espagnol, & qui a été fort estimé en cette Langue. C'est l'*Histoire Générale d'Espagne de Don JEAN DE FERREBAS*, que Mr. d'Hermille a soin de traduire. Cet Ouvrage contiendra neuf Volumes in Quarto, dont il y en a quatre qui paroissent déjà. Il sera enrichi d'un grand nombre de Cartes Géographiques enluminées, & de Vignettes. Il s'imprime aussi par Soufcription.

Rollin, Libraire, donne le projet d'une Nouvelle Edition in Quarto, des *Mémoires de Messire PHILIPPE DE COMINES, Seigneur d'Argentan*, où l'on trouve l'Histoire des Rois Louis XI &c.

Janvier. Février & Mars, 1744. 231

& Charles VIII, depuis l'an 1464, jusqu'en 1498. Cette nouvelle Edition, qui contiendra trois Volumes in Quarto, sera faite sur les Manuscrits, enrichie de Notes, & augmentée de Pièces importantes, qui n'ont point encore paru dans aucun des Recueils imprimés. Enfin, Mr. l'Abbé Lenglet du Fresnoy, qui en a la direction, promet d'y joindre tout ce qui dépend d'un Editeur attentif, sans même publier les Explications Grammaticales, nécessaires à ceux qui n'entendent pas les anciens termes de la Langue Françoisé.

G E N E V E.

Les Libraires Cramer & Philibert sont occupés à perfectionner l'entreprise d'une nouvelle Edition de *M. T. Ciceronis Opera, cum doctissimi Commentariorum a J. d'Olivet*, en IX Tomes in Quarto, sur l'Edition qui en a été faite à Paris, & qui a eu un heureux succès. Celle qu'on annonce ici ne le cédera en rien à celle de Paris, elle la surpassera même à divers égards, & on pourra l'avoir à meilleur marché. Mr. l'Abbé d'Olivet a bien voulu se charger d'y faire lui-même quelques changemens, qu'il a cru nécessaires. Un autre avantage de cette Edition, c'est que les Notes, qui se trouvent à la fin de chaque Volume dans celle de Paris, seront toutes placées au bas des pages, où elles ont du rapport, arrangement fort utile. Joignez à cela qu'on l'imprime avec des Caractères neufs, & sur du beau Papier. Quant à la Correction, on en aura un soin tout particulier, jusques-là même que les Libraires s'engagent de rimprimer les feuillets où il y aura des fautes.

Marc-Michel Bouquet, Libraire, qui nous a donné depuis peu une belle Edition, en quatre Volumes in Quarto, de toutes les Oeuvres du fameux Mr. Bernouilli, publie actuellement en trois Volumes, dans le même format, un Recueil des Opuscules de Mr. Newton, sous le Titre suivant: *Isaaci Newtoni Opuscula Mathematica, Philosophica & Philologica; accessit Commentariolus de visa Aëtheris*. Mr. Castillionneus, Editeur de cet excellent Recueil, entrepris avec l'approbation de la Société Royale de Londres, l'a enrichi non-seulement d'une Préface, d'une ample Vie de l'Auteur & d'une Table des Matières de tout l'Ouvrage; mais il a aussi traduit lui-même en Latin plusieurs Pièces qui étoient en Anglois, & qui se trouvoient dispersées en divers endroits & dans des Ouvrages de grand prix. C'est un grand avantage, d'avoir toutes ces Pièces en Latin; & ce n'en est pas un moindre de les avoir ainsi toutes réunies, puisqu'il seroit très difficile de les rassembler en un Corps, & qu'on ne sauroit même le faire qu'à grands fraix. On laisse à juger de l'utilité & de la commodité de cette Edition, qui est aussi enrichie de 64 Figures en taille-douce, qui sont nécessaires.

Le même Libraire se propose de donner un autre Ouvrage, qui ne sera pas moins du gout du Public. C'est le *Commercium Litterarium inter G. G. Leibnitium & Joh. Bernouillium in varias Philosophia Partes*. Cet Ouvrage formera deux Volumes in Quarto, & sera enrichi de Figures.

Mr. Abraham Ruchat, Professeur en cette Ville, ayant achevé son Ouvrage sur *Job*, en a envoyé le Manuscrit à un Homme de Lettres de la Ville de Leyde.

Leyde, pour le faire imprimer. C'est une Traduction toute nouvelle, accompagnée des Notes Françaises & Latines, & d'une Dissertation Préliminaire. Cet Ouvrage est tout-à-fait digne de l'attention du Public, & on ne peut que savoir bon-gré à ceux qui consacrent leurs veilles à l'éclaircissement de l'Écriture Sainte, pour en faciliter l'intelligence à tous les Chrétiens, & leur en rendre la lecture agréable & utile. La piété de Mr. *Ruchat* l'a porté à entrer dans cette pénible, mais glorieuse carrière. Il est résolu d'y travailler avec toute l'application & la diligence possibles. Il s'est proposé de commencer par les *Hagiographes*. Sa Version sera accompagnée de Notes amples. Il y en aura de Françaises pour l'usage de tous les Lecteurs. Il y en aura à part des Latines pour les Gens de Lettres. Ces dernières rouleront sur les mots difficiles du Texte. Il y joindra des Dissertations relatives aux Matières du Livre. Ce Savant est d'autant plus en état de réussir, qu'il est profond Théologien, & que depuis sa tendre Jeunesse il a cultivé l'étude de la Langue Hébraïque, dont il publia même une Grammaire à *Leyde* dès l'an 1707. Il est déjà assez avancé dans son entreprise. Mais il juge à propos de pressentir le gout du Public par le Livre de *Job*. La Préface est suivie d'une longue INTRODUCTION, qui répond très solidement à quantité de questions importantes que l'on fait sur cet ancien Livre. Tout l'Ouvrage pourra former un *in Quarto*, d'une raisonnable grosseur. Le célèbre Mr. *Schultens*, qui a publié en Latin un Commentaire incomparable sur *Job*, & qui est le premier Homme de l'Europe pour la connoissance des Langues Orientales, a eu occasion de parcourir ce Manuscrit. Et a témoigné en faire un cas extraordinaire.

On voit ici un petit Volume qui renferme bien des choses curieuses, c'est CHRISTIANI AUGUSTI HAUSENII, *Prof. Mathes. ord. in Acad. Lipsiensis*, NOVI PROPECTUS IN HISTORIA ELECTRICITATIS. Cet Ouvrage publie de très belles découvertes, qui devrout aider dans la suite au Système de l'Electricité. Jusqu'à présent on n'a guère eu que l'Histoire des Expériences faites sur ce Phénomène de Physique. Si on a pendant quelque tems d'aussi excellens Observateurs que ceux que l'Angleterre nous fournit, & que ce Professeur de Leipzig, il est à espérer qu'on parviendra enfin à donner des Règles fixes sur cette matière. L'Ecrit dont je parle ouvre déjà la voie à quelques-unes.

Mais il y a une Addition au Titre, & ensuite un Eloge Historique composé par l'Editeur, qui annonce une nouvelle fâcheuse pour la République des Lettres, c'est la mort de l'Auteur. Il est à souhaiter que d'autres achèvent heureusement la carrière Philosophique dans laquelle il avoit fait de grands progrès.

Un célèbre Professeur d'Utrecht, qui avoit écrit en faveur de la *Pragmatique Sanction*, & de sa *Garantie*, a continué depuis peu à traiter cette matière. Voici l'Ouvrage dont il s'agit; ABRAHAM WIELING *Jurisconsulti & Antecessoris*, DE JUSTITIA SANCTIONIS PRAGMATICÆ DIVI CAROLI VI. IMP. AUG. ORATIO ALTERA, *habita in Auditorio Maximo, a. d. 21. Octobr. 1743. Quam Jus Publicum Romano-Germanicum profiteri inciperet. Trajecti ad Rhenum, apud Joannem Broedelet.* Minerve vient à plus d'un égard

égard au secours de la Reine de Hongrie. Tout en
insultant les Dames du premier rang, dans les
Ouvrages de leur Sexe, on l'a vue leur inspirer le
doble désir de soutenir les intérêts de cette Reine
par leurs propres Trésors, & désir qu'il n'a pas tenu
à ces Dames de faire accepter. On l'a vue couvrir
les Armées Autrichiennes de la terrible Egide, &
animer les Troupes Alliées d'un courage victo-
rieux. Elle pousse aussi les Gens de Lettres à s'ef-
cimer pour l'Héroïne du Siècle. Dans tous les ordres
il se trouve des Chevaliers qui veulent rompre une
lance à l'honneur de cette incomparable Princesse.
Les Savans descendent *in arnam*. En voici un
d'Utrecht même, qui prouve, on ne peut pas
mieux, la Justice & l'Équité de la Pragmatique
Sanction, 18, par conséquent l'obligation où les
Puissances, qui ont garanti cette Pragmatique, sont
d'aider la Reine de Hongrie de toutes leurs forces.
Rien n'est plus solide que ce qu'il a publié sur ce
sujet. La vaste Érudition de ce célèbre Professeur est
secondée d'un si beau génie, que c'est un Tenant
très capable de prêter le colet à tous ceux qui ose-
ront méfuser leur épée, je veux dire leur plume,
contre la sienne. Il a ajouté à cette Harangue une
simple Copie de neufs Versets du Chapitre quin-
zième du premier Livre des Macchabées, à com-
mencer depuis le Verset vingt-sept. Il n'y ajou-
te aucune Réflexion. Il laisse au Lecteur le soin
d'en faire l'application. Son silence est trop énergi-
que pour que nous ne l'imitions pas.

M A T E.

P. de Hondt, Libraire, a imprimé les Livres
suivans. Mémoires pour servir à l'Histoire de l'Es-
prit & du Cœur, par Mr. le Marquis d'Argens.
Cham-

Chambellan de Sa Majesté le Roi de Prusse, & par Mademoiselle C * * *. Tome Premier. Cet Ouvrage rassemblera plusieurs Pièces d'un genre très différent; il y aura des Réflexions Métaphysiques, des Dissertations Physiques, des Lettres Critiques, des Romans écrits dans le gout des Nouvelles; enfin chacun pourra trouver dequoi s'y amuser. Il paroitra tous les trois Mois un Volume de ces Mémoires. Dans le premier il y aura des Réflexions sur les Passions; un petit Roman; une Dissertation sur les Douceurs de la bonne Société; cela appartient au cœur. Dans ce même Volume on placera un Discours sur la Propagation du Feu, où l'on examinera les six Ouvrages qu'a fait imprimer sur ce sujet, en dernier lieu, l'Académie des Sciences de Paris. Ce morceau, ainsi qu'une Lettre Critique sur les Pédans, appartient à l'Esprit. Dans les trois Tomes suivans on trouvera trois Dissertations, une sur l'Air; l'autre sur l'Eau; la troisième sur la Terre; ce qui joint à la première sur le Feu fera une espèce de Cours de Physique Expérimentale.

Nouvelle Traduction en Vers & en Prose de la *Consolation Philosophique de Boëce, avec des Remarques Historiques & Critiques*, par Mr. de Francheville, Conseiller du Roi de Prusse, Membre de l'Académie Royale des Sciences de Berlin, & chargé par Sa Majesté, de l'Administration des Arts & des Manufactures. Cet Ouvrage est dédié au Grand Maître des Loges des Maçons d'Angleterre, & à toute la Fraternité Maçonique. 2 Vol. 8.

Mémoires du Comte de Guiche, concernant les Provinces-Unies des Pays-Bas, depuis 1665 jusqu'au 15 de Juin 1672. Ouvrage qui sert de Preuve & de Confirmation aux Lettres & Négociations de Mr. le Comte d'Esbrades, & aux Mémoires de Mr. Aubery. In 12.

A R T I.

Janvier, Février & Mars, 1744. 237

ARTICLE IX. NOUVELLES ACADEMIQUES.

Liste des Professeurs de l'Université d'UPSAL.

Chancelier, le Comte CHARLES GYLLENBORG.
Vice-Chancelier, l'Archevêque du Royaume Erië
Benzelius, Docteur en Théologie.

LES PROFESSEURS EN THEOLOGIE SONT :

Messieurs

Olaüs Celsius, Docteur en Théologie.
Eric Melander, Docteur en Théologie.
Matthias Asp.
Magnus Beronius.

LES PROFESSEURS EN DROIT SONT :

Messieurs

Daniel Solander, Professeur du Droit de
Patrie.
André Berch, Professeur d'Oeconomie.

LES PROFESSEURS EN MEDECINE SONT :

Messieurs

Nicolas Rosen, Docteur en Médecine, Pro-
fesseur d'Anatomie, Affecteur du Collè-
ge Royal & Médecin du Corps du Roi.
Charles Linneus, Docteur en Médecine
& Professeur de Botanique.

LES

LES PROFESSEURS EN PHILOSOPHIE SONT :

Messieurs

André Greenwall, Professeur de Morale,

Elié Frondin, Professeur d'Histoire.

André Boberus, Professeur pour l'Hébreu.

Samuel Klingensharna, Professeur de Mathématique & Associé des Sociétés de Londres, de Berlin & d'Upsal.

André Celsius, Professeur d'Astronomie, & Associé des Sociétés de Paris, de Londres, de Berlin & d'Upsal.

Pierre Wlin, Professeur de Philosophie Théorique.

Gabriel Mathesius, Professeur pour le Grec.

Pierre Ekerman, Professeur d'Eloquence.

Jean Ilme, Professeur du Roi & de feu Mr. Skytte, en Politique & Eloquence, & Associé de la Société d'Upsal.

Arvid Arrhenius, Professeur de Poësie.

LES PROFESSEURS EXTRAORDINAIRES SONT :

Messieurs

Bogabert Hallenius, Ajoint de la Faculté Théologique.

Larsen Hyman.

André Norrelins, Bibliothécaire.

Liste des Professeurs de LUNDEN en SCANIE.

Chancelier, le Comte JEAN GYLLENBORG.

Vice-Chancelier, l'Evêque de Lundon; *Nenri Benzelins*, Docteur en Théologie.

LES

Janvier, Février & Mars, 1744. 239

LES PROFESSEURS EN THEOLOGIE SONT :

Messieurs

Jean Engström.
Ambroise Westring.

LES PROFESSEURS EN DROIT SONT :

Messieurs

David Neermann, Professeur du Droit
de Patrie.
Arvid Mollén, Professeur du Droit Na-
turel & des Gens.

LES PROFESSEURS EN MEDECINE SONT :

Messieurs

Gustave Harmens, Professeur de Physique.
L'autre chaire est vacante.

LES PROFESSEURS EN PHILOSOPHIE SONT :

Messieurs *Daniel Mouldé*, Professeur en Mathéma-
tique.

Nicolas Oelreich, Professeur de Philosophie
Théorétique.

Nicolas Stobæus, Professeur de Poësie &
d'Eloquence.

Pierre Filenius, Docteur en Théologie
& Professeur pour l'Hébreu.

Sueno Bring, Professeur d'Histoire.

Jonas Vahling, Bibliothécaire.

T A B L E

T A B L E

D E S

A R T I C L E S.

I. RECHERCHES PHILOSOPHIQUES <i>sur la nécessité de s'assurer par soi-même de la Vérité, &c.</i> Par Mr. de St. HYACINTHE.	3
II. HISTOIRE ROMAINE <i>depuis la Fondation de Rome jusqu'à la Bataille d'Actium, &c.</i> Par Mr. ROLLIN. Tome IX.	59
III. OUVRAGES divers de Mr. de MAUPERTUIS.	77
IV. LETTRE à Mr. * * * <i>sur l'Oracle de JACOB, Gen. XLIX, 10, &c.</i>	94
V. TRAITE' PHILOSOPHIQUE des LOIX NATURELLES, &c. Par RICHARD CUMBERLAND.	141
VI. LETTRES de CALVIN à JAQUE de BOURGOGNE, <i>Seigneur de Falais & de Bredam, &c.</i> imprimées sur les Originaux.	162
VII. RELATION <i>circonstanciée</i> des MISSIONS du TRANQUEBAR.	188
VIII. NOUVELLES LITTERAIRES.	222
IX. NOUVELLES ACADEMIQUES.	237

BIBLIOTHÈQUE
RAISONNÉE
DES OUVRAGES
DES SAVANS
DE L'EUROPE.

Pour les Mois

D'AVRIL, MAI & JUIN.

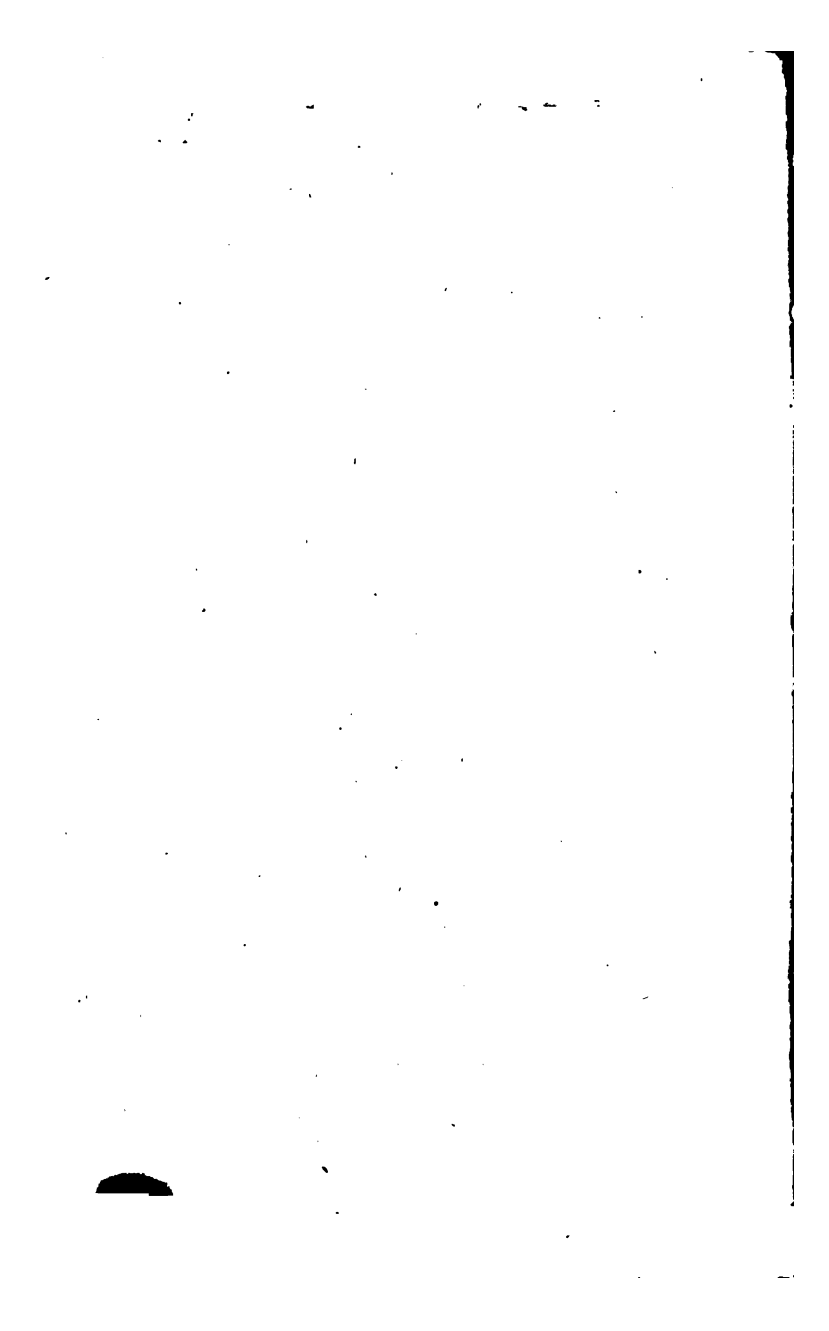
1744.

TOME TRENTE-DEUX.

Seconde Partie.



A AMSTERDAM,
Chez J. WETSTEIN.
MDCCXLIV.



BIBLIOTHEQUE

RAISONNÉE

DES OUVRAGES DES SAVANS

DE L'EUROPE.

Pour les Mois d'Avril , Mai
& Juin, 1744.

ARTICLE I.

SUITE de la RELATION *circonstanciée*
des MISSIONS du TRANQUEBAR.

APrès avoir donné dans l'Article VII de la Partie précédente de cette *Bibliothèque*, autant que l'espace a pu le permettre, une description du Pais, des Mœurs, & des Coutumes des Habitans du *Tranquebar*, nous allons faire part au Lecteur du motif & du succès d'une *Mission*, qui fait honneur à la Religion Protestante. C'est dans ce Pais, qu'est situé *Tranquebar*, ou *Taragu-Wadhi*, Colonie Danoïse, avec un Château fortifié, lequel *Offe Giedde*, Gentilhomme de cette Nation, a acheté des Princes de *Tanja-our* en 1621, &
Tom. XXXII. Part. II. Q 2 que

que les Rois de Danemarc ont possédé du depuis. La Ville contient environ quinze mille Ames, la plupart Payens, ou Catholiques Romains. On en trouve un plan exact dans la *Continuation* XXIX.

C'est là que la piété de *Frédéric IV* établit une Mission, dont les progrès deviennent tous les jours plus considérables. Ce Prince avoit le cœur pénétré d'un véritable respect pour la Religion. On sait, qu'en 1709 il montra beaucoup de répugnance à entrer en Guerre avec la Suède, & qu'il n'auroit peut-être pas profité de la déroute de Pultawa, si son Conseil de Conscience n'avoit pas prononcé pour la justice de sa cause. Cela paroitra foible, peut-être, & presque imbécille aux L. & aux E. La Religion du monde la plus impérieuse fléchit devant l'ambition des Princes, & leurs Confesseurs savent les tranquiliser sur la violation des Traités les plus solennels. La dévotion, qui règne dans cette Eglise, ne paroît avoir place dans les Cours, que par voie de compensation. On a assez mauvaise idée du Maître du Monde, pour croire que sa justice se paie de l'hommage rendu aux Prêtres, & qu'elle entre en composition avec les Princes pour des Vœux & pour des Fondations, lors même qu'ils viennent de profaner son redoutable nom, qu'ils n'ont invoqué, que pour rendre leurs Traités frauduleux plus captieux.

Frédéric IV fut touché de voir que plusieurs milliers de Gentils vécussent sous ses Loix, sans qu'on fît les moindres efforts pour les tirer de leur aveuglement. Il rougit de voir, qu'uni-

qu'uniquement occupés du Commerce, les Protestans, par reconnoissance même, ne pensassent pas au Salut de ces Peuples, avec qui ils font un Négoces si avantageux.

Ce n'est pas que le nom de *Jésus-Christ* soit inconnu dans le Malabar. Il y a eu, depuis plusieurs Siècles, sur la Côte Occidentale, un nombre très considérable de Chrétiens de *St. Thomas* (a), de la Communion Syrienne. On ne croit pas devoir prononcer ici sur le tems véritable de leur conversion, & les Missionnaires Danois ont convaincu de fausseté cette fameuse Croix, qu'on prétend avoir trouvée auprès de *St. Thomé*, & dont on a publié la description à Lisbonne, en 1722. Ils ont démontré, que les noms des Rois *Pandijen* & *Choren*, qui paroissent dans l'inscription, sont plus anciens que *Jésus-Christ*. Ces Chrétiens Syriens sont divisés en deux Communions. Une grande partie a été assujettie par les Romains, dans le tems que les Portugais étoient maîtres de Cochin: il y en avoit près de soixante & dix Eglises de réunies à celle de Rome, & leur Chef, dans ces derniers tems s'appelloit *Mar-Gabriel*; mais *Mar-Thomé*, venu d'Antioche, se souleva contre eux, au péril de sa vie, *Mar-Gabriel* ayant envoyé des Assassins, pour le tuer dans sa maison. Un autre *Mar-Thomé* lui a succédé, & cette ancienne Eglise a recouvert une partie de sa liberté. Ils ne croient point aux Images, ils rejettent la

Tran-

(a) C'est l'Histoire de ces Chrétiens qu'a écrite Mr. de la Croze.

Transubstantiation , mais ils ont adopté le Dogme d'*Eutychius*.

La Métropole de ces Chrétiens est tout près de *Madras* ; c'est la fameuse Montagne de *S. Thomé* , où les Chrétiens de la Côte Occidentale vont faire leur dévotion , quoique ce soit un voyage dangereux de soixante journées. Ce Lieu Saint est encore au pouvoir des Portugais , quoique chassés de leurs Etablissmens sur la Côte de *Choromandel*. Un Evêque Romain y réside , mais depuis quelques années les divisions de son Troupeau l'ont empêché d'y faire sa demeure.

Plus près de *Tanquebar* , & dans la Ville même , il y a d'autres Chrétiens infiniment plus nombreux. Il y a plus de cent ans que les Missionnaires Romains se sont établis dans les Royaumes de *Tanja-our* & de *Madurei* : & dans celui-ci le nombre des Convertis monte à près de 100000 Ames , réunis dans 58 Diocèses , & autant d'Eglises. Leurs principales Missions se sont établies à *Aur* , & à *Elacuridchi* , à peu de distance de *Tanja-our* ; & *Pondichéri* est toujours bien fourni de Jésuites François , qui s'appliquent à la conversion des Gentils du domaine de France. Il y a encore douze autres Missions dans le *Madurei* & *Garaat*.

Il ne faut point être scandalisé de ces nombreuses Conversions. Elles ne méritent , ni par leurs moyens , ni par leurs effets , que les Protestans en soient jaloux. Je pense qu'on en peut croire les Missionnaires Danois , quoiqu'ils soient d'une Communion différente. Leur rélation ressemble trop bien à l'état de l'Eglise Catho-

Avril, Mai & Juin, 1744. 247

Catholique, en Italie & en Espagne, pour paroître contrefaite.

Ces prétendus Néophytes ne reçoivent aucune instruction de leurs Prêtres, ils n'entendent pas parler de l'Evangile, dont la lecture est expressement défendue. Les Missionnaires ne prêchent jamais, & n'apprennent que fort rarement la Langue du Pais. La Messe & tout le Service Divin s'y fait dans une Langue inconnue au Peuple. Le Mystère de la Rédemption n'entre pour rien dans leurs Instructions. Il suffit d'apprendre le *Credo* & le *Pater*, & d'adorer l'Image de la *Vierge*, pour faire des Chrétiens, aussi fervens & aussi éclairés que les habitans de l'Italie ou du Portugal. Souvent, pour arondir le nombre des milliers de Convertis, on prend la liberté d'y ajouter des enfans, exposés, ou malades, & des personnes réduites à l'agonie, que des Catéchistes empiriques ont frottés d'eau à leur insu, en prononçant les Paroles Sacramentales. Souvent les Gentils ont demandé impudemment de l'argent aux Missionnaires Danois; les Romains, disoient-ils, nous en donneront, si nous voulons aller à leur Eglise.

Les Missions Romaines sont composées de Pères Italiens, mais en petit nombre, de Pères Noirs, parfaitement ignorans & incapables de donner la moindre instruction aux Gentils, & de Catéchistes Malabares.

Les Pères Blancs aiment le faste & la grandeur, si naturelle à l'Eglise de Rome. Ils paient les Magistrats pour avoir la permission de se promener sur des Eléphans. Ils se don-

nent le nom de Bramins , venus de Rome , & dont le *Kerendum* est la Langue Latine. Ils se font appeller , sans façon , *Sirâmi* & *Tam-tiran* , noms affectés à la Divinité , & que les Bramins ont quelquefois usurpés ; mais que les Missionnaires Danois ont constamment refusés. Quand ils voyagent , c'est à cheval ; un Cuifinier Bramin va à leur suite , pour soutenir la haute idée de leur rang , & la délicatesse de leur tempérament. Mais si ces Pères sont glorieux d'un côté , ils ont de l'autre d'indignes ménagemens pour les Payens. Ils ne font point de difficulté de se frotter le front , de terre jaune , comme les Bramins *Pandides* , & de porter le *Ruttirâ-tschan* , ou le Colier de Noix Sacrées , & des Pendans-d'oreille à la Bramine.

Leurs Néophites ne sont pas plus scrupuleux. Ils conservent , sans façon , la Poligamie , si agréable à la corruption humaine. Il y en a qui se font Intendans des Pagodes des Gentils , & qui servent en même tems *Ruttiren* & *Jésus-Christ*. Leurs Processions se font les mêmes jours que celles des Payens , & rien n'est plus semblable : même bruit de Tambours , & de Timbales , mêmes Danses de Masques , & même oubli de toute espèce de Culte moral dans l'une ou l'autre de ces Eglises. Il n'y a de différence , que dans les noms des Dieux , dont on promène les Images ; encore s'est-il trouvé que *Xavier* & *Mario* sont des noms assez approchans de ceux de certaines Divinités Payennes , pour être confondus par les Gentils.

Los

* Les Catéchistes de cette Eglise sont fort nombreux. Tel Missionnaire en aura trente, qui travaillent sous lui. Ce sont des Artisans, ou Médecins, qui se frottent le front de Cendres sacrées pour éviter la persécution, & qui vont par le Pais batifer par surprise, ou gagner quelque Payen, qui ne croit changer que de Dieux en devenant Catholique. *Marie*, disent ces bons Apôtres, est bien plus grande que *Jésus-Christ*, car dans le *Pater* il y a cent cinquante prières qui s'adressent à elle, & pas plus de trente-trois à l'honneur de son Fils.

Ces bonnes gens font un commerce avantageux de Reliques, qu'ils peuvent donner à bon marché; ce sont des mesures du pied de *Jésus-Christ*, prises sur du papier, où sont attachées des Indulgences de sept ans: de pareilles mesures du pied de la Vierge aparue à St. *Alfonse*, & d'autres curiosités tout-à-fait ressemblantes à celles des Contes de *Bocace*.

Ils chassent les Démons d'une manière fort simple, c'est à grands coups de bâton, méthode qu'ils imitent avec succès des Valets des Petites-maisons.

L'Imprimerie de *Goa* est négligée depuis longtems. On ne se donne plus la peine inséparable de l'instruction; &, s'il y en a eu une à la Manille dans les derniers tems, elle n'a roulé que pour un Ecrit contre les Protestans, & composé avec la bonne-foi ordinaire de l'Eglise Romaine.

Des Chrétiens de cette espèce ne font pas honneur à l'Evangile, & *Frédéric* n'en regarda pas moins le Coromandel comme un

Pais , où *Jésus-Christ* n'avoit pas été prêché encore.

Ce Prince fit partir , le 29 Novembre de l'année 1705 , Mrs. *Barthelemi Ziegenbalg* & *Henri Plafchan* , qui s'étoient consacrés à la Conversion des Infidèles. Ils étoient du choix de Mr. *Luthens* , Théologien dont la mémoire est en vénération dans le Danemarck.

Le premier de ces Prêtres , & le véritable Apôtre des Indes (a) , paroît avoir été un homme d'une fermeté inébranlable , & d'une éloquence touchante. Il avoit un zèle ardent pour la Religion , qu'il préféra à tous les ménagemens de la prudence humaine. Sujet à la Mélancolie , il étoit de ces gens , qui se donnent entièrement à une seule chose , & ne s'occupent que de l'objet qu'ils se sont proposé.

Leur Voyage fut heureux. Ils arrivèrent à Tranquebar le 9 de Juillet 1706. Là ils se virent dans un Monde nouveau , où les superstitieuses Cérémonies des Gentils se faisoient à leurs yeux , sans qu'ils y pussent opposer une seule parole.

Il falut commencer par apprendre deux Langues , le Portugais & le Malabare Tamule. Le Portugais des Indes est un jargon corrompu , unique reste des anciennes Conquêtes de cette Nation , & qui ressemble au véritable Portugais des Indes , à peu près comme la
Lan-

(a) C'est ainsi que l'appelle Mr. de la Croze , parce qu'il a traduit le premier l'Evangile en Langue Malabare , & qu'il a aussi prêché le premier le nom de *Jésus-Christ* , sans le mélange des Fables.

Avril, Mai & Juin, 1744. 251

Langue Franque à l'Italienne. C'est le Langage ordinaire des Esclaves & des Soldats de la Compagnie, dont une grande partie est composée de ces Portugais basanés, issus des premiers Conquistans des Indes, qui préféreroient souvent de rester dans le País, quand d'autres Nations s'emparotent de leurs Fortereses.

Le Malabare est très difficile pour un Européen. *Baldert* & *Geddes* ont décidé, qu'il étoit impossible de l'apprendre, à moins que d'être né dans le País. Les Missionnaires Romains ne se hasardent que rarement à entreprendre une tâche aussi pénible. En effet, comment l'apprendre ? *Mr. Ziegenbalt* ne trouva pas un seul Européen, qui sçût assez de Malabare, pour en donner une bonne Traduction, & pas un Livre qui pût servir de guide. Il ne trouva qu'un seul moyen pour s'instruire, moyen bien humiliant pour tout homme, qui auroit d'autres vues, que le service de l'Evangile. Il fit marché avec un Maître d'Ecole Malabare, & se vint asséoir au milieu d'une troupe d'enfens, qui y aprenoient à lire & à écrire. Là il apprit à écrire sur le sable, des caractères, dont il apprenoit le son, mais dont le sens lui étoit inconnu, & il se soumettoit aux mêmes tâches, que cette jeunesse toute nue avoit à remplir. Quelle simplicité ! Qu'il faut être ferme pour s'y résoudre ! Car rien ne repugne plus à l'orgueil naturel des hommes, que ce qui jette sur nous le mépris & le ridicule.

L'ardeur de *Mr. Ziegenbalt* étoit si grande, qu'en moins d'une année il étoit parfaitement

ment le Malabare, & que les Savans du Pais admirèrent l'élégance de sa diction. Dès lors, en 1708, il s'appliqua à la Traduction de l'Évangile, qu'il acheva en 1711, & fit imprimer à Tranquebar en 1714. Il composa encore un Dictionnaire Malabare de 20000 mots, & un autre, où il avoit rangé 17000 mots tirés des Poètes. Dès qu'il sçut parler, il ne se servit de ce nouveau talent que pour la propagation de la Foi Chrétienne. Il alloit aux Fêtes Payennes, aux Pagodes, auprès des Vivers sacrés, & par-tout où s'assembloient les Gentils. Là il confondoit les Bramins, en leur représentant le ridicule de leurs Dieux, & il excitoit l'admiration des Payens, qui n'avoient jamais entendu parler un homme, comme parloit ce Prêtre Tudesque. Souvent même les principaux Savans, Payens & Mahométans, s'assembloient en conférence réglée, & disputoient dans les formes avec lui. La pureté de la Morale Chrétienne a un brillant, qui frappe les cœurs les plus barbares. On voyoit des *Pandarams*, des *Lewis* ou Curés Mahométans, & des *Bramins* même céder à la force de la Vérité, & ne répondre qu'en bégayant. Tous ces entretiens sont imprimés sur des copies, que Mr. *Ziegenbalg* faisoit tirer sur les lieux mêmes, & ils font honneur à l'éloquence mâle de ce Missionnaire.

On fait que les Mahométans sont presque incorrigibles, & qu'il y a peu d'exemples de conversion parmi eux. Leur Religion, dépouillée d'un peu de fabuleux, qu'ils tournent du côté de l'Allégorie, n'est pas assez déraison-

Connable, pour qu'ils aient à en rongir. Ils croient qu'il y a un Dieu, ils prétendent l'honorer, & soutiennent que cela suffit. Leur erreur fondamentale, c'est de ne pas reconnoître l'extrême corruption de l'homme, & de croire que l'Homme peut se réconcilier lui-même avec la Divinité. D'ailleurs une certaine splendeur extérieure de leur Religion, puissante en Europe, en Asie & en Afrique, les rend fiers, & les remplit d'un injuste mépris pour l'humble vérité de l'Evangile.

Les Malabares sont plus soumis & plus dociles. Ils venoient de toutes parts entendre la véritable Loi, comme ils l'appelloient eux-mêmes. Les Bramins mêmes recevoient avec douceur l'instruction des Missionnaires, & jusqu'aux reproches qu'on leur faisoit sur leur criminelle indifférence pour le Salut de leurs Peuples. Ils avouèrent plus d'une fois, qu'ils étoient destitués de la véritable Sagesse, & que leur Cérémonies & leur Culte n'avoient d'autre but, que l'entretien de leurs Familles. Quelle humilité dans des Prêtres ! Que de tourmens & que de supplices n'inventeroit-on pas, pour punir l'insolent, qui feroit un pareil reproche aux Princes de l'Eglise de Rome, plus mondains, sans comparaison, que les Bramins mêmes.

Mr. *Ziegenbalg* & Mr. *Plutschau* éprouvèrent bientôt, qu'il leur étoit facile de vaincre, mais qu'ils ne faisoient point de conquêtes.

Mr. *Bourguet* (a), dans une Lettre remarquable

(a) Dans le second Tome des *Amanitates Literariae*, de Mr. *Schellhorn*.

quable, qu'il adressa à Mr. *Ziegenbalg*, leur conseille de commencer les Conversions, par une Démonstration Physique de l'existence de Dieu.

Cette conviction ne manque pas aux Payens, & d'ailleurs il ne s'agit pas de les confondre, il faut les corriger. C'est-là la grande difficulté dans les Conversions, & la véritable différence du travail des Missionnaires de Rome & de Tranquebar. Les Romains ne pensent qu'à persuader, les Protestans veulent instruire & rendre meilleur.

Tous les jours Mr. *Ziegenbalg* apprenoit, par une triste expérience, que ces Hommes si touchés de ses Harangues, si persuadés de la beauté de la Morale Chrétienne, n'en restoit pas moins Payens pour cela. Il faut plus qu'on ne pense pour arracher à un cœur corrompu, ce qui faisoit ses délices, & faire résoudre un homme, naturellement indolent, à s'exposer à la haine des siens, à la pauvreté, & à se priver de ses vices favoris, uniquement à cause que sa conscience est convaincue. Les Malabares terminoient ordinairement leurs conversations, en avouant qu'ils étoient des Pécheurs & des ignorans; que Mr. *Ziegenbalg* annonçoit le véritable chemin du Salut; mais qu'ils ne pouvoient pas s'y engager, & que ce n'étoit pas le seul qu'il y eût; que quel que fût le culte extérieur, on pouvoit plaire à la Divinité par la Charité & par les bonnes Oeuvres, & qu'enfin ils vivoient dans un siècle de fer, où il étoit impossible de s'empêcher d'être méchant.

Ces

Ces tristes expériences engagèrent Mr. *Ziegenbald* à tenter une autre méthode, inconnue aux Missionnaires Romains, & qu'ils ne sauroient concilier avec leur faste. Il projeta de prendre des mains de l'innocence, des Enfans, dont le cœur n'auroit pas encore eu le tems de se gâter, & de ne les quitter qu'entre les bras de la véritable Religion. En un mot, Mr. *Platshan* & lui affichèrent publiquement, qu'ils tiendroient *gratis* des Ecoles, où toute sorte d'Enfans seroient admis à apprendre à lire, à écrire, à compter, & le reste des petits ouvrages de l'enfance. Le concours de ces Ecoles fut surprenant. En 1714 il y en avoit 21 dans la Ville & dans les environs, & 575 Enfans y étoient instruits. Dans ces commencemens, où les Missionnaires n'avoient pour aides que des Régens Payens, ils ne purent apprendre aux Enfans, que la Morale, & des Sentences choisies tirées de la Bible, dont la beauté plaisoit aux Gentils mêmes. Mais peu à peu ils trouvèrent moyen de convaincre leurs Maîtres d'Ecole, & de gagner les Enfans; & ce fut cet établissement, qui contribua le plus au progrès de l'Evangile. Les Malabares mêmes admiroient la charité, qui animoit ces illustres Maîtres d'Ecole, & la compoient entre les meilleures Oeuvres.

On ne s'en tint pas aux Ecoles. Mr. *Ziegenbald* entra en correspondance avec des Bramins & des Pandarums, à qui il annonçoit la voie du Salut, & qui en récompense lui détailloient leur misérable Mythologie. Il y a deux Livres entiers de ces Lettres, qui sont fort

fort curieuses & fort instructives. On y voit le génie de la Nation , peint des mains de la Nature même. Il se chargea encore des Catéchismes publics pour les Esclaves & pour les Enfans des Chrétiens , & n'épargna rien pour éclairer ces pauvres gens , qui avoient été élevés dans l'ignorance , faute de Pasteurs & d'Ecoles. Mrs. *Ziegenbalg*, *Schulze*, *Prefrier*, & quelques autres de leurs Successeurs, ne se contentèrent pas du travail sédentaire des Ecoles, des Catéchismes & des Conférences ; ils firent plusieurs voyages dans l'intérieur du Pais, avec beaucoup de peine, & annoncèrent l'Evangile dans des lieux , où il étoit entièrement inconnu. Car , est-ce l'Evangile , que prêchent les Missionnaires Romains ? Sont-ce des Rosaïres, des *Ave Maria*, des Images, que *Jésus-Christ* est venu enseigner au monde ?

Mille & mille difficultés traversèrent leurs pieux travaux. Le premier obstacle vint de la part de ceux-mêmes , qui devoient les assister. Le Commandant Danois s'opposa à la Mission, il fit tout ce qu'il put pour la faire échouer, il alla même jusqu'à la force ouverte, & fit mener prisonnier au Château Mr. *Ziegenbalg*, qui, plus ardent que son Compagnon, pouffoit les choses le plus vivement.

Il y a des préjugés chez toutes les Nations. Les Malabares ont les leurs, pas moins forts que ceux des Peuples Méridionaux de l'Europe. Même respect pour l'antiquité de leur Religion , même attachement à de frivoles Cérémonies , même confiance en des austé-
tés

és & des bonnes œuvres. Ils ont d'ailleurs une répugnance extrême pour ce qu'ils appellent *Impureté*. Leurs Savans n'objectoient aux Missionnaires, que le Vin que buvoient les Européens, les Vaches qu'ils mangeoient, la confusion des Sectes, & l'omission des Ablutions cérémonielles. Ces préjugés opéroient avec plus de force, à proportion de l'indolence naturelle de la Nation, qui écoute & répond avec docilité, mais qui n'est presque point émue par des raisons.

Les Bramins ne sentoient que trop l'excellence de notre Morale, & la décence de nos idées sur l'Etre suprême ; mais falloit-il abandonner leurs Pagodes, substance unique de ces gens-là, qui sont trop nobles pour apprendre quelque chose, toute cette confiance s'évanouissoit, & le Bramin alloit encenser ces mêmes Dieux, qu'il venoit de reconnoître pour des pierres.

La persécution a de tout tems suivi de près la prédication de l'Evangile. Les Convertis eurent bientôt à en essuier de toute espèce. Les Métiers sont héréditaires dans les Familles, dans toute l'étendue de l'Indostan. Les Gentils se firent une loi nouvelle de chasser de leur Ordre tout homme, qui se feroit Protestant ; c'est une Excommunication, qui prive tout à coup un homme de toute possibilité d'exercer son Métier & de l'assistance même de ses plus proches. C'étoient les Romains, qui avoient inventé cette peine nouvelle, sous prétexte que les Néophytes de Tranquebar étant, pour la plus grande partie, des Pareics ; ceux qui

s'y joindroient d'entre les Ordres les plus nobles, dégénéreroient de leur naissance, & deviendroient Pareics eux-mêmes.

La force du préjugé est si grande, que les Ordres inférieures se soumettent sans répugnance aux orgueilleuses distinctions, qui les assujétissent aux Tribus les plus nobles, & qu'à présent même, que plusieurs milliers de Gentils ont reçu l'Evangile, on n'a pas osé donner les Ordres à un Catéchiste, qui s'est distingué par ses travaux, uniquement, parce qu'il étoit *Pareic*, & que les *Sattires* n'auroient jamais reçu la Communion de ses mains.

Cette persécution alla bien plus loin chez les Romains. Il est vrai que les Payens détruisirent l'Ecole de *Tilleârhi*, quoiqu'elle fût bâtie sur les terres du Danemarc; mais les Romains ne s'en tinrent pas là. Dès que la Mission Danoise fut un peu connue dans le Païs, *Beschi*, Missionnaire d'*Elacouritchi* publia, qu'on eût à ne pas parler aux Hérétiques, & commanda d'en chasser à coups de bâtons les Catéchistes. Il fit bruler les Livres Protestans, & les noms de quelques personnes de sa Communion, qui avoient reçu la Communion à *Tranquebar*. Quand la Version de l'Evangile fut imprimée, il eut la bassesse de répandre, qu'on y permettoit de se marier à sa propre Sœur, parce qu'on avoit retenu, dans l'*Epiître aux Corinthiens*, les termes mêmes de *St. Paul*. On répandit des calomnies ridicules contre *Luther*, qui étant un des douze Disciples du Pape, s'étoit revolté, disoit-on, parce qu'on l'avoit voulu punir du viol d'une Vierge.

Ils

! Ils ne s'en tinrent pas encore là, ils aiment trop le sang des Hérétiques, pour ne pas le répandre, par-tout où ils peuvent être les Maîtres. A *St. Thome* ils surprisent un des Néo-phytes Protestans, & le mirent aux fers, pour en décorer un *Auto-da-Fé* à *Goa*. Les Mahométans, sur les terres desquels ils commettoient cette cruauté, en eurent avis, par bonheur, & délivrèrent cet infortuné. *Rajamairken*, ce zélé Catéchiste mangua plusieurs fois d'être assassiné par des troupes de Romains séditeux, qui avoient leurs Catéchistes à leur tête. Son père perdit la vie dans un autre tumulte, excité par cette fureur, qui distingue l'Eglise de Rome. *Jesul*, Catéchiste Protestant, ne sauva, qu'avec peine, la vie des mains de ces meurtriers, qui le laissèrent pour mort sur la place.

Les voyages par le Pais ont de grandes difficultés. Le Roi de *Tanja-our* est extrêmement jaloux de tout Blanc, qui passe sur ses Etats. A chaque Village on trouve des Péagers, qui rançonnent impitoyablement les Européens; ils font plus, ils les arrêtent, jusqu'à ce qu'à force d'argent on ait obtenu leur élargissement de la Cour de *Tanja-our*, ce qui ne s'obtient jamais, qu'à force de présens. Les Sables brûlans, l'ardeur d'un Soleil beaucoup plus violent que le nôtre, & le manque de vivres à l'Européenne, sont autant d'obstacles encore, qui sans être insurmontables, ne laissent pas que de rebuter.

Le manque d'Ouvriers en est un plus grand encore. Qu'est-ce que pouvoient faire deux

hommes parmi tant de milliers de Payens, qui ne se rendoient qu'un à un, & après avoir été vingt fois convaincus. —

Enfin, la pauvreté même de la Mission en retardoit les progrès. Il faut absolument nourrir les enfans des pauvres, si on prétend les instruire; & les Catéchumènes, obligés à rester près de deux mois à *Tranquebar*, pour recevoir une instruction, qui leur est si nécessaire, ne sauroient y vivre, que par les bienfaits de la Mission. Dans les huit premières années, la pauvreté des Missionnaires fut extrême; elle les mit hors d'état d'entreprendre la moindre chose, qui demandoit des dépenses. Ils n'avoient que leur pension de 200 écus, dont plus de la moitié étoit employée à soutenir l'Ecole; & les secours, qu'on leur envoyoit d'Europe, leur manquèrent par des naufrages, & par différens accidens.

Toutes ces difficultés n'étonnèrent pas un moment le zélé *Ziegenbalg*. Il avoit destiné sa vie à la conversion des Gentils, que pouvoit-il lui arriver de plus, que d'achever son Sacrifice par la mort? Les Missionnaires appliquoient la moitié de sa Pension à bâtir une Eglise, qui fut nommée *Jérusalem*, en 1707, & qui du depuis a été rebâtie dans un état plus digne du *Dieu*, qu'on y adore. Une autre partie étoit consacrée à l'usage des Ecoles, & ils ne se réservèrent guère, que ce qu'il falloit pour ne pas mourir de faim.

La bénédiction Divine seut récompenser leur constance. L'ardeur des Missionnaires à instruire les Gentils, la pureté de la Doctrine qu'ils

qu'ils enseignoient , & leurs lumières supérieures , inspirèrent aux Malabares une profonde vénération pour des Prêtres si vertueux & si éclairés. Il est vrai , qu'aucun Bramin ne s'est rendu encore à l'humble Evangile , qui met le Roi au niveau du Berger ; mais des Pandarams , des Poètes , reconnurent peu à peu la vérité de la Religion Chrétienne , & ce fut surtout le petit Peuple , qui fournit le plus grand nombre de Prosélytes.

Que les Romains n'en triomphent pas. *Jésus-Christ* lui-même ne convertit que ce qui étoit pauvre & méprisé , & les gens de la Loi ne le crurent point , quoiqu'il fût armé du pouvoir des Miracles , & de toutes les lumières de son Père céleste.

Qu'ils ne calomnient point non plus les aumônes des Protestans. Ce n'est pas pour du Ris , qu'ils achètent les Néophytes : leurs fonds sont trop médiocres pour y réussir , & l'ingénuité de leurs relations est trop grande pour ne les pas croire , lorsqu'ils rapportent les moyens dont ils se servent pour les conversions.

En 1712 il y avoit déjà 117 Gentils Malabares d'ajoutés à l'Eglise Chrétienne , & le nombre des Convertis alloit à 221. Les travaux de Mrs. *Ziegenbalg* & *Plutschau* furent bientôt connus en Asie & en Europe ; & la vénération , que s'attirèrent ces hommes Apostoliques , leur procura de tous côtés des secours aussi puissans qu'ils étoient peu attendus. Le Roi de Danemarc accorda , en 1711 , 2000 écus par an assignés sur les Postes , pour sub-

venir aux nécessités de la Mission, & souvent des présens extraordinaires en doublèrent le nombre. La piété du Roi regnant a augmenté ce fonds, si glorieusement & si Chrétienement employé.

L'Allemagne, émue par les relations, qu'on publioit à Halle, envoya de grandes sommes pour le soutien de la Mission, dès l'an 1709.

Mais ce fut l'Angleterre qui fit le plus pour la propagation de l'Evangile. Dès l'an 1709 la *Société pour l'avancement de la connoissance de Jésus-Christ*, fut trouver des mains libérales, qui assistèrent puissamment Mr. *Ziegenbalg*; & en 1713, la somme, qu'on lui envoya d'Angleterre, alla à 1194 livres sterlings, somme qui excède de beaucoup la recette annuelle entière, telle qu'elle a été depuis quelques années.

On fut charmé de voir, à la fin, les Protestans sortir de leur léthargie. On donna mille marques d'estime à Mr. *Plutschau*, qui étoit revenu en Europe, & on n'a pas manqué de combler de faveurs les Missionnaires Danois, qui, depuis ce tems-là, se sont presque toujours rendus aux Indes par l'Angleterre, & sur des Vaisseaux de cette Nation. Ce fut de-là qu'on leur envoya une Imprimerie Portugaise, qui fut prise par les François dans *Rio de Janeiro*, que Mr. *de Gué Trouin* pillâ en 1711, puis rachetée & envoyée à *Tranquebar*. Dans cette occasion 250 Exemplaires d'un Nouveau Testament Portugais, imprimé à Londres, furent dispersés parmi les Portugais du Brésil, qui la première fois pour leur

Na-

Nation, eurent une occasion de lire l'Evangile.

L'Angleterre a continué du depuis de secourir puissamment la Mission de *Tanquebar*, C'est elle qui soutient uniquement la Mission de *Madras*, commencée par Mr. *Schulze*, & celle de *St. David*, qu'y établit Mr. *Sartorius*; & , dans les dernières années, ces Missions sont devenues plus particulièrement l'objet de leur charité.

Deux Archevêques de *Cantorberi*, *Tennison* & *Wake*, donnèrent l'exemple d'une Collette; l'Université de *Cambridge* suivit ce pieux exemple, & le Roi *George I* honora les Missionnaires d'une Lettre, écrite de sa Main Royale.

On voit avec plaisir la Religion Réformée se distinguer de toutes les Communions du monde, par son desintéressement, & par l'équité, dont elle use envers les autres Sociétés religieuses. Quelle autre Eglise a jamais ouvert ses trésors pour faire réussir des conversions, qui en effet n'étoient pas pour elle. Plus modérée, plus sage infiniment, que l'autre Eglise Protestante, la Religion Réformée se considère, comme la Communion la plus épurée, sans condamner sa sœur, qui a retenu un peu trop des cérémonies & des principes de l'Eglise Romaine. Indulgente pour cette sœur Sœur, elle en entretient les Ministres à *Ebenezer*, à *Coudoulour*, à *Madras*, & n'a jamais manqué de prendre un tendre intérêt aux malheurs que l'Eglise Luthérienne a eus à effuier. Quel bonheur pour la Religion Protestante, si

cette Eglise avoit pensé de même ! Deux fois les Princes Luthériens de l'Allemagne ont laissé abîmer des Archevêques de Cologne, qui avoient embrassé la Religion Réformée ; & la Saxe aida à détrôner *Frédéric*, Roi de Bohême, uniquement parce que sa Religion ne devoit pas profiter seule de ces heureux évènements.

Mille choses manquoient alors à la Mission, & sur-tout une idée juste de leurs travaux. Mr. *Platshan* repassa le premier en Europe, il fut suivi de Mr. *Ziegenbalg*, qui alla en Allemagne, en Angleterre & en Danemarck, apprendre aux Rois & aux Conducteurs de l'Eglise le véritable état de la Mission. Il y trouva des gens de sa Communion assez envieux, pour ne lui attribuer que des vues mondaines, lui, dont le revenu étoit borné à 200 écus, dont il ne s'accordoit que la moitié, & qui pour cette somme modique avoit abandonné sa Patrie & l'Europe. Ce fut en 1714 qu'il entreprit son voyage, pendant lequel Mr. *Grundler* soutint les Ecoles. Il avoit signé, avant que de partir, une amnistie, dans laquelle il promettoit au Commandant d'oublier les persécutions, qu'il en avoit essuies, & il tint si bien sa parole, qu'à peine en trouve-t-on quelque vestige dans les relations postérieures à l'amnistie. Son voyage eut toutes les bonnes suites, qu'il avoit pu espérer. *Frédéric* lui donna audience devant Stralsund ; qu'il tenoit assiégré, & lui accorda sa protection Royale. De nouveaux Missionnaires furent choisis pour l'aider dans ses travaux. On établit,

blit, en 1715, à Coppenhague un Collège de la Propagation de la Foi, qui a eu du depuis l'inspection particulière de la Mission. Comblé d'honneurs & des charités de toutes les Nations, dont il traversa le Païs, Mr. *Ziegenbalg* revint à Tranquebar en 1716, pour y achever le Sacrifice de sa vie.

Les choses reprirent une nouvelle face avec son retour. Déjà il y avoit deux Imprimeries, car l'Allemagne leur en avoit fourni une pour le Malabare. On fit travailler les Presses pour la publication de l'Evangile, & pour des Livres destinés à la conversion des Gentils. C'étoient trois Traités fort courts, qu'on répandit par-tout. Le premier avoit pour titre: *Lettres aux Malabares*. Le second étoit intitulé: *Le chemin du Salut*; & le troisième: *Le Paganisme condamnable*. Ces Livres, & plus encore l'Evangile mis à la portée de tout le monde, firent un effet surprenant. Les Romains mêmes desobéirent pour la première fois à leurs Prêtres, & vinrent demander cet Evangile, qu'ils avoient reçu sans le connoître, pour le fondement de leur Foi.

Mr. *Ziegenbalg* se remit à la Traduction Malabare de la Bible entière, qui ne fut achevée qu'en 1725 par Mr. *Schulze*. Il catéchisa publiquement les Enfans pour forcer, en quelque manière, les Gentils à écouter l'Evangile. Il mit un ordre excellent dans tous les exercices de piété; & Mr. *Stevenson*, Ministre Anglois, qui vint voir Mr. *Ziegenbalg* à Tranquebar, parle avec admiration de la décence du Service Divin, & du bon ordre,

qu'il avoit vu dans tous les travaux évangéliques.

Le Roi l'avoit honoré du titre de Prévot, que lui seul a porté jusqu'ici entre les Missionnaires. Trois nouveaux Aides lui venoient de l'Europe, quand la mort l'enleva dans sa 36 année, le 23 de Février 1719. Mr. *Grundler*, son Aide fidèle, & qui s'étoit dévoué particulièrement au soin des Ecoles, ne lui survécut que d'un an, & n'eut que le tems de donner les ordres à Mr. *Schulze*, l'ainé & le plus actif des trois nouveaux Ministres de l'Evangile.

Ces deux morts anéantirent en quelque manière la Mission. Les nouveaux venus se trouvèrent dans le même état, où Mrs. *Ziegenbalg* & *Plutschau* s'étoient trouvés dans les premiers commencemens de la Mission. Ils furent obligés d'apprendre les Langues, & de se former un plan de leurs travaux, sans aucune assistance, que celle, qu'ils trouvoient dans les Livres de leurs Prédécesseurs. Les Ecoles se dissipèrent, parce qu'il n'y avoit plus de liaison entre les Maitres d'Ecole & les Missionnaires, qui ne pouvoient pas s'en faire comprendre. Cette langueur de la Mission dura pendant plusieurs années, & les conversions n'allèrent qu'à 28 en 1724. Mr. *Schulze* ne pouvoit pas suffire tout seul aux travaux de la Mission, qui roulèrent absolument sur lui jusqu'en 1725.

Les Romains se réjouissoient déjà de la ruine prochaine des Missions hérétiques. Mais cette joie ne dura guère, & ce ne fut que depuis

Avril, Mai & Juin, 1744. 267

puis ces tems difficiles, que l'Evangile fit les plus grands progrès.

Mr. *Schulze* s'appliqua avec ardeur à ses devoirs, il fit différens voyages sur la côte, & il entra en correspondance avec *Telungu-Raja*, Oncle du Roi de *Tanja-our*, qui lui témoigna beaucoup d'estime. La Traduction de la Bible fut faite par ses soins en 1725; & de nouveaux Ouvriers vinrent en plus grand nombre relever l'édifice chancelant de la Mission.

Dieu lut ouvrir d'autres voies encore pour la propagation de la Foi. Il inspira des Malabares, & des Malabares Romains, pour en être des instrumens utiles. L'Evangile pénétra à *Tanja-our*, par les soins de *Rajamaken*, né Romain, mais qui devint le plus zélé des Catholiques Evangéliques. *Aaron & Diogo*, tirés d'entre les Malabares se trouvèrent assez prompts à annoncer l'Evangile, pour mériter d'être ordonnés Prêtres, le premier en 1733, & le dernier en 1741. Ces Missionnaires Nationaux, étoient instruits à Tranquebar sur les fondemens de la Foi, & sur les devoirs Apostoliques d'un Pasteur. On les faisoit passer par différens degrés jusqu'à des Emplois plus difficiles, & plus honorés. On les fournis de Sermons traduits en Malabare, & *Diogo* apprit assez d'Allemand, pour pouvoir profiter des excellens Ouvrages de Théologie Pratique, qui ont paru dans cette Langue.

De toutes parts les Bramins se trouvèrent confondus, & les Romains mêmes touchés. Ce *Beschi* lui-même, qui, en véritable Prêtre de l'Eglise Romaine, avoit commandé à
les

ses Ouailles de massacrer les Hérétiques, fut forcé par les soins charitables, que prit *Rajanaiken* pour un Catéchiste Papisste des plus envenimés contre lui, à reconnoître cette charité, dont il n'avoit pas donné l'exemple; & les Missionnaires en reçurent une Lettre, où *Beschi* leur promettoit la récompense du *Maître commun*, sous qui ils travailloient tous; ce sont là ses propres termes.

Mr. *Pressier*, nouveau Missionnaire, mais qui vécut trop peu, fut invité deux fois d'aller à Tanja-our, par le Prince *Telungu-Raja*, & il en fut reçu avec toute sorte d'estime & d'amitié. Un grand Pandaram, qui tenoit un rang distingué entre les Prêtres des Gentils, lui demanda son amitié, & l'on vit avec surprise des Bramins du premier ordre oublier le faste de leur rang, pour fréquenter les Sermons Evangéliques de la Mission. Un Prêtre Payen, prétendu Sorcier, se rendit à la vérité, en 1727, & livra aux Missionnaires les instrumens de sa fourberie.

Mr. *Dal* s'appliqua uniquement au Portugais. Il publia plusieurs Livres édifiants, traduits en cette Langue, & cent des principaux Cantiques de l'Eglise Luthérienne furent convertis en Cantiques Portugais pour l'usage du Peuple. La Mission s'étendit, & fut en état de former des Colonies. Mr. *Schulze* alla à Madras, en 1726, relever une Ecole de Charité pour les Malabares, qui avoit été commencée du tems de Mr. *Ziegenbalg*, mais qui avoit été abandonnée, faute d'Ouvriers. Là il s'appliqua à la Langue Waruge, & il y traduisit

duisit entierement la Bible en 1732.

Mr. *Sartorius* releva de même l'Ecole de *Cudalur*, que Mr. *Stevenson* avoit érigée en 1718. L'un & l'autre de ces Missionnaires virent bénir leurs travaux par des conversions, & ils aidèrent à former des Catéchistes, pour servir les Eglises des Hollandois. La Société d'Angleterre soutint seule l'une & l'autre de ces Missions.

L'Allemagne continua à assister charitablement les travaux évangéliques. Un grand nombre de personnes se chargèrent personnellement d'un ou de plusieurs Enfans Malabares, à qui ils donnoient des noms, & qu'on élevoit à leurs fraix, fraix fort médiocres, puisque, dans les tems de chereté & de famine, ils n'alloient que depuis huit jusqu'à-quinze écus par an, suivant l'âge de l'Ecolier.

Les Hollandois donnèrent à la Mission tous les secours imaginables. Mr. *van Cloon*, Gouverneur de *Batavia*, leur légua mille écus, & la recette se trouva toujours proportionnée à la dépense, qui alloit en augmentant, à mesure que croissoit le nombre des Enfans entretenus, des Bâtimens, & des Ministres inférieurs.

Deux Médecins vinrent de Halle assister les Missions, dont les morts fréquentes & subites des Missionnaires dérangoient les travaux. Mr. *Knolles*, celui des deux qui vit encore, a envoyé en Europe une grande quantité de Plantes Malabares, fort bien séchées avec leurs noms en Langue du País: nous possédons un assortiment de *Gramens* qui viennent de lui.

On

On eut même la triste consolation de voir le seul triomphe des Romains se réduire à rien. Un *Wathiâr*, ou Poète, converti par Mr. *Ziegenbalg*, ne trouvant aucune assistance auprès du Gouvernement d'alors, & étant persécuté par les Gentils, dont il s'étoit séparé, se fit Romain à *Pondichéry*. Ce fut un triomphe pour les Missionnaires de cette Eglise. Mais le même est revenu dans ces derniers tems à ses anciennes erreurs, il est actuellement Intendant d'une Pagode, & il a trahi par-là les raisons mondaines de sa conversion Jésuitique.

Le nombre des Néophytes s'est augmenté considérablement depuis 1730. Il y en eut 6252 en tout, dans les 35 années de la Mission, qui finissent le 5 d'Octobre 1742, nombre qui, sans être ou fabuleux, ou miraculeux, ne laisse pas que d'être une acquisition considérable qu'a faite l'Evangile, & une récompense proportionnée au nombre & aux travaux des Missionnaires. Ces Néophytes vivent en partie à *Tranquebar*, & le reste est répandu dans le Royaume de *Tanja-our*, où les Missionnaires ont formé cinq Diocèses ou Paroisses particulières des Gentils.

La Mission de *Tranquebar* étoit dirigée en 1742 par huit Missionnaires, deux Prêtres Nationaux, trois Catéchistes du premier ordre, & des Catéchistes inférieurs, avec des Aides à proportion.

Les Ecoles de la Ville sont en très bon ordre, & composées de près de 200 Enfans, entretenus aux dépens de la Mission, & de nouvelles Ecoles ont été établies dans le Pays de *Tanja-our*. L'Ou-

L'Ouvrage des Missionnaires est de prêcher, de catéchiser les Enfans, d'instruire les Catéchumènes pendant les six semaines ou environ qu'ils sont à Tranquebar pour se préparer au Batême. Ils s'assemblent toutes les semaines, & forment des Conférences sur l'état commun de la Mission, & où ils réunissent leurs conseils & leurs prières. Ils achèvent d'instruire les Catéchistes mêmes, & de les affermir dans la Foi, pour les rendre capables d'annoncer l'Evangile avec succès. Souvent ils font des voyages chez les Gentils, & vont les chercher dans leurs Pagodes & dans leurs Maisons de repos, pour les convaincre de la vérité.

Les Prêtres Nationaux & les Catéchistes sont plus propres à cet Ouvrage, que les Missionnaires eux-mêmes. Les Malabares y ont plus de confiance, parce qu'ils sont de leur Nation, & de leur Ordre. D'ailleurs les voyages leur sont moins pénibles, & on ne les observe pas avec la même jalousie. Leur devoir est d'aller dans le País, d'instruire les Néophytes, & d'annoncer l'Evangile aux Gentils. Ils doivent commencer à leur faire connoître l'excellence de la Foi, & les mener ensuite à Tranquebar, pour être confirmés dans la vérité par les Missionnaires eux-mêmes. On ne se hâte point de donner le Batême à la Romaine on a trop souvent appris l'illusion de ces Conversions soudaines, fondées sur une émotion passagère de la conscience. On retarde le Batême, ou on le refuse, quand on voit dans les Catéchumènes des vices dominans, ou des marques de légèreté. Les Parens Gentils sont
alors

alors tous leurs efforts , pour détourner les Disciples de l'Evangile par des menaces & par des promesses. Ils se jettent à leurs piés , & les conjurent de ne pas deshonoré leur Famille. Ils les menacent de retirer les Femmes de leurs Frères , ou les Epoux de leurs Filles , s'ils persistent dans leur résolution. Souvent cela fait impression sur des esprits foibles & peu éclairés , & on ne peut être en sûreté contre ces tentations , que lorsqu'on a reconnu , que la vérité a jetté de profondes racines dans leurs cœurs.

On a été obligé de créer des Catéchistes particuliers pour les *Suttires* , & d'autres pour les pauvres *Pareics*. Car les Ordres supérieurs ont une répugnance invincible à recevoir un *Pareic* dans leurs maisons. Tous les mois les Catéchistes envoient le Journal de leurs travaux aux Missionnaires. Ce pénible emploi ne leur raporte que 3 écus par mois , ce qui suffit à peine pour les nourrir. *Josué* , l'un des Catéchistes , est Médecin à la mode du Païs , & ce métier lui a attiré bien des douceurs de la part des Payens mêmes. Mr. *Stevenson* étoit très fondé à recommander aux Missionnaires de faire apprendre la Médecine aux Ministres de la Mission. Cet Art est absolument nécessaire. Il donne des accès dans de grandes Maisons , qui , sans la Médecine , seroient toujours fermées à un Catéchiste de la lie du Peuple , & il force à les admettre , dans le tems le plus favorable. La présence de la mort reveille la conscience , & nous convainc vivement de notre corruption : c'est alors que l'Evangile touche les cœurs les plus endurcis.

UN

Un détail ingénu de l'état de la Mission, & de la capacité des Catéchistes, est contenu dans la V, XIII, & XXIX *Continuation*. On n'y dissimule aucun des défauts des Ministres de l'Evangile, & aucune des raisons qui s'opposent au progrès de la Vérité. Si les hommes y pensoient bien, ils ne seroient jamais vains ni menteurs. Qu'on lise les *Lettres Edifiantes*, une cinquantaine de pages suffit pour nous rendre suspects cinquante de leurs Volumes.

Les noms des Missionnaires, qui ont travaillé dans les Missions Protestantes sont, *Ziegenbalg, Plutschau*, retourné en Europe, *Grundler* (a), *SCHULZE, Kistenmacher, DAL, Bosse, Pressier, Walther, Worm, Richtsteeg, OBUCH, WIEDEBROCK, KOHLHOF, Sartorius, GEISTER, FABRICIUS, ZEGLIN, KIERNANDER*. Ceux d'entre eux que nous avons distingués par des Lettres capitales, sont actuellement en vie, & travaillent dans les Missions.

Les relations, dont nous donnons l'Extrait, sont écrites d'un style simple, où cependant les éloges & les reproches sont fort ménagés. On y raporte presque toujours les propres paroles des Néophytes, ou des Infidèles. Elles sont remplies d'histoires particulières de leurs conversions, & de morts édifiantes. Qui-conque n'aime pas la piété, ou qui méprise les

(a) *Mr. Böving*, que *Mr. de la Croze* compte entre les Missionnaires, n'a été que Candidat de la Mission: il s'en est séparé par je ne sai quelle raison, & est retourné en Europe.

les aveux d'une conscience convaincue, n'edoit pas les lire. Il n'y trouveroit guère de pages qui pussent lui plaire ou le divertir. Il y a pourtant une infinité de choses curieuses, répandues dans le grand nombre de Volumes, qui composent l'Histoire de la Mission. Il y en a pour l'Histoire Naturelle & Civile des Indes, pour l'étude des Langues; pour le détail du Paganisme, pour l'état du Christianisme de l'Asie; il y a même un grand nombre de Journaux des Voyages des Missionnaires, où chacun a remarqué ce qui convenoit le plus à son tempérament & à ses études favorites.

Nous avons extrait de la plupart de ces classes, ce qui nous a paru pouvoir entrer dans un Journal, qui ne doit pas avoir des Livres entiers pour Articles. Nous finissons par quelques particularités, qui nous ont paru être intéressantes.

La Compagnie des Indes Orientales de Hollande a fait bien des choses pour la propagation de l'Evangile, mais elle pourroit faire quelque chose de plus, sans toucher presque aux immenses fonds qu'elle possède. Elle a établi, à la vérité, dans les grandes Villes, un certain nombre de Ministres, de Lecteurs, & de Maîtres d'Ecole. Elle a fait imprimer, en Portugais, le Nouveau Testament de *Juan Ferrero d'Almeida*, Profélite de cette Nation, qui, jusqu'à nos jours, n'a eu aucune Traduction de la Bible dans sa Langue. Les Hollandois ont encore fait traduire & publier la Bible en deux Dialectes de la Langue Malaye. Ils ont plusieurs centaines de mille Indiens sous leur do-

Avril, Mai & Juin, 1744. 273

déomination, qui font une profession extérieure de la Religion réformée. Dans le Ceylan, & sur-tout dans la Province de *Jaffanapatnam*, il y a un nombre très considérable de ces Convertis, & on y a établi en dernier lieu un Séminaire pour les *Cingalois*. Il en est sorti deux Propolans de la Nation, à qui les Hollandois ont conféré les mêmes honneurs, dont jouissent les Ministres. Mr. *von Imhof*, qui vient de partir pour *Batavia*, en qualité de Général des Indes, a fait les fraix d'une Imprimerie Cingaloise, établie à *Colombo*, pour publier l'Evangile dans la Langue du País.

Tous ces faits prouvent démonstrativement, que les Protestans ne méritent pas tous les reproches, que leur fait l'Eglise Romaine. Mais il reste encore un établissement à faire, digne de la charité de cette florissante Société, la plus puissante Compagnie de Particuliers qu'il y ait sur la terre.

L'Evangile manque d'Ouvriers aux Indes, & les Ministres y sont en si petit nombre, qu'ils suffisent à peine à l'instruction des Européens, loin d'être en état de se répandre parmi les Infidèles. La Mission de Tranquebar est composée de huit Prêtres Européens, & elle se plaint pourtant, avec raison, que les Missionnaires ne peuvent pas suffire au travail. C'est aparemment cette raison, qui a empêché l'Evangile de soumettre des millions d'Indiens assujettis à la Compagnie. Car, tant que nous serons Chrétiens, nous devons croire, que l'Evangile est la Parole de Dieu, & qu'une puissance supérieure est attachée à son annon-

citation, indépendamment même des talens de la Nature. Notre Culte, le plus pur qu'il y ait sur la terre, ne peut manquer de trouver chez tous les Hommes desintéressés cette approbation, que la conscience & la Nature même rend à la Vérité. Mais, pour ramener les Gentils à l'Evangile, il faut le leur annoncer; il faut des personnes savantes, d'une conduite respectable, qui s'y vouent uniquement, & qui soient soutenues par le Gouvernement, dans une aisance, & dans une dignité qui achève de rendre l'Evangile respectable aux yeux des Payens mondains, & naturellement attachés à l'extérieur.

L'Evangile a manqué jusqu'ici d'un établissement, qui lui procurât des Ouvriers de cet ordre. C'est manque d'instruction peut-être que les Cingalois, reformés pour l'extérieur, ne sont dans le cœur que des Portugais Romains, à qui des Prêtres vont porter en cachette les Sacremens, & renouveler leur Batême.

Il faudroit, pour faire de meilleurs Chrétiens, établir en Hollande un Séminaire, où cinquante, ou même cent Etudians en Théologie vécussent aux dépens de la Compagnie. Là ils apprendroient les différentes Langues des Indes, & ils iroient prêcher l'Evangile uniquement aux Payens, en différens endroits & en différens tems, selon leurs talens, ou leurs progrès dans la Vertu & dans le Savoir.

Mille pauvres Etudians d'Allemagne même seroient charmés de trouver, avec une Profession si propre à servir *Dieu*, une subsistance honnête. Et pourquoi, lorsque le parti de
l'Er-

Avril, Mai & Juin, 1744. 277

L'Erreur trouve des milliers de Missionnaires pour aller enseigner un Culte fabuleux, la Vérité resteroit-elle sans Prédicateurs? Les fonds nécessaires pour un pareil établissement ne seroient pas immenses. On voit en Hollande un nombre considérable de maisons d'Orphelins, & d'Hopitaux magnifiques, dont un seul demande peut-être plus de fraix, que le Séminaire pour les Missions des Indes.

Je n'ai plus qu'un mot à dire. Il y a dans les rélations de Tranquebar une infinité de choses sur les Langues Orientales, & sur leur Analogie avec le Grec & l'Hébreu. Ceux qui étudient ces Langues, y trouveront avec plaisir les Origines de plusieurs mots de la Langue Grèque, qui paroissent étrangers, & qu'on ne fait d'où dériver. *Tscha-bal-paa*, ou *quarante pieds*, est l'origine du mot de *Scolopendra*. *Mandragore* vient de *mard-corab*, qui signifie en Persan, *ressemblance d'Homme*. *Saccarey* est le jus des Canes de Sucre en Malabare, & *Kanthu* signifie la même chose dans un autre Dialecte. On trouve encore dans les rélations des échantillons de Lettres *Waruges*, *Péguanes*, & *Cingaloises*.

Dans la rélation de 1727 il y a un détail exact & circonstancié du Mahométisme. Dans le No. 31 il y a une Dissertation sur la *Taprobane*, d'autant plus originale, qu'elle est apuiée par des étymologies tirées des Langues du Païs, & inconnues aux *Bochards* & aux *Sauvages*. L'Histoire moderne des Indes, que nous n'apprenons le plus souvent en Europe, que 50 ans après les évènements, y est répan-

due dans différens endroits, & continuée jusqu'à nos jours. C'est ainsi qu'on y lit un abrégé des révolutions de l'Indostan, depuis 1707 que mourut le vieux *Aureng-Zeb*. *Afemschab* son fils lui succéda, qui fut détrôné par *Schab-Alemi*. Celui-ci étoit encore sur le trône en 1720. Dans les dix ans, qui s'écoulèrent, depuis 1720 jusqu'à 1730, il n'y eut pas moins de six Empereurs sur le trône; *Mones-Addin*, *Farrouch-Ser*, *Rafiel d'Aoula*, *Rafiel-Dara-Schab*, *Chaijan*, & *Mahumed-Schab*, qui dut l'Empire à la bravoure de *Tchingel-Chan*, & secoua le joug qu'avoient imposé à la Famille Royale deux Frères *Saidos*, maîtres absolus jusques là du trône & de la vie des Mogols. Ce même *Mahumed-Schab*, abandonné en 1734 par *Tchingel-Chan*, paroît être le Prince à qui *Schab-Nadir* rendit l'Empire, après s'être emparé de ses trésors.

Les Dames viennent de perdre une Couronne qui leur étoit affectée dans les Indes. Le Royaume d'*Ad-Chin*, qu'une Reine avoit gouverné dans le Siècle passé, avoit un Roi en 1727. Ses Sujets le déposèrent, & s'en étant repentis, lui offrirent de nouveau le trône. Mais il le refusa, touché de leur inconstance, & partit pour la Méque, afin d'y finir ses jours.

Les Jésuites étoient en grande faveur, comme tout le monde le sait, auprès de *Kam-bi*, Empereur de la Chine. Son fils leur fut contraire, il en relegua quelques-uns, en fit tuer d'autres, ferma les Eglises, & ne laissa aux Chrétiens, que la Ville de *Quan-tong*, où ils pussent demeurer.

Un

Avril, Mai & Juin, 1744. 279

Un autre Empereur est monté sur le trône en 1739, qui n'a point encore révoqué les ordres de son Prédécesseur. Mais les Missionnaires Romains se hazardent d'y rentrer à la file, & sous différens déguisemens.

Pour le *Tonquin*, le Christianisme y est détruit, & plus de cent mille Néophytes ont été massacrés, avec leurs Pasteurs, à peu près dans le même tems. Encore un mot pour mettre fin à l'Extrait. C'est qu'il faut lire les noms propres à l'Allemande *a* pour *en*, *ge* pour *gue*, *Scha* pour *Cha*, par-tout où l'on trouve ces caractères.

ARTICLE II.

LETTRE à Mr. P. . . . *sur un second Traité des Conformités de St. FRANÇOIS D'ASSISE avec le SAUVEUR (a).*

MONSIEUR,

Tout le monde connoit le fameux Livre des *Conformités* du Patriarche des Franciscains avec le Chef des Chrétiens. Ceux qui n'ont pas lu l'Ouvrage même en ont vu au moins des Extraits qui se trouvent dans quantité d'Auteurs différens. Il fut composé par un Cordelier, connu sous le nom de *Barthé-*

(a) Cette Lettre ayant été écrite à un Savant établi en Allemagne. On a cru, en la plaçant ici, faire plaisir à ceux qui lisent ce Journal.

Barthélemi de Pise ; qui le présenta en 1399, au Chapitre Général de son Ordre , assemblé à Assise. Il fut reçu avec des applaudissemens extraordinaires. On fut seulement embarrassé comment on pourroit marquer à l'Auteur , combien on lui savoit gré de cet admirable Ouvrage. Il n'y auroit pas lieu d'être surpris qu'un Moine de ce tems-là eût produit un semblable Livre ; mais que tout un Chapitre de Religieux ait applaudi à ce tissu d'impertinences , ou plutôt d'impiétés , c'est ce qui doit surprendre. Après avoir murement délibéré sur la manière de récompenser l'Auteur d'un parallèle si glorieux à leur Ordre , ils ne trouvèrent rien de plus convenable que de lui faire présent de l'habit complet que *St. François* avoit porté pendant sa vie , que l'on gardoit comme un dépôt précieux. Le Père *Oudin* dit là-dessus que la récompense étoit parfaitement assortie à l'Ouvrage. La crasse du Couvent frapoit également dans l'un & dans l'autre. *Dignum tali patella operculum* , dit le Proverbe. Le Froc de *St. François* étoit un couvercle convenable au plat que le Cordelier avoit présenté au Chapitre , & qui avoit été si fort de leur gout.

Après avoir attaqué *Barthélemi de Pise* , sur son misérable Livre , pour vous montrer mon impartialité , je crois devoir le justifier sur une production d'un autre genre , qu'on s'est avisé de lui attribuer depuis quelque tems. Vous savez , *Monsieur* , qu'on imprima à Genève chez *Pérachon* , il y a environ dix ans , le premier Volume d'une *Bibliothèque Ecclésiastique*.

Basile en Latin, que la mort du Libraire a fait discontinuer. A l'Article *Albizi*, on avance que *Barthélémi de Pise* eut un Fils, nommé *Humbert*, qui se fit Dominicain, & fut ensuite Evêque de *Pistoie*. Je vous avoue que je crois ce fait un peu hazardé. On soupçonne que c'est une méprise causée par la conformité de nom. Notre Auteur s'appelloit *Barthélémi Albizi*. L'Evêque de *Pistoie* étoit Fils d'un autre *Barthélémi* de la même Famille, & qui vivoit un peu après le Cordelier. Voila ce qui aura causé l'équivoque. Je crois donc qu'on ne doit le charger d'aucun autre enfant bâtard que de son *Livre des Conformités*. L'accusation ayant été faite à Genève, il est juste que la réparation d'honneur se fasse dans le même lieu.

Il m'est tombé entre les mains un Recueil d'un de vos Bibliographes Allemands, dont je dois à cette occasion vous dire quelque chose. En voici le titre: *Augusti Beyeri Memoria Historico-Critica Librorum rariorum, Lipsiæ 1734. in 8.* C'est un Catalogue raisonné des Livres les plus rares qui sont venus à la connoissance de l'Auteur, après bien des recherches, & après avoir fouillé dans les Bibliothèques les mieux assorties. Il met dans cette Classe le *Livre des Conformités*, de la première Edition, faite à Milan chez *Gerard Ponticus*, en 1510. Elle est devenue extrêmement rare. Elle l'étoit déjà du tems de *Scaliger*. Ce Savant dit quelque part qu'elle se vendoit jusqu'à cinquante écus. C'est toute autre chose aujourd'hui. On dit que le seul Exemplaire

8 5 com.

complet qu'il en reste à Paris, & peut-être ailleurs, est celui qui est dans le Cabinet de Mr. de Boze. Ce qui fait rechercher cette Edition, c'est qu'outre son antiquité, on y trouve quelques Passages singuliers qui ont été retranchés dans la suite. L'un regarde une Araignée tombée dans le Calice, que St. François avala par respect pour le Sacrement. Quelques jours après, il sentit une petite démangeaison à la Cuisse, il grata l'endroit, & il accoucha fort heureusement de son Araignée. Un autre trait curieux qui a disparu dans les Editions postérieures, c'est qu'un jour St. François, de gaieté de cœur, tua le fils aîné d'un Médecin, afin d'avoir ensuite le plaisir de le ressusciter. Mr. Beyer cite exactement ces passages qui donnent du prix à cette première Edition.

Mais dans la Notice qu'il nous donne du *Livre des Conformités*, on a remarqué quelques petites méprises. Il critique d'abord *Wadding*, qui a donné au Public les Annales des Franciscains, sur ce qu'il a mal désigné le lieu de la naissance de l'Auteur des *Conformités*. *Bartholomæus Pisanus*, dit-il, non *Albifius*, *sicuti Waddingus in Scriptoribus Ordinis Minorum ignoravit*. La Critique n'est point fondée, & le reproche d'ignorance va tout retomber sur le Censeur. L'Historien des Frères Mineurs n'a rien dit que de fort juste. L'Auteur du *Livre des Conformités*, comme je l'ai dit, s'appelloit *Barthélémi Albizi*, & il étoit de Pise. Le Critique a donc pris mal-à-propos dans *Wadding*, le nom de la Famille

mille pour celui de la Patrie de *Barthélémi*. C'est donc lui seul qui a bronché, & non l'Historien de l'Ordre.

Le Bibliographe fait ensuite des Réflexions sur le Livre même. Il en parle en bon Protestant. Il nous rapelle l'indignation que ce parallèle impie excita dans l'esprit de tous les Réformés. Il cite entre autres le jugement qu'en avoit porté l'Auteur de l'*Alcoran des Cordeliers*. „ Cependant, ajoute-t-il, les „ violentes censures, qu'essuya cet Ouvra- „ ge, n'ont pas empêché qu'il n'ait trouvé „ des Approbateurs & des Défenseurs. *Jean „ Baptiste Thiers* est de ce nombre. Il a poussé „ l'extravagance jusqu'à ôser écrire en faveur „ d'une Inscription, mise sur le grand Portail „ des Cordeliers de Reims, où l'on voit le „ même esprit qui a dicté le *Livre des Con- „ formités*. On dédie cette Eglise à l'*Homi- „ me-Dieu, & à St. François, crucifiés l'un „ & l'autre*”. Il est bon de rapporter les propres termes de notre Auteur. *Verum enim vero, quamvis Pisani factus censura, prout meruerat, vehementissima à nobis exagitaretur, non tamen casulo suo qui lamberet, derelictus est, eo enim dementiae se agi passus est Joh. Baptista Thiers, ut anno 1683 Dissertationem Gallicâ Linguâ emitteret de Inscriptione super portam Conventus Franciscanorum Durocortori Remorum extante: Deo Homini & Beato Francisco utrique crucifixo. Hac parallela ex turpi sceleratissimi Libri veneratione fluxerunt.*

Voilà, Monsieur, une méprise qui renchérit sur la précédente, qui ne regardoit que le nom

nom de *Barthélémi de Pise*. Etant aussi au fait de la Littérature que vous l'êtes, je ne doute pas que vous n'ayez d'abord senti le *qui pro quo*. Ce *Tbiers*, que l'on accuse ici d'être complice des blasphèmes du *Livre des Conformités*, & qu'on prétend qui a écrit en faveur du parallèle impie mis en Lettres d'or, sur le Frontispice du Couvent des Cordeliers de Reims, est précisément celui qui a montré le plus de zèle contre cette scandaleuse Dédicace. La Dissertation qu'on veut qu'il ait donnée au Public pour l'appuyer, l'attaque au contraire avec toute la vigueur possible. Je l'ai entre les mains, & je puis en parler avec connoissance de cause. Il est vrai que *Tbiers* n'y paroît pas sous son véritable nom. En voici le titre : *Dissertation sur l'Inscription du grand Portail du Couvent des Cordeliers de Reims; par le Sieur de Saint Sauveur, à Bruxelles, 1670*. Il en parut une seconde Edition en 1673. C'est apparemment celle qu'a voulu désigner le Bibliographe Allemand, mais qu'il date de 1683, par une petite erreur, qui n'est peut-être qu'une faute d'impression. L'Auteur de cette Dissertation y combat fortement les superstitions idolâtres des Dévots de l'Eglise Romaine. Il attaque vivement l'Inscription des Cordeliers, & il vange la cause de *Jésus-Christ*, contre *St. François*, que ces Moines avoient eu l'audace d'égalier au Sauveur. On y trouve de forts raisonnemens contre ce parallèle. On fait sentir encore par plusieurs comparaisons, combien les oreilles un peu délicates en doivent être choquées. „ Quelle association, dit-il, „ que

„ que de mettre ainsi le Patron des Fran-
 „ cisains à côté du Sauveur ! Quelle téméri-
 „ té que d'ôser avancer que le Moine a été
 „ crucifié comme le Rédempteur ! N'est-ce
 „ pas quelque chose de plus étrange que si
 „ l'on dédioit un Livre ou une Thèse au
 „ Pape, & à un de ses Camériers avec cette
 „ formule, *Utrique Sanctissimo* ? Ou au Roi
 „ de France & à un de ses Ministres, avec
 „ ces mots, *Utrique Christianissimo* ? Ces ti-
 „ tres dédicatoires ne pourroient être regar-
 „ dés que comme très offensans pour le Pape
 „ ou pour le Roi”.

On attribua d'abord cette Dissertation à *Bail-
 let*. Mais il prit soin d'informer lui-même le
 Public, qui en étoit le véritable Auteur. Il
 dit dans ses *Auteurs déguisés sous des noms
 étrangers*, que le Sieur de *Saint Sauveur* n'est
 autre que le célèbre *Thiers*. Il n'eut pas de la
 peine à persuader la chose. Cette Pièce est
 tout-à-fait dans le génie de *Thiers*. On sait
 qu'il a montré beaucoup de zèle pour épurer
 le Culte de son Eglise, & qu'il étoit l'ennemi
 déclaré des faux Saints & des Reliques suspec-
 tes. Presque tous les Ouvrages qu'il a com-
 posés ont pour but de reprendre quelques abus.
 Il a donné au Public un Traité contre les Su-
 perstitions en 3 ou 4 Volumes. On a encore
 de lui un Ecrit contre la *Sainte Larme de
 Vendôme*, qu'il publia en 1699. Il est sur-
 prenant qu'on ait pu prendre pour un Défен-
 seur du *Livre des Conformités*, & de l'Inscrip-
 tion de Reims, un Auteur qui s'est signalé
 par son courage à attaquer non seulement les
 Prati-

Pratiques superstitieuses de quelques Moines mendiants, mais qui a osé même s'en prendre à un Ordre aussi distingué & aussi éclairé que celui des Bénédictins, & qui a fait voir qu'ils étoient aussi en faute à cet égard.

On a beau écrire contre ces excès & ces abus, sur-tout des Moines mendiants, il ne faut pas se flater de venir à bout de les réprimer. Vous en trouverez la raison dans le *Dictionnaire de Bayle*, à l'Article de *François d'Assise*. „ L'Empire des pensées Monacales, tou-
 „ chant le crédit de certains Saints n'est guère
 „ diminué, dit-il, quoique les Siècles d'igno-
 „ rance aient passé. Les Prédicateurs & les
 „ Ecrivains leur donnent un pouvoir excessif,
 „ non seulement en Espagne, en Italie, en
 „ Allemagne, mais aussi en France. Les be-
 „ soins des Moines mendiants donneront tou-
 „ jours cours à ces exagérations ". Il ne
 „ laisse pas de reconnoître dans le même endroit
 „ qu'ils avoient eu de la confusion du *Livre des*
Conformités. „ Apparemment, dit-il, les Fran-
 „ ciscains auroient été plus sages, & n'au-
 „ roient pas publié cet Ouvrage, s'ils avoient
 „ prévu ce qui arriva par le moyen de *Luther*
 „ & de *Calvin*. On avoit eu l'imprudence
 „ d'en permettre l'impression, & il a fallu en
 „ porter la peine.

Cette réflexion pourroit peut-être avoir lieu en France, mais pour l'Italie & l'Espagne, je ne la crois pas fondée; il ne paroît pas que dans ces Pais-là on ait eu la moindre confusion du *Livre des Conformités*. Après la manière dont les Gens sages s'étoient récriés sur cet-

cette audacieuse comparaison, on auroit cru que personne n'auroit osé travailler de nouveau sur un semblable Plan, à moins que ce ne fût pour y apporter bien des correctifs & des adoucissmens. Cependant depuis moins d'un siècle, il a paru en Espagne un nouveau Traité sur ces raports, où l'Auteur donne tout autrement carrière à son imagination que *Barthélémi de Pise*. Au-lieu d'avoir corrigé & retranché cette première production, on l'a au contraire rendue beaucoup plus ample. Et jusqu'ou croyez-vous, *Monsieur*, que puisse être allée cette augmentation ? Vous savez que le Pisan avoit trouvé 40 raports entre *St. François* & *Jésus-Christ*. Ce seroit beaucoup, direz-vous, si l'Espagnol étoit allé jusqu'à 400. Vous n'y êtes pas encore. Quoiqu'un Zéro ajouté à 40 fasse une différence énorme, il a su y en mettre deux de plus, & il a poussé son parallèle jusqu'à 4000 Conformités. Voilà dequoi piquer votre curiosité. Je vai donc tâcher de la satisfaire en entrant un peu dans le détail de ce Livre singulier.

Je dois commencer par vous en donner le Titre. Le voici : *Prodigium Nature, & Gratie Portentum*, à Madrid, 1651, in folio. *Nicolas Antoine* en parle dans sa *Bibliothèque Espagnole*. (a). Vous jugez bien que ce *Prodige de la Nature & de la Grâce*, annoncé si pompeusement, ne peut être que le Père Séraphique *St. François*. L'Auteur Espagnol se nomme *Pierre de Alva Astorga*. Il étoit Ré-

li-

(a) *Bibl. Hispana*, Tome II. p. 133.

ligieux de l'Observance. Il se donne le Titre de Lecteur-Jubilé, & de Qualificateur de l'Inquisition. L'Ouvrage est muni d'Aprobations authentiques.

On pourroit croire que cet Auteur, en publiant ce nouveau *Traité des Conformités*, qui renchérit si fort sur le premier, avoit ignoré les violentes railleries que les Protestans en avoient faites, dès le commencement de la Réformation. Mais il paroît par sa Préface, qu'il les connoissoit parfaitement. Il ne sera pas mal de vous en transcrire quelques lignes. Il y débute par un passage de Grégoire de Nazianze.

„ *Solers & ingeniosa ad cogitanda mala im-*
 „ *pietas. Testis hujus veritatis fuit Liber ille*
 „ *aureus à R. P. F. Bartholomæo Pisano e-*
 „ *laboratus de Conformitatibus Vita Seraphici*
 „ *P. N. Francisci, ad Vitam Domini, quadra-*
 „ *ginta continens similitudines, seu parallela,*
 „ *adversus quem insurrexerunt quadraginta*
 „ *Hæretici, Lutherus, Calvinus, Alberus,*
 „ *Erasmus, &c. vocantes prædictum Librum*
 „ *Alcoranum Chordigerorum, ipsumque op-*
 „ *pugnantes impudenter, & conspurcantes ini-*
 „ *què.*

Notre Moine Espagnol avoit donc vu l'*Alcoran des Cordeliers*, cette violente Critique du *Livre des Conformités*. Il en connoissoit même l'Auteur, puisqu'il le nomme parmi les quarante Hérétiques qui ont eu l'audace d'attaquer l'Ouvrage de *Barthélémi de Pise*, cette excellente production qui, selon lui, est aussi estimable que l'or. Vous savez, Mon-

sieur,

Jeuneur, que l'Auteur de cette Critique étoit un Protestant du Pais de Brandebourg, nommé *Erasme Albère*, qui vivoit en 1531. Cet *Alcoran* parut d'abord en Allemand. On le traduisit ensuite en Latin, & en François. Il s'en est fait plusieurs Editions. Il n'est pas nécessaire de vous marquer la dernière de 1724, avec des Figures de *Picart*. Vous la connoissez, sans doute.

Le Docteur Allemand, dans son *Alcoran des Cordeliers*, ne fit presque que copier divers traits du *Livre des Conformités*. Je vai imiter sa méthode, & vous donner quelques échantillons du Parallèle de l'Espagnol. Il a pris soin de numéroter tous ces rapports, afin que son Lecteur, à qui il en a promis 4000, voie qu'il lui tient exactement parole.

Dans la Conformité 37, il dit que comme la venue de *Jésus-Christ*, avoit été annoncée par les Prophètes, celle de *St. François* avoit aussi été prédite. Elle le fut 1. par *St. Jean*, le Chancelier du Sauveur, quand il dit dans l'Apocalypse: *Je vis aussi un autre Ange qui montoit du côté de l'Orient, & qui avoit la marque du Dieu vivant*. Elle fut prédite en 2. lieu par l'Apôtre *St. Paul* quand il dit: *Je porte en mon Corps les stigmates du Seigneur Jésus*. Elle fut encore prédite par l'Abbé *Joachim*, quand il dit: *Je vis deux Hommes, l'un d'un côté, qui avoit la figure d'une Colombe; c'étoit St. François: l'autre sous la figure d'un Corbeau; c'étoit St. Dominique*.

Il éclaircit ensuite cette Vision dans une Note. „ La Colombe & le Corbeau lâchés
Tom. XXXII. Part. II. T „ hors

" hors de l'Arche par Noé, marquent visible-
 " ment les deux Ordres Religieux que Dieu
 " devoit envoyer sur la terre; celui des Fran-
 " ciscains, & celui des Dominicains. La Co-
 " lombes est de différentes couleurs. Les Frè-
 " res Mineurs sont aussi partagés en différen-
 " tes branches, dont les habits ont des teintes
 " assez variées. Mais les Dominicains, com-
 " me les Corbeaux, sont tous habillés de noir,
 " d'une manière uniforme. On a lâché ces
 " deux Ordres pour le même dessein".

Outre la couleur de l'habit, l'Auteur auroit
 pu trouver un autre rapport entre ces Oiseaux
 & les Dominicains. Ces Moines, comme Mi-
 nistres de l'Inquisition, sont des Animaux car-
 naciens, qui, à l'exemple des Corbeaux, ne
 respirent que le meurtre & le carnage.

La Sibille, qui vivoit du tems du Roi
Priam, avoit aussi prédit que deux Etoiles,
 c'est-à-dire l'Ordre des Mineurs, & celui
 des Frères Prêcheurs, se leveroient contre
 l'Antechrist.

Dans la Conformité 46, l'Auteur remarque
 que les Sibilles avoient prédit les Miracles de
Jésus-Christ, & sa Passion. Elles ont aussi
 prédit les Actions & les Miracles de *St. Fran-
 çois*. La Sibille *Erythrée* a fait des Vers sur
Jésus-Christ, dont les premières Lettres com-
 posent ces mots, *Jesus Christus Dei Filius,
 Salvator*. C'est *St. Augustin* qui le dit. Une
 Religieuse nommée *Lawrence Strozza* a fait
 aussi des Acrostiches à l'honneur de *St. Fran-
 çois*.

On trouve dans l'Ancien Testament plu-
 sieurs

seurs Tipes de ce Saint ; par exemple, quand le Patriarche *Josepb* fit remettre l'argent dans le sac de ses Frères , & la Coupe dans celui de *Benjamin*. Cette Coupe, cachée dans le sac du Cadet , désigne le Ministère de la Prédication , que les Franciscains n'ont que furtivement , & qui appartient de droit aux Dominicains , qui , à cause de ce Privilège , portent le nom de *Frères Prêcheurs*.

Dès. qu'il est fait mention de sac pour mettre des provisions , cela conduit assez naturellement l'esprit à la *Besace Capucine*. Il est vrai qu'on pourroit trouver dans ce Tipe une circonstance qui ne quadre pas tout-à-fait ; c'est que dans ces sacs des Frères de *Josepb*, on y avoit remis leur argent , & l'on fait que c'est un interdit dans la *Besace* des Enfants de *St. François*. Mais les Cordeliers se sont affranchis de ce scrupule.

Notre Auteur ne nous donne pas toujours des rapports si recherchés. Il est quelquefois dans le vrai & dans le simple, qui est le goût d'aujourd'hui. La Conformité 78 est tout-à-fait de ce genre. *Le Sauveur*, dit-il, fut dans le ventre de sa Mère pendant neuf mois complets ; *St. François* aussi.

Je prévois que quelque Critique s'écriera ici dans sa belle humeur,

Rare & sublime effort de l'imaginative !

Qui est-ce , ajoutera-t-il , qui n'en auroit pas su dire autant ? Mais vous savez , *Monsieur*, que c'est-là précisément le caractère d'une

pensée naturelle. Il semble au Lecteur qu'elle lui seroit venue dans l'esprit sans aucune peine; mais faisons chemin. Notre subtil Espagnol va bientôt dépaïser ces railleurs par une foule de rapports si ingénieux, qu'aucun autre que lui ne les auroit su imaginer.

Le Sauveur est né dans la même année qu'il avoit été conçu. Il fut conçu en Mars, & naquit en Décembre. *St. François* de même fut conçu en Janvier, & naquit en Octobre. Autre rapport beaucoup plus subtil encore, mais qui n'est que pour ceux qui entendent le Latin. *Christus Dominus conceptus est in Mense Martio, in quo abundant imbres & pluvia.* C'est ainsi qu'il écrit ce mot à la Galconne. *Seraphicus Franciscus conceptus & natus in Umbria, sic dicta, quia abundat imbribus.* Auriez-vous deviné celui-là?

De la ville de Nazareth, lieu de la conception du Sauveur, jusqu'au Calvaire, où il fut crucifié, il y a environ vingt-cinq lieues, & l'on va toujours en montant. De la ville d'Assise, qui est la Patrie de *St. François*, jusqu'à l'Apennin, ou la Montagne d'Alverne, où il fut stigmatisé, il y a la même distance de 25 lieues, & il faut aussi toujours monter. *Jésus-Christ* est né au solstice d'hiver, & il a été crucifié à l'Equinoxe du printems. *St. François* est aussi né au solstice d'hiver, & il a été stigmatisé à l'Equinoxe d'Automne. Le Sauveur est né sous l'Empereur *Octavien Auguste* I du nom; *St. François* sous l'Empereur *Frédéric*, aussi premier du nom. Admirable conformité!

Notre

Notre Auteur, pour pouvoir fournir les 4000 Conformités, à quoi il s'est engagé, est souvent obligé de recourir à la Tradition. Il fait de fréquentes excursions dans ce Pais-là, d'où il rapporte ensuite bien des richesses. C'est une source féconde, où l'on peut apprendre mille circonstances de la vie du Sauveur, que les Evangélistes ont entièrement ignorées. Il a su par cette voie qu'à la venue de *Jésus-Christ*, il étoit arrivé quantité de prodiges, une pluie de sang, de morceaux de fer & de chair, de laine, de briques, &c. Deux montagnes qui s'entrechoquèrent, une femme qui accoucha d'un Eléphant, un Bœuf qui parla, &c.

De semblables prodiges furent remarqués à la naissance de *St. François*. On entendit à Constantinople des voix horribles en l'air; une Femme en France accoucha d'une Couleuvre; l'Espagne fut conquise par les Sarasins, & on vit en l'air des Armées qui sembloient se battre, des Soldats armés de lances de feu; c'est-à-dire, que les *Aurores Boréales* furent de la partie, & illustrèrent la Fête. Cela pourra servir à *Mr. de Mairan*, pour rendre plus complète l'histoire que cet habile Physicien nous a donnée de ce Phénomène.

Quand la Sainte Vierge fut en Egipte avec son Enfant, un jour qu'elle craignoit d'être arrêtée, elle se cola contre un mur, afin qu'on ne l'apperçût pas. Le mur s'amolît comme de la Cire, & elle s'y fit une niche où elle se cacha heureusement. La même chose arriva à *St. François*, qui fuioit la colère de son Père.

Il se plaqua contre un mur de l'Eglise de *St. Damien*, qui obéit de même, enforte que la concavité que forma le Corps du Saint, se montre encore aujourd'hui.

De tems en tems l'Auteur trouve à propos de redevenir Scripturaire, & nous ramène à l'Evangile. On parloit avec mépris des parens de *Jésus-Christ*, dit-il : *N'est-ce pas ici le Fils du Charpentier ; sa Mère n'est-elle pas Marie ?* Même mépris pour la Généalogie de *St. François*. Frère *Léonard*, sur-tout, s'échapa un jour à parler avec beaucoup de dédain des parens de notre Saint. *Il s'en faut bien*, dit-il, *qu'il soit d'aussi bonne maison que moi.*

Jésus exerça le métier de Charpentier dans la boutique de *Joseph*. *St. François* étoit aussi employé dans la boutique de son Père, *Pierre Bernardon* Marchand. *Jésus-Christ* se désignoit souvent par le titre de *Fils de l'Homme*. *St. François* s'appelloit aussi tout simplement *le Fils de Bernardon*. Le Sauveur disoit : *Les Oiseaux ont des nids, les Renards ont des tanières, mais le Fils de l'Homme n'a pas où reposer sa tête (a).* *St. François* disoit que *le Fils de Bernardon* se trouvoit dans le même cas.

Jésus-Christ défend à ses Disciples d'avoir souci du lendemain (b). En conséquence de ce Précepte, *St. François* ne vouloit pas que dans son Couvent, quand on devoit manger des légumes le jour suivant, on les mît tremper dès la veille pour les attendrir : On fait qu'il

avoit

(a) *Matth.* VIII, 20.

(b) *Matth.* VI, 24.

avoit en horreur toute sorte de prévoyance pour l'avenir. Cela alloit jusqu'à ne pouvoir pas souffrir les Fourmis. Son antipatie pour elles venoit de ce qu'elles amassent des provisions. L'endroit par où le sage *Salomon* les loue, étoit précisément un caractère de réprobation pour lui. Ce Prince nous donne pour modèle ces petits animaux si actifs. Mais le Saint, fort au-dessus de cette prudence charnelle, veut que ses Enfans prennent le contre-pié, & qu'ils vivent au jour la journée.

Jésus-Christ promettoit la vie éternelle à ceux qui se soumettoient à son Evangile. *St. François* de même dit dans sa Règle au Novice qui fait profession : *si tu l'observes, je te promets la vie éternelle.*

Les Conformités de *Barthélemi de Pise* rouloient principalement sur les Miracles. Vous jugez bien, *Monsieur*, que le Moine Espagnol n'a pas oublié cet article. Mais il faut lui rendre la justice, que quelquefois il fait ce parallèle d'une manière un peu plus réservée que son Prédécesseur. Le Pisan avoit eu l'audace d'avancer qu'en matière de Miracles, *Christ* n'a rien fait de comparable à ce que *St. François*, & ses Frères ont fait : *Ils ont rendu la vue à plus de mille aveugles, guéri plus de mille boiteux, ressuscité plus de mille morts.* L'Espagnol parle d'une manière un peu plus mesurée, au moins à l'égard de quelques Miracles. Le Sauveur jésna quarante jours dans le Désert, dit-il, *St. François* fit la même chose ; mais par humilité il mangea un pain dès le commencement du quarantième jour,

de peur qu'on ne crût qu'il vouloit s'égalér à *Jésus-Christ*.

Quand *Jésus* alla dans le Désert, une grande quantité d'animaux vinrent à lui, & l'adorèrent. *St. François* étant aussi arrivé au Mont Alverne, une grande foule d'Oiseaux vinrent à sa rencontre, & le reçurent avec la mélodie de leur chant. Quand le Sauveur fit son entrée triomphante dans Jérusalem, le jour des Rameaux, les Palmiers & les Oliviers abaissèrent leurs branches, comme par respect. *St. François* de même, entrant dans Rome avec ses douze Disciples, un Arbre d'une fort grande hauteur, abaisssa sa cime jusqu'à terre pour lui faire la révérence.

Mais voici un trait de la subtilité Espagnole qui, à mon sens, efface tous ceux que nous avons vus jusqu'ici. Le Sauveur guérit l'oreille de *Malchus*, qui en Hébreu signifie *Roi*. *St. François* a fait un Miracle qui doit faire simétrie avec celui-là. Sa Légende nous apprend qu'il convertit *Malachadin*, Soudan d'Égypte. Or comme *la foi est de l'ouïe*, le convertir c'est lui guérir l'oreille, comme le Sauveur fit à *Malchus*.

Judas trahit son Maître, & se pendit de desespoir : si un Peintre veut le représenter dans un Tableau, il trouvera dans l'histoire de *St. François* de quoi faire le pendant. *Jean de Capella*, un de ses premiers Disciples, s'étrangla aussi après avoir apostasié.

Il n'est pas nécessaire d'avertir qu'aux yeux de notre Moine, les Stigmates de son Patron le font ressembler à *Christ* crucifié : selon lui
le

le rapport est palpable. Mais il en trouve aussi entre le Corps du Sauveur ressuscité, & celui de *St. François*, tel qu'il nous le décrit. On nous apprend que le Corps du Père Sérique n'est pas couché dans son tombeau comme les autres. Il y est debout, dit-on, sur une espèce de colonne, & sans être appuyé d'ailleurs. Or un homme, dans cette posture, a tout l'air d'un ressuscité. S'il ne l'est pas tout-à-fait, il est à présumer qu'il doit être un des premiers qui sera rendu à la vie. Il n'attend pour cela que le son de la dernière trompette. Notre Auteur ayant établi ces principes, en conclut que l'on peut, par une légitime conséquence, regarder son Saint comme le *Premier-né des morts, & les prémices des dormans*, titres que l'Ecriture donne à *Jésus-Christ*.

Le Sauveur, au dernier jour, paroîtra aux hommes avec ses cinq plaies, comme autant de blessures glorieuses. *St. François* se montrera de même avec ses Stigmates. Il aura l'étendard de la Croix; il fera la fonction de Porte-en-seigne de *Jésus*, & il combattra l'Antechrist. Il est fâcheux pour l'Ordre des Franciscains, que leur Instituteur ait prédit que cet Antechrist devoit sortir d'entre eux (a). Notre subtil Espagnol avoue même que, dans le nom *Franciscus*, en ancienne Langue Etrusque, on trouve le nombre de la Bête 666.

En

(a) *Ego vellem quod istum habitum non invenissem, Dominus enim mihi revelavit quod de Ordine meo exibat Antichristus.*

En voila assez, *Monsieur*, & peut-être beaucoup trop, sur ce ridicule Ouvrage. Il est si rare, qu'il n'y a aucune apparence qu'il vous tombe jamais entre les mains. C'est ce qui m'a engagé à vous le faire connoître un peu en détail. On le conserve parmi les Livres curieux, dans la Bibliothèque de *Genève*. C'est une acquisition faite seulement depuis quelques années. Si vous me demandez d'où nous l'avons déterré, en voici l'histoire en deux mots.

Ce Livre a appartenu originairement à un Couvent de Franciscains de Rome. Delà il a passé dans la Bibliothèque de *Clément XII*. Il y a huit ou dix ans que ce Pape donna ordre à son Bibliothécaire de se défaire des Livres qui étoient à double, & de les négocier contre quelques Ouvrages essentiels qui manquoient. Un Libraire de notre Ville, qui se trouva alors à Rome, eut la commission de fournir divers Livres imprimés en France, & se chargea d'une partie de ces Exemplaires superflus. Notre Espagnol fut du nombre.

La Vie de Marie Alacoque eut le même sort. L'Evêque de Soissons, qui en est l'Auteur, dès qu'elle fut imprimée, en avoit envoyé deux Exemplaires au *St. Père*, qui comprit bientôt qu'il en avoit assez d'un. Celui qu'il avoit de trop prit donc aussi la route de *Genève*. Ces deux Ouvrages, qui sont à peu près marqués au même coin, pouvoient fort bien faire le voiage ensemble. L'Exemplaire venu de Rome a cet avantage, qu'il est dans sa pureté primitive, c'est-à-dire, en bon François, qu'on

Auril, Mai & Juin, 1744. 299

qu'on y trouve beaucoup plus d'impertinences dévôtes, que dans ceux qui ont été vendus, & qui avoient été farcis de Cartons. Je suis, &c.

A Genève ce 1 Avril 1744.

ARTICLE III.

ΦΙΛΩΝΟΣ τοῦ Ἰουδαίου τὰ ἐπινοήματα ἀπαντα.

PHILONIS JUDAEI Opera quæ reperiri potuerunt omnia. Textum cum MSS. contulit, quam plurima etiam è Codd. *Vaticano, Mediceo & Bodlejano*, Scriptoribus etiam vetustis, nec non Catenis Græcis ineditis, adjecit, Interpretationemque emendavit, universa Notis & Observationibus illustravit. *Thomas Mangey S. T. P. Canonicus Dunelmensis. Typis Guiljelmi Bowyer, 1742. En deux Volumes in folio.*

Monsieur *Mangey* nous apprend, dans la *Dédicace* & dans la *Préface*, que Monsieur le Docteur *Potter*, présentement Archevêque de Cantorbery, l'engagea à une nouvelle Edition de *Philon*, dans la persuasion que les Oeuvres de ce savant Juif répandroient de nouvelles lumières sur ceux de *Clément d'Alexandrie*, qu'il venoit de donner.

Là-dessus notre Editeur n'épargna rien pour amasser tous les secours, qu'il put trouver. Onze Manuscrits de *Philon* furent collationnés pour

pour lui, & en partie par lui-même. Un de la Bibliothèque du Vatican, trois de celle du Roi de France, un de *Coislin*, un d'Augsbourg, quatre d'Angleterre, savoir de *Selden*, du Collège de Lincoln, du Collège Nouveau à Oxford, & du Collège de la Trinité à Cambridge; un autre de la Bibliothèque de Médicis à Florence, qui, selon lui, est le meilleur de tous. Ensuite Mr. *Benzelius*, Evêque de Lincop en Suède, lui communiqua son Edition de *Philon*; remplie de Notes MSS. de sa façon. Il auroit pu ajouter, qu'il avoit aussi obtenu de la Bibliothèque de feu Monsieur *Le Clerc*, un autre *Philon* imprimé, dont la Version étoit corrigée en une infinité d'endroits. Enfin Messieurs *Markland* & *Taylor*, tous deux célèbres Critiques, l'assistèrent de leurs conjectures & corrections, dans beaucoup d'endroits de *Philon*, qu'ils croyoient corrompus.

Aidé de tous ces secours, Mr. *Mangey* se trouva en état non-seulement de rétablir la véritable leçon d'un grand nombre de Passages, dans lesquels un mot ou deux avoient été estropiés par la négligence des Copistes, ce qui n'auroit peut-être pas été impossible de faire, quand même il n'auroit pas été si bien fourni; mais aussi d'enrichir le Texte par-ci par-là de lignes entières, qui avoient été fautes, lesquelles le plus grand Génie de l'Univers n'auroit jamais pu suppléer sans les MSS. Qui plus est, il a eu le bonheur de déterrer & de publier, pour la première fois, un Traité de *Philon sur la postérité de Caïn*, tiré d'un MS. de la Bibliothèque du Vatican, & un autre *sur les trois*
der-

Avril, Mai & Juin, 1744. 301

derniers Commandemens du Décalogue, tiré d'un MS. de la Bibliothèque Bodléjienne.

Pour rendre cette Edition aussi complète, qu'il se pouvoit, Mr. *Mungey* a ajouté de longs fragmens de *Philon*, tirés en partie de la Préparation Evangélique d'*Eusèbe*, de *Jean de Damas*, des Sermons de *St. Antoine*, & en partie d'un MS. de la Bibliothèque Bodléjienne, & d'une *Chaine* de la Bibliothèque du Roi de France.

Je ne prétens cependant pas dire qu'il ne manque absolument rien à cette Edition. Le premier coup d'œil découvre le contraire. Car cette Edition est si vitieuse, & si mal corrigée, sur-tout dans les Pièces qui paroissent présentement pour la première fois, & qui auroient mérité une attention particulière, qu'on y peut trouver à peine une ligne exemte de faute. Mr. *Mungey*, ayant bien senti qu'il devoit faire ses excuses là-dessus, nous dit, qu'ayant été obligé, en qualité de Chanoine, de résider dans son Eglise, il lui avoit été impossible d'avoir l'œil sur l'Impression. Je laisse au Lecteur à juger si les curieux, qui ont acheté cette Edition, se croient par-là suffisamment dédommagés du prix excessif qu'elle leur a coûté.

Indiquons quelques Remarques de Mr. *Mungey*. *Philon* étoit un *vieillard*, quand il fut envoyé en Ambassade à *Caligula*; d'où cet Auteur (a) conclut qu'il avoit alors soixante & dix ans, & par conséquent qu'il étoit né trente ans avant la naissance de *Jésus-Christ*; d'où il déduit, par manière de Corollaire, que les *Tbérapéutes* de *Philon* n'étoient pas des

(a) Dans la Préface.

Chré-

Chrétiens, qui ne lui pouvoient guère être connus, mais une Secte de Juifs.

Mr. *Mangey* a pris soin de nous donner à connoître, par ses Notes sur la nature du *Sacerdoce Chrétien*, &c. qu'il est du parti qu'on appelle la *Haute Eglise*. Cela n'intéresse ni *Philon* ni moi. Mais quand il dit (a) que *Philon* & l'ancienne Eglise Juive avoient les mêmes idées sur le *Verbe*, qu'a eues *St. Jean* au commencement de son Evangile, & que ceux qui se moquent du témoignage de *Philon* sur ce point, sont des *Hérétiques*; je voudrois, avant que d'avoir lâché ce grand mot, qu'il eût pris la peine de lire & d'examiner la Dissertation de Mr. *Mosheim*, jointe à la Traduction du *Monde Intellectuel de Cudworth*. Il y auroit trouvé, si je ne me trompe, que ce savant Allemand démontre, clair comme le jour, que *St. Jean* pensoit tout autrement sur cet article que *Philon*, & qu'il n'y a que les *Sabelliens* qui puissent trouver leur compte avec ce dernier.

T. I. p. 78. *Philon*, allégorisant, dit que la femme de Moïse est la pénétration de son esprit; & il en donne cette raison: „ la pénétration de l'esprit de *Moïse* est appelée à juste titre, l'*Ethiopienne*, puisque la prunelle de l'œil, par laquelle nous voyons, est noire”. Mr. *Mangey* dit là-dessus (b): „ j'ignore absolument, pourquoi la partie la plus claire, voyante

(a) Dans la Préface.

(b) Cur pars Animæ maxime perspicax *Ethiopissa* dicitur, me plane nescire fateor.

la voyante de l'Ame est ici appelée l'*Ethiopienne*. J'avoue que la pensée de *Philon* est tout-à-fait creuse, mais il me semble pourtant quelle est intelligible.

P. 236. *Philon* avoit trouvé que le nom d'un certain *Siri*, dont il est fait mention Ch. XIII, 23, des *Nombres*, est traduit en Grec ΕΚΤΟΣ ΜΟΙ, ce qu'il lit *intés mu*, *bors de moi*. Mr. *Mangey* dit encore (a): *J'avoue ingénument, que je n'entens pas la raison pourquoi on a ainsi traduit ce nom.* Il n'étoit pas pourtant difficile à deviner, que l'Interprète Grec avoit traduit le nom Hebreu de שִׁיר, par *intés mu*, *mon sixième*, quoiqu'il l'ait écrit sans accens, ce qui prouve également l'antiquité de cet Interprète & l'ignorance de *Philon*. Il y a un galimatias semblable un peu avant le passage de l'*Ethiopienne* que je viens de citer. *Jacob*, dit-il, étoit un homme sans poil, c'est pourquoi il étoit aussi le mari de *Léa*, Genes. XXVII, 11. en Grec: *ἰσχυρὸς δὲ, φασί, ἀνὴρ ΔΕΙΟΣ, καὶ καὶ τοῦ ΔΕΙΑΣ ἀνὴρ ἱστ.* C'est assurément une belle équivoque!

Parmi les Conjectures & les Corrections de Mr. *Mangey* & de ses Amis, il y en a qui me paroissent ou trop hardies, ou tirées de trop loin, par exemple, T. I. p. 238, il change *εὐφραν* en *εὐχαρίων*, au-lieu de *εὐφραν*; pag. 241, *ἀντίαι* en *ἀναπύων*, au-lieu d'*ἀντίαι*; p. 260, *ἀναπύων ταῦτα πάντα καὶ ἔχουσ*, où il change le dernier mot en *ἐλίσσουσ*, mot poétique, au-

(a) Quznam sit ejus notationis ratio libens fascor me nescire.

au-lieu d'*ινχαις* ou *ινχεις*, qui étoit beaucoup plus proche. T. 2. pag. 341, sur les mots *τα κλεπτα* *ομοθινα*, Mr. *Mangey* fait cette remarque (a). „ Ces mots paroissent être une Glose du Copiste, au moins on les peut retrancher, sans rien ôter au sens. Ou bien on peut écrire *τα κατὰ κλεπτῶν ομοθινα*”. Au-lieu de cela, il faut lire par un changement très aisé des abréviations, *τῶν κλεπτῶν ομοθιτων*, comme il paroît clairement par le Ch. XXII, 7, 8, de l'*Exode*, outre qu'il n'y a point de sens dans ce qui suit, si on lit comme le voudroit Mr. *Mangey*. Pag. 149. Mr. *Mangey* s'imaginant que l'*Encensoir*, dont le Grand-Prêtre se servoit le jour des Expiations, n'étoit pas d'*Or*, veut qu'on efface le mot *χρυσι*, dans l'Épître aux Hébreux, Ch. IX, 4, contre l'autorité de tous les MSS. & de toutes les Versions, & contre le témoignage des plus anciens Juifs dans le Talmud.

On pourroit encore faire bien d'autres remarques de cette nature sur l'Édition de *Philon*, dont il s'agit, si on ne craignoit d'ennuier par-là une bonne partie des Lecteurs de cette Bibliothèque. Je me contenterai donc de proposer une observation, que je crois & nouvelle, & digne de l'attention des Savans. La voici. Les Traités allégoriques de *Philon* sont remplis de Citations de l'Écriture : en confrontant ces Citations avec le Texte Sacré, on trouve évidemment que *Philon* s'est servi quel-

(b) Videntur Librarii officiosi Glossarium. Certe abesse possunt, salvo loci sensu. Vel scribi potest, &c.

quelquefois d'une Version différente de celle des *Septante*. Pour s'en convaincre on n'a qu'à chercher dans l'Index des Passages, fait par Mr. *Mangey*, *Genèse* II, 1, 7, 9. IV, 3, 21. VI, 7. * IX, 25. XII, 2. XIV, 20. XV, 18. XVIII, 3, (a) 10, 17. XXIV, 17. XXVII, 43. XXXII, 28, 29. XXXIII, 5. XXXV, 2. XXXVII, 2. XL, 2, 8, 16. XLI, 12, 43. XLIII, 10. *Exod.* II, 1. IV, 4. VII, 15, 16. XV, 2, * 17, 23. XIX, 18. XX, 5, 19. XXI, 5. XXIII, 8, (b) 20. XXV, 1, * 31. * XXX, 34. *Levit.* IV, 12. XI, 42. XIV, 36. XIX, 19, 23. XXIII, 2. *Nombr.* VI, 9. XIV, 11, 24. *Deut.* IV, 12. VIII, 12, 13. XIX, 14. XXI, 16. XXIII, 2, * 19. * XXV, 15. * XXVI, 16. *Juges* VIII, 9. 1 *Rois* I, 11. 15. X, 22. *Proverb.* VIII, 22. & *Jérémie* * XV, 10. *Hosée* XIV, 10. Après cela, si on veut prendre la peine de comparer ces Passages, (principalement ceux qu'on a marqués ici avec une Étoile, parce qu'ils paroissent les plus décisifs) avec les *Hexaples* d'*Origène* publiés par le P. de *Montfaucon*, on verra qu'une partie y est attribuée clairement à *Aquila*, & qu'il n'y a rien dans le reste, qui ne puisse être venu également de la main de ce fameux Interprète, & qui ne soit dans le gout de sa Version.

Voici donc en quoi consiste la difficulté. Si *Philon* étoit un vieillard sous l'Empire de *Caligula*,

(a) Voyez *Hesychius* V. *στύρα*.

(b) Voyez les *Prolegomènes* qui se trouvent à la tête des LXX. de L. *Bos*, Chap. I. pag. 2.

lignala, & si *Aquila* a vécu sous l'Empire d'*Adrien*, comment est-il possible que *Philon* ait pu se servir de la Version Grèque faite par *Aquila*? Est-ce que ces deux Auteurs sont déplacés? Faut-il mettre *Aquila* au tems de *Caligula*, & *Philon* au tems d'*Adrien*, ou bien faut-il mettre *Philon* après le tems d'*Adrien*; ou enfin *Aquila* avant le tems de *Caligula*? Ce seroit le chemin le plus court pour sortir de l'embarras, mais ce chemin n'est pas praticable. L'Epoque de *Philon* est si bien fixée par lui-même, par *Josèphe*, par *Origène*, par *Eusèbe*, & par le consentement unanime de tous ceux qui font mention de lui, qu'il n'est pas permis d'y rien changer. Il en est de même d'*Aquila*; car si nous en croyons *St. Ephrème*, *St. Jérôme* & les anciens *Juifs*, qui jusqu'à présent n'ont été contredits par personne sur ce point-là, *Aquila* avoit été premièrement Payen, & se fit ensuite Chrétien, & à la fin il devint Juif, & Disciple du célèbre Rabbi *Akiba*, qui fut tué dans la rébellion de *Barchosba* contre l'Empereur *Adrien*. Et la Version d'*Aquila* fut publiée l'année 12 d'*Adrien*, qui est la 128 après la naissance de *Jésus-Christ*.

Il faut donc avouer de bonne-foi, que tous ces Passages, que je viens d'indiquer, n'ont jamais pu sortir de la plume du véritable *Philon* le Juif. Delà naît une double question: en laissant le Corps de l'Ouvrage à *Philon* lui-même, ne faut-il absolument mettre que ces seuls passages, sur le compte d'un Copiste postérieur qui les aura ajoutés; ou bien faut-il ôter le tout à *Philon*, & l'ajûger à un Auteur

Avril, Mai & Juin, 1744. 307

teur inconnu ; qui, sous le nom emprunté de *Philon*, aura composé ces Traités sur la Version d'*Aquila*, cent ans après le tems du véritable *Philon*, & peut-être même sur les *Héxaples* d'*Origène*, c'est-à-dire, deux cens ans après *Philon* ? Il faut choisir l'un des deux : il n'y a point de milieu.

Si tous ces passages d'*Aquila* ne se trouvoient que dans un seul Traité, je ne ferois point de difficulté de le retrancher des Oeuvres de *Philon*, & de le croire supposé. Mais ce n'est pas notre cas, ils sont dispersés & parsemés par tous les Traités attribués à *Philon* ; j'en excepte les Historiques, l'*Ambassade* à *Caligula*, l'*Invective* contre *Flaccus*, le *Discours* sur les *Thérapeutes*, de même que le *Traité des Songes*, qui a été cité par *Origène* contre *Celse*. Ces quatre Traités ne sont pas enveloppés dans le sort des autres, n'ayant rien d'*Aquila*, & étant d'ailleurs attribués au véritable *Philon* par toute l'Antiquité.

S'il n'y avoit qu'un ou deux passages tirés d'*Aquila*, on auroit raison de soupçonner qu'ils y ont été inférés par quelque Copiste ; mais comment le dire avec vraisemblance, pendant qu'il y en a jusqu'à soixante, & peut-être jusqu'à cent ?

On a proposé ces Objections à Mr. *Mangey*, il y a déjà neuf ans, croyant que c'étoit son affaire d'y répondre, & qu'il étoit en état de donner les éclaircissemens nécessaires. Soit qu'il n'y ait pas vu assez de jour, soit pour quelque autre raison ; il n'a pas trouvé à propos de les examiner, & d'y répondre directement. Mais

qu'a-t-il fait ? Il a fait disparoître une partie de ces Variantes d'*Aquila*, qui se trouvoient dans toutes les Editions précédentes, sans nous citer des MSS. pour guarans de son changement, & sans nous donner d'autre raison dans ses Notes, sinon que ces mots ne se trouvent pas dans les *Septante*. Cela s'appelle couper le nœud, au-lieu de le dénouer. Il a pourtant laissé, dans le *Traité du Reveil de Noé*, la Version d'*Aquila* d'un endroit de la *Genèse*, IX, 25 ; ce qu'il avoue dans la Note : Il ajoute, par manière de conjecture, „ qu'un Copiste „ ayant pris ces mots des Hépales, les a insérés dans le Texte de *Philon* (a)”. Voilà justement le point en question qu'il falloit prouver.

Tout bien considéré, j'avoue qu'il est plus simple & plus naturel de croire, que tous ces *Traités* allégoriques sont d'une même Pièce & d'un même Auteur, & que les citations d'*Aquila* en ont fait une partie dès le commencement, que de supposer qu'un Copiste ait pris la peine de chercher tous ces passages dans la Version d'*Aquila*, pour les insérer ensuite dans le Texte de *Philon*. Mais il faut aussi convenir, de l'autre côté, que cela n'étoit pas absolument impossible. On n'a qu'à s'imaginer, que dans la grande foule des Moines d'*Egypte*, il y en ait eu un seul, dont la tête étoit timbrée, à peu près comme celle de *Philon*. Un tel homme versé dans

(a) In Hexaplis-exinde a Librario quodam, quo locus ad Hebraicum fontem propius accederet, nostris inseri videtur.

dans les Livres Sacrés, & ayant la Version d'*Aquila*, ou les *Héxaples*, ou bien, ce qui est le plus vraisemblable, la Version des *Septante*, avec les variétés des autres Interprètes, marquées à la marge, (comme on le voit dans le M.S. des Prophètes, qui est dans la Bibliothèque des Jésuites à Paris) ; un tel homme, dis-je, pour passer son tems, & pour suivre son inclination, pouvoit facilement se mettre en tête, de vérifier les endroits que *Philon* avoit cités de l'Ancien Testament. C'étoit l'ouvrage d'une semaine, & le tems ne lui coutoit rien. En le faisant, il voyoit d'un même coup d'œil, à la marge de sa Bible, les Variantes d'*Aquila* ; si la fantaisie le prit de les transcrire à la marge de son *Philon*, on comprend aisément, comment un second Copiste les a pu insérer dans le Texte même. C'est ainsi que nous pourrions donner au Copiste, ce qui vient de lui, & laisser à *Philon* ce qui lui appartient.

Pour le dire franchement, je ne suis pas encore satisfait ni de l'une ni de l'autre de ces deux Hypothèses ; & je pense que bien d'autres se trouveront dans le même cas. C'est à des personnes, qui ont meilleure occasion & de plus grands talens, de prendre la balance en main, & de nous faire voir de quel côté elle panche, après avoir évalué au juste les raisons qu'on peut produire pour & contre *Philon*.

ARTICLE IV.

TRAITE' PHILOSOPHIQUE *des LOIX NATURELLES*, par le *Docteur CUMBERLAND*, traduit du Latin par M^r. BARBEYRAC, &c. (a).

Tout le monde convient de la nécessité qu'il y a de rechercher la *Vérité*. J'entends par ce terme toute Proposition conforme à la nature même de chaque chose, à ce qu'elle est en elle-même, à ce qui est de telle ou telle manière & ne sauroit être autrement. Les Philosophes ont fait de siècle en siècle des efforts surprenans pour se distinguer dans une si noble entreprise. Les uns y ont réussi, du moins en partie: les autres, & ceux-ci sont le plus grand nombre, soit tombés d'erreurs en erreurs, & ont donné, par la bizarrerie étonnante de leurs opinions, un exemple frappant de la faiblesse de l'Esprit humain. Il faut chercher la source de cet égarement ou dans les objets mêmes, qui sont souvent trop enveloppés de ténèbres, ou dans le défaut de lumières de notre Esprit, qui ne pouvant distinguer la vraie route qu'il doit tenir, retombe enfin, après bien des recherches inutiles, dans ce labyrinthe d'incertitudes d'où il étoit parti.

II

(a) Le premier Extrait de cet Ouvrage se trouve à la page 141 de la première Partie de ce Tome.

Il y a des Vérités , qui se manifestent comme d'elles-mêmes , & sur lesquelles la plupart des Hommes sont d'accord. Lorsque *Descartes* a dit : *Je pense, donc je suis*, il a dit une Vérité , que presque personne ne révoque en doute , je dis *presque personne*, car il y a eu , & il y a peut-être encore des Philosophes assez foux pour douter de leur propre existence. Il y a d'autres Vérités moins évidentes , sur lesquelles on a disputé depuis bien des Siècles , sur lesquelles on dispute même encore aujourd'hui , & qu'il ne paroît pas impossible de découvrir un jour. *Y a-t-il du Vide dans la Nature ? Est-ce le Soleil , ou la Terre qui tourne ? L'Etre pensant est-il matériel , ou est-ce quelque autre Etre entièrement distinct de la Matière ?* Ces questions ne sont point encore décidées ; & qui sait si elles le seront jamais !

Il y a enfin d'autres Vérités qui seront éternellement cachées aux Hommes , & sur lesquelles il est inutile de faire des recherches. *Le Monde est-il fini , ou ne l'est-il pas ; & s'il est fini , où sont ses bornes ? Tous ces vastes Globes , qui roulent sur nos têtes , sont-ils habités par des Créatures , ou ne le sont-ils pas ? Quel est leur nombre , & quelle est la matière dont ils sont composés ? Quels sont les ressorts admirables qui les font agir ? Quels sont les premiers Principes de tous ces Corps organiques que nous voyons ici bas ? Qu'est-ce qui fait la différence essentielle de l'un d'avec l'autre ?* Il y auroit de la témérité à prendre parti sur ces questions. Tout cela nous est caché ; ce sont des mystères

res & des abîmes , où l'Esprit de l'Homme se perd & se trouve confondu.

*Etonné du spectacle , en vain tu te proposes ,
Philosophe hardi , d'en suivre le dessein ,
En vain tu veux chercher la Nature en son
sein :*

*Là tu trouves écrit , Arrête , téméraire ,
Nul de vous n'entrera jusqu'en mon Sanctuaire.*

*Où , même en ces objets si présents à nos yeux
Tout devient invisible à l'œil trop curieux ;
Et celui qui captive une Mer furieuse ,
Borne aussi des Humains la vue ambitieuse.
Pour sonder la Nature ils font de vains ef-
forts ,*

*Ils en verront les jeux , Et jamais les res-
sorts (a).*

Dans laquelle de ces Classes rangerons-nous les importantes Vérités que le Docteur *Cum-berland* entreprend de démontrer ? Elles sont sujettes à trop de difficultés pour qu'on puisse dire qu'elles portent avec elles le caractère même de l'Evidence. Le grand nombre d'Ennemis , que ce Docteur trouve à combattre sur sa route , les fortes objections qu'on fait contre son Système , les autorités mêmes qu'on oppose à la sienne , & au témoignage de ceux qui combattent sous ses Etendarts , forment un préjugé qui ne lui est nullement favorable. Si quel-

(a) Voyez *Racine* , Poème sur la Religion , Chant V , page 122 , Edition d'Amsterdam.

quelque Philosophe vouloit me persuader que la *Matière est divisible à l'infini*, & cela par cent raisons qui seroient bonnes pour lui, & par le témoignage d'autant de Docteurs graves, je pourrois lui repliquer : Mon Ami, tournez la Médaille, écoutez l'autre Parti, voici contre vous cent argumens bien en forme, & autant de témoignages d'Auteurs aussi graves & aussi irréfragables que les vôtres. En pareil cas, à qui doit-on adjuger la victoire ? Où est le Tribunal, auquel on puisse s'adresser pour juger en dernier ressort ? Il ne se trouve nulle part, ou il se trouve par-tout. Chacun peut décider en faveur du sentiment qui lui paroît le mieux fondé, sans qu'il soit pour cela en droit d'exiger que les autres se conforment à ses décisions.

Dans le grand différend dont il s'agit ici, Mr. *Cumberland* y parle en Homme bien convaincu de la bonté de la Cause qu'il défend. Ses preuves, ses argumens, il les donne tous pour autant de démonstrations, apparemment parce qu'ils lui paroissent tels ; & lorsqu'il parle de ceux de ses Adversaires, il les traite de sophismes & de faux raisonnemens. A l'en croire, il a toujours raison, & ceux qu'il combat sont toujours dans l'erreur. Quoiqu'il agisse de concert avec l'illustre Professeur de Groningue, celui-ci ne laisse pourtant pas de lui rompre quelquefois en visière, & même de lui faire voir qu'il n'est pas toujours assez ferme dans ses principes. Ce phénomène n'a rien de surprenant. Il est rare que deux Généraux soient en tout d'accord sur les mesures

à rendre pour instruire & agréer un Lecteur.

Pour suivre mon Auteur pas à pas, & donner de son Ouvrage une idée complète, il faudroit entrer dans des détails immenses dont un Extrait n'est pas susceptible. D'ailleurs mille raisonnemens enfilés l'un sur l'autre, souvent même avec assez peu de précision, & presque toujours accompagnés de Notes du Traducteur, ne feroient guère être réduits en abrégé, sans occuper un terrain que les Loix de ce Journal veulent que l'on distribue avec beaucoup d'économie. Dans l'embarras où me jette une si grande abondance de matières, je prendrai le parti de faire choix de ce qui pourra intéresser davantage le Lecteur, & le mettre en état de juger par lui-même du mérite de l'Ouvrage.

Ce *Traité Philosophique* est divisé en neuf Chapitres, dont voici les Titres. I. *De la Nature des Choses en général.* II. *De la Nature Humaine, & de la Droite Raison.* III. *Du Bien Naturel.* IV. *Des Maximes Pratiques de la Raison.* V. *De la Loi Naturelle, & de l'obligation qui l'accompagne.* VI. *Des Choses renfermées dans la Loi générale de la Nature.* VII. *De l'Origine du Domaine, ou de la Propriété, & de celle des Vertus Morales.* VIII. *Des Vertus Morales en particulier.* IX. *Conséquences qui naissent des Principes établis ci-dessus.*

Tel est le partage de l'Ouvrage. A la tête de tous ces Chapitres paroît un *Discours Préliminaire*, où Mr. *Cumberland* entreprend d'instruire en peu de mots son Ami Lecteur, du but

but qu'il s'est proposé, & de la méthode qu'il a suivie. Je dis *en peu de mots*, car ce sont ses propres termes, quoique ce *Discours* ne contient pas moins de 34 pages, y compris les *Notes* du Traducteur. Il y a dans ce *Discours* quelque chose de plus que le *but* & la *méthode* de l'Auteur. Dès l'entrée même on établit des Principes, que l'on suppose vrais, jusqu'à ce qu'on les ait prouvés ailleurs; &, tout de suite, on étale quelques Objections, que l'on fait bientôt évanouir par les Réponses qu'on y fait. C'est un prélude, qui annonce aux Spectateurs un Combat des plus vifs & des plus acharnés. Sur chaque Fait un peu important, sur chaque Auteur cité par le Héros de la Pièce, Mr. *Barbeyrac* répand, avec beaucoup de libéralité, & quelquefois avec une espèce de profusion, des Remarques intéressantes, qui éclaircissent le Texte de son Auteur.

L'emploi du Professeur de Groningue est proprement de répandre du jour sur tout ce qui mérite d'être éclairci, d'indiquer les meilleurs Auteurs qui ont écrit sur telle ou telle matière dont il est question, de citer les Titres des Ouvrages, de marquer leurs dates & leurs différentes Editions, de remédier aux moindres imperfections du Texte, & de critiquer même le Docteur *Cumberland*, lorsqu'il le trouve en défaut. Peu de personnes seroient capables de s'acquiescer avec honneur d'un pareil Emploi, qui exige toujours, de la part de celui qui s'en charge, une vaste & profonde érudition, une mémoire prodigieuse, ou du moins
des

des Magazins immenses bien fournis de toutes sortes de provisions.

Je remarquerai ici, en passant, que Messieurs les Commentateurs sont souvent trembler les Auteurs mêmes de la plus haute volée ; car, quoiqu'en général ils les élèvent jusqu'aux nues, ils ne laissent pas de tems en tems de les charger de confusion, soit en leur reprochant leur peu d'exactitude, soit en leur faisant remarquer leurs défauts de jugement, & le peu d'attention qu'ils ont à ne pas s'écarter de leurs principes. On en trouvera ici des exemples, & même en assez grand nombre. Cela est toujours bien sensible à l'Amour-propre, de quelque part que viennent pareils reproches, fût-ce même du meilleur Ami du monde ; car on voit rarement avec plaisir ses propres imperfections exposées à la censure de toute une République de Savans, dont les Membres ne payent souvent que d'ingratitude les plus importans services qu'on a voulu leur rendre.

Ayant dessein de parcourir les matières principales renfermées dans ce Traité, il me paroit assez inutile de donner ici un détail de ce que contient le *Discours Préliminaire*, d'autant plus que le jugement, que le Docteur *Cumberland* y porte lui-même de son propre Ouvrage, pourroit paroître suspect au Lecteur. On doit présumer qu'il se donne gain de cause, & qu'il est le premier à chanter victoire, comme s'il eût déjà terrassé ses Ennemis. C'est en effet sur ce ton-là qu'il parle ; mais j'ai lieu de croire qu'il le fait sans vanité, exposant
fin-

simplement & assez rondement ce qu'il pense de sa production, sans vouloir pour cela s'en trop faire accroire. Voici ses paroles. *Je n'ai pas jugé à propos d'employer tout mon Livre, ou la plus grande partie, à examiner les Erreurs de Hobbes, quoique j'aie pris à tâche de réfuter avec soin celles, qui ont gâté tant de gens. Pour cet effet, il m'a paru suffisant de renverser de fond en comble les fondemens de sa Doctrine, tels qu'il les propose dans son Traité Du Citoyen, & dans son Léviathan, & de montrer, avec la dernière évidence, qu'ils sont diamétralement opposés, non-seulement à la Religion, mais encore à toute Société Civile. Cela étant une fois exécuté, tous les Dogmes pernicieux, que Hobbes a bâtis sur de tels Principes, tombent d'eux-mêmes.*

Voilà donc le procès fini, la Sentence est prononcée. Toute la Doctrine de *Hobbes* est renversée de fond en comble, ses Principes sont démontrés faux, & tombent d'eux-mêmes. C'est un Docteur qui le dit, c'est un Evêque. Faut-il l'en croire sur sa parole? Oui, sans doute, diront tous ses Partisans: ce brave Ecclesiastique est un honnête homme qui se ferait scrupule de mentir; & *Hobbes*, son Antagoniste, est un franc coquin, un Déiste, un brouillon, un perturbateur du repos public, qui auroit mérité la corde, & qui ne s'est acquis une grande réputation que parmi les Gens de Cour & les Ignorans (a).

Mais, dira-t-on, un Auteur doit-il être Juge

(a) Voyez le Tome XIII de cette Bibliothèque, page 13.

Juge dans sa propre Cause ? Le témoignage de *Cumberland* ne doit être ici d'aucun poids ; & , lorsque vous alléguerez celui de ses Partisans , ne savez-vous pas que la Doctrine qu'ils ont sucée avec le lait , & qu'ils ont juré de soutenir jusqu'à la mort , étant diamétralement opposée à celle de *Hobbes* , ils ne sauroient l'approuver , sans rompre leur Serment , & sans donner une atteinte mortelle à ce que leur Profession les oblige d'enseigner. Tous ces Témoins , ou du moins la plupart , sont donc recusables. Ils sont ennemis jurés de quiconque ne parle pas comme eux. A la seule voix d'un *Spinoza* , d'un *Bayle* , d'un *Hobbes* , d'un *Toland* , d'un *Blount* , d'un *Collins* , d'un *Woolston* , d'un *Montagne* , d'un *Charron* , d'un *Mandeville* , d'un *P.....e* , d'un *L.....z* , d'un *L.....e* même , d'un *H.....r* , d'un *V...E.....n* , d'un *M.....n* , d'un *S....E.....t* , d'un *R.....n* , d'un *V....e* , d'un *S...H...e* , d'un *W...f* , d'un *M....D.....s* , vous les voyez se rassembler sous le même Etendard , quoique presque toujours divisés entre eux , & réunir de concert toutes leurs forces , pour venir fondre avec plus d'avantage sur leur Ennemi commun.

La manière dont se fait cette Guerre a quelque chose d'assez divertissant pour un Spectateur desintéressé. C'est une espèce de Pipée. Au Chant lugubre du Hibou , vous entendez sur le champ sonner l'alarme de toutes parts , & en un instant des troupes innombrables d'Oiseaux de toutes Espèces se rendent à l'envers le Monstre qui les attend , & se jettent sur

Avril, Mai & Juin, 1744. 319

sur lui avec des huées & des cris épouvantables, dont l'air rétentit dans tous les environs. Le Hibou retiré tranquillement & avec toutes ses plumes, dans l'épaisseur des Bois, d'où il étoit sorti, les Oiseaux chantent victoire, & vont annoncer avec éclat dans tous les Pays d'alentour la défaite & la fuite honteuse de leur mortel Ennemi.

Vous voyez par-là qu'en bonne justice, tous ces Auteurs, qui font tant de vacarme, ne sauroient être Juges dans une Cause qui les touche de si près. Qu'on leur laisse le plaisir de s'applaudir, & de répandre par-tout d'injurieux brocards contre leurs Adversaires, pourvu qu'au Tribunal de la Raison, on ait plus d'égard à la force des preuves qu'ils allèguent, qu'à la multitude de leurs témoignages.

L'équité exige donc qu'avant l'examen du Procès, le Sieur *Cumberland* soit débouté de toutes ses prétensions. Il commence par dire, dès l'entrée de son Ouvrage, & même sans attendre qu'il ait plaidé sa Cause, qu'il a terrassé son Ennemi. N'est-ce pas chanter trop tôt victoire, & demander les honneurs du Triomphe avant le Combat? Nous allons exposer fidèlement ce qu'il allègue de plus fort en sa faveur, & nous laisserons aux Personnes équitables & sans prévention à juger de la validité de ses raisons. Bien entendu cependant qu'on ne recevra le témoignage de qui que ce soit, s'il n'est muni de bonnes preuves, & accompagné de faits authentiques & bien avérés. Cette précaution est bonne à prendre. Sans cela,

le pauvre *Hobbes* & ses semblables coureroient grand risque d'être condamnés, avant même que d'avoir eu audience. C'est un principe de *St. Augustin* qu'on ne doit jamais traiter à la rigueur un Ennemi dont on n'a plus rien à craindre.

Le premier Chapitre, par lequel *Mr. Cumberland* commence son Ouvrage, roule entièrement sur ce qu'il nomme *la Nature des Choses en général*. On trouve dès l'entrée de ce Chapitre, un défaut d'exactitude & de précision ; & c'est *Mr. Barbeyrac* lui-même qui a soin de nous faire remarquer ce défaut. Voici les propres paroles de notre Auteur.

„ Queique les *Sceptiques* & les *Epicuriens*,
 „ Anciens & Modernes, nient l'existence des
 „ *Loix Naturelles*, ils conviennent pourtant
 „ avec nous de ce que signifient ces termes.
 „ Car nous entendons par-là les uns & les
 „ autres certaines *Propositions d'une Vérité*
 „ *immuable*, qui servent à diriger les *Actes*
 „ *volontaires de notre Ame*, dans la recherche
 „ des *Biens* & dans la fuite des *Maux*, &
 „ qui nous imposent l'obligation de régler nos
 „ *Actions externes d'une certaine manière*, in-
 „ dépendamment de toute *Loi Civile*, & mis
 „ à part les *Conventions*, par lesquelles le *Gou-*
 „ *vernement est établi*”.

On m'avouera que cette Définition ne donne pas une idée fort claire des *Loix Naturelles*, & qu'on ne sauroit l'admettre sans demander à l'Auteur une juste explication de ses termes. Mais ce n'est pas en cela que consiste le défaut essentiel de cette Définition. *Mr. Barbeyrac*

Barbeyrac remarque judicieusement que ce n'est pas de cette manière que posent l'état de la question ceux qui ont combattu l'existence des *Loix Naturelles*. „ Il me semble, dit-il, au contraire, que la plupart renferment, dans l'idée des *Loix Naturelles*, deux caractères essentiels, qu'ils prétendent qu'on devroit y trouver, s'il y en avoit de telles. L'un est, que tous les Hommes, sans exception, les connoissent actuellement, & cela par un pur effet de la Nature, sans aucune instruction ni aucune méditation. L'autre, qu'ils soient aussi tous actuellement & infailliblement portés à les pratiquer, par un instinct semblable à celui des Bêtes, qui les porte, par exemple, à avoir soin de leur Lignée”. Sur cela Mr. Barbeyrac cite, entre autres, un assez long passage de *Montagne*, qu'il avoit déjà allégué, mot pour mot, dans sa *Préface* sur *Pufendorff* (a).

Voilà donc notre Docteur Cumberland bien convaincu d'avoir attribué fort mal-à-propos aux *Sceptiques* & aux *Epicuriens*, une opinion qui leur est tout-à-fait étrangère. Ce n'est pas moi qui le dis, c'est Mr. Barbeyrac: Cette fante est capitale, elle est d'une conséquence infinie. Le grand inconvénient qui en résulte, c'est qu'on se bat sans s'entendre, & que toute cette Dispute particulière se réduit enfin à une Dispute de mots. Si les *Sceptiques* avoient à répondre sur ce point à notre Auteur,

(a) *Le Droit de la Nature & des Gens*, &c. pag. XVII, Edit. de 1734.

teur, ils lui diroient tout net : *Monsieur le Docteur, vous vous trompez, ce que vous entendez par Loix Naturelles ne s'accorde pas avec la Définition que nous en donnons; commençons par expliquer les termes & les choses, & , lorsqu'une fois nous serons convenus de l'état de la question, nous pourrons entrer en matière.* On éviteroit ainsi de s'engager témérairement dans des disputes éternelles sur des riens; &, en même tems, on n'auroit pas le désagrément de s'entendre dire des injures Qui augmentent l'animosité déjà trop grande dans chaque Parti, & dont les suites sont infiniment plus à craindre que celles qui naissent de la différence de Sentimens. Un Auteur s'écarte-t-il des Principes reçus dans votre Communauté, faites-lui voir modestement, & par de bonnes raisons, qu'il est dans l'erreur, & peut-être le convertirez-vous par-là. *Jésus-Christ* a dit : *Je suis doux & humble de cœur.* Les Apôtres n'alloient pas prêcher l'Evangile aux Payens, en leur disant qu'ils étoient des *Chiens*, comme faisoit l'intolérant *Calvin* à l'égard de tous ceux qui ne pensoient pas comme lui.

Après tout, savez-vous quelle sera la suite de tout cela? C'est que si l'un est damné pour ses erreurs, l'autre le sera pour ses emportemens. Lequel vaut mieux? Il y a dans chaque Communauté Chrétienne une infinité de personnes de tout rang, qui seront sûrement damnées pour leur vie déréglée, si elles sont jugées suivant les Loix de l'Evangile. Les Prêtres savent cela, & n'en font pas grand bruit.

Ils

Ils déclament à la vérité en Chaire contre les vices, parce qu'ils sont payés pour cela; mais hors delà ils sont muets, vous voyez même quelques-uns converser familièrement avec ceux qui menent une vie scandaleuse, pourvu qu'ils soient riches & d'un rang un peu élevé. Mais un Auteur vient-il à débiter une Doctrine qui ne soit pas conforme à celle qu'ils enseignent, les voila dans l'instant qu'ils sonnent le tocsin, & qu'ils remuent Ciel & Terre pour le perdre. Que les Hommes sont foux de se rendre la vie amère & désagréable par des Guerres intestines, qui ne sont que trop souvent les malheureux fruits de l'envie & de l'esprit de Parti!

On vient de voir que notre Auteur ne sauroit entamer avec ses Adversaires une Dispute réglée sur les *Loix Naturelles*, faute de s'entendre avec eux sur la définition de ces Loix. Mais on remarquera dans le même Chapitre quelque chose de bien plus singulier. Lui-même y est aux prises avec son bon ami *Maxwell*, Prébendaire de *Connor*, & l'un de ses Traducteurs & Commentateurs; & celui-ci est attaqué à son tour par le Professeur de Groningue, qui le relève d'importance, & lui dit tout net qu'il est un pitoiable Raisonneur. Cette petite Dispute est tout-à-fait divertissante. J'en régalerai le Lecteur.

Mr. *Chimberland*, après avoir établi la nécessité d'examiner la *Nature des Choses*, donne pour *Loi générale de la Nature*, cette seule Maxime fondamentale, d'où naissent toutes les autres Loix & à laquelle elles se réduisent

La plus grande Bienveillance, que chaque A-
gent raisonnable témoigne envers tous, consti-
tue l'état le plus heureux de tous en général &
de chacun en particulier, autant qu'il est en
leur pouvoir de se le procurer; & elle est abso-
lument nécessaire pour parvenir à l'état le plus
heureux, auquel ils peuvent aspirer. Par consé-
quent le Bien commun de tous est la Souve-
raine Loi. Après avoir fait l'analyse de cette
Maxime, il établit cette Proposition: Que la
Bienveillance renferme tous les Actes Hu-
mans, qui sont l'objet de la Morale. „ On ne
„ sauroit, dit-il, former d'idée plus générale
„ de ces sortes d'Actes, que celle qu'emporte
„ le mot de Bienveillance, puisqu'elle renfer-
„ me le Desir de toute sorte de Biens; & par
„ conséquent la fuite de toute sorte de Maux.
„ De plus la vertu de cette Bienveillance s'é-
„ tend & à tous les Actes libres de notre En-
„ tendement, par lesquels nous considérons
„ & nous comparons entre eux les divers
„ Biens, où nous cherchons les moyens de les
„ obtenir; & à ceux de nos Facultés corpo-
„ relles, que nous déterminons, par un or-
„ dre de notre Volonté, à se mouvoir autant
„ qu'il faut pour nous procurer ces Biens. Or
„ il est généralement vrai que le mouvement
„ d'un Point ne produit pas plus certainement
„ une Ligne, ou l'Addition de plusieurs Nom-
„ bres, une Somme, que la Bienveillance ne
„ produit, par rapport à la Personne à qui l'on
„ veut du bien, un bon effet, proportionné
„ au degré de l'affection de l'Agent, & à son
„ pouvoir, en tel ou tel cas proposé. Il est
„ en-

„ encore certain, que la pratique des Devoirs
 „ de la *Fidélité*, de la *Reconnoissance*, de
 „ l'*Affection naturelle*, &c. sont des parties
 „ de la *Bienveillance* la plus efficace envers
 „ tous, ou des manières de l'exercer accom-
 „ modées à certaines circonstances; & qu'el-
 „ les produisent très certainement leur bon
 „ effet: autant qu'il est certain, que l'*Addi-
 „ tion*, la *Soustraction*, la *Multipliation*, &
 „ la *Division*; sont des parties ou des ma-
 „ nières de Calcul, & que la *Ligne Droite*,
 „ le *Cercle*, la *Parabole*, & les autres
 „ *Courbes*, expriment divers effets; que la
 „ Géométrie produit par le mouvement d'un
 „ Point”.

C'est ce plaisant Raisonnement, qui ne sera certainement pas du goût de tout le monde, que Mr. *Maxwell* critique dans une longue *Note*, dont il suffira de donner ici le précis. Il y fait voir, en premier lieu, que la *Bienveillance* en question, ou la *Maxime fondamentale* de l'Auteur, renferme une *Proposition*, qui, quoique évidente par elle-même, n'est cependant point *concluante*, à moins qu'on ne l'accompagne de quelque autre Raisonnement. Voici comme il prouve la fausseté de cette conclusion. „ De ce qu'une
 „ certaine manière d'agir, suivie par quelque
 „ Individu que ce soit, contribue le plus, tout
 „ bien compté, au total de la *Félicité* du
 „ Genre-humain, il ne s'ensuit point qu'elle
 „ contribue le plus au Bonheur de cet indivi-
 „ du. Moins encore peut-on dire, en raison-
 „ nant juste: Une telle manière d'agir, suivie

„ par quelque Individu que ce soit, contribue
 „ le plus, tout bien compté, au total de la
 „ Félicité du Genre-humain, donc elle con-
 „ tribue le plus au Bonheur de tel ou tel In-
 „ dividu, soit que les autres concourent, ou
 „ non ” ?

La seconde chose que critique Mr. *Maxwell* dans sa *Note*, c'est que le Docteur *Cumberland* entend, par le mot de *Bienveillance*, tantôt cet Instinct naturel qui nous porte à aimer les autres, & tantôt les actions qui en proviennent. Or, *dit-il*, „ il ne faut pas le prendre
 „ en ce sens-là dans cette Loi générale de la
 „ Nature ; car, si l'Instinct ou les sentimens
 „ naturels de Bienveillance étoient beaucoup
 „ plus grands, qu'ils ne le sont d'ordinaire, je
 „ ne crois pas que le Genre-humain fût aussi
 „ heureux qu'il l'est présentement, parce
 „ qu'on ne penseroit pas assez à son intérêt
 „ particulier, & que cela rendroit paresseux,
 „ & décourageroit l'industrie ”.

Mr. le Prébendaire pour s'excuser, en quelque sorte, de la liberté qu'il prend de faire voir le peu d'exactitude du Docteur *Cumberland*, finit sa *Note* critique par une espèce de petit compliment, où l'on pourroit soupçonner un peu de malice, si l'on n'étoit pas porté à juger favorablement de ses intentions. *Au reste*, *dit-il*, *je suis bien aise d'avertir, que je n'ai pas dessein, en faisant cette remarque, de renverser le Système de notre Auteur, mais seulement de le rendre plus intelligible, & d'empêcher que les Lecteurs ne tombent dans quelques méprises, où ils pourroient être jetés par*
 la

la confusion de sa Méthode, & par quelques contrariétés apparentes. Cela ne me paroît pas sincère ; j'y trouve de la flatterie. Quand on attaque le fond d'un Systême, & ce qui en fait presque tout l'appui, peut-on dire qu'on ne cherche pas à le renverser ?

Mr. Barbeyrac a bien senti que ce coup pouvoit avoir de fâcheuses suites. Dans l'instant, il vole au secours du Docteur, attaque le pauvre Prébendaire, qui croyoit avoir fait merveilles, lui reproche l'injustice de son procédé, & le traite du moins aussi mal qu'il avoit traité le Docteur. Bien persuadé de la bonté de la Cause de son Auteur, il parle durement à Maxwell, & découvre à tout le monde ses propres égaremens. *Il me semble, lui dit-il, que vous formez des difficultés qui ne sont pas bien fondées. Vous supposez, que notre Auteur n'a point établi la vérité de cette conséquence : La Bienveillance universelle est ce qui contribue le plus au plus grand Bonheur possible du Genre-humain ; donc, &c.* Il vient, après cela, aux autres Objections du Prébendaire, & termine enfin sa Contrecritique par cette décision. *Cela étant, toutes les réflexions que le Traducteur Anglois fait sur cet article, sont ici hors d'œuvre ; pour ne rien dire du faux raisonnement qu'il fait à la fin.*

Un Lecteur, qui cherche à s'instruire, se trouve fort embarrassé quand il rencontre de pareils écueils. D'un côté, notre Auteur prétend que sa Proposition est aussi certaine, qu'il est certain que deux & deux font quatre, & que de trois otez deux, reste un. Ou, pour

me servir de ses propres termes : *Il est généralement vrai que le mouvement d'un Point ne produit pas plus certainement une Ligne, que l'Addition de plusieurs Nombres, une Somme; que la Bienveillance ne produit, par rapport à la Personne à qui l'on veut du bien, un bon effet proportionné au degré de l'affection de l'Agent.* Mr. Maxwell n'est pas de cet avis. Il soutient & fait voir que le Docteur s'est trompé. Le Professeur de Groningue cite les deux Plaideurs devant son Tribunal, il se charge de la révision du Procès; &, tout bien pesé, bien examiné, il décide que le Docteur a très bien raisonné, & que le Prébendaire n'est qu'un pauvre Logicien. Je me sens fort tenté de faire sur tout cela mes réflexions; mais j'en m'aperçois que mon Extrait grossit prodigieusement, & que sûrement l'espace me manquera pour les autres matières qui me restent à parcourir. Peut-être trouverai-je ailleurs l'occasion de me dédommager.

Mr. Cumberland commence le second Chapitre de son Ouvrage par la définition de l'Homme. Par le mot d'Homme, dit-il, j'entends un Animal doué d'Intelligence, ou qui a une Ame. Cette définition m'a un peu fait rire. Je voudrois bien que quelqu'un la proposât à Mr. Boullier (a), pour voir ce qu'il diroit. Ce Ministre prétend que les Bêtes ont aussi une Ame; ainsi en admettant son Système & la définition de notre Auteur, voilà

l'Homme

(a) Ce Ministre est l'Auteur d'un Ouvrage intitulé: *Essai Philosophique sur l'Ame des Bêtes.*

l'Homme devenu Bête, & la Bête transformée en Homme. La belle métamorphose!

Notre Auteur a cru qu'il étoit superflu de donner des preuves de la distinction de l'*Ame* d'avec le *Corps*. Sans savoir encore ce que c'est que cette *Ame*, il suppose qu'elle existe, & se contente de renvoyer son Lecteur à ce que d'autres en ont dit avant lui. „ Les Physiciens ; dit-il , tant Anciens que Modernes, comme *Descartes*, *Morus* (a), ont suffisamment prouvé la distinction de l'*Ame* d'avec le *Corps*, auquel se raportent toutes les Facultés Animales. Mr. *Seth Ward* (b) a même défendu précisément contre *Hobbes* cette Vérité importante. Desorte que si je voulois ajouter ici quelque chose, ce seroit s'attacher à prouver qu'il est jour en plein midi ”.

Quand on donne pour démontré, ce qui est révoqué en doute par les plus grands Philosophes, que doit-on penser des conséquences qu'on tire de pareils Principes. C'est une espèce d'insulte que l'on fait aux autres, que de leur soutenir qu'une chose est de la dernière évidence, lorsqu'ils vous disent de bonne foi qu'ils la trouvent fort obscure, & qu'ils n'y comprennent rien. N'y a-t-il pas de l'injustice à ne vouloir pas croire celui qui avoue son ignorance, tandis qu'on veut en être cru soi-même sur des choses dont on est persuadé.

Jugen

(a) Ce *Morus* est *Henri More*, qui a publié divers Traités Philosophiques.

(b) In *Th. Hobb. Philosophiam. Exercit. Epistolic. §. 4.*

Jugez du moins des autres avec la même équité que vous voudriez que l'on jugeât de vous. Vous dites qu'il est clair comme *le jour en plein midi*, que l'Ame est une Substance distincte du Corps. Si cela vous paroît ainsi, & que vous parliez alors de vous-même, personne n'est en droit de vous contredire, parce qu'on doit charitablement supposer que vous avez des lumières que d'autres n'ont pas. Mais, d'un autre côté, portez des autres Hommes le même jugement, lorsqu'ils vous assurent qu'ils ne voyent que ténèbres, où vous ne voyez qu'une clarté & lumières. Toutes nos Chaires ne rétentissent que de la foiblesse & de l'ignorance de l'Esprit humain; & cependant dès qu'un Philosophe vient à avouer sincèrement son ignorance sur la nature de l'Ame, ou sur le sens de quelque paquet de paroles inintelligibles, vous entendez cent voix tonner contre lui, comme s'il eût commis le plus grand crime. Que faire donc pour contenter tout le monde? Pour moi, je ne le sais pas. Proposez-vous vos doutes, dites-vous que vous ne savez rien, on vous traite d'Incrédule: faites-vous quelque découverte, étalez-vous votre Science; on vous dit qu'il n'y a ici bas que ténèbres & obscurités, & on vous renvoie à l'autre Vie.

Lorsque Bayle entreprit de dire librement son sentiment sur des points contestés, on l'accabla d'injures, & on l'accusa d'irreligion. Voyez un peu comme on le traite encore aujourd'hui dans ces Vers pleins de fiel & d'amertume. J'en rougis presque pour le galant Homme qui en est l'Auteur. A

Avril, Mai & Juin, 1744. 331

*A Rotterdam pour elle (a) ouvrit son Arsenal
De toute Vérité ce dangereux rival,
Guerrier infatigable & propre à tout combattre,
Peu jaloux d'élever, toujours jaloux d'abattre,
Ne se plaisoit qu'à voir argumens terrassés,
Disputeurs en déroute, & Partis renversés.
Ainsi, d'un œil content, Marins dans sa fuite
Contemploit les débris de Carthage détruite.
Détestable plaisir! Cœur cruel! Homme affreux!*

*Qui regarde avec joie un objet malheureux.
Notre fier Conquérant, ravageur de Systèmes,
Ne trainoit après lui, que doutes, que problèmes,
Sophismes captieux, longues digressions,
Amas d'autorités, foule d'objections.
Ce merveilleux Protée, adroit à nous surprendre,
Infidelle aux Drapeaux qu'il paroissoit défendre,
Adversaire du Camp, qui l'avoit protégé,
Et souvent déserteur aussitôt qu'engagé
Forma plus d'un nuage, à force de poussière,
Qu'il fit presque voler jusques à la lumière,
&c. (b).*

Voilà ce qui s'appelle *insulter un Lion mort*,
que ses Ennemis n'ont jamais pu vaincre pendant sa vie. Si ses raisonnemens ne sont que des
So-

(a) *La Raison.*

(b) Voyez *la Religion & la Grace*, par Mr. Racine, dans sa Réponse à l'Épître de Mr. Rousseau, contre les *Esprits-forts*, pag. 208.

Sophismes captieux, pourquoi ses Ecrits ont-ils eu & ont-ils encore une si grande réputation, tandis que la plupart de ceux de ses Adversaires sont tombés dans l'oubli? Est-ce que les Hommes aiment plus le mensonge que la Vérité, ou cherchent-ils de gaieté de cœur à se perdre & à se tromper? Ce seroit donner gain de cause à celui qui a dit (a) que l'*Esprit humain est le lieu de la naissance du Faux*, qu'il est sa demeure ordinaire, & que le *Vrai y est étranger*.

J'ai vu traiter Locke de Dèiste dans le *Journal* d'une Société d'Ecclésiastiques, plus renommés par leur politique raffinée, que par la pratique des Vertus Chrétiennes; &, parce que ce même Philosophe, par respect pour la puissance de Dieu, reste indécis sur la question, *si la Matière peut penser ou non*, on s'écrie, on lève les mains vers le Ciel, & on fait des lamentations, comme si tout étoit perdu.

Locke, pese, examine; &, pour trop balancer,

Trouve la Cause obscure, & n'ose prononcer.
Cruelle modestie! ô fatale lumière!

O Mer, entre elle & nous oppose ta barrière (b)!

La définition de l'Homme, donnée par notre

(a) Fontenelle, dans le *Dialogue* entre Homère & Esopé.

(b) Mr. Racine, *ibid.* dans sa Réponse à l'Epître de Mr. Rousseau, &c. pag. 210.

tré Auteur, est si claire qu'elle ne paroît pas avoir besoin d'aucune explication. Dès que l'on se contente de dire : *l'Homme est un Animal qui a une Ame*, chacun entend ce que cela signifie, en supposant, comme semble le supposer Mr. Cumberland, que l'Homme est le seul Animal qui ait une Ame, & que cette Ame est une Substance distincte du Corps. Il ne laisse pourtant pas d'entrer dans quelque détail sur ce qu'il entend par *Animal*, & sur ce qu'il entend par *Ame*. Ce détail n'est pas assez important pour nous y arrêter.

C'est en parlant de l'Homme & de sa nature, que Mr. Cumberland rencontre en son chemin, le fameux Hobbes, son plus redoutable Adversaire. Ce Politique a avancé que *l'Homme n'est pas un Animal naturellement propre à la Société*; ou, ce qui revient à la même chose, que *ce n'est pas la Nature, mais la Discipline, qui rend l'Homme propre à la Société*.

Voici la raison qu'il en donne. Les Sociétés sont des *Confédérations*: Or les Enfans & les Idiots ne sentent pas la force des engagements qui les forment: les autres n'ayant pas expérimenté les inconvéniens fâcheux, auxquels on est exposé hors des Sociétés, ne conçoivent pas l'utilité de cet état. Ainsi les premiers, ne sachant pas ce que c'est qu'une Société, ne peuvent y entrer par leur consentement; les autres, en en ignorant les avantages, ne se soucient point de se les procurer. Cependant les uns & les autres, & Enfans & Adultes, ont sans contredit, une Nature Humaine.

C'est ainsi que raisonne Hobbes. On peut bien

bien penser que Mr. *Cumberland* n'est pas de son avis. Le Paradoxe paroît trop singulier pour être adopté ; & d'ailleurs cet Auteur n'est jamais cité dans cet Ouvrage , que pour y paroître sur la sellette , en qualité de criminel. Peut-être les paroles de *Hobbes* seroient-elles susceptibles d'un sens raisonnable, s'il eût bien défini ces deux termes , *propre* & *Nature* ; mais en prenant sa proposition dans le sens le plus naturel qui se présente d'abord à l'esprit, on ne sauroit guère se dispenser de convenir qu'il s'est trompé, & qu'il a avancé un sentiment insoutenable. Je ne vois pas en effet qu'on puisse rien alléguer de solide en sa faveur. Ainsi je le laisse exposé à tous les coups que lui porte mon Auteur.

Une des raisons que produit contre lui Mr. *Cumberland*, c'est que l'Homme, quoique naturellement *propre* à la propagation de son Espèce, ne sauroit cependant y vaquer pendant qu'il est Enfant, & qu'il ne peut même le faire dans la suite avec succès, s'il devient stérile par quelque accident, ou si la Femme n'y concourt. Cette raison me paroît d'autant meilleure, que *Hobbes* suppose que les Enfants ne sont pas propres à la Société, parce qu'ils ne sentent pas la force des engagements qui les forment. Je laisse au Lecteur à faire le reste de l'application ; je n'ai pas assez d'espace pour m'étendre davantage sur cet article. J'ajouterai seulement que l'Auteur de *La Fable des Abeilles* (a) regarde ce sentiment de *Hobbes* com-

(a) Ou Les Fripons devenus Honnêtes-gens, par Mandeville. Voyez le Tome III, pag. 252, Edit. de 1740.

comme indigne d'un Philosophe, quoiqu'il reconnoisse en même tems, que quelques-uns de ses Adversaires ont poussé trop loin la chose, en assurant que tout ce à quoi l'Homme pouvoit parvenir, devoit être considéré comme une raison de son aptitude, & une cause de sa capacité pour la Société.

Nous avons vu ci-dessus ce que notre Auteur entend par *Bienveillance*. Il revient souvent à cette Maxime fondamentale; &, dans le Chapitre second, il expose divers *Indices* de cette *Bienveillance*, tirés de la considération du Corps des Animaux. Il tire un de ces *Indices* du *Panchant naturel* qu'ont tous les Animaux à procréer Lignée, à nourrir & à élever celle qui est déjà venue au monde. Son sentiment est que les Animaux ne se joignent amoureusement ensemble que dans la vue, ou par le desir qu'ils ont de procurer le *Bien Commun* de toute l'Espèce, autant que le *Naturel* de chaque Animal en est susceptible.

Ce Principe mérite d'être remarqué. Mais voyons ce qu'il ajoute un peu plus bas. „ Il „ est, dit-il, d'une grande évidence que les „ Animaux étant portés, de la manière que „ je l'ai fait voir, & à aimer ceux de leur „ Espèce qui sont de différent Sexe, & à aimer la Lignée qui naît de leur union, ils se „ dépouillent par-là d'un *Amour-propre* entièrement borné à eux-mêmes; &, cet „ *Amour-propre* une fois mis à l'écart, ils sont „ aisément menés plus loin, en sorte qu'ils „ viennent à s'aimer, tantôt l'un, tantôt l'autre, jusqu'à ce que leur amour embrasse „ enfin

entre tous les Animaux de même Espèce, à cause de la ressemblance de leur Nature. C'est donc sur la Nature commune à tous les Animaux, qu'est fondé ce que l'on a remarqué, & sur quoi on a un grand nombre d'expériences, que les Hommes sont des amateurs de la Paix, quand ils ont des Enfants, & que le Panchant naturel à la Propagation de l'Espèce les dispose tous à aimer la Paix".

Il est assez ordinaire à Mr. *Cumberland* de supposer comme vrais des Principes qu'il n'a point démontrés. Toutes les preuves de ceux, qu'il établit ici, se réduisent à des conjectures forcées, à des vraisemblances & à des convenances tirées de fort loin. Ces Principes ainsi supposés, il fait paroître *Hobbes* sur la scène, il l'interroge à sa manière, lui demande ce qu'il pense sur la question proposée, prend sa réponse; dont il retranche ce que bon lui semble, & jettant sur lui un regard menaçant, lui parle en Maître, & le renvoie tout confus, sans vouloir écouter ses raisons. On fait faire à ce pauvre misérable un assez triste figure. On le dépouille de tous ses ornemens: il comparoit devant un Juge, qui ne sauroit approuver ses sentimens, sans condamner les siens propres; &, pour comble d'infortune, on le livre entre les mains de deux Supôts, l'un Professeur, l'autre Prébendaire & Chapelain d'un Grand-Seigneur, tous deux dévoués au ressentiment de son Accusateur.

Le procès de ce Criminel est bientôt fait. *Cumberland* cite ce qu'il a dit & enseigné dans

un maudit petit Livre Anglois, *De la Nature Humaine*, & dans un autre Ouvrage empoisonné, qui a pour Titre *Traité du Citoyen*. Il l'accuse d'avoir soutenu : „ Que non seulement l'Amour réciproque des deux Sexes, „ qui les sollicite à la *Propagation de l'Espèce*, „ mais encore l'affection naturelle qui leur „ fait aimer & élever les Fruits de leur Union ; toute la Bienveillance que les Animaux témoignent aux autres, quels qu'ils „ soient ; toute la compassion qu'ils ont pour „ ceux qui souffrent ; que tout cela, dis-je, „ vient de ce *qu'ils cherchent à se procurer quelque avantage à eux-mêmes, ou du moins le „ plaisir de se faire une idée magnifique de „ leurs propres forces, ou d'avoir bonne opinion „ d'eux-mêmes* ; en quoi consiste la *Gloire*, „ selon la définition que notre Philosophe en „ donne ”.

Tel est le sentiment de *Hobbes*. Son Principe est, que *l'Amour-propre est le grand mobile de nos Actions & de celles des Animaux*. Att-il raison, ou se trompe-t-il ? Pour en juger il suffit de mettre son Système en parallèle avec celui du Docteur *Cumberland*, & de rechercher quel est le motif qui fait agir les Hommes & les Animaux dans telle ou telle rencontre. J'avoue que cet examen est difficile à faire. Il faudroit entrer pour cela dans des détails immenses. Mais, après avoir bien considéré la nature de l'Homme, il paroît résulter qu'il ne fait rien sans choix, & qu'il ne choisit rien que ce qu'il croit être le meilleur & lui procurer un plus grand bien. Supposer le con-

traire, c'est supposer ce qui est contradictoire. De deux choses que l'on a à choisir, on ne sauroit faire choix de l'une sans la préférer à l'autre; & celle à laquelle on donne la préférence, est toujours celle que l'on croit être la meilleure. Reste maintenant à savoir si l'Homme n'agit jamais que par le seul *Amour-propre*, comme le prétend *Hobbes*, ou s'il agit toujours en vue du *Bien Commun*, & quelquefois même en se dévouant de l'*Amour-propre* entièrement borné à lui-même, ainsi que l'enseigne notre Auteur.

Cela posé, je viens à l'examen de quelques cas. Je ne saurois en choisir de plus propre à éclaircir la question, que celui-là même que propose Mr. *Cumberland*. Est-il vrai que les Animaux ne se portent à procréer Lignée que par le desir qu'ils ont de procurer le *Bien Commun* de toute l'Espèce? C'est-ce qu'il enseigne, c'est ce qu'il tâche d'inculquer. La décision de cette question dépend de la décision de celle-ci, & de quelques-autres de même nature. Un Jeune-homme, qui aime passionnément une Fille, & qui, au mépris des Loix & de la Religion, cherche à en obtenir les dernières faveurs, agit-il par le desir de procurer le *Bien Commun*, par un motif de *Bienveillance*, ou uniquement dans la vue de satisfaire sa Passion, par *Amour-propre*, ou pour son avantage particulier. Ce Jeune-homme sait que sa Religion, les Loix de la Société dont il est Membre, lui défendent, sous de rigoureuses peines, d'avoir un pareil commerce. Il n'ignore pas qu'il s'expose à perdre sa réputation,

tion, & encore davantage celle de cette Fille qui aura la foiblesse de succomber à ses instances. Cependant aucun de ces motifs n'est capable de le détourner de son entreprise. Il préfère ce plaisir à tout autre avantage, & ne cherche qu'à faire une démarche que le seul *Amour-propre* lui suggère.

Cette action est-elle donc un *Indice de Bienveillance*, comme le soutient Mr. *Cumberland*, est-elle faite par le desir de procurer le *Bien Commun*? Les maux infinis, qu'entraîne souvent après elle cette Passion, semblent prouver démonstrativement, qu'on ne s'y laisse pas toujours aller par un motif de *Bienveillance*. Ecoutez sur cela *Venette*, qui avoit de l'Homme & de tous ses panchans, une connoissance bien plus parfaite que notre bon Evêque, qui le représente toujours tel qu'il devoit être, & non tel qu'il est. „ Les plus „ grands maux, dit ce Médecin (a), qui ar- „ rivent aux Hommes, ne viennent ordinaire- „ ment que de l'excès de l'Amour ou du „ Vin. Et, pour ne parler ici que du pré- „ mier, on doit avouer qu'il a des emporte- „ mens, que les plus sages ont bien de la peine à retenir. Cette Passion ne garde point „ de mesure; &, quand elle en garde, elle „ cesse d'être appelée Amour. Rien ne s'op- „ pose à sa violence, tout lui obéit en nous- „ mêmes & hors de nous-mêmes, & elle „ trouve autant d'esclaves qu'il y a d'Hom- „ mes.

(a) Voyez *Venette*, de la Génération de l'Homme, pag. 324, Edit. de 1696.

„ mes. Ce n'est point assez que de coucher
 „ une nuit ou deux avec une Femme, & de
 „ jouir plus d'une fois avec elle des plaisirs de
 „ l'Amour ; il faut encore que cela aille à
 „ plusieurs Mois & à plusieurs Années de sui-
 „ te, comme si cette Passion ne s'affouvissoit
 „ jamais mieux par aucune autre chose que
 „ par elle-même. Ce n'est pas dans cette ren-
 „ contre qu'une action souvent réitérée nous
 „ déplaît, & que notre délicatesse est blessée
 „ par le moindre objet dégoûtant ; si cela ar-
 „ rive quelquefois, l'Amour a tant d'adresse
 „ qu'il fait bientôt nous guérir de nos petits
 „ dégoûts Cette Passion corrompt notre
 „ esprit, abat notre courage, & empêche l'é-
 „ lévation de notre Ame, témoin *Salomon*,
 „ que l'Antiquité a surnommé le *Sage*, qui
 „ perdit l'esprit par l'excès des divertissemens
 „ avec les Femmes ; témoin encore les *Sar-*
 „ *diens* qui, ayant perdu leurs forces avec les
 „ Servantes des *Smirniens*, furent honteuse-
 „ ment vaincus par leurs Ennemis”.

Est-ce encore par le desir de procurer le Bien
 Commun de toute l'Especé qu'un Homme se
 livre aux plaisirs de l'Amour, pendant les neuf
 Mois de la Grossesse d'une Femme, lors mê-
 me qu'il n'ignore pas les dangers auxquels il
 expose cette Femme & son Fruit ? Le plaisir,
 qu'il prend alors, lui est bien plus suggéré
 par l'Amour-propre que par un pareil desir.
 Mais que doit-on penser de toutes ces Fem-
 mes qui se prostituent, & qui mettent tout en
 œuvre pour faire périr le Fruit de leurs infam-
 es Amours. Leur but n'est certainement pas
 de

de procréer Lignée, ou de procurer le Bien Commun de toute l'Espèce.

J'ai bien de la peine à comprendre ce qu'ajoute Mr. Cumberland, lorsqu'il dit, que c'est *fr*: la nature commune à tous les Animaux qu'est fondé ce que l'on a remarqué, & sur quoi on a un grand nombre d'expériences, que les Hommes sont plus amateurs de la Paix, quand ils ont des Enfans ; & que le penchant naturel à la Propagation de l'Espèce les dispose tous à aimer la Paix. Je ne sai si je me trompe ; mais il me semble que la maxime contraire est bien plus suivie que celle-là. Un homme amoureux ne sauroit souffrir de Rival, & devient bientôt l'ennemi de quiconque aspire à la possession de l'objet de ses feux. L'Amour le rend soupçonneux, jaloux, & le dispose à troubler la paix avec ses égaux. Un Coq n'est jamais si méchant, si hargneux, que lorsqu'il se voit sur son fumier, entouré d'une douzaine de Maitresses, toutes soumises à ses volontés. Voit-il approcher de son domaine, un Coq du voisinage, il marche fierement à sa rencontre, l'attaque en furieux, & quitte rarement le champ de bataille, qu'il n'ait remporté la victoire, ou que son voisin ne l'ait forcé à se retirer honteusement. Le Chien le plus souple, & le plus fidèle, perd une partie du respect qu'il avoit pour son Maître, dès qu'il devient amoureux. Le Moineau, dans le tems de ses Amours, trouve-t-il un Nid d'Hirondelle, propre à y établir la petite Famille dont il fait devoir être bientôt Père, il s'en saisit, en qualité de plus fort, en défend l'en-

trée à celle qui en avoit fait les fraix, & à qui il appartenoit de droit. Le Cerf est naturellement timide & paisible, mais dès qu'il est en rut, il devient redoutable à l'Homme même. Direz-vous, après cela, que le *Panchant naturel à la Propagation de l'Espèce dispose les Animaux à aimer la Paix*. Vous voyez qu'il les rend plutôt méchans, furieux, voleurs, & disposés à exciter le trouble & la discorde.

Je ne vois pas non plus que, ni les Hommes, ni les Animaux, soient plus amateurs de la Paix, quand ils ont des Enfans, que quand ils n'en ont point. L'expérience prouve souvent le contraire, & à l'égard des uns & à l'égard des autres. Un Prince, qui a grosse Famille, cherche d'ordinaire à la bien établir. Il place ses Filles comme il peut, en consultant bien plus sa gloire & ses intérêts, que leurs inclinations. A l'égard des Garçons, il y prend garde de plus près; il leur cherche quelque Souveraineté. Ne voulant point démembrer ses Etats, il jette les yeux sur ceux de son Voisin, & lui fait demander s'il seroit disposé à lui céder, pour une certaine somme, quelqu'une de ses Provinces: celui-ci répond qu'il regarde l'Héritage de ses Pères comme sacré, & qu'il ne sauroit en rien céder sans trop affoiblir sa Puissance. Le Prince, Père de Famille, ne change pas, pour cela, de résolution. Il fait chercher dans ses Archives; & se fondant sur d'anciennes Chartres, il entre à main armée sur les Terres de son Voisin. C'est ainsi que les Hommes deviennent

vent

vent ennemis de la Paix quand ils ont des Enfans à établir.

Il paroît résulter de tout ce que je viens de dire que l'*Amour-propre*, l'amour de notre être, de notre bien-être, est en effet le premier mobile de toutes nos actions. Consultez bien le Genre-humain, & vous verrez que tout se rapporte à ce grand Principe. Il est la règle de l'honnête-Homme & du Fripon; mais avec cette différence que le Fripon n'en fait pas un bon usage. On peut démontrer que, pour être véritablement heureux, il faut être honnête-Homme, rendre à Dieu ce qui appartient à Dieu, & à César ce qui appartient à César. L'*Amour-propre* bien réglé, bien entendu, nous dicte que nous ne devons pas faire à autrui ce que nous ne voudrions pas qu'on nous fit. Malheureusement les Hommes ne font pas toujours un bon choix, quoiqu'ils se conduisent tous par le même Principe. Deux Hommes se mettent en chemin pour se rendre au même Lieu: l'un prend une route, qui le fait tomber dans des précipices, tandis que l'autre prend la véritable route, qui le conduit sûrement au Lieu qu'il s'étoit proposé. Tous deux avoient le même but; mais l'un a fait un mauvais choix des moyens qu'il avoit pour y parvenir. Il en est de même de toutes les autres rencontres de la vie, chacun cherche d'être heureux; mais, soit faute de lumière, soit faute de faire un bon usage de sa raison, on s'égare, & on se précipite dans l'abîme des plus grands maux. Je n'en dirai pas davantage sur cet article; & je laisse au Lecteur à juger si le sentiment de *Hab-*
bes est bien ou mal fondé.

Il y a encore dans ce même Chapitre une infinité d'observations qui mériteroient d'être discutées. En voici quelques-unes dont Mr. *Camberland* tire des conséquences, qui m'ont paru assez singulières. *Le Cerveau*, dit-il, *est d'une grosseur remarquable, à proportion de la grandeur du Corps humain, selon qu'Aristote l'a observé. Et d'ordinaire un Homme a le double de Cerveau, plus qu'un Bœuf, c'est-à-dire, quatre ou cinq Livres.* C'est sur cette observation qu'il forme le Raisonnement suivant :

„ Un Corps humain, de taille médiocre, ne
 „ pèse guère plus, que le quart du Corps
 „ d'un Bœuf, & cependant il a un Cerveau
 „ plus grand du double, pour gouverner un
 „ si petit Corps; d'où il s'ensuit, que la Na-
 „ ture lui a donné huit fois autant de cette
 „ substance, pour gouverner un poids égal
 „ des Membres du Corps. J'ai vu moi-même des *Brebis* de la première grandeur, &
 „ des *Cochons*, qui pesoient autant qu'un
 „ Homme; & néanmoins leur Cerveau ne
 „ pesoit qu'environ la huitième partie d'un
 „ Cerveau humain”. La conclusion qu'il tire
 d'une si grande différence entre l'Homme &
 les Animaux, c'est que *la considération naturelle du Cerveau de l'Homme lui donne une influence beaucoup plus grande & plus sensible, par rapport à la conduite des actions humaines.*
 Une autre conclusion qu'il tire encore delà, c'est que *la plus grande quantité de la Substance du Cerveau, & le plus d'activité qu'on y remarque dans l'Homme, en comparaison des autres Animaux, lui servent naturellement à diri-*

diriger avec plus de délibération, de soin, & d'attention, les divers mouvemens & les diverses actions qui en dépendent.

On demandera, peut-être, quel est le principal but de l'Auteur, en formant un pareil Raisonnement, dont il tire toutes ces conséquences. Son but est de faire voir que *l'Homme est naturellement plus propre, que les autres Animaux, à exercer la Bienveillance envers ses semblables, & par conséquent à former avec eux des Sociétés où il entre plus d'amitié.* Pour prouver cette thèse, il examine le Cerveau humain, il le met en parallèle avec celui de quelques autres Animaux ; & , voyant que le Cerveau de l'Homme est, à proportion, beaucoup plus gros que celui d'un Bœuf, d'une Brebis, ou d'un Cochon, il en conclut que *l'Homme est beaucoup plus propre, que les autres Animaux, à exercer la Bienveillance, à diriger ses actions avec soin & avec attention, en se proposant la plus excellente Fin, qui est le Bien Commun de l'Univers, & sur-tout des Etres raisonnables.*

C'est à l'aide de ce Raisonnement, & de quelques autres de même nature, que Mr. Cumberland prétend réfuter & renverser de fond en comble une opinion de *Hobbes*, qui a ôté avancer, au grand deshonneur du Genre-humain, que *les Hommes sont plus féroces que les Ours, que les Loups, que les Serpens ; que l'état naturel des Hommes est un état de guerre de tous contre tous ; qu'il n'y a entre eux ni Bien ni Mal public ; avant l'établissement de quelque Société Civile ; ni par conséquent*

quent aucune connoissance, aucun desir d'un tel Bien.

Parmi les preuves alléguées par *Hobbes*, pour prouver ces Propositions, il fait voir premièrement, après avoir cité l'exemple des *Abeilles* & des *Fourmis*, qui vivent ensemble paisiblement: Que les Hommes ont des disputes entre eux, au sujet des Honneurs & des Dignités, de quoi ces Bêtes ne se mettent point en peine. Il dit, en second lieu, qu'entre les Bêtes, dont il s'agit, le Bien Public & le Bien Particulier sont une seule & même chose; de sorte qu'en cherchant naturellement leur avantage particulier, elles procurent en même tems l'avantage commun. Mais, pour ce qui est de l'Homme, ajoute-t-il, rien ne le flatte plus agréablement dans la jouissance de ses Biens particuliers, que de penser qu'ils sont plus grands que ceux dont les autres jouissent. Une troisième preuve alléguée par cet Auteur, c'est que les autres Animaux étant destitués de Raison, ne voient, ou ne croient voir rien de blâmable dans l'administration des choses qui leur appartiennent en commun: au-lieu qu'il en est autrement des Hommes; d'où naît la Guerre entre eux. Sa quatrième preuve est tirée de ce que les Hommes ne peuvent pas vivre ensemble aussi paisiblement que les Abeilles & les Fourmis, parce que ces Animaux n'ont pas l'usage de la Parole, dont les Hommes savent se servir adroitement, pour se persuader les uns aux autres, que le Bien est Mal, & le Mal, Bien. & pour critiquer les actions les uns des autres, de manière qu'il

naît

mais delà des querelles & des troubles.

A toutes ces preuves, *Hobbes* en ajoute encore d'autres, tirées du parallèle qu'il fait de l'Homme & des Animaux. Les Bêtes, dit-il, ne distinguent point entre l'Injure & le Domage; & c'est pourquoi, tant qu'elles se trouvent à leur aise, elles n'envient rien aux autres de leur Espèce. Au-lieu que l'Homme n'est jamais plus incommode à ses semblables, que quand il a plus de repos & de richesses; car alors il aime à montrer sa Sagesse, en critiquant la conduite de ceux qui gouvernent. Pour dernière preuve, il allègue une chose qui n'est que trop vraie, & que notre Auteur entreprend cependant de réfuter, comme si c'étoit un paradoxe. L'accord de ces Animaux, dit *Hobbes*, vient de la Nature: au-lieu que l'accord des Hommes entre eux se fait par leurs Conventions, & ainsi n'est qu'artificiel. Il ne faut donc pas s'étonner, que, pour affermir & rendre durable cet accord, il faille quelque chose de plus, que les Conventions, savoir, une Puissance commune, que chacun ait à craindre, & qui dirige les actions de tous au Bien Public.

C'est pour réfuter ce parallèle de *Hobbes*, que *Mr. Cumberland* lui oppose la preuve tirée de la grosseur du Cerveau humain. Je demande au Lecteur ce qu'il pense d'un pareil Raisonnement, & s'il ne trouve pas qu'il est peu propre à détruire le Systême qu'il attaque. Il me semble que ce n'est pas tant de la grosseur du Cerveau que dépendent les qualités de l'Esprit, que de son admirable structure, que per-

personne ne connoit encore , & que l'on ne connoitra peut-être jamais bien. Si cet argument pouvoit avoir lieu , il s'ensuivroit que ceux d'entre les Hommes , qui ont de plus gros Cerveaux , seroient aussi les plus propres à exercer la *Bienveillance envers leurs semblables* : Or il n'arrive que trop souvent , que les plus grosses Têtes , les plus grands Génies , sont les plus grands fripons. D'ailleurs , en supposant avec Mr. *Cumberland* , que l'Esprit est une substance entièrement distincte du Corps , comment fait-il que cet Esprit dépend tellement du Cerveau , qu'on ne puisse avoir beaucoup de *Bienveillance* sans avoir un gros Cerveau , à proportion du reste du Corps ?

Je ne saurois quitter cette matière , sans exposer encore une autre observation curieuse , rapportée par notre Auteur , & dont il tire les mêmes conséquences que de la précédente. Voici ses paroles. „ Quelques fortes d'*Oiseaux*
 „ & de *Poissons* ont le *Cerveau* si petit , que
 „ leurs Yeux sont aussi gros & aussi pesans ,
 „ & quelquefois plus , comme je l'ai appris ,
 „ avec bien d'autres choses curieuses , en fait
 „ d'Anatomie , de mon bon Ami le Docteur
 „ *Hollings* , Médecin très docte & très expérimenté. Ces *Oiseaux* & ces *Poissons* ne laissent pas d'avoir assez de disposition naturelle
 „ à vivre paisiblement avec les autres de leur
 „ Espèce. Combien plus les Hommes , en
 „ général , doivent-ils en avoir , eux qui sont
 „ pourvus d'Organes si vastes pour augmenter
 „ leur connoissance ?

Vous

Vous voyez encore ici , que notre Auteur suppose toujours constamment , que la *disposition naturelle à la Paix* dépend particulièrement de la grosseur du Cerveau. Ces *Poissons* & ces *Oiseaux* , dont il parle , n'ont que peu de Cerveau ; aussi , suivant lui , doivent-ils avoir moins de disposition à la *Bienveillance* que les Hommes. Mais , je voudrois bien savoir pourquoi ces *Poissons* , qui , en conséquence du volume particulier de leur Cerveau , *vivent si paisiblement avec les autres de leur Espèce* , sont cependant toujours en guerre avec la plupart des autres *Poissons* ? Pourquoi s'entretiennent-ils , pourquoi se mangent-ils ? Auroient-ils deux Cerveaux , l'un qui les porteroit à *exercer la Bienveillance* à l'égard de leurs semblables , & l'autre qui leur dicteroit d'agir hostilement & à force ouverte à l'égard des autres ? C'est à mon Auteur à débrouiller cet affreux cahos de difficultés. Je suis fâché qu'il ait souvent employé de faux raisonnemens , très peu capables de convaincre un Esprit juste , pour réfuter un Homme , à qui il ne faut rien opposer que de solide & de bien démontré. Sans cette précaution , on court risque de donner gain de cause à *Hobbes* & à ses Partisans.

Il auroit été à souhaiter que Mr. *Barbeyrac* nous eût fait remarquer , dans ses *Notes* , avec toute l'impartialité possible , les Paralogismes répandus en une infinité d'endroits du Texte de son Auteur , afin que le Lecteur eût eu plus de facilité à distinguer le Vrai d'avec le Faux. Il est infiniment plus important

tant à l'Homme de bien connoître la Vérité, que de savoir l'Année de l'impression d'un Livre, ou de se charger la mémoire de quantité de Passages d'Auteurs, qui parlent beaucoup sans nous rien apprendre, ou qui ne font que l'écho les uns des autres.

Le dernier *Indice de Bienveillance*, dont Mr. *Cumberland* fait mention, n'est point du tout une preuve en faveur de son *Système*, & les conséquences qu'il tire de l'Observation qu'il rapporte, ou prouvent trop, ou ne prouvent absolument rien. J'en ferai juge le Lecteur, & je me contenterai d'y joindre une courte réflexion.

Ce dernier *Indice* est tiré du *Panchant à la Propagation de l'Espèce*. „ La seule chose,
 „ dit l'Auteur, qu'il y a ici de particulier au
 „ Genre-humain, c'est que, dans l'un & dans
 „ l'autre Sexe, le desir de s'unir ensemble n'est
 „ point limité à certaines Saisons de l'Année,
 „ comme on le voit dans presque tous les autres Animaux, mais est continuel en quelque manière. Or cela rend le Mariage nécessaire à la plupart des Hommes. Le desir
 „ de procréer Lignée en est aussi plus fort.
 „ De là naissent nécessairement des desirs, & même des engagements, par rapport à l'entretien & au gouvernement d'une Famille.
 „ Tout cela venant d'une plus grande activité du Sang, & d'une plus puissante vertu des
 „ Vaisseaux Spermatiques du Corps humain, il faut nécessairement que l'effet en soit, à proportion, plus considérable dans la Société des Hommes, que parmi les Bêtes;
 „ „ &

„ &, par conséquent, que les Hommes aient
„ un plus grand soin de nourrir & de gouver-
„ ner leur Famille. Or ils ne sauroient avoir
„ ce soin, sans la connoissance des Loix Na-
„ turelles, & sans quelque panchant à les
„ observer ”.

Je ne vois pas bien en quoi consiste cette grande prérogative de l'Homme sur les Animaux, de se sentir porté, pendant toutes les Saisons de l'Année, à satisfaire ses desirs amoureux. Un Prédicateur ou un Casuiste, qui voudroient humilier l'Homme & abaisser son orgueil, pourroient profiter de cette Observation, pour lui faire sentir, qu'il est, à cet égard, au-dessous des Bêtes mêmes, qui savent borner leurs desirs, & se priver à propos d'un plaisir si grossier, dont elles n'auroient alors aucun fruit à espérer.

D'ailleurs, il n'est pas généralement vrai que le desir de s'unir soit limité à certaines Saisons de l'Année dans presque tous les Animaux, comme le prétend notre Auteur. S'il avoit consulté les Naturalistes; qui ont voyagé dans les Pais chauds, dans les Grandes Indes; & en Amérique, il auroit appris que, non-seulement les Oiseaux & les Insectes, mais même la plupart des Quadrupèdes, y sont propres à l'Amour, & y multiplient dans toutes les Saisons. Cela est même vrai, tant à l'égard des Animaux originaires de ces Climats, qu'à l'égard de ceux qu'on y a transportés d'Europe. La plupart des vastes Forêts de l'Amérique sont peuplées de Sangliers, tous issus de ces premiers Cochons que les Espagnols

gnois y transportèrent , lorsqu'ils firent la découverte de ce País. Ces Animaux , de même que les Vaches, les Chèvres, les Brebis, y multiplient dans toutes les Saisons de l'Année. La Tourterelle si peu féconde en Europe, multiplie aussi dans quelques Isles de l'Amérique, d'une manière si prodigieuse, qu'on en voit quelquefois des troupes de plusieurs milliers. Les Poules y pondent toute l'Année, & le Coq n'y interrompt jamais la douceur d'un plaisir, auquel un rude hiver l'oblige quelquefois de renoncer dans cette partie de l'Europe que nous habitons. En Amérique, & dans une grande partie de l'Afrique, toutes sortes d'Insectes y sont toujours occupés de leurs Amours & de l'éducation de leur Famille, sans presque aucune distinction de Saison. Les Arbres & la plupart des autres Végétaux y sont continuellement chargés de Fleurs & de Fruits, qui se succèdent sans nulle interruption, comme pour donner des preuves sensibles de leur prodigieuse fécondité.

En voila, ce me semble, plus qu'il n'en faut, pour démontrer ce que je viens d'avancer, que le Raisonnement de Mr. *Cumberland*, ou *prouve trop*, ou *ne prouve absolument rien*. Pour abrégér, je me dispenserai d'appliquer tous ces exemples au cas dont il est ici question; & je m'en raporte volontiers sur cela aux lumières de mon Lecteur.

Mais ce n'est pas là le seul défaut du Raisonnement de mon Auteur: presque tout y est faux, & *Prémises & Conséquences*. Il est faux que *ce desir de s'unir amoureusement à une*
Femme

Femme, dans toutes les Saisons de l' Année, vient d'une plus grande activité du Sang, & d'une plus grande vertu des Vaisseaux Spermatiques, dans l'Homme que dans les Animaux.

Toute la vie d'un Ver à Soye, lorsqu'il est une fois métamorphosé en Papillon, se passe dans la jouissance continuelle d'une Passion, qu'il ne cesse guère de satisfaire qu'au moment même que la mort est sur le point de le séparer. Trois jours entiers d'embrassements continuels sont une preuve non équivoque d'une *puissante vertu des Vaisseaux Spermatiques*, dans un Insecte qui vit si peu, & qui semble n'être né que pour ce seul plaisir. En pourroit-on dire autant de l'Homme le plus vigoureux & le plus lascif? Une infinité d'autres Insectes & d'Animaux de toutes sortes ne le cèdent en rien à l'Homme sur cet article; mais je me dispenserai d'entrer ici dans un détail de cette nature, qui pourroit me fournir assez de matière pour en composer un Livre.

Je viens de dire que les *Conséquences* de ce Raisonnement sont fausses. Cela est sensible. De ce que les Hommes ont un *penchant* à l'Amour, dans toutes les saisons de l'année, & de ce qu'ils ont une *plus grande activité du Sang* & une *plus puissante vertu des Vaisseaux Spermatiques*, notre Auteur conclut premièrement, qu'ils ont un *plus grand soin de nourrir* & de gouverner leur Famille, & secondement qu'ils ne sauroient avoir ce soin sans la *connoissance des Loix Naturelles* & sans quelque *penchant* à les observer. Il n'est presque pas besoin de faire remarquer le défaut de ces deux

conséquences , qui ne laisseroient pas même d'être fausses , quand on supposeroit comme vrais les Principes dont elles sont tirées. Le soin que prennent un Père & une Mère d'entretenir leur Famille, est-il une suite du plus ou du moins d'*activité de leur Sang*, du plus ou du moins de *vertu de leurs Vaisseaux Spermatiques* ? Si cela étoit , les plus ardens au jeu d'Amour, seroient naturellement ceux qui auroient le plus de soin de leurs Enfans. Tel seroit celui, qui, non content de goûter les plaisirs du Mariage, iroit chaque jour de Belle en Belle , pour diversifier ses plaisirs.

D'un autre côté, en supposant dans le sang & dans les Vaisseaux Spermatiques de l'Homme, une plus grande activité que dans ceux des Animaux, s'ensuit-il delà que l'Homme ait un plus grand soin de l'entretien de sa Famille ? Combien d'Animaux ne pourroit-on pas proposer ici pour modèles à la plupart des Hommes ? Je me sens tenté d'en citer des exemples, mais le peu d'espace qui me reste, ne me permet pas d'entrer sur cela dans le moindre détail. On en trouvera en grand nombre dans les Ouvrages des plus fameux Naturalistes, tels que sont les *Swammerdams*, les *Reaumurs*, les *Derhams*, les *Seba*, les *Goedarts*, les *Jonstons*, & quelques autres. Je doute fort que l'Homme ait, à cet égard, la pluralité des suffrages, si on le met en parallèle avec les Animaux ; & quand même il gagneroit les voix & l'emporteroit sur eux, seroit-ce par cette raison qu'il a plus d'activité dans son Sang ? La conséquence n'en seroit pas moins fautive.

Pour-

• Pourquoi prétendre aussi que les Hommes ne sauroient nourrir, & entretenir leur Famille, sans la connoissance des Loix Naturelles, & sans quelque penchant à les observer? La plupart des Animaux n'ont-ils pas soin de leurs Petits, sans avoir cette connoissance? S'ils l'avoient, ce seroit sans doute, comme le remarque un Auteur fort judicieux (a), par l'Instinct de leur Nature, & alors ils seroient toujours rangés à leur devoir. Ainsi l'Homme pourroit avec assurance marcher nud parmi les Lions & les Tigres, comme parmi les Daims & les Moutons. Est-ce là ce que nous éprouvons? Les Mouches, les Pucelles & les plus misérables Insectes perdent le respect pour la Majesté de l'Homme, & le tourmentent; ce qu'ils ne feroient certainement pas, si Dieu les avoit fait naître avec ces sentimens de Bienveillance que notre Auteur croit être naturels à tous les Hommes.

Parcourons encore quelques autres avantages, qui, suivant Mr. Cumberland, rendent les Hommes bien plus propres que les Animaux, à vivre en Société, & à en exercer les fonctions nécessaires. Sa première remarque est assez vague, & ne paroît pas fondée sur un Principe incontestable. Pour prouver que les Hommes sont plus en état que les Bêtes de rendre service à leurs semblables, il dit, que presque toutes les Parties du Corps humain sont à cet égard d'un usage plus efficace, parce qu'elles

(a) G. Lamy dans son *Traité de l'Ame Sensitive*, pag. 288.

les sont déterminés par l'influence qu'ont sur elles un Cerveau plus grand, un Sang & des Esprits animaux plus abondans, & le Cœur mieux gouverné par des Nerfs qui lui sont particuliers. Voilà une pauvre raison. Supposiez, tant qu'il vous plaira, que le Sang & les Esprits animaux soient, dans l'Homme, plus abondans que dans les Animaux, qu'il ait même de meilleurs Nerfs pour diriger les mouvemens du Cœur; s'ensuit-il delà qu'il soit plus propre à vivre en Société? Mais qui a appris à Mr. Cumberland que le Cœur de l'Homme est mieux gouverné par des Nerfs, que celui des Animaux, & qu'il a un Sang & des Esprits plus abondans? Où a-t-il puisé cette belle théorie? Pour moi, je pense que le Lion, le Tigre, le Léopard, & généralement tous les Animaux les plus hardis, les plus féroces & les plus carnaciers, ont des Esprits animaux bien plus abondans que l'Homme, & un Cœur bien mieux gouverné par des Nerfs? Je m'en raporte, sur cela, au témoignage des plus habiles Anatomistes.

Après cette remarque générale, Mr. Cumberland en fait de particulières, toujours pour prouver contre Hobbes, que l'Homme est plus propre que les Animaux à une paisible & douce Société. Une de ces remarques, c'est que le Visage de l'Homme est tel, qu'on ne le trouve dans aucun autre Animal, parce qu'il n'y en a aucun, sur la face duquel on remarque jamais tant de Signes des Pensées & des Passions internes. Ceux de ces Signes qui s'observent le plus aisément, c'est, ajoute-t-il, que l'on rou-

rougit, quand on a honte de quelque chose ; & que l'on pâlit, au contraire, quand on a peur, ou que l'on est en colère. Un peu plus bas, il fait une autre remarque non moins importante. C'est, dit-il, encore dans le Visage que paroissent les Ris & les Pleurs, deux autres Symptômes de Passions , qui ne sont pas inutiles ; le premier pour assaisonner les douceurs de la Société, l'autre pour désarmer la fureur de quelque personne irritée.

Ne diroit-on pas, à entendre notre Auteur raisonner de la sorte, qu'il n'y a d'autre Animal que l'Homme qui fasse connoître ses Pensées & ses Passions internes par des Signes extérieurs ? Ignore-t-il que toutes les Bêtes, ou du moins presque toutes, ont un Langage particulier, chacune selon son Espèce ; qu'elles se parlent, qu'elles s'entretiennent, soit par des Sons articulés, soit par des mouvemens qui ne sont pas moins significatifs que la Parole. J'ai un peu étudié le Langage des Bêtes, aussi bien qu'*Apollonius de Thyane*, & j'entens assez bien la plupart des choses qu'elles se disent entre elles. Si la Fourmi, si les Abeilles, qui vivent en Société, ne se parloient pas, si elles ne se communiquoient pas leurs pensées de quelque manière que ce soit, comment viendroient-elles à bout de perfectionner les admirables Ouvrages qu'elles font de concert. Un Pigeon, lorsqu'il est une fois marié, a toujours mille choses à dire à sa Femme, & il fait les lui dire d'une manière si intelligible, qu'elle exécute ses ordres & se conforme à ses volontés au moindre signe qu'il lui fait. Rien

358 BIBLIOTHEQUE RAISONNE'E,

de plus poli, rien de plus galant qu'un Pigeon lorsqu'il fait la cour à sa Femme ; & celle-ci lui répond aussi avec une politesse qui marque assez combien elle y est sensible. Un Poulet naissant entend fort bien le Langage de sa Mère ; & sait distinguer lorsqu'elle l'appelle pour manger, ou qu'elle l'avertit du danger dont il est menacé.

Ecoutez ce que dit sur cela un Auteur moderne, qui a essuié bien mal-à-propos une verte reprimande de ses Supérieurs, pour avoir fait l'éloge des Bêtes. „ Entrez, dit-il (a), „ dans un Bois où il y ait des *Geais* : le premier, qui vous apperçoit, donne l'alarme „ à toute la troupe, & le bruit ne finit point „ que vous ne soyez sorti, ou que votre présence ne les ait chassés. Les *Pies*, les *Merles* & presque tous les *Oiseaux* en font autant. Qu'un Chat paroisse sur un toit ou „ dans un jardin, le premier Moineau, qui le découvre, fait précisément ce que fait parmi „ nous une Sentinelle qui apperçoit l'Ennemi : Il avertit, par ses cris, tous ses Camarades, & semble imiter le bruit d'un Tambour „ qui bat au champ. Voyez un Coq auprès d'une Poule ; un Pigeon auprès d'une Femelle, qu'il sollicite ; un Chat à la suite d'une Chate ; leurs Discours ne finissent point ”.

Voilà des Animaux qui parlent à leur manière, & qui se font entendre du moins entre ceux

(a) Voyez *Amusement Philosophique sur le Langage des Bêtes*, pag. 81. C'est un *Jésuite* qui est l'Auteur de ce charmant petit Livre.

ceux de leur Espèce. Mais que pensera-t-on du Chien, qui semble n'avoir pas moins de Raison que de Fidélité ? Il a mille moyens de faire connoître à son Maître presque toutes ses pensées, tous ses desirs, toutes ses passions ; & il comprend lui-même avec une facilité merveilleuse tout ce que son Maître lui dit ; il devine même souvent , & sur certaines apparences il fait des conjectures assez bien fondées.

J'aurois grande envie de transcrire ici la belle description que nous fait Mr. *Pluche* des belles qualités de cet Animal domestique ; mais, dans la crainte où je suis de trop allonger cet Extrait , je me contenterai d'en rapporter les traits qui m'ont paru les plus frapans, & où il n'y a certainement rien d'exagéré.

„ Ce qui me divertit le plus dans *Mouphsi*,
„ dit le *Chevalier*, ce sont ses manières & ses
„ petites ruses naturelles. Que je prenne mes
„ Livres pour m'en aller au Collège, mon
„ pauvre Chien , qui va être trois heures sans
„ me voir , prend un air sombre & rechigné,
„ comme si on lui faisoit grand tort. Il se
„ plante vis-à-vis la porte , & attend là le
„ moment où il me reverra. Qu'au-lieu de
„ mes Livres , je prenne mon Epée , ou que
„ je lâche seulement le mot de *Promenade*,
„ il va conter sa bonne fortune à toute la mai-
„ son : il monte, il descend, il tourne, & se
„ met quelquefois à japer d'une façon qui
„ donne envie de rire à tout le monde. Si je
„ tarde à sortir, il semble soupçonner que je
„ délibère sur ce que je ferai de lui. Il dé-
„ campe par provision, & s'en va m'attendre

„ à trente pas du Logis, au premier Carefour,
 „ plein d'espérance d'être de la partie. Si on
 „ lui dit qu'il n'en fera pas, il fait d'abord ses
 „ remontrances, & essaie de faire révoquer
 „ l'ordre. Il a l'air digne de compassion,
 „ quand on lui apprend nettement qu'il faut
 „ rentrer; mais il n'y a sorte de reconnoissan-
 „ ce, que je n'en reçoive, quand je lui dis,
 „ *partons*. C'est toute autre chose encore après
 „ une absence de quelques jours. Il semble
 „ que je revienne exprès pour lui. Il extrava-
 „ gue en ce moment, & souvent une & deux
 „ heures ne lui suffisent pas pour me dire tout
 „ ce qu'il a dans le cœur. Son amitié ne se
 „ borne point là. Il semble veiller nuit &
 „ jour, pour empêcher qu'on ne me fasse du
 „ tort. Il entend tout, il m'avertit de tout.
 „ Il a toujours la dent prête contre tous ceux
 „ qu'il ne connoit pas; mais il n'en fait usage
 „ que selon mes ordres. Il voit dans mes yeux
 „ ce qu'il faut faire, & quand on m'attaque,
 „ une Epée nue ne l'arrêteroit pas. (a)”.

Mais, dit notre Auteur, l'Homme *rougit*,
 quand il a *honte de quelque chose*; & il *pâlit*,
 quand il a *peur*, ou qu'il est en *colère*. Que
 s'ensuit-il delà? Est-ce une preuve que l'Hom-
 me soit *plus propre que les Animaux à vivre*
en Société? Il repliquera que cette *rougeur* &
 cette *pâleur* sont du moins des *Signes des*
Pensées & des Passions de l'Homme; & que
 ces *Signes* ne se remarquant pas dans les Ani-
 maux

(a) Voyez le *Spettacle de la Nature*, &c. Tome I,
 Part. II, pag. 332.

maux, il en résulte un préjugé bien favorable pour l'Homme, puisque, sans mot dire, sans même faire le moindre mouvement, on voit d'abord sur son visage ce qu'il pense, ses sujets de crainte ou de mécontentement.

Accordons-lui tout cela, quoique ces Signes soient souvent fort équivoques, tant l'Homme est habile à se déguiser & à en imposer. Mais les Animaux ne nous font-ils pas aussi connoître leurs *Pensées* & leurs *Passions* par quantité d'autres Signes, qui ne sont pas moins certains, si même ils ne le sont pas davantage. Quand je parle rudement à mon Chien, quand je le menace, en lui ordonnant de venir à moi, il se courbe, comme pour s'humilier, il s'approche en rampant contre terre, & reste à mes pieds dans cette posture de suppliant, jusqu'à ce que je lui témoigne, en changeant de ton, ou au moindre signe que je lui fais, que je suis content de ses soumissions. Tout ce manège de mon Chien ne me prouve-t-il pas qu'il a *Peur*, & ce *Signe* est-il moins certain que la *Pâleur* qui se manifeste sur le visage d'un Domestique auquel on fait quelque reproche.

Que ce même Chien, que vous venez de voir ramper à mes pieds, pour me donner des marques de sa crainte, vienne à être attaqué par un Etranger, il se mettra en état de défense, la queue entre les jambes; &, le regardant d'un oeil menaçant, il lui montrera deux rangées de dents bien afilées, & l'avertira même tout en grondant de ne pas trop s'approcher. C'est à cette marque qu'on connoit qu'un

Chien est irrité , & cette marque est encore moins équivoque que la *Rougeur* que l'on voit monter au Visage d'un Homme qui veut témoigner sa *colère*.

Deux autres *Symptomes de Passions* , particuliers à l'Homme , ce sont encore , dit notre Auteur , les *Ris* & les *Pleurs* ; le premier pour assaisonner les douceurs de la Société , l'autre pour desarmer la fureur de quelque personne irritée. Il est bon de remarquer ici qu'on rit d'ordinaire , ou pour marquer sa joie & son plaisir , ou pour témoigner son étonnement à la vue subite de quelque objet bizarre qui nous surprend. On pleurt de la perte d'un objet qu'on a aimé , d'un excès de tendresse qu'on ressent & qu'on témoigne à une Personne chérie , ou des maux qu'on souffre , & des revers auxquels la mauvaise fortune nous expose. Mr. *Cumberland* n'a point distingué tous ces cas. Peut-être les Animaux ressentent-ils rarement cette espèce de joie , ou cette sorte de chagrin , qui naît de la réflexion ou de la comparaison d'un grand nombre d'idées ; mais on ne sauroit disconvenir qu'ils n'éprouvent des sentimens de satisfaction & de mécontentement , de joie & de chagrin , de gaieté & de tristesse , de plaisir & de déplaisir , qui naissent de connoissances directes , & qui n'exigent pas une longue suite de raisonnemens. Cela est constant par les exemples que j'ai déjà cités.

Qu'on ne m'objecte pas que les Animaux ne rient & ne pleurent jamais comme les Hommes ; car il n'importe de quelle manière ils le fassent , pourvu qu'ils expriment par quelque

Signe

Signe que ce soit, la disposition où ils se trouvent. J'ai un Péroquet qui fait connoître toutes ses passions par les différens sons de sa Voix, & par les différentes attitudes de son Corps. Voit-il faire quelque chose qui le divertit, il jette un certain cri, qui est toujours le même, lorsqu'on réitère la même action. Le prend-on sur les genoux, il s'y veautre, comme fait une Poule ou un Moineau, dans la pousière, & parle pendant tout ce tems-là un langage particulier, qu'il semble avoir réservé exprès pour cette partie de plaisir. Le menace-t-on en lui montrant le poing, lorsqu'il est dans sa Cage, il le prend sur un tout autre ton, il gronde à sa manière, il se dépîte, & par belle malice il jette à terre tout son manger. Tous ces Signes ne sont-ils pas aussi clairs & aussi expressifs, que ceux dont se servent les Hommes pour faire connoître leurs Passions?

Écoutez encore sur cela l'un des Auteurs que j'ai déjà cités sur cette même matière.
„ N'est-il pas évident, *dit-il* (a), que les Bê-
„ tes rient très bien à leur manière, & tout
„ aussi bien que l'Homme? Voyez deux jeu-
„ nes Chiens folâtrer ensemble dans une cam-
„ pagne, se surprendre l'un l'autre, se faire
„ des niches & de fausses peurs: tout cela se
„ peut-il faire sans rire? Est-il donc essentiel
„ au rire qu'il se fasse comme dans l'Homme
„ par un mouvement des Lèvres & de la Bou-
„ che,

(a) *Amusement Philosophique sur le Langage des Bêtes,*
page 99.

„ che , avec un son de Voix convulsif? Le
 „ rire n'est qu'une expression de joie ; & cette
 „ expression est nécessairement différente dans
 „ les diverses Espèces d'Animaux. L'Hom-
 „ me rit à sa manière , & le Chien rit à la
 „ sienne : qu'importe que ce soit par un éclat
 „ de Voix , ou par un simple mouvement des
 „ Oreilles ou de la Queue , ou par quelque
 „ autre expression semblable ? c'est toujours
 „ rire”. Joignez à tout cela un Fait des plus
 singuliers , rapporté par Mr. *Boullier* , d'un
 petit Chien qui faisoit paroître des Symptômes
 de l'effroi le plus excessif , toutes les fois qu'il
 entendoit le bruit du Canon (a).

Ce n'est donc pas , en faisant voir que l'Homme
pâlit , qu'il *rougit* , qu'il *rit* & qu'il *pleure* ,
 que Mr. *Cumberland* prouvera contre
Hobbes & ses Partisans , que les Animaux sont
 moins propres à la Société , & moins en état
 de témoigner leur *Bienveillance* , puisque les
 Animaux imitent assez parfaitement l'Homme
 à tous ces égards , quoique d'une manière dif-
 férente , & même par des Signes d'autant plus
 certains & moins équivoques , qu'ils savent
 moins se déguiser & cacher leurs Passions par
 des apparences trompeuses. Pour démontrer
 les grands avantages qu'a l'Homme sur les
 Animaux , il auroit fallu , ce me semble , s'at-
 tacher à donner une juste idée de son caractè-
 re distinctif , qui est la *Raison* , quoiqu'il y ait
 encore des cas où , suivant la remarque de Mr.

de

(a) Voyez son *Essai Philosophique sur l'Âme des Bé-
 tes* , Tome II , page 223 , & suiv.

de Fontenelle, la Raison a bien de la peine à remplacer l'Instinct de quelques Animaux (a).

N'est-ce pas sortir de la question & battre la campagne, que de s'amuser à faire voir que la disposition naturelle des *Mains*, considérées comme jointes aux *Bras*, est tout-à-fait singulière, & qu'elle les rend un Instrument propre à ce qui regarde l'Agriculture, le Plantage, la construction des Bâtimens, des Fortifications, des Vaisseaux, & autres sortes d'Ouvrages mécaniques. Qu'est-ce que tout cela prouve contre *Hobbes*, qui n'a jamais nié que l'Homme ne fût un habile Ouvrier. Cet Auteur reproche aux Hommes d'être plus féroces que les Ours & les Loups; de se faire la Guerre pour un faux point d'honneur, pour quelque petit morceau de terre; d'aimer à dominer, & de ne chercher qu'à se tromper & à se détruire les uns les autres; mais il ne soutient pas que l'Homme ne puisse être bon *Mafson*, bon *Charpentier*, bon *Laboureur*, bon *Horloger*, ou habile *Ingénieur*. Il dit que l'Homme est plus méchant que les Bêtes, & moins porté qu'elles à la *Bienveillance*. Voilà ce qu'il falloit réfuter par des preuves directes; & non par l'étalage des perfections du Corps humain, de la grosseur de son *Cerveau*, de la beauté de son *Visage*, de cette *Pâleur* & de cette *Rougeur* que la *Crainte* ou la *Colère* y font naître, de ces *Ris* & de ces *Pleurs* qui indiquent ses *Pensées* & ses *Passions*, & enfin de

(a) *Histoire de l'Académie Royale des Sciences. An. 1700, page 96.*

„ parties de votre Système paroissent assez bien
 „ liées, elles se soutiennent; mais vous savez
 „ qu'il ne faut qu'avoir de l'esprit pour faire
 „ un beau Roman. Pour juger de ce Système,
 „ me, il faut l'examiner en détail. Je l'ai
 „ fait, & je crois m'être aperçu pourquoi
 „ vous avez des Partisans & tant d'Ennemis.
 „ Il y a dans ce que vous dites du bon & du
 „ mauvais, du vrai & du faux. Vos Partisans
 „ vous flattent trop, ils ne veulent pas voir
 „ vos défauts; & vos Ennemis sont trop pré-
 „ venus contre vous, pour convenir que vous
 „ avez quelquefois raison. Personne ne gar-
 „ de un juste milieu; c'est l'effet ordinaire de
 „ l'animosité. Qu'il me soit permis de vous
 „ juger à mon tour, puisque tant d'autres
 „ l'ont fait avant moi.

„ Il me semble qu'en parlant de *Dieu*, vous
 „ tombez souvent en contradiction. Ici vous
 „ dites qu'il a un Corps, & là vous lui refu-
 „ sez toutes les propriétés des Corps. Ailleurs
 „ vous avancez que Dieu n'est pas un Corps,
 „ tandis que vous soutenez en un autre en-
 „ droit, que tout ce qui n'est ni Corps, ni Ac-
 „ cident d'un Corps, n'existe point; & que
 „ ces deux mots joints ensemble, *Substance*
 „ *Incorporelle*, ne signifient rien. Ces Pro-
 „ positions ont revolté bien des gens contre
 „ vous. Votre embarras vient de ce que vous
 „ semblez supposer qu'il n'y a d'autre Sub-
 „ stance que la *Matière*. Mais pourquoi faire
 „ cette supposition? Quand on vous accorde-
 „ roit que l'Homme ne sauroit avoir d'idée
 „ que de ce qui est Corps, s'ensuivroit-il delà
 „ qu'il

„ qu'il n'y a que des Corps. Peut-être que
 „ dans cette immensité de l'Univers, dont
 „ nous ne concevons point les bornes, il y a
 „ des milliers de Substances toutes différentes
 „ des Corps, toutes différentes de celle que
 „ nous nommons *Esprit*, toutes différentes
 „ de l'Etre Suprême auquel elles sont subor-
 „ données.

„ Je vous loue de vous être déclaré en ter-
 „ mes formels pour l'existence d'un Dieu, en
 „ disant, qu'il y a nécessairement une Cause
 „ Unique, Première, & Eternelle, de toutes
 „ Choses. Mais ne valoit-il pas mieux garder
 „ le silence sur la nature de ce Souverain E-
 „ tre, que d'en parler d'une manière si con-
 „ tradictoire? C'est sur cela qu'il falloit avouer
 „ votre profonde ignorance. L'Ecriture don-
 „ ne quelquefois un Corps à Dieu, elle lui
 „ attribue des parties, & quelques Pères de
 „ l'Eglise l'ont cru corporel. Vous savez
 „ quel sens on donne à l'Ecriture; &, à l'é-
 „ gard de ces Pères, leur autorité n'est sur ce-
 „ la d'aucun poids. N'y ayant donc nulle
 „ raison d'attribuer un Corps à Dieu, qu'é-
 „ toit-il besoin de vous attirer la haine du plus
 „ puissant Parti qu'il y ait au monde?

„ 2. Vous auriez pu vous accorder avec
 „ *Cumberland* & vos autres Adversaires sur
 „ bien des questions du *Droit Naturel*. Les
 „ uns & les autres, vous attribuez souvent à la
 „ même Source des effets qui partent de diffé-
 „ rens Principes. Il y a dans l'Homme deux
 „ Principes, la Raison & les Passions. Vous
 „ les avez souvent confondus très mal-à-pro-
 „ Tom. XXXII. Part. II. A a „ pos.

„ pos. Mais le point principal, & qui vous
 „ met tous en dérouté, c'est l'embaras où
 „ je vous vois, de fixer tous ces points où la
 „ Raison doit aller se concentrer. Personne
 „ d'entre vous n'a encore bien défini ce qu'on
 „ doit entendre par *Raison*. Vous, *Hobbes*,
 „ avec l'Auteur des *Recherches Philosophi-*
 „ *ques*, (a), donnez souvent le beau nom de
 „ *Raison* & de *Vertu*, à ce qui est réputé par
 „ d'autres pour un *Vice* ou pour un *Crime*.
 „ La définition qu'en donnent vos Adversai-
 „ res est sujette à mille difficultés; mais elle
 „ n'a rien qui revolte: il me semble qu'on y
 „ suppose l'Homme tel qu'il devrait être, au-
 „ lieu de le supposer tel qu'il est. Mais, en
 „ le supposant tel qu'il est, l'embaras augmen-
 „ te. La Raison de l'Homme est voyage, elle
 „ prend toute sorte de formes. Semblable à
 „ un morceau de Cire, elle se moule tout
 „ comme on veut. C'est pour cela que les
 „ Législateurs ont fait des Loix pour la ren-
 „ dre uniforme, & tâcher de fixer son incon-
 „ stance. S'il n'y avoit dans le Monde qu'un
 „ seul Peuple, & que ce Peuple fût gouverné
 „ par les mêmes Loix, j'appellerois *Raison* &
 „ *Vertu* toute action qui contribueroit le plus
 „ au bonheur de tous & de chacun en parti-
 „ culier. Mais dans l'état où sont les choses,
 „ dans chaque Société, il n'y a presque point
 „ d'action dont on puisse facilement détermi-
 „ ner la nature, tout étant relatif aux Loix,
 „ au

(a) Voyez l'Article I de ce Volume, page 33.

au Gouvernement, à la Religion, aux Opinions reçues, chez chaque Peuple.

„ Pour ne pas faire une espèce d'insulte à tout ce Corps nombreux, dont vous êtes censé Membre, vous n'auriez pas dû appeler *Vertu* ce qui y passe pour un *Vice*, & puisqu'il est si difficile de déterminer ce que c'est que la *Droite Raison*, lorsqu'on fait abstraction de tout Gouvernement particulier, il auroit été de la prudence de ne rien décider sur une question si épineuse, sur laquelle on peut disputer éternellement. Dans le sein du Christianisme, donnez le nom de *Vertu* à la Fidélité, à l'Humilité, au mépris des Richesses, à la Bonne-foi, à la Charité, à l'Amour du Prochain, à la soumission au Magistrat, & n'allez pas publier que toutes ces actions sont indifférentes, parce qu'il y a des Peuples qui ne vivent que de brigandages & de rapines. Il faut se conformer aux lieux & aux tems, & respecter par-tout l'essentiel de la Religion & les Loix.

„ 3. Dans tout ce parallèle, que vous faites de l'Homme avec les Bêtes, vous prenez trop à tâche de dégrader l'Homme. Au-lieu de donner dans l'excès vous auriez dû garder un juste milieu. Je conviens avec vous qu'il y a bien des cas où certains Animaux pourroient servir de modèle à l'Homme pour sa conduite ; mais combien n'y en a-t-il pas où l'Homme l'emporte infiniment sur les Animaux. *Cumberland*, votre Adversaire, s'est jetté dans une extrémité op-

„ posée : il donne à l'Homme trop de mérite
 „ & de perfections , & il regarde la Bête beau-
 „ coup au-dessous de ce qu'elle est. Il semble
 „ que l'Amour-propre lui ait fait plaider sa
 „ propre cause , & que la haine du Genre-
 „ humain vous ait porté à plaider celle des
 „ Bêtes”.

Je me suis déjà assez étendu sur la Doctrine
 & la manière de raisonner du Docteur *Cum-
 berland* pour me dispenser d'en rien dire ici
 davantage. La droiture de ses intentions, les
 belles qualités de son cœur , & le mérite du
 savant Professeur qui le soutient dans la défense
 de sa Cause , serviront à couvrir le défaut
 de justesse de ses Raisonnemens (a).

A R T I C L E V.

HISTOIRE de l'ACADEMIE ROYALE
 des SCIENCES. Année 1740. Avec les
 MEMOIRES de MATHEMATIQUES
 & de PHYSIQUE pour la même Année,
 tirés des Registres de cette Académie.

Nous ne donnerons désormais que des Ex-
 traits fort succinets de cet excellent Ou-
 vrage. Son mérite est si connu , & sa réputa-
 tion est si bien établie dans toute la République
 des Lettres , qu'il n'y a presque point de Bi-
 bliothèque un peu considérable qui n'en soit
 pourvue. Ceux d'entre les Savans, qui cher-
 chent

(a) J'apprens, en finissant cet Extrait, que Mr. *Bar-
 beyrac* vient de mourir à *Groningue*, le 3 de Mai, à l'â-
 ge de 70 ans, étant né au Mois de Mai 1674.

chent le plus à ménager leur Bourse, ou à qui une fortune, souvent au-dessous de la médiocre, ne permet pas de l'acheter, s'empressent d'apprendre, ou d'un Ami, ou par les Journaux, ce que renferme le nouveau Volume qui paroît chaque Année, dans la persuasion où l'on est qu'il ne vient rien de cette Source, qui ne soit toujours instructif & intéressant. C'est uniquement en faveur de ces Savans que nous exposerons une partie des Observations & des Découvertes, dont cette Histoire fait mention, & que nous nous contenterons d'indiquer les autres, qui nous paroîtront, ou d'une utilité moins générale, ou moins susceptibles d'Extrait. Pour la commodité du Lecteur, nous suivrons le même ordre des Matières, observé dans l'Ouvrage même.

Observations de Physique générale.

Les Observations, rapportées dans cette partie de l'Histoire, sont en assez petit nombre. Il n'y en a que trois. La première regarde une espèce de Limace, qui se trouve dans un Jardin de Dieppe, & qui est inconnue aux Jardiniers du Pais. La seconde roule sur quelques petits Tremblemens de Terre, arrivés à Annonay en Vivarais. La troisième concerne un Globe de Feu comme violet, que l'on vit vers la Rade de Toulon, la nuit du 23 au 24 Février.

La Limace de Dieppe est longue de 18 à 20 lignes, & à peu-près de la forme des limaçons rouges, qui courent sur la terre, & n'ont point de Coquille. Elle se terre à la façon des

Vers, & ne fort que la nuit. Elle porte sur la croupe une partie semblable à un Ongle, placée comme il l'est au bout du doigt, & pour le moins aussi dure. Tout l'Animal est si dur, qu'on a peine à le couper avec un Couteau. Enfermé dans un Pot avec des Vers de terre, longs de trois à quatre pouces, & gros comme une Plume, il s'en nourrit, quoique beaucoup moins fort qu'eux en apparence. Il met environ quatre ou cinq heures à en avaler un entierement : mais ce longtems ne lui fait point hazarder de perdre sa proie; quand il l'a une fois saisie par un bout, elle ne peut plus échaper, quelques efforts qu'elle fasse. Il dépose dans la terre des Oeufs, parfaitement ronds d'abord, & qui ne sont qu'une petite Pellicule remplie d'une humeur visqueuse; mais, au bout de quinze jours, ou un peu plus, l'humeur s'épaissit, la forme ronde se change en ovale, & la Limace éclôt comme un Poulet. Cette Espèce de Limace seroit-elle aussi Hermaphrodite comme tant d'autres? C'est-ce qu'on ne nous dit pas dans cette Observation.

Le premier des Tremblemens de Terre, arrivés à Annonay, se fit sentir le 30 Janvier, entre onze heures & midi. Il dura trois ou quatre Secondes; &, après un petit intervalle il recommença presque aussi longtems, mais moins violemment. Le second arriva la nuit du quatorze au quinze de Février, à deux heures du matin. Il fut plus foible que le premier, & suivi d'un bruit, que l'on prit pour du Tonnère. Le troisième arriva la nuit du
vingt

vingt au vingt-un du même Mois, à trois heures & demie du matin. Il fut moins fort que le premier, plus fort que le second, précédé & suivi d'un bruit comme de Tonnerre. Ces Tremblemens ne causèrent aucun desordre.

Le Globe de Feu, vu vers la Rade de Toulon, s'éleva peu à peu, plongea ensuite dans la Mer, d'où il se releva comme une Balle qui réfléchiroit. Parvenu à une certaine hauteur, il créva, & répandit divers Globes de feu, dont les uns parurent tomber dans la Mer, & les autres sur les Montagnes. Le bruit qu'il fit, en crévant, ressembla à celui que fait un Bombe.

Ces Tremblemens de Terre, ce Glôbe de Feu, qui ont précédé le Combat Naval donné près de Toulon; la violente Tempête, qui a dispersé & fait périr quelques-uns des Bâtimens destinés à faire une invasion en Angleterre; l'Orage, mêlé de Tonnerre & d'un déluge d'eau, survenu au moment même que les François se dispoient à forcer les Retranchemens du Roi de Sardaigne; tous ces phénomènes, joints à la fameuse Comète qui a paru il n'y a que quelques Mois, pourront servir un jour à exercer l'esprit des Historiens superstitieux.

Ces sortes d'évènemens produisoient autrefois des effets étonnans sur la foible imagination des Peuples; & leurs Prêtres, ou leurs Conducteurs, savoient en profiter pour parvenir à leurs fins. „ Il n'y a pas un siècle, dit

„ Monsieur de *Maupertuis* (a), que l'Astro-
 „ logie étoit en vogue à la Cour & à la Vil-
 „ le. Les Astronomes, les Philosophes & les
 „ Théologiens, s'accordoient à regarder les
 „ Comètes comme les Causes ou les Signes
 „ de grands évènements. Quelques-uns seu-
 „ lement rejettoient l'application qu'on fai-
 „ soit des-règles de l'Astrologie, pour devi-
 „ ner par elles les évènements qu'elles annon-
 „ çoient..... Ces Astres, après avoir été
 „ si longtems la terreur du Monde, sont tom-
 „ bés tout-à-coup dans un tel discrédit, qu'on
 „ ne les croit plus capables de causer que des
 „ Rhumes. On n'est pas d'humeur aujour-
 „ d'hui à croire que des Corps, aussi éloignés
 „ que les Comètes, puissent avoir des in-
 „ fluences sur les choses d'ici-bas, ni qu'ils
 „ soient des Signes de ce qui doit arriver.
 „ Quel rapport ces Astres auroient-ils avec ce
 „ qui se passe dans les Conseils & dans les
 „ Armées des Rois". On peut appliquer ces
 réflexions de Mr. de *Maupertuis*, qui ne regar-
 dent que les Comètes, aux autres phénomè-
 nes dont nous venons de parler, & à tous les
 autres qui précèdent, qui accompagnent, ou
 qui suivent les évènements les plus frapans.

A la suite des trois Observations de Phyfi-
 que générale, que nous venons de rapporter,
 l'Historien de l'Académie nous donne un Ex-
 trait très bien détaillé du Cinquième Volume
 de l'*Histoire des Insectes* par Mr. de *Reaumur*.
 Nous n'en dirons rien ici. Il ne convient pas
 de

(a) Dans sa *Lettre sur la Comète*.

de donner l'Extrait d'un Extrait ; il suffit de l'annoncer, & d'y renvoyer le Lecteur.

Anatomie.

On trouve sous ce Titre, 1. de nouveaux éclaircissémens sur les *Actions Simultanées*, dont il est parlé dans les Mémoires de 1739, & 2. un précis de ce que l'Académie a publié jusqu'à présent sur la *Formation des Monstres*. On y expose sur-tout le Système de Mrs. du Verney, Winslow & Lémery. Pour expliquer cette *Formation*, Mrs. du Verney & Winslow supposent des Oeufs originairement monstrueux, dont le développement, aussi régulier que celui de tous les autres, produit des Monstres, qui ne sont pas moins de la première intention de la Nature, que les Animaux plus ordinaires que nous appellons *Parfaits*. Mr. Lémery a toujours combattu & combat encore, dans ces Mémoires de 1740, pour le Système des Monstres, devenus tels par l'*union* ou *confusion accidentelle* de deux Oeufs, contre l'Hypothèse des Oeufs *originairement* monstrueux. L'Historien de l'Académie donne ici une juste idée des raisons alléguées par Mr. Lémery en faveur de son sentiment.

Il me semble que de quelque côté que l'on se tourne, quelque Système que l'on adopte sur cette matière, il reste toujours d'affreuses difficultés à surmonter. On peut bien dire que de toutes les démarches de la Nature, il n'y en a guère de plus secrète, de plus cachée, de plus impénétrable, que celle qu'elle fait dans

la formation des Corps organiques, & sur-tout dans celle de l'Homme & des Animaux. Nous ne savons encore ni ce que nous sommes, ni comment nous sommes entrés au monde, & il y a bien de l'apparence que nous ne le saurons jamais. Ce premier point de notre Conception, notre point de *partance*, est apparemment quelque chose de trop fin & de trop subtil pour nos Organes. Quand je considère, dans cet espace immense de l'Univers, tant de merveilles qui me sont cachées, je me console de ne pouvoir comprendre ni ce que je suis, ni d'où je viens. Le principal est de savoir où l'on va.

Parmi les *Observations Anatomiques*, qui ont rapport à cet Article, il y en a une de Mr. *Kostremski*, Polonois, qui a envoyé la relation du fait à Mr. *Winslow* pour le communiquer à l'Académie. Voici de quoi il s'agit. Mr. *Kostremski*, mangeant avec Mr. *Forst*, Officier Suédois, âgé de 50 ans ou environ, s'aperçut que dès que Mr. *Forst* mangeoit quelque chose de bien salé & de haut-gout, il suoit abondamment de la Joue droite, la gauche étant fort sèche, de même que le reste du Corps. Les mets doux ne causoient point cette sueur. Mr. *Kostremski*, curieux d'approfondir un phénomène si bizarre, fit bien des questions à l'Officier, & n'en apprit autre chose, sinon qu'il avoit eu cet accident dès son enfance, & qu'il ne savoit rien qui en pût être l'origine. Sa tête & sa face furent bien examinées; nulle tumeur, nulle cicatrice. Mr. *Kostremski* remarqua seulement, qu'au côté droit
de

de la Langue il y avoit un espace long de demi-pouce, où manquoit l'Epiderme qui doit couvrir toutes les Papilles nerveuses, & , au raport de Mr. *Forst* , cela avoit toujours été ainsi. Cet endroit nud, placé justement au côté droit, devoit donc être plus fortement ébranlé, plus vivement irrité par les Sucs piquans, & la Joue droite pouvoit s'en ressentir par la communication des Nerfs.

Je rapporterai, à cette occasion, une chose qui m'arrive journellement, & dont la connoissance peut être de quelque utilité au Lecteur. Toutes les fois que je mange beaucoup de Sel, ou des mets fort salés, comme du Jambon, du Fromage, du Lard, du Bœuf salé, je sens, un moment après, dans les deux Joes, & sur-tout dans les Amygdales & les Parotides, des piquotemens, qui me causent des douleurs vives & aiguës, comme si on irritoit ces parties avec la pointe d'une Aiguille ou d'une Lancette. Ces douleurs augmentent dès que je viens à remuer les mâchoires, à me boursoufler le visage, ou à pousser les joues en dehors avec la Langue. J'attribue cela au grand relachement des parties internes de la Bouche, lequel donne lieu aux particules du Sel, qui sont comme autant de petites Aiguilles, de s'insinuer facilement dans les chairs, & de pénétrer jusques dans les glandes, où elles s'arrêtent & s'embarassent, & qu'elles ne cessent d'irriter, que lorsque leur pointe est tout-à-fait émoussée. Le gonflement des Joes, ou le mouvement des Mâchoires, augmente la douleur, parce qu'il pousse

pousse davantage ces pointes en avant, & leur fait faire de nouvelles incisions. J'ai expérimenté, qu'en me lavant la bouche avec de l'Eau tiède, la douleur diminue presque sur le champ, & qu'elle se dissipe même entièrement bientôt après. La raison en est, que l'Eau, & particulièrement l'Eau tiède, est un des meilleurs & des plus puissans Dissolvans qu'il y ait dans la Nature. On peut juger delà combien le Sel peut être nuisible à la Santé, lorsqu'on en prend en trop grande quantité.

Une autre Observation rapportée par notre Historien, concerne un Ver extraordinairement long, que rendit un Malade après avoir pris un remède des plus violens. Voici l'Histoire de cette cure. Le Sr. *Trebois*, Habitant de la Paroisse de Daux, distante de Toulouse de près de deux lieues, tourmenté depuis deux ans de Coliques très violentes, d'envies excessives de vomir, & d'une faim presque insatiable, se sentant intérieurement rongé, & rendant des Vers plats en quantité, & quelquefois par pelotons, s'adressa à Frère Modeste Cloupeau, Religieux de l'Observance & Apoticaire du grand Couvent de Toulouse, qui lui donna des Pilules à prendre, les unes après les autres, avec certaines Décoctions.

Le Malade, impatient de se délivrer d'un mal, qu'il ne pouvoit plus supporter, hazarda d'acourcir beaucoup les intervalles des Pilules, & fut en effet sur le point d'en mourir; il tomba dans des défaillances & dans des évanouissemens qui annonçoient la mort: on eût entendu facilement le bruit du *gronillement* de
ses

les Boyaux à plus de trente pas. Mais enfin, il rendit plusieurs Vers, quelques-uns assez longs, & un dernier plus remarquable que les autres, & que l'on crut avoir été son plus cruel ennemi. Il étoit long de 16 pieds, tenant toujours la tête levée d'un pied & demi, soit qu'il se trainât sur la terre, soit qu'il se mît en peloton. On le mit dans un Pot plein d'Eau, où il fit des mouvemens étonnans, toujours la tête levée d'un pied. Cette tête étoit noire, ronde comme un Pois, le Cou fort étroit, avec des éminences qui ressembloient à des Vertèbres. Ce Ver avoit deux Yeux.

Cette Observation me confirme dans l'opinion où je suis, que pour faire sortir en entier du Corps humain, cette espèce de Ver plat, qu'on nomme *Solitaire*, il faut nécessairement avoir recours à de violens purgatifs, qui vident en peu de tems les Intestins, & en emportent rapidement presque tout ce qui s'y trouve. Tout autre Remède, qui n'agit que foiblement ou lentement, fait rendre, à la vérité, des morceaux plus ou moins longs de ce dangereux Insecte; mais ce qui en reste dans les Intestins, ne cesse pas pour cela d'y croître & d'y vivre, & recommence bientôt après à y causer les mêmes desordres qu'auparavant.

J'ai vu depuis peu à Amsterdam, dans le Cabinet de Mr. *Hovius*, habile Médecin de cette Ville & très curieux en tout ce qui regarde sa Profession, un Ver de cette espèce, d'une longueur prodigieuse & tout entier. Une
jeune

jeune Fille , sujette à rendre de ces Vers par morceaux , s'étoit confiée à ses soins pour en être guérie. Il lui fit prendre une Poudre , dont il ne connoissoit la vertu que de réputation. Cette Poudre fit son effet en peu de tems , mais avec violence. La Malade , au bout de quelques heures de douleurs & d'angoisses , rendit par les selles le mortel ennemi qui la dévorait depuis longtems.

Ce Ver étoit plein de vie , & vécut encore quelque tems après être sorti du domicile où la Nature le fait naître , pour apprendre à l'Homme qu'il n'est pas le Roi des Animaux. Un second essai de la même Poudre a eu le même succès. Elle a fait rendre à un autre Malade , sous la direction du même Médecin , un autre Ver de la même espèce que le précédent , aussi tout entier & vivant. Ce dernier Ver a été donné à Mr. *Tronchin* (a) , qui méritoit bien qu'on lui fît ce petit présent , & pour avoir donné généreusement la Poudre , & pour l'avoir fait venir de France , sur la grande réputation qu'elle s'étoit acquise entre les mains de celui qui en est l'Inventeur.

Ces deux expériences , jointes à celles qu'on a faites avec succès en France & ailleurs , prouvent suffisamment la supériorité de ce Remède sur la plupart de ceux qui nous sont recommandés par les plus habiles Praticiens. Il seroit à souhaiter qu'il fût connu du Public. Mr. *Tronchin* si curieux de toutes les belles

DÉ-

(a) Le même dont il est fait mention à la page 196 & 197 du Tome XXIX de cette *Bibliothèque*.

Découvertes , & sur-tout de celles qui peuvent être de quelque utilité au Genre-humain, est peut-être le seul dans ce País qui puisse en obtenir le secret. S'il l'obtient, on peut être assuré qu'il ne sera pas perdu pour la Postérité. Ce seroit une espèce de crime de cacher aux Hommes les moyens qui peuvent diminuer leurs maux.

Encore une Observation assez importante, & dont les détails méritent d'être remarqués, c'est celle qui a été communiquée à l'Académie par Mr. *Morand*, qui la tenoit lui-même de Mr. *du Luc* Chirurgien Major du Régiment de la Marine. En voici le précis. Un Fille de Mets, tenant dans sa bouche un Ecu, fit un éclat de rire, auquel succéda un mouvement d'inspiration, pendant lequel elle avala l'Ecu, qui se trouva engagé de façon, qu'il ne pouvoit ni descendre, ni remonter. Un Chirurgien du voisinage tenta inutilement de lui faire changer de situation, à l'aide d'un Poireau huilé, qu'il poussa aussi avant qu'il put dans le Gosier. Cette Fille se trouvoit déjà dans un état périlleux, lorsque Mr. *du Luc* fut appelé à son secours. La première idée, qui se présenta à son esprit pour la soulager, fut de lui faire avaler du Mercure. Il en fit venir deux livres, qui après avoir été chauffées, furent avalées dans du Bouillon par la Malade. Cet expédient eut un heureux succès. L'Ecu fut précipité dans l'Estomac, & les accidens cessèrent. Mr. *du Luc* fit coucher la Malade sur le côté gauche, espérant par-là donner le tems à une partie du Mercure de s'attacher à l'Ecu, &

& le rendre plus propre à passer par le Canal intestinal. Deux heures après il voulut qu'on promenât la Malade, & qu'elle avalât trois onces d'Huile d'Amandes douces : un moment après elle fut travaillée de cruelles douleurs à la région de l'Estomac, vers le Pilore, accompagnées d'envies de vomir & de défaillances. On la mit alors dans un Carosse, avec deux personnes, & on la fit cahoter dans des endroits raboteux. A l'aide de ce mouvement, l'Ecu descendit dans les Intestins, & la Malade rendit tout le Mercure par les selles. Ses douleurs de Colique ne cessèrent pas pour cela ; la Malade souffroit toujours cruellement. Mr. du Luc lui fit encore avaler du Mercure : elle avoit gardé le premier 60 heures, elle garda celui-ci 36 heures, & ne le rendit que par le moyen du Carosse. Tous les accidens cessèrent dès qu'elle l'eut rendu, & elle se rétablit parfaitement. Mais que devint l'Ecu, que la Malade ne rendit pas avec le Mercure, & dont il ne parut aucun indice qu'il fût resté dans les Intestins ? On prétend ici qu'il s'amalgama avec le Mercure, qui le pénétra tellement, que ses parties en furent desunies & confondues dans les grosses matières que la Malade rendit dans la suite. Deux expériences faites sur le Mercure, rendu par les selles, sont une bonne preuve de ce sentiment.

Chimie.

L'Historien de l'Académie rapporte ici, 1.
l'Extrait d'un *Mémoire de Mr. de Reaumur*
sur

Avril, Mai & Juin, 1744. 385

sur une nouvelle espèce de Porcelaine; 2. un autre Extrait d'un Mémoire de Mr. Hellot sur les Teintures; 3. le précis de ce que contient un Ecrit lu à l'Académie par Mr. Malouin, Docteur en Médecine de la Faculté de Paris. Cet Ecrit roule sur l'Union du Mercure avec l'Antimoine, avec l'Etain & avec le Plomb.

Géométrie.

On nous offre ici un Fait assez singulier. Mr. Robillard, âgé seulement de 16 ans, Fils du Maître de l'Ecole d'Artillerie de Mets, présenta à l'Académie, en 1740, un Traité sur les Sections Coniques, où il examine non seulement ces Sections, & les Solides qui en peuvent naître, mais encore les nouvelles Sections qui peuvent naître de ces Solides, la dimension des Solides, & celle des Surfaces planes & sphériques de plusieurs Courbes Géométriques, ou même mécaniques, les Centres de Gravité & de Percussion de beaucoup de ces Surfaces & Solides. Toutes ces Propositions furent trouvées bien démontrées, la plupart curieuses, & quelques-unes nouvelles. Le jeune Auteur joignit à ces connoissances en Géométrie, celles du Calcul Différentiel & de l'Intégral.

Il n'est pas fort rare de voir de jeunes Savans dans les choses qui dépendent presque uniquement de la mémoire; mais on en trouve peu qui possèdent, dans un âge encore tendre, les matières qui demandent beaucoup de jugement, de réflexion, & sur-tout beaucoup

de justesse & de précision dans le Raisonnement. Les *Descartes*, les *Pascals*, les *Newtons*, les *'s Gravesands*, les *Wolfs*, sont bien plus rares que les *Saumaifes*, les *Fabricins*, les *Le Clercs*, les *Montfaucons* & les *Burmans*.

Astronomie. Gnomonique. Optique. Mécanique.

Nous renvoyons à l'Ouvrage ceux des Lecteurs qui s'appliquent aux Sciences dont il est question dans ces quatre Articles. Ces matières demandent trop de discussions pour être insérées dans cet Extrait ; & d'ailleurs il ne convient guère de les placer dans un Journal, qui ne doit rien contenir qui ne soit à la portée de tout le monde. Nous nous contenterons de donner une idée des *Machines* ou *Inventions* approuvées par l'Académie, & que l'on a placées à la fin de l'Article de la *Mécanique*, auquel elles se rapportent.

La première de ces Inventions est une *Pendule* de Mr. *Gallande*, où le nombre des Roues est moindre qu'à l'ordinaire, & où par conséquent les frottemens sont diminués ; ils le sont encore d'ailleurs par le moyen de quelques petits Rouleaux. La seconde est une *Pompe* de feu Mr. *du Pays*, Maître des Requêtes. On a trouvé, par l'expérience, que son produit étoit du moins aussi grand, que celui d'aucune autre Pompe qui eût été voté par l'Académie ; qu'elle étoit estimable par sa simplicité, & par l'avantage de pouvoir être aisément transportée par-tout, à peu de frais. Cette Pompe n'est que de bois.

Des

Avril, Mai & Juin, 1744. 387

Des deux autres Inventions , que contient encore cet Article , il y en a une de Mr. de Moura , Gentilhomme Portugais , qui a fait des Additions ou Corrections aux *Pompes à feu*. L'autre est de Mr. Chambon , qui a trouvé une manière de faire agir des *Scies*. C'est un Pendule ou Balancier , chargé d'un gros poids , qui les met en mouvement par ses vibrations alternatives. La Machine peut servir à scier & refendre en feuilles minces. L'idée de Mr. Chambon a la grace de la nouveauté.

ARTICLE VI.

SERMONS *sur divers Textes de l'ECRI-
TURE SAINTE*, par HENRI CHA-
TELAIN, *Pasteur de l'Eglise Wallonne
d'Amsterdam. A Amsterdam chez Fran-
çois l'Honoré & Fils, & Zacharie Châte-
lain, in Octavo*, deux Volumes, dont le I.
est de 343 pages, & le II. de 335.

LES deux Volumes de *Sermons*, dont on vient de lire le titre , paroissent sans le moindre *Avertissement* à la tête. Une *Préface* cependant auroit été ici mieux à sa place, que dans beaucoup d'autres Livres , où il y en a de fort amples, & qui peuvent aisément s'en passer. Comme c'est un Ouvrage posthume, rien n'étoit plus naturel que de dire quelque chose de son Auteur, qu'on doit supposer n'être pas connu par-tout où ses *Sermons* pénétreront.

ront. L'on auroit, sans doute, été charmé aussi d'apprendre si Mr. *Châtelain* avoit lui-même dessiné ces *Sermons* à l'impression, avant sa mort, & si nous devons encore en attendre d'autres. L'Editeur auroit été beaucoup mieux au fait de tout cela, & de quantité d'autres particularités intéressantes, que ne peut l'être un Journaliste. Je tâcherai cependant d'y suppléer le moins mal qu'il me sera possible.

Mr. *Henri Châtelain* naquit à Paris le 22 Février 1684. Il étoit d'une Famille où l'on faisoit profession de la Religion réformée. Son Père, qui pendant toute sa vie a conservé beaucoup de goût pour l'Etude, n'eut pas la liberté de suivre l'inclination qui le portoit à se vouer au Ministère Evangélique. Un Commerce assez considérable, qu'on vouloit conserver dans la Famille, fut cause qu'il perdit de vue ce dessein. Mais, pour rendre à l'Eglise ce qu'il lui ôtoit, il résolut de consacrer à son service l'ainé de ses Fils, si la Providence permettoit qu'il en eût, & s'il lui trouvoit les talens propres pour cela. Cet aîné est notre *Henri*, qui a très bien répondu aux intentions de son Père, en contribuant à l'acquiesce de ce dont il se croyoit redevable à l'Eglise. Son but, il est vrai, avoit été de le consacrer à l'utilité de quelques-uns des Troupeaux, que la Providence avoit rassemblés en France. Mais la révocation de l'*Edit de Nantes* rompit tous ses projets à cet égard. Il abandonna le Royaume avec précipitation ; & ce ne fut pas sans peine qu'il en retira sa Famille.

mille. Ceux qui savent la rigueur dont on usa envers les Réformés, n'auront pas de peine à comprendre qu'on eut besoin de beaucoup d'adresse, pour faire sortir de ce Royaume une Femme avec un Enfant de deux ans. Aidés du secours de Dieu, ils vinrent cependant à bout de tromper la vigilance des Perlécuteurs : ils arrivèrent en Hollande en 1686, & fixèrent leur séjour à *Amsterdam*.

C'est dans cette Ville que Mr. *Henri Châzelain* fit ses premières Etudes. Après avoir fini ses Classes, il s'attacha à Mr. *Francius*, Professeur en Belles-Lettres dans l'Ecole-Ilustre d'*Amsterdam*. Il profita pendant une année des leçons de ce savant Littérateur. Les progrès, qu'il fit sous un Maître aussi habile, furent assez rapides. Il en donna une preuve publique dans une Harangue, dont le sujet étoit *Eloquentia Laus*. Il la récita dans l'Auditoire de l'Ecole-Ilustre, au mois de Mars de l'an 1703. Ce fut là le premier échantillon qu'il donna de ses talens pour l'Art Oratoire.

Cette même année, il passa à *Leyden*, pour s'attacher à l'étude de la Philosophie. Quelques charmes qu'elle eût pour lui, il étoit tems de s'appliquer aux Sciences, qui le rapprochoient de plus près de son but. Il commença donc à étudier la Théologie en 1704, & s'y donna tout entier jusqu'en 1707. Durant le cours de cette étude, il s'attacha soigneusement à distinguer les questions qui ne regardent que les Théologiens, d'avec celles qui concernent la Religion. Destiné à exercer

le Ministère Evangélique, il sentoit fort bien que pour l'exercer avec fruit, il ne faut proposer au Peuple que des choses simples & claires. Et comment un Pasteur pourroit-il le faire, s'il n'a pas eu soin de distinguer pour lui-même de bonne heure ce qui est aisé à comprendre dans les Systèmes de Théologie, de ce qui ne l'est pas ? Ce fut là un des premiers avantages qu'il retira des connoissances que fournit la vraie Philosophie. Quelques Propositions, qu'il rendit pendant cet intervalle, firent connoître dès lors ses beaux talens pour la Chaire.

Les Réglemens du Synode Wallon portent, que tout *Etudiant en Théologie*, qui est dans le dessein de se faire recevoir *Proposant*, doit en avertir la Compagnie durant le tems de l'Assemblée qui précède celle où il se propose d'être reçu : c'est ce qu'on appelle *donner son nom*. Pour satisfaire à cette Loi, Mr. *Châtelain* donna le sien au Synode qui se tint à *Nîmègue* au mois d'*Aout* de l'an 1707. Celui qui se tint à *Gouda*, au mois d'*Avril* de l'année suivante, le reçut au nombre de ses *Proposans*. Il n'est presque pas nécessaire de dire que, dans ces circonstances, il satisfait pleinement aux Commissaires nommés par la Compagnie, pour présider à son Examen : Chacun sait qu'on peut aisément les contenter avec des connoissances fort inférieures à celles dont l'Esprit de Mr. *Châtelain* étoit dès lors orné.

Aux lumières qu'il avoit acquises à *Amsterdam* & à *Leyden*, il résolut de joindre celles qu'on acquiert dans les Voyages, & en fré-

quantant les Gens de Lettres des Pais Etrangers. L'inclination qu'il a toujours eue pour une Théologie raisonnable, dégagée de toutes ces questions inutiles, que le loisir & la téméraire curiosité des Théologiens Scholastiques ont fait éclore, le détermina aisément à voyager en *Angleterre*. Ce Royaume, plus que tout autre, abonde en savans Ecclésiastiques, qui ont tourné toutes leurs études du côté de la Religion, indépendamment de ce qu'on nomme Théologie. C'est en partie à leurs soins que nous sommes redevables du tour heureux que cette Science prend tous les jours. Il passa donc à Londres en 1709. Le séjour qu'il y fit ne fut que d'une année environ : mais c'en étoit assez pour se faire aimer & estimer de toutes les personnes qu'il eut occasion de voir ; & pour se faire rechercher avec empressement des divers Troupeaux qui l'entendirent prêcher. Avant de quitter ce Royaume il reçut les Ordres de l'Evêque de *Londres*. Cette Cérémonie se fit le 3 *Octobre* de l'an 1710. Peu de semaines après, il repassa en Hollande.

Il n'y avoit pas resté longtems qu'on s'empressa de le rappeler en *Angleterre*. Deux Eglises, ayant besoin d'un Pasteur, le sollicitèrent, comme à l'envi l'une de l'autre, de venir exercer son Ministère au milieu d'eux : l'une étoit celle d'*Esterfeelds* ; & l'autre celle de *St. Martin Orgas*, à Londres. Il accepta la dernière, où il fut installé le 7 de Septembre, en 1711. Le 23 du même Mois, il fit son *Sermon* d'Entrée sur ces paroles du III Chap.

de l'*Exode* vs. 12 : *Vas, car je serai avec toi.* Les divers Membres de son Troupeau ne perdirent rien de l'idée avantageuse, qu'ils avoient conçue de lui, en l'appellant : au contraire, chaque jour il se faisoit aimer & estimer davantage, par la régularité de sa conduite, la douceur de sa conversation, l'affiduité à remplir les diverses fonctions de son Ministère, & la bonté de ses *Sermons*. L'amour, qu'il avoit pour eux, n'étoit pas moindre. D'un côté le fruit de son Ministère dans cette Eglise, & de l'autre, les agrémens dont il y jouissoit, l'y attachèrent au point de rejeter les occasions de revenir dans sa Patrie. Ce fut envain que l'Eglise de *Leyden* le sollicita à y venir remplir la place d'un de ses Pasteurs ; il résista à ses empressements, & à ceux de sa Famille, qui le rappelloit en Hollande. Pendant qu'il servoit cette Eglise, il se lia d'une amitié très étroite avec Mr. *Jaques Claude*, Petit-Fils de l'Illustre *Jean Claude*, & Pasteur de l'Eglise François de Londres. La conformité de gout, l'application au même genre d'études, & l'exercice des mêmes fonctions, les unirent de la manière la plus intime, & semèrent entre eux cette aimable émulation, si nécessaire pour réussir dans quelque chose qu'on entreprenne. Les liaisons, qu'ils formèrent, leur furent réciproquement d'une très grande utilité ; mais malheureusement elles ne furent pas de longue durée. La mort enleva Mr. *Claude* en 1712. On a un Volume de *Sermons* de ce digne Pasteur, à la tête duquel on trouve sa vie, qu'on croit, avec assez de son-

Avril, Mai & Juin, 1744. 393

fondement , avoir été écrite par Mr. *Châtelain* son Ami.

L'an our de la Patrie peut bien s'amortir pour quelque tems ; mais enfin il se reveille tôt ou tard. L'on est toujours porté à se rapprocher des personnes , auxquelles le sang & les relations de la jeunesse nous lient. C'est ce que Mr. *Châtelain* éprouva. Quelques agrémens qu'il goûtât au milieu d'un Troupeau qui le chérissoit , il prêta l'oreille aux sollicitations de sa Famille , qui s'empressoit à le rappeler en Hollande , & se déterminâ à profiter de la première occasion favorable qu'il auroit d'y passer. Elle se présenta bientôt. L'Eglise de la Haye , ayant perdu un de ses Pasteurs , l'appella pour en remplir la place. Comme elle est une des plus considérables de ces Provinces , il n'hésita pas à accepter cette Vocation. Il y fut installé le 21 d'Avril , en 1721. Les mêmes qualités qui l'avoient fait aimer & estimer de son Troupeau de *Londres* , lui attirèrent aussi l'affection de celui de la *Haye*. Cette Eglise , presque toujours pourvue d'excellens Pasteurs , en avoit alors d'un mérite distingué. Un Prédicateur ordinaire auroit eu bien de la peine à se faire goûter d'un Troupeau accoutumé à entendre des Orateurs. Heureusement pour Mr. *Châtelain* , ce n'étoit pas son cas. Ses *Sermons* furent universellement applaudis ; & l'on se félicita de l'excellent choix qu'on avoit fait.

Quoique plus à portée de sa Famille , qu'il ne l'avoit été durant son séjour en *Angleterre* , il pouvoit encore s'en rapprocher davantage.

Il fallut donc essuier de nouvelles instances de la part de ses Parens , qui souhaitoient avec tout l'empressement imaginable de l'attirer à *Amsterdam*. Quand on a le cœur aussi bon que Mr. *Châtelain* l'avoit, il est difficile de ne pas se rendre à des sollicitations où l'amitié a tant de part. Il n'ignoroit pas que l'Eglise de la *Haye* le perdrait avec regret ; mais il étoit bien sûr aussi que son Ministère ne seroit pas moins agréable à celle d'*Amsterdam*. D'ailleurs , ce dernier Troupeau étant beaucoup plus nombreux , il avoit , en quelque façon , matière à produire plus de fruit. Il se rendit donc ; & , après avoir édifié l'Eglise de la *Haye* pendant plus de six ans , il accepta la vocation qui lui fut adressée de la part de celle d'*Amsterdam* au mois de *Décembre* de l'an 1727. Il y fut installé le 27 de *Février* de l'année suivante. Voici le Texte qui fit la matière du *Sermon* qu'il prononça ce jour-là : *C'est pourquoi ayant ce Ministère , selon la Miséricorde que nous avons reçue , ne nous relâchons point ,* 2 Cor. IV , 1. Il y a peu de Troupes dans ces Provinces , où l'on remarque autant de légèreté que dans celui d'*Amsterdam*. Le Prédicateur à la Mode est d'ordinaire le dernier venu ; & pour lui faire perdre de son mérite dans l'esprit de ses Auditeurs , on n'a qu'à en appeler un nouveau. Il ne seroit peut-être pas difficile de rendre raison de ce phénomène ; mais ce n'en est pas ici le lieu. Il nous suffit de remarquer que Mr. *Châtelain* eut l'art de fixer l'inconstance naturelle de son Auditoire. Pendant tout le tems qu'il a exercé son

Avril, Mai & Juin, 1744. 395

son Ministère dans cette Ville, on l'a toujours ouï avec plaisir. Ses *Sermons* étoient goûtés non seulement des Membres de son Troupeau, mais encore de ceux de l'Eglise Nationale, qui s'y portoient en foule. Ce n'est pas sans raison. Tout ce qu'il disoit, étoit simple, clair & exprimé de la manière la plus naturelle : il le prononçoit distinctement, avec grace, & de la façon la plus propre à s'insinuer dans l'esprit de ceux qui l'écoutoient, & à faire impression sur leurs cœurs : en falloit-il davantage à un Orateur Chrétien ?

Les dernières années de sa vie, il fut attaqué de diverses infirmités, qui le mirent souvent hors d'état de remplir les fonctions de son Ministère. Elles lui tenoient cependant si fort au cœur, qu'il profitoit de tous les bons intervalles, que ses maux lui laissoient, pour vaquer à la Prédication. Souvent on l'a vu, pour ainsi dire, se faire porter en Chaire, afin de satisfaire à l'empressement de son Troupeau. Les douleurs qu'il souffrit, pendant la durée d'une longue & cruelle maladie, n'affoiblirent en rien son esprit. Il conserva jusques à la fin de sa vie une certaine gayeté qui lui étoit naturelle, & ne témoigna jamais de l'impatience dans ses maux. Toujours parfaitement résigné à la volonté de Dieu, il prêcha la patience dans les afflictions avec autant d'efficace par son exemple, que par ses Discours. La mort termina enfin ses douleurs, le 9 Mai 1743.

L'affiduité avec laquelle il a constamment rempli les fonctions de son Ministère ; & le
tems

tems qu'il donnoit à la composition de ses *Sermons*, toujours travaillés avec soin, ne lui permirent pas de rien publier de fort important. Outre la Vie de Mr. *Claude*, on a encore de lui celle de Mr. *Bernard*, qu'on trouve à la tête du *Traité de l'Excellence de la Religion Chrétienne*. Peut-être a-t-il inféré diverses Pièces dans quelques-uns des Journaux de ce Pais; mais cela n'est point venu à ma connoissance.

Il sentoît bien qu'après sa mort on imprimeroit des *Sermons*, qui avoient été si généralement applaudis lorsqu'il les prononça. Pour éviter les inconvéniens ordinaires dans ces occasions, où l'on imprime tout sans choix, il eut la précaution, peu de tems avant sa mort, de mettre à part ceux qu'il jugeoit dignes de la Presse. Ils sont en assez grand nombre, puisqu'outre les deux Volumes qui paroissent présentement, il en reste de quoi en former quatre autres. L'accueil, que le Public ne manquera pas de faire à ceux que nous annonçons, déterminera sans doute l'Editeur à nous donner incessamment ceux qui lui restent. Quoique l'on se plaigne assez souvent de la multitude des *Sermonaires*, il me semble cependant qu'il est bon que les Prédicateurs d'un mérite distingué en pulient de tems en tems. Ceux qui les leur ont ouï prononcer sont bien aise de les lire; & cette lecture réfléchie ne manque presque jamais de produire du fruit. Or dans une Eglise aussi nombreuse que celle d'*Amsterdam*, il se trouve beaucoup de personnes dans ce cas; de sorte qu'il vaut bien

bien la peine qu'en leur faveur on imprime des *Sermons* qu'ils ont déjà entendus. C'est ainsi qu'on perpétue le Ministère de ces excellens Pasteurs, qui, sans cela, auroit été borné à un petit nombre d'années.

Les *Sermons*, contenus dans ces deux Volumes, sont au nombre de dix-huit. L'on y a joint les prières, que Mr. *Châtelain* avoit accoutumé de faire avant & après le *Sermon*, tant dans les jours ordinaires, que dans ceux de quelque Solemnité. L'on ne s'attend pas à trouver ici un Extrait suivi de chacun de ces *Sermons*. Ces sortes de sujets n'en sont guère susceptibles, & perdent trop quand on se borne à une simple Analyse. Nous nous bornerons donc à en indiquer le sujet, & les circonstances dans lesquelles ils furent prononcés : après quoi nous en prendrons un ou deux, sans beaucoup de choix, pour donner à nos Lecteurs une idée du tout.

Les deux premiers roulent sur les *profondeurs des voyes de Dieu*; & l'un & l'autre sont sur le Texte de *Job XXVI, 14.* Le III, sur la porte étroite & le chemin étroit. *Matt. VII, 13, 14.* Le IV, sur la défense de s'amasser des *Thrésors sur la Terre.* *Matt. VI, 19, 20, 21.* Le V fut prononcé un jour de l'an : il est sur la brièveté de la Vie humaine. *Psf. XXXIX, 6.* Le VI est sur le dénombrement de *David*, & sa punition. *2 Sam. XXIV, 1--14.* Il fut prononcé le 2 Mars 1735, jour de Jeûne. Le VII est un *Sermon* de Préparation à la *Ste. Cène*; & roule sur l'examen des *Péchés d'ignorance, d'infirmités & de malice.* *Psf. XXXII,*
6.

6. Le VIII a été prononcé un jour de Communion ; & nous montre le malheur de ceux qui cachent leurs transgressions, & le bonheur de ceux qui les confessent. *Prov. XXVIII, 13.* Le IX est un Sermon d'action de grâces après la Communion : on y traite de la reconnaissance qu'exige de notre part les Bienfaits de Dieu. *Pf. CXVI, 12, 13.* Le X est sur l'obligation de prendre garde aux actions du Prochain. *Heb. X, 24.* Le XI, sur la misère des Chrétiens, sans l'espérance d'une autre Vie. *1 Cor. XV, 19.* Le XII, sur notre guérison spirituelle. *Jean V, 14.* Il fut prononcé l'après-midi d'un jour de Communion. Le XIII, qui fait sentir le malheur des rechutes, est sur le Texte précédent, & fut prononcé un second Dimanche de Communion l'après-midi. Le XIV, sur la science de bien compter ses jours. *Pf. XC, 12.* Il fut prononcé le jour de l'an 1722. Le XV est un Sermon de jour de Jeûne, sur *Chron. XV, 1 ; 2.* Le XVI, sur Jésus-Christ frappant à la porte. *Apoc. III, 20.* C'est pour une Préparation à la Ste. Cène. Le XVII, sur les Fruits d'une bonne Communion. *Matth. VII, 20 ;* prononcé le matin d'un jour de cette solennité. Le XVIII, sur l'Adoption des Enfans de Dieu, & les sentimens que nous devons en avoir. *1 Jean III, 1.* C'est une action de grâces après la Communion.

Il y a des Prédicateurs, en assez grand nombre même, qui forment des plans de Sermons si bizarres, & où l'on apperçoit si peu de liaison entre les diverses parties qui les composent, qu'il est souvent impossible à l'Auditeur
le

le plus attentif d'en rapprocher les idées, pour en former un tout suivi. Les *Sermons* de cet ordre font ordinairement peu de fruit, parce qu'il n'en reste pas beaucoup dans l'esprit de ceux qui les ont entendus. Ce n'est pas là un défaut qu'on puisse reprocher à ceux de Mr. *Châtelain*. Il y a toujours un grand ordre; & les idées qu'il y fait se succèdent si naturellement les unes les autres, qu'on voit par avance celle qui doit suivre. On en sera convaincu par l'Analyse, que nous allons faire des deux premiers *Sermons* de ce Recueil.

Le but de l'Auteur est de convaincre les Hommes que, quelque étendues que soient leurs connoissances, ils ne connoissent cependant qu'une petite portion des Voyes de Dieu. Il puise ses preuves dans quatre sources: dans les Ouvrages de la Nature: dans ceux de la Providence: dans les Mystères de la Religion: & enfin dans la conduite de Dieu envers son Eglise. C'est-là la matière du premier *Sermon*. Dans le suivant, il recherche les raisons que Dieu a eues de nous cacher ainsi ses Voyes. Elles sont au nombre de cinq: la première est prise de la Souveraineté de Dieu, & de notre dépendance: la seconde, de la disproportion qu'il y a entre notre intelligence & celle de Dieu: la troisième, de nos préjugés & de nos passions: la quatrième, de la nature même de la Religion: la cinquième enfin, de l'œconomie du tems présent, par opposition à celle qui est à venir.

Mais si ce plan est simple & naturel, l'exécution ne l'est pas moins. L'Auteur reprend cha-

chacun de ces Chefs, & les développe successivement, sans entrer dans des détails plus curieux qu'utiles. Il montre d'abord que, quoique les *Cieux racontent la gloire du Dieu fort*, il y a dans l'origine du Monde, & dans l'Histoire que Moïse nous fait de sa création, des profondeurs impénétrables. Chaque partie de l'Univers a aussi les siennes : l'Homme en particulier, l'Etre qui semble devoir nous être le mieux connu. La manière admirable, dont Dieu conserve & gouverne le Monde, n'est pas un sujet sur lequel nous ayons plus de lumières. La Révélation, il est vrai, est un flambeau qui nous éclaire sur un grand nombre des Voyes de Dieu : mais elle a aussi ses Mystères. „ Si tout étoit clair dans la parole „ de Dieu, dit Mr. *Châtelain* (a), qu'il n'y „ eût rien qui ne fût aisé à comprendre, les „ Chrétiens seroient-ils divisés entre eux sur „ les Dogmes de la Foi? Disputerait-on encore aujourd'hui sur la Trinité des Personnes Divines, sur l'Eternité des Décrets de Dieu, sur l'imputation du péché d'Adam, sur l'union des deux Natures en Jésus-Christ, sur sa mort, sur la vertu du Sacrifice qu'il a offert pour nous à Dieu son Père, sur la nécessité de la Grace, sur les opérations secrètes du St. Esprit dans les cœurs, & sur quantité d'autres questions, qui ont fourni la matière de tant de disputes aigres & opiniâtres ? La conduite de Dieu envers son Eglise n'est pas plus claire pour nous.

Savons-

(a) Tom. I. pag. 20.

Savons-nous les raisons pourquoi il a permis que le péché s'introduisît dans le Monde? Connoissons-nous celles qu'il a eues pour différer l'envoi de son Fils? Sommes-nous mieux instruits des motifs qui le portent à laisser tant de peuples dans l'ignorance des Vérités salutaires de l'Evangile? Les merveilleux moyens par lesquels Dieu a procuré l'Ouvrage de la Réformation nous sont en grande partie inconnus. „ Avec quelle sagesse ne fit-il „ pas servir l'ambition & la jalousie de deux „ Princes rivaux, qui auroient pu l'étouffer „ dès sa naissance, pour lui donner le tems „ de s'établir & de s'accroître! Quels efforts „ ne fit-il pas mouvoir dans un Royaume voisin, pour porter un Roi fier & superstitieux „ à tourner contre Rome une puissance qu'il „ avoit signalée autrefois pour elle, & frayer „ ainsi le chemin à la Réformation dans ses „ Etats! Quels coups de la Providence n'a-t-il „ pas fallu pour l'élever, pour l'établir „ dans ces Provinces” (a)! De toutes ces réflexions l'Auteur tire deux usages, par où il termine le premier Discours. L'un est, que l'ignorance, où nous sommes des voies de Dieu, doit nous inspirer un profond respect pour lui, & nous apprendre à être extrêmement réservés à juger de ses Oeuvres & de sa conduite envers nous: l'autre est, qu'il faut acquiescer avec humilité aux Mystères de la Révélation, encore que nous ne puissions point les comprendre.

La

(a) Tom. I. pag. 28.

La même simplicité se fait encore remarquer dans le second *Sermon* sur cette matière. Sans parcourir tous les Chefs qu'on y traite, bornons-nous aux deux derniers. La Religion est de telle nature qu'elle doit nécessairement avoir des profondeurs impénétrables à l'Esprit Humain. En effet, comme elle est le précis de ce qu'il y a de plus grand, de plus sublime & de plus profond dans les voies de Dieu, faut-il être surpris que des Créatures, aussi bornées que nous le sommes, ne puissent pas s'en former une idée tout-à-fait distincte? Le but de Dieu, en nous faisant un si beau présent, a été de nous instruire sur ce qu'il nous étoit absolument nécessaire de savoir pour être sauvé, & non pas de satisfaire notre curiosité. Au premier égard la Révélation a toute la clarté qu'on peut raisonnablement exiger: au second, il y a des choses que nous ne saurions comprendre, & dans lesquelles „ il „ faut faire le sacrifice de notre Raison & de „ notre Entendement à l'autorité de celui qui „ parle. Non que nous soyons obligés de „ croire sans preuve, d'avoir une Foi impli- „ cite & aveugle . . . La Foi que Dieu exige „ du Chrétien, pour être sauvé, est bien une „ Foi obscure par rapport aux objets qu'elle „ embrasse . . . Mais c'est toujours une Foi „ sage, éclairée par le flambeau de la Parole „ de Dieu, fondée sur le témoignage de „ Dieu, qui est un témoignage certain, in- „ faillible, qui nous porte à soumettre nos „ petites lumières à celles de Dieu, & à re- „ cevoir avec docilité tout ce qu'il nous a „ révé-

Avril, Mai & Juin, 1744. 403

„ révélé dans sa Parole, quelque peine que
„ notre Raison ait à y atteindre (a). Ajoutez
„ à cela qu'il y a dans la Religion un grand
„ nombre de Faits, dont nous n'avons pas été
„ les témoins. Exiger que nous ayons à cet
„ égard le même degré d'évidence que ceux
„ en présence de qui ils se passèrent, ce seroit
„ demander que Dieu reproduisît aujourd'hui
„ des évènements qui se sont passés il y a plu-
„ sieurs siècles.

„ La dernière raison de l'obscurité de nos
„ lumières, c'est que „ le but de Dieu, en nous
„ plaçant sur la Terre pour y passer un pe-
„ tit nombre d'années, n'a pas été de nous
„ communiquer ici bas toutes les connoissances
„ dont nous sommes capables; mais qu'il
„ a eu dessein de nous conduire peu-à-peu;
„ par une Oeconomie sombre, ténébreuse, à
„ une Oeconomie plus claire, plus parfaite;
„ où tous ces voiles, qui nous cachent Dieu
„ & ses Ouvrages, seront levés, où nous le
„ verrons à face découverte, où nous le com-
„ noîtrons aussi parfaitement qu'il est possible
„ de le connoître, & autant qu'il sera né-
„ cessaire pour notre joie & pour notre bon-
„ heur (b) ”. *St. Paul* développe bien cette
„ pensée dans le XIII Chap. de sa 1. aux *Co-*
„ rinthiens. Aussi *Mr. Châtelain* n'a-t-il pas
„ oublié de faire usage de cet excellent morceau.
„ La Paraphrase qu'il en donne fait une bonne
„ partie de cet Article. Nous ne pousserons pas
„ plus

(a) Tom. I. pag. 61. (b) Tom. I. pag. 70.

plus loin cet Extrait ; & nous allons le terminer en transcrivant ici le dernier Paragraphe de ce second *Sermon*. Etant réuni avec les endroits que nous en avons rapportés, l'on pourra se former une idée du stile de l'Auteur.

„ Attendons donc patiemment, *dit-il* (a), cet
 „ heureux période , que Dieu a marqué pour
 „ nous tirer de cet état d'ignorance , pour fai-
 „ re tomber ces voiles , pour dissiper ces té-
 „ nèbres qui nous environnent , & pour nous
 „ manifester clairement ses voies. Conten-
 „ tons-nous de ce que Dieu nous en a appris
 „ dans cette vie , puisque ce que nous en con-
 „ noissons suffit pour notre sainteté , pour no-
 „ tre bonheur. Que ce que Dieu nous a ré-
 „ velé du Don qu'il nous a fait de son Fils,
 „ de sa Sagesse , de sa Bonté , de sa Miséri-
 „ corde , du soin qu'il a pris de notre Salut,
 „ nous remplisse d'amour , de reconnoissance
 „ pour lui , & nous dispose à lui consacrer
 „ nos cœurs , nos personnes , toutes les fa-
 „ cultés de nos Corps & de nos Ames. Que
 „ ce que Dieu nous cache de ses voies , nous
 „ pénètre d'admiration , de respect pour cet
 „ Etre suprême qui est si digne de nos hom-
 „ mages , & nous inspire un desir véhément
 „ de le voir , de le contempler de plus près.
 „ O , quelle ne sera pas notre joie , notre féli-
 „ cité , lorsque notre Ame , délivrée de sa pri-
 „ son , sera admise à la contemplation des
 „ Oeuvres de Dieu ; qu'elle se transportera
 „ dans

(a) Tom. I. pag. 78, 79.

Avril, Mai & Juin, 1744. 405

„ dans tous ces Mondes, où elle découvrira
„ par-tout des sujets d'étonnement & d'admiration ! O , qu'il sera doux de puiser à la
„ source de la lumière & de la Vérité ! de
„ contempler avec tous les Saints, la longueur,
„ la largeur, la profondeur & la hauteur de la
„ Charité de Dieu, Charité dont nous serons
„ nous-mêmes les objets, par les récompenses éternelles dont Dieu couronnera notre
„ Foi & notre Piété ! Consolons-nous par cette bienheureuse attente. Disons avec David : *Mon Ame a soif du Dieu fort & vivant : O , quand entrerais-je, & me présenterais-je devant la face de Dieu !* Et avec St. Paul : *C'est pour cela que nous gémissons, désirans tant & plus d'être revêtus de notre Domicile Céleste.* Dieu veuille nous en faire part un jour ! A lui soit gloire, force, empire & magnificence , dans tous les siècles ! *Amen*”.

ARTICLE VII.

VOYAGES de Mr. SHAW , M. D. dans plusieurs Provinces de la BARBARIE & du LEVANT , contenant des Observations géographiques , physiques , philologiques & mêlées , sur les Royaumes d'ALGER & de TUNIS , sur la SYRIE , l'EGYPTE & l'ARABIE PETREE ; avec des Cartes & des Figures. Traduits de l'Anglois. Deux Tomes in 4. Pag. 414 pour le premier Tome , & 364 pour le second, sans compter la Pré-

*face & les Tables ; qui en contiennent 44.
A la Haye, chez Jean Neaulme, 1743.*

VOici un Ouvrage d'un travail immense, d'une érudition vaste & profonde, & capable d'immortaliser son Auteur. Il y règne, d'un bout à l'autre, une exactitude qui va jusqu'au scrupule. De toutes les matières, qu'on y traite, il n'y en a aucune que l'on n'ait discutée & éclaircie avec un soin infini. L'Auteur semble avoir fouillé dans tous les Monumens de l'Antiquité, pour en tirer de quoi orner ce superbe Edifice. Il n'ignore rien de ce que contiennent les Ecrits des Modernes sur les Pais qu'il a lui-même parcourus. A l'aide de ses propres découvertes, & de celles des plus fameux Voyageurs, il a sçu former, avec un art merveilleux, la perspective la plus charmante que l'on puisse voir. Les curieux & même les Savans, de quelque ordre qu'ils soient, y peuvent tous trouver de quoi s'instruire agréablement.

En me chargeant de rendre compte au Public d'un Ouvrage où il y a tant à apprendre, je compte être un de ceux qui en profiteront le plus, & que cette occupation me servira en même tems de délassement.

Après la Dédicace à Sa Majesté Prussienne, paroît l'*Avis du Traducteur*. Je n'y trouve qu'une seule chose, dont je ne dois pas oublier d'avertir le Public. C'est que Mr. Shaw a eu la bonté de communiquer lui-même au Traducteur *diverses Additions & Corrections*, avec permission d'en faire usage. *J'ai en soin,*
dit

dit ce Traducteur, de les insérer ici à leur place, selon l'intention de l'Auteur. Voilà donc un avantage qu'a la Traduction sur l'Original. C'est un degré de mérite de plus, pour un Ouvrage qui en a déjà beaucoup d'ailleurs.

Après cet *Avis* vient la *Préface de l'Auteur*. Cette Pièce n'est pas un morceau inutile. Mr. *Shaw* y a rassemblé quantité d'Observations importantes, qu'il n'auroit pu placer dans le Texte, sans trop interrompre le fil de sa narration. La plupart de ces Observations concernent entièrement, ou la manière de voyager dans ces Pais barbares, ou l'accueil qu'on y fait aux Etrangers, ou enfin les dangers auxquels on y est exposé. Tout cela vaut bien la peine qu'on en donne quelque idée au Lecteur.

Dans la plupart des Villes & des Villages de Barbarie il y a une Maison destinée pour les Etrangers, avec un Officier qu'on nomme *Maharak*. On y est logé & regalé, du mieux qu'il est possible, pendant une nuit, aux dépens de la Communauté. Lorsqu'on a le malheur de ne rencontrer, dans sa route, ni Ville, ni Village, ni Campement d'Arabes, ou a beaucoup à souffrir, soit du mauvais tems qui survient, soit de la chaleur excessive du jour, soit du froid piquant de la nuit. On est alors heureux, lorsqu'on trouve un Bécage, la pente d'un Rocher, ou quelque Grotte, dans laquelle on puisse se retirer. Les Chevaux, qui font du voyage, sont les plus à plaindre. Ils souffrent beaucoup dans ces Déserts. On est obligé de leur aller chercher de

la paille , de l'herbe , des branches d'Arbres , & tout ce qui peut leur tenir lieu de nourriture. Les Chevaux une fois servis , leurs Maîtres ne songent plus qu'à eux-mêmes.

Depuis le *Grand Caire* jusqu'au *Mont Sinai* , on est obligé de coucher sur le sable & à la belle étoile. Là on se couvre d'un Tapis , & quelques hardes , dont on fait un rouleau , tiennent lieu d'Oreiller. L'eau est si rare dans ce Désert , qu'on ne peut s'y servir ni de Chevaux , ni de Mulets. On s'y sert de Chameaux , que l'on range , pendant la nuit , tout autour de la Caravane , la tête tournée en dehors , & leurs charges & selles placées derrière eux. Dans cette situation , ces Animaux , qui sont naturellement fort alertes , servent de Gardes ou de Sentinelles aux Voyageurs , parce qu'ils s'éveillent au moindre bruit que l'on fait , & que leur bagage forme autour de la Caravane une espèce de rempart. Comme on ne trouve ni vivres , ni fourages , dans ces vastes & arides Déserts , on est obligé de porter avec soi toutes les choses les plus nécessaires à la vie. On se pourvoit d'un bon nombre d'Outres , faites de Peaux de Chèvres , que l'on remplit d'eau tous les quatre ou cinq jours , ou aussi souvent qu'on a le bonheur de rencontrer une Source. Les autres provisions sont de la Farine de Froment , du Biscuit , du Miel , de l'Huile , du Vinaigre , des Olives , des Lentilles , de la Viande salée. Il faut en avoir pour deux mois , parce qu'on met autant de tems à faire le voyage. On donne aux Chameaux , de l'Orge avec un peu de Fèves , soit

en nature ou en Farine, dont on fait de petites boules. Toute la batterie de Cuisine consiste d'ordinaire en un Plat de bois & une Marmite de cuivre. On fait du feu avec la fiente des Chamaux de quelque autre Caravane qui a pris la même route.

Lorsqu'on est arrivé à un Gîte, & que tout est prêt pour manger, l'un des Arabes de la Compagnie monte sur le lieu le plus éminent qu'il peut trouver, & là il invite par trois fois, à haute voix, tous ses Frères, les *Enfans des Fidèles*, à venir manger, quoiqu'il n'y ait peut-être qui que ce soit, du moins de sa Religion, à cent milles autour delà. Les Arabes observent constamment cette coutume, pour marquer, disent-ils, leur charité & leur hospitalité, toutes les fois qu'ils en ont l'occasion.

En Barbarie, lorsque vous êtes assez heureux que de rencontrer quelque Camp des Arabes, ils vous logent & vous régaler une nuit, sans qu'il vous en coute rien. Arrivé à une Tente, le Maître vous apporte d'abord une jatte de Lait, & un panier de Figues, de Raisins, de Dattes, ou d'autres Fruits secs; il va ensuite prendre un Agneau, un Chevreau, un Mouton, ou une Chèvre de son Troupeau, suivant le nombre des Voyageurs, & l'ayant tué, sa Femme en fait bouillir sur le champ la moitié, qu'elle sert avec du *Cuscasowe*; & du reste on fait communément *Kab-ab* (a) pour le lendemain, & on le sert pour le déjeuner ou le dîner. On

(a) C'est-à-dire *Roti*, ou *Grille*.

On est assez mal à son aise dans ces Tentes des Arabes. La Vermine vous y ronge, & on y est insulté par toutes sortes d'Insectes. C'est le vrai domicile des Poux & des Pucés. Joignez à cette incommodité, le danger où l'on est à chaque instant d'être piqué par des Scorpions, par des Vipères, ou par des Araignées venimeuses.

En quittant ces gens charitables, Mr. *Shaw* donnoit ordinairement au Maître de la Tente, un Couteau, deux Pierres à fusil, ou un peu de Poudre à canon d'Angleterre. La Maîtresse, ou la *Lallab*, avoit aussi son petit présent. Il lui donnoit un écheveau de Fil, une grande Aiguille, ou une paire de Ciseaux. Tout cela étoit regardé comme des présens considérables.

On voyage la nuit, durant les grandes chaleurs de l'Été, particulièrement lorsqu'on craint de rencontrer quelque troupe d'Arabes vagabonds. Au milieu des ténèbres & de l'obscurité, vous entendez les Léopards, les Hyènes, & quantité d'autres Bêtes féroces, qui font rétentir l'air de leurs cris. Jugez de l'horreur & de la crainte que doivent causer ces mugissemens dans une si vaste solitude.

Les Stations ou Journées ne sont pas toujours égales. Lorsque Mr. *Shaw* & la Compagnie se trouvoient dans une route dangereuse, ils prenoient des détours, & marchaient ainsi quelquefois douze ou quinze heures de suite, sans s'arrêter, jusqu'à ce qu'ils se crussent en sûreté. C'est ce qu'ils furent obligés de

de faire, à leur retour de *Jérusalem*, pour éviter la rencontre des Arabes, qui ne cherchent qu'à détrousser les Pelerins. Dans les Royaumes d'*Alger* & de *Tunis*, leurs Journées étoient rarement de plus de huit ou neuf heures. Ils se levoient ordinairement au point du jour, & partant au lever du Soleil, ils marchaient jusqu'à trois heures après midi, après quoi ils commençoient à chercher quelque Camp d'Arabes, où ils étoient toujours sûrs de trouver de la nourriture, tant pour eux-mêmes que pour leurs Chevaux, & de quoi se loger pendant la nuit.

On ne court aucun risque le long de la Côte de *Syrie*, & depuis *Suez* jusqu'au Mont *Sinai*, pourvu qu'on voyage avec la Caravane, & qu'on ne s'en éloigne pas. Dans la *Terre Sainte*, & dans l'Isthme entre l'*Egypte* & la *Mer Rouge*, on rencontre souvent des Partis d'Arabes de cinquante jusqu'à cinq cens, qui ne vivent que de leurs brigandages.

Voilà une idée des Remarques générales renfermées dans la Préface. Le reste de cette Pièce est destiné à l'exposition du plan que l'Auteur a suivi.

La Préface finie, Mr. *Shaw* nous donne une *Table des Passages de l'Ecriture Sainte qui reçoivent quelque jour par cet Ouvrage, ou qui y sont allégués*. Cette Table peut être d'un secours infini pour tous les Théologiens, & sur-tout pour les Commentateurs, & les Interprètes de l'Ecriture. Une autre Table, qui ne laisse pas d'avoir aussi son utilité, est celle des *Auteurs allégués, éclaircis, ou critiqués dans* ces

ces Voyages. Après cette Table, & une troisième, qui est celle des *Chapitres*, notre Auteur entame le corps même de l'Ouvrage, dont nous allons maintenant rendre compte.

Il commence par le Royaume d'*Alger*, qui forme une partie de l'*Afrique*, à laquelle quelques Auteurs donnent le nom de *Barbarie*. Ce Royaume est borné au Couchant par *Tunnt* & les Montagnes de *Trara*; au Midi, par le *Sahara*, ou Désert; au Levant, par la Rivière *Zaine*, qui est la *Tusca* des Anciens; & au Nord, par la Méditerranée. Quant à sa longueur, *Sauson* (a) la fait de neuf cens milles du Levant au Couchant. *De la Croix* (b) lui en donne sept cens vingt. *Luyts* (c), qui compte quarante-huit milles & demi à chaque degré de longitude, ne l'estime que d'environ six cens trente. D'autres Géographes (d) lui accordent moins d'étendue. Suivant les Observations les plus exactes que Mr. *Shaw* a pu prendre lui-même, ou recevoir de quelques autres personnes, il croit, qu'à prendre cette véritable longueur, depuis *Tunnt* jusqu'à *Tarbarka*, elle n'est que de quatre cens soixante milles.

On est moins partagé sur la largeur de ce
Roya-

(a) *L'Afrique en plusieurs Cartes nouvelles*, pag. 23. Edit. de Paris 1683.

(b) Dans sa *Nouvelle Méthode pour apprendre la Géographie Universelle*. Tome V, pag. 280. Edit. de Paris 1705.

(c) *Introd. ad Geographiam*, pag. 669. Edit. d'Utrecht 1692.

(d) Voyez la *Géographie de Moll*, Part. II, pag. 146. Edit. de Londres 1722, & l'*Atlas Géographique*. Vol. IV, pag. 182.

Royaume que sur sa longueur. Aucun Géographe ne lui donne moins de 150 milles, à l'endroit où elle est la plus étroite, ni plus de 240, où elle a le plus d'étendue. Notre Auteur prétend qu'on outre les choses à ces deux égards. Il soutient que près de *Tlemsan*, cette largeur n'a pas plus de 40 milles, du *Sabara* à la Mer; & que, près des Sources des trois Rivières *Sigg*, *Habra*, & *Sheliff*, elle en a environ 60; ce que l'on peut regarder comme la mesure moyenne de ce que les Arabes appellent *Tell*, c'est-à-dire, *la Terre labourable*, dans le Couchant du Royaume. A l'Orient d'*Alger*, cette largeur est beaucoup plus étendue, n'étant jamais au-dessous de 60 milles, sur-tout dans les Méridiens de *Boujeiab*, de *Figel* & de *Bona*; elle est même au-dessus en quelques endroits, comme en particulier depuis *Figel* 36°. 55'. latitude septentrionale, jusqu'à *Lwotaiab*, située entre les Montagnes de l'*Atlas*, à 34°. 50'.

On peut par-là se former une idée assez juste de l'étendue & des Limites de ce Royaume. Après avoir fait voir ce que c'est que le Domaine des *Algériens* dans le *Sabara* ou Désert, l'Auteur prouve par un grand nombre de Passages tirés des anciens Géographes & Historiens, que ce Royaume est l'ancienne *Numidie*, & que la *Gétulie* faisoit partie du *Sabara*. Tout cela est très bien discuté, muni de bonnes preuves, toutes tirées, ou de ses propres Observations, ou des témoignages des meilleurs Historiens de l'Antiquité. On peut dire que ce morceau est un de ceux où Mr.

Shaw

412 MÉTHODE RAISONNÉE,

l'auteur est le plus digne de la belle érudition.

Tout est contenu dans le premier Chapitre, sur l'Etat du Royaume d'Alger en général. Dans les Chapitres suivans, l'Auteur traite : 1. des Observations Géographiques sur la partie de la Mauritanie Césarienne qui appartenait autrefois aux Tingitaniens, ou Maurus de l'Afrique, &c. 2. des Observations Géographiques sur la Cite de cette partie de la Mauritanie Césarienne, qu'on appelle présentement la Province Occidentale, ou la Province de Tlemcen; 3. des Lieux les plus remarquables, & des Habitans qui sont avant dans les Terres de cette Province; 4. des Observations Géographiques sur la Cite de la Mer de cette partie de la Mauritanie Césarienne, qu'on appelle présentement la Province du Sud, ou la Province de Tixerite; 5. des Lieux les plus remarquables, & des Habitans qui sont avant dans les Terres de la Province du Sud, & de la partie du Sahara, ou Désert qui y répond; 6. des Observations Géographiques sur cette partie de la Mauritanie Césarienne & de la Numidie, qu'on appelle présentement la Province de l'Est, ou la Province de Constantine; 7. des Lieux & des Habitans les plus remarquables, qui sont dans les Terres de la Province de l'Est, avec la partie du Sahara, ou Désert qui y répond.

Après un détail extrêmement curieux & intéressant de toutes ces parties du Royaume d'Alger, notre Auteur traite, à peu-près dans le même ordre & suivant le même plan, de celui

celui de *Tunis*. Cette tâche remplie avec une exactitude merveilleuse, & d'une manière qui ne peut que mériter les éloges de tous les Savans, l'Auteur présente à ses Lecteurs un nouveau Spectacle, dans la troisième & dernière Partie du premier Tome, laquelle a pour Titre, *Observations Physiques & Mêlées sur les Royaumes d'Alger & de Tunis*.

C'est un Recueil exquis, une Source féconde, où pourront puiser tous les Physiciens & les Naturalistes. J'ai été charmé de parcourir cette partie de l'Ouvrage; & je ne doute nullement qu'une variété si agréable d'Observations toutes bien choisies & qui viennent de si bonne part, ne soit du gout de la plupart des Lecteurs. Il y en a sur l'Air, sur le Produit, le Terroir & les Fossiles. Vous en trouvez en grand nombre sur les Animaux, les Quadrupèdes, les Oiseaux, les Insectes, les Poissons. D'autres regardent les Sciences, les Arts, les Manufactures, l'Habillement, les Coutumes, des Habitans des Royaumes d'*Alger* & de *Tunis*. Les dernières, & peut-être celles dont l'utilité est plus générale, concernent le Gouvernement, les Forces, les Revenus des Algériens; leurs Cours de Justice & leurs Châtimens; leurs Intérêts & leurs Alliances avec les Princes Chrétiens. C'est ici que le Marchand & le Politique, qui souvent méprisent souverainement tout ce qui est étranger à leur profession, trouveront de quoi s'instruire avec fruit & agrément. Ce seroit une économie assez mal entendue, de la part d'un Journaliste, de n'en pas rapporter du moins quel-

quelques-unes en faveur de ceux qui n'ont pas l'Ouvrage même. Je me bornerai à un très petit nombre, parce que je crois qu'il suffit de donner une légère idée de ce morceau.

L'air de ces Royaumes est fort tempéré. Il n'est ni trop chaud ou trop étouffé en Été, ni trop vu ou trop froid en Hiver. Pendant douze ans que Mr. Séaur a demeuré à *Alger*, il n'a vu que deux fois le Thermomètre à la glace. Et alors toute la campagne fut couverte de neige; il ne l'a pas vu non plus au grand chaud, que lorsque le Vent venoit du *Sabara*. Les Saisons se succèdent les unes aux autres d'une manière insensible; & l'on peut juger de l'égalité de la température de ce Climat, par la marche du Baromètre, lequel ne varie, quelque temps qu'il fasse, que d'un ponce & $\frac{1}{10}$, c'est-à-dire, depuis 29 ponces & $\frac{1}{10}$, jusqu'à 30 & $\frac{1}{10}$.

Cette première Observation est suivie de quelques autres sur les Vents, sur la Pluie, sur les Variations du Baromètre, avec une Table de la quantité de Pluie qui tomba à *Alger*, dans les Années 1730, 1731, 1732, & 1733. Tout cela est digne de la curiosité & de l'attention des Académiciens de Paris, de Londres, d'Italie, & de tous ceux qui ont du goût pour la Physique.

Les Recoltes de ce Païs sont fort abondantes. Deux Boisseaux & demi de Froment ou d'Orge suffisent pour ensemençer autant de terre qu'une paire de Bœufs en peut labourer en un jour; ce qui répond assez à deux Acres d'Angleterre. Un Boisseau en rend ordinairement

ment entre huit à douze. Il y a des Cantons qui rapportent beaucoup davantage. Cela n'est pas étonnant, dès que l'on fait qu'un seul Grain y produit dix ou quinze Tuyaux. Quelques Grains de Froment de *Mur-waany*, apportés en Europe par Mr. *Shaw*, & qu'il a semés dans le Jardin de Médecine à *Oxford*, ont porté jusqu'à cinquante Tuyaux.

Quelle prodigieuse fécondité ! Ce grain de Blé n'est qu'un Oeuf ; mais cet Oeuf contient apparemment bien des Germes tout prêts à éclore. Si les Oeufs de Poules & d'Oiseaux étoient aussi féconds, notre Globe seroit bientôt couvert de ces Animaux. Mais Dieu a prévu l'inconvénient qui en résulteroit. Il n'y auroit alors ni assez de Blé, ni assez d'autres Graines, pour nourrir tous les Oiseaux. Les productions de la Nature sont toutes dans une juste proportion.

Mais voici quelque chose de plus étonnant encore, & de plus merveilleux. *Muzeratty*, le dernier Calife de la Province de l'Ouest, apporta à *Alger*, dans le tems que Mr. *Shaw* y étoit, une Plante qui avoit quatre-vingt Tuyaux, & assura, qu'à l'occasion d'une contestation survenue au sujet de la fertilité de l'Égypte & de la Barbarie, savoir lequel de ces deux Pais l'emportoit à cet égard sur l'autre, l'*Emeer Hadge*, ou le Prince des Pelerins Occidentaux, avoit envoyé au Baïa du Grand Caire une Plante qui en avoit produit six-vingt (a). Ces Tuyaux ont quelquefois même

(a) Pline renchérit encore là-dessus, puisqu'il fait
Tom. XXXII. Part. II. D d mon-

même deux Epis, & chacun de ces Epis en renferme souvent plusieurs autres, ce qui cause une très grande augmentation (a).

L'Auteur nous donne au même endroit une liste curieuse des Légumes, des Herbages; des Arbres & des Fruits qui croissent dans ce Pais. C'est à cette occasion qu'il nous apprend la manière dont les Femelles des Palmiers sont rendues fécondes par la Semence des Palmiers mâles. „ Chacun sait, dit-il, que ces Arbres „ font

monter ce nombre à trois ou quatre cens. Voici ses paroles. *Triticum nihil est fertilius: hoc ei Natura tribuit, quoniam eo maxime alit hominem: utpote cum & Modio, si sit aptum Solium, quale in Byzacio Africæ Campo, censi seni quingageni Modii reddantur. Misit ex eo loco Divo Augusto Procurator ejus ex uno Grano, (vix credibile dictu), quadringenta paucis minis Germiina, exstantque de ea re Epistola. Misit & Neroni similiter CCCXL Sipa-lus ex uno Grano. C'est-à-dire: „ Il n'y a rien de „ plus fertile que le Froment: c'est une qualité „ que la Nature lui a donnée, parce qu'il sert plus „ que toute autre chose à la nourriture des Hommes; „ car, pourvu que le Terrain y soit propre, comme, „ par exemple, les Campagnes de Byzacium en Afri- „ que, une seule Mesure en rend 150. Le Procurateur „ de l'Empereur Auguste envoya de là à ce Prince, un „ peu moins de 400 Tuyaux provenus d'un seul Grain „ & „ quoiqu'à la chose paroisse incroyable, les Let- „ tres, écrites à ce sujet, existent encore. Le même „ Officier envoya pareillement à Neron 340 Tuyaux „ sortis d'un même Grain.*

(a) Ceux qui sont curieux de savoir d'où peut provenir une si grande fécondité, n'ont qu'à consulter les curieuses Observations faites sur cette partie de l'Histoire Naturelle par Mr. Dodart, dont les Mémoires se trouvent dans l'Hist. de l'Académie Royale des Sciences, An. 1700 & 1701. Nous en avons dit quelque chose dans cette Bibliothèque, Tome XXXI, pag. 102.

font Mâles & Femelles, & que le fruit des
derniers est sec & insipide, s'ils n'ont pas
été imprégnés par le Mâle. C'est pour-
quoi, au Mois de Mars ou d'Avril, lors-
que les Gouffes, qui renferment les Grapes
des Fleurs & des Fruits, commencent à
s'ouvrir (tems auquel les Dattes sont déjà
formées & les Fleurs couvertes d'une fine
Poussière), on prend un Jet ou deux de la
Grape du Mâle, & on l'insère dans la Gra-
pe de la Femelle; ou bien, on prend une
Grape toute entière du Mâle, & on-en se-
coue la Poussière sur les Grapes de la Fé-
melle. Cette dernière méthode se pratique
en Egypte, où l'on a beaucoup de Mâles;
mais, dans ce Pays-ci, on se sert de l'aut-
re, & alors un seul Mâle suffit pour im-
prégner quatre ou cinq cens Femelles. Les
Africains appellent cette opération *Debuc-*
kat, qui signifie l'action de rendre fécond,
ou l'admission du Mâle.

Cette sorte d'*Imprégnation* n'est pas particu-
lière aux Palmiers. Les Naturalistes convien-
nent aujourd'hui assez généralement, qu'il n'y
a aucune Plante Femelle, de quelque Espèce
qu'elle soit, qui puisse devenir féconde sans la
Semence du Mâle; de sorte que la Généra-
tion des Plantes ne diffère pas, du moins à cet
égard, de celle de l'Homme, des Animaux
& des moindres Insectes.

On peut voir de quelle manière se fait la
Fécondation des Plantes, dans un *Discours*
plein de termes bien choisis, prononcé à *Pa-*
ris le 10 de Juin 1717 par Mr. *Vaillant* Dé-

monstrateur des Plantes (a). Il y remarque entre autres, que, „s'il arrive que sur un même pied de Plante, il se rencontre des Fleurs qui n'entourent que des Organes Féminins, „& d'autres où se trouvent les deux Sexes, „la tension ou le gonflement des Organes Masculins de celle-ci se fait si subitement, „que les Lobes du Bouton, cédant à leur impétuosité, s'écartent ça & là avec une „célérité surprenante. Dans cet instant, ces „Fougueux, qui semblent ne chercher qu'à satisfaire leurs violens transports, ne se sentent pas plutôt libres, que faisant brusquement une décharge générale, un tourbillon de Poussière, qui se répand, porte par-tout „la fécondité; &, par une étrange catastrophe, ils se trouvent tellement épuisés, que, „dans le même instant qu'ils donnent la vie, „ils se procurent une mort soudaine. C'en'est pas encore là que se termine la scène. A „peine ce jeu a-t-il cessé, que les Lèvres „ou Lobes de la Fleur, se rapprochant l'un „de l'autre, avec la même vitesse qu'ils s'en étoient écartés, lui font reprendre sa première forme; & on auroit peine à comprendre, „dre,

(a) En voici le Titre : *Discours sur la Structure des Fleurs, leurs Différences & l'Usage de leurs Parties; prononcé à l'Ouverture du Jardin Royal de Paris, le 10 jour du Mois de Juin 1717, &c. Par Sébastien Vaillant, Démonstrateur des Plantes du Jardin Royal à Paris. Leyde 1728.* Ce Discours est accompagné d'une belle Traduction Latine, dont je sai que Mr. Boerhaave est l'Auteur; ce qui est une preuve non équivoque du mérite de cette Pièce.

„ dre, si l'on ne l'avoit vu, qu'elle eût souf-
 „ fert la moindre violence, ou si l'on n'en
 „ voyoit encore des marques certaines par les
 „ chétives carcasses de ces vaillans Champions
 „ qui la lui ont faite, & qui restent quelque
 „ tems arborées sur son faîte, où comme au-
 „ tant de Girouettes, elles servent de jouet
 „ aux Zéphyrus ”.

Le Lecteur me pardonnera bien ce petit écart, si cependant c'en est un, puisqu'on pourra par-là mieux comprendre ce que dit notre Auteur au sujet de la Fécondation du Palmier.

On lira avec beaucoup de satisfaction le Chapitre où Mr. *Shaw* donne la description des Animaux. Il met dans la classe des *Quadrupèdes*, dont il fait mention, le *Cheval*, l'*Ane* & le *Mulet*; le *Kumrah*, espèce de Mulet, qui vient d'un Ane & d'une Vache, & qui est d'un fort grand usage; le *Chameau*; le *Mai-bary*, ou *Dromadaire*; les *Vaches* & les *Chèvres*; le *Bœuf Sauvage*, que les Arabes appellent *Bekker el Wash*, & qui est peut-être le *Bubalus*, ou *Buffle* des Anciens (a); le *Daim*; la *Fishtâll*, ou *Lerwee*, espèce de Chèvre si peureuse, que, lorsqu'on la poursuit, elle se jette de fraieur sur les Rochers & dans les précipices; la *Gazelle*, ou l'*Antilope*; le *Lidmee*, que notre Auteur croit être le *Strepsiceros* & l'*Addace* des Anciens (b); le *Lion* & la *Panthère*;

(a) Voyez sur cela *Belloni Observat. Lib. II. Cap. 50.* *Pline, Lib. VIII. Cap. 15.* *J. Solin, Polyhist. Cap. 32.*

(b) Voici ce qu'en dit *Pline, Lib. XI. Cap. 27. Cornu erecta, rugarumque ambitu cincta, & in levissimis*
 D d 3

ibère; le *Faabd*, Animal qui ressemble beaucoup au Léopard, & que les Arabes croient venir du Lion & de la Femelle du Léopard; le *Chamus*, dont *Pline* (a) fait mention, & qui approche beaucoup du *Faabd*; une espèce de *Chat*, d'un tiers plus petit que le Léopard, & qui peut passer pour une sorte de *Lynx*, ou plutôt pour la *Petite Panthère* dont parle *Oppian*; la *Civet*; le *Dubbab*, ou l'*Hyène*, Animal de la grandeur du Loup, mais qui a le corps plus plat, & qui boite naturellement de la jambe droite de derrière; le *Deeb* ou *Jackall*, à peu près de la grandeur du Renard; le *Chat aux Oreilles noires*; le *Fird* & le *Ferbha* ou *Terbha*, deux sortes de petits Animaux de la grandeur d'un Rat; d'*Ours*, le *Singe*, l'*Ichneumon*, le *Porc-épi*, le *Herisson*, le *Renard*, le *Furet*, la *Belette*, la *Taupe*, le *Lapin*, le *Lievre* & le *Sanglier*. Joignez à cette liste diverses sortes de Quadrupèdes Ovipares, qui sont en assez grand nombre.

Je ne m'arrêterai pas à la description, qu'il nous donne de chacun de ces Animaux en particulier; je ne saurois le faire sans entrer dans des détails, qui m'empêcheroient de donner une idée générale de son Ouvrage. Quant aux Oiseaux, il s'en trouve de très remarquables en Barbarie. A l'égard des Insectes, ils sont plus

fastigium exacuta (ut Lyras diceres) Strepticoroti, quem Adacem Africa appellat, Natura dedit.

(a) Pompeii Magni primum Ludi ostenderant Chamum, quem Galli Rhaphium vocabant, effigie Lapi, Pardorum maculis. Lib. VIII. Cap. 19.

plus considérables par leur grand nombre, que par aucune singularité digne de remarque.

Les *Sauterelles*, dont il est si souvent parlé dans les Auteurs Sacrés & Profanes, y vont toujours par grosses troupes, & font des ravages affreux. J'insérerai ici une partie de ce que dit notre Auteur de celles qu'il vit lui-même dans les années 1724 & 1725. Les relations d'Auteurs dignes de foi, & qui méritent en même tems le nom d'*Observateurs*, sont toujours les plus dignes de l'attention des Lecteurs. En Physique il faut du *Vrai*, & on est bien aisé d'être sûr que ce qu'on lit est conforme à la Vérité.

Ces *Sauterelles*, plus grandes que nos *Sauterelles* ordinaires, commencèrent à paroître sur la fin de Mars. Vers le milieu d'Avril, elles s'étoient si prodigieusement augmentées, qu'au plus fort du jour elles formoient des espèces de Nuées qui obscurcissoient le Soleil. A la mi-Mai, elles se retirèrent, les unes après les autres, dans les Plaines de *Mettishab*, & autres lieux voisins, pour y déposer leurs Oeufs. Le Mois suivant, on commença à voir de jeunes *Sauterelles*, qui, dès qu'elles furent écloses, se joignirent ensemble, & formèrent une troupe serrée qui couvroit plusieurs centaines de verges en quarré. Prenant ensuite leur route en droiture, elles grimperent sur les Arbres, sur les Murs, sur les Maisons, & dévorèrent toute la verdure qu'elles trouvèrent en chemin, enforte que rien ne leur échapa.

Rien n'arrêtoit l'impétuosité de cette espèce de Soldatesque effrénée. Ni les Fleuves rem-

plis d'eau , creusés exprès par les Habitans du Pais , ni les Feux , qu'on allumoit à leur approche & qui étoient rangés sur une même ligne , ne les empêchèrent pas de passer outre. Bientôt les Fossés furent comblés , & les Feux éteints , par les Essains sans nombre qui se succédoient les uns aux autres. Celles , qui marchaient à la tête , s'avançoient fierement ; & celles , qui suivoient , serroient les premières de si près , qu'il leur étoit impossible de reculer. Un jour ou deux après qu'un de ces grands Corps eut passé , d'autres Sauterelles nouvellement écloses leur succédoient , & venoient glaner après les premières. Elles rongeoient les petites branches & l'écorce des Arbres , dont les autres avoient déjà dévoré le fruit & les feuilles.

Après un ravage affreux , qui dura près d'un Mois , ces Sauterelles se trouvèrent *enfin* parvenues à leur grandeur naturelle. Elles commencèrent alors à se défaire de leur peau. Pour faciliter cette métamorphose , elles s'attachoient par les pieds de derrière à quelque Buisson , à une branche d'Arbre , ou à une Pierre ; & , faisant ensuite un mouvement semblable à celui des Chenilles quand elles marchent , on voyoit d'abord paroître leur Tête , & puis tout le reste du Corps. Toute la transformation s'achevoit en sept ou huit minutes. Après cette manœuvre , elles demeuroient , pendant un court intervalle , dans un état de langueur ; mais le Soleil & l'Air n'avoient pas plutôt durci leurs Ailes , & séché l'humidité qui y restoit , qu'elles reprenoient leur première voracité ,

racité, devenant même plus fortes & plus agiles qu'auparavant. Elles ne subsistoient pourtant pas longtems dans cet état, & se dispersoient bientôt, comme leurs Mères, après avoir mis bas leurs Oeufs. Comme leur vol & leur marche étoient toujours du côté du Nord, notre Auteur croit qu'elles périrent dans la Mer, qui, à ce que disent les Arabes, sert de tombeau à toute sorte d'Insectes ailés.

L'Article des Poissons est un peu moins intéressant que celui des autres Animaux. Cela n'est pas la faute de l'Auteur, qui n'a dû parler que de ce qui étoit digne de remarque, sans s'amuser à répéter ce que d'autres ont observé avant lui. Il nous apprend, en effet, qu'il n'y a guère de Poissons sur cette Côte, qui n'aient été décrits, il y a déjà longtems, par Rondelet, & qu'on ne trouve aussi sur la Côte opposée de la Méditerranée. Il n'en excepte que quelques-uns. Les Oeufs de Mer, ou les Echinés, y sont très communs, mais les Espèces n'en varient pas beaucoup. On avoit autrefois à Tunis beaucoup d'Huitres, qu'on y apportoit du Port de Bizerta; mais on croit que les grandes pluies, qui tombèrent dans ces quartiers, il y a quelques années, & les torrens extraordinaires qui s'ensuivirent, & qui adoucirent trop la salure de la Mer, en ont fort diminué le nombre.

On croit communément qu'il y a en Afrique beaucoup plus de Monstres qu'en aucun autre País. La raison qu'en donne *Pline* est assez singulière. Il prétend que l'Eau y étant fort rare, les Bêtes Sauvages s'y rassemblent

426. BIBLIOTHEQUE RAISONNE'E,

pêle-mêle près d'un petit nombre de Rivières, & qu'alors les Mâles, soit de gré ou de force, s'accouplent indistinctement avec les Femelles de toutes les Espèces (a). Ce n'est là sûrement qu'une simple conjecture, conjecture même qui me paroît assez mal fondée, puisqu'en Europe, en Amérique, & presque par-tout ailleurs, une infinité d'Animaux de différentes Espèces se rencontrent souvent ensemble, sans qu'il en naisse pour cela des Monstres, ou de nouvelles Espèces d'Animaux. D'ailleurs n'y a-t-il pas lieu de douter de la vérité de l'ancien Proverbe qui dit, que l'Afrique produit toujours quelque nouveau Monstre (b). C'est ce qu'on n'a pas encore prouvé.

Je serois fort porté à croire que les Anciens & les Modernes n'ont donné que trop souvent le nom de *Monstre* à des Animaux, dont la figure leur paroïssoit extraordinaire, tels qu'il y en a en Afrique. Mr. *Shaw* remarque, sur cela, fort judicieusement, que la Nature est la même dans tous les Pais, & qu'en Barbarie, non plus qu'ailleurs, les Espèces ne se mêlent point les unes avec les autres. Il en excepte le Mulet & le Kamrah, qui viennent d'Animaux soumis à la direction de l'Homme, les-

(a) *Pline*, Lib. VIII. Cap. 16.

(b) *Abeyrai*. δι τῆς μαζικίας, ὅτι αἱ φέρεται διὰ τὴν αἰσίδα. C'est-à-dire : On dit en certain Proverbe, que l'Afrique produit toujours quelque chose de nouveau. *Aristote*, *Hist. Animal*, Lib. VIII. Cap. 28. Unde etiam vulgare *Græcia dictum*, semper aliquid novi *Africam* afferre. *Pline*, Lib. VIII. Cap. 16.

lesquels, par cette raison, n'ont pas la liberté de suivre en tout leur instinct. Supposé qu'il y en ait encore d'autres, il reste toujours à savoir si l'Afrique en produit plus que les autres Pais.

Après avoir donné une légère idée de la *Barbarie*, de ses Productions, & des Animaux qui s'y trouvent, il ne me reste plus qu'à faire connoître le génie de ses Habitans, leurs Sciences, leurs Arts, leurs Manufactures, leurs Habillemens, & leurs Coutumes. C'est par-là, en effet, que se termine le premier Tome de l'Ouvrage.

L'Auteur commence par l'Education des Enfans, tant des *Turcs* que des *Maures*; car, pour les *Bedouins*, ils ne savent ce que c'est que d'élever la Jeunesse. Vous allez voir que cette Education se réduit à bien peu de chose. Lorsque ces Enfans ont environ six ans, on les envoie à l'Ecole, où ils apprennent à lire & à écrire. Au-lieu de Papier, dont nous nous servons pour cet usage, chaque Enfant a une petite Planche mince & quarrée, qui est légèrement blanchie, desorte qu'on peut effacer aisément, quand on veut, les caractères qu'on y a tracés. Lorsqu'ils ont fait quelque progrès dans l'*Alcoran*, on les instruit fort soigneusement de toutes les Cérémonies de leur Religion. Le Salaire du Maître d'Ecole est un sou par semaine pour chaque Enfant. La manière, dont on récompense celui qui s'est le plus distingué, est tout-à-fait propre à encourager la Jeunesse. Ses Parens le revêtent d'un magnifique habit, & le montent sur un
Che-

Cheval richement caparaçonné. Ses Camarades d'Ecole le conduisent , dans cet équipage , avec de grandes acclamations par les rues , & ses Parens & autres Amis viennent le combler de présens , & courent féliciter le Père & la Mère. Voilà une espèce de Triomphe.

Ces Peuples n'ont presque d'autres Livres que l'*Alcoran* ; on passe chez eux pour Savant , lorsqu'on a une légère idée de la Géographie & de l'Histoire moderne. Lorsque Mr. *Shaw* arriva à *Alger* , il s'introduisit chez leur premier Astronome , qui étoit chargé de regler les heures de la Prière. Il fut surpris de trouver qu'il n'entendoit pas seulement assez de Trigonométrie pour tracer un Cadran Solaire , & que tout ce qu'on fait à *Alger* & à *Tunis* , en fait de Navigation , se réduit à connoître les principaux points de la Bouffole , & à tracer grossièrement une Carte marine. Quelle comparaison peut-on faire d'un *Cassini* & d'un *Delisle* avec les plus fameux Astronomes ou Géographes de ces Peuples ?

On sait que la Chimie étoit autrefois leur Science favorite : elle se borne présentement à distiller de l'Eau de Rose. La plupart de leurs Médecins ne connoissent ni *Rasis* , ni *Averroës* , ou les autres anciens Médecins Arabes. Ils ont une Traduction Espagnole de *Dioscoride* ; mais ils s'amusent bien plus à considérer les figures des Plantes & des Animaux , qu'ils n'en lisent les descriptions. Le Médecin du *Dey* , qui est en même tems le Président des autres Médecins , demandoit un jour à Mr. *Shaw* , si les Chrétiens connoissoient bien

bien *Boo-Kratt* (a), nom par lequel il vouloit désigner le Grand *Hippocrate*, qu'il disoit être le premier des Docteurs Arabes. On peut juger par-là de l'état de la Médecine dans un País où cette Science est si peu cultivée.

Ils n'entendent pas mieux les Mathématiques ; & , à l'égard de l'Arithmétique & de l'Algèbre, à peine entre vingt mille s'en trouvera-t-il un seul qui en sache les premières règles. Ils ont une manière fort singulière de compter sur les doigts. Ils mettent les mains dans la manche l'un de l'autre, & se touchant successivement de quelques-uns de leurs doigts, ou de certaines jointures des doigts, qui signifient chacun un certain nombre, ils terminent ainsi les plus grandes affaires, sans dire un seul mot, & sans que ceux qui sont présens s'en apperçoivent.

La Musique des *Bedouins* est fort simple. Elle ne consiste guère qu'en un seul Air, qui répond à leurs Instrumens grossiers & à la simplicité de leur génie. Celle des *Maures* est plus harmonieuse, & s'exécute avec plus d'art. La plupart de leurs Airs sont vifs & agréables. Ils ont aussi une plus grande diversité d'Instrumens que les Arabes. Outre plusieurs sortes de Flutes & de Hautbois, ils ont un Violon à deux Cordes, qu'ils touchent avec un Archet ; un Lut de Basse à deux Cordes, plus gros que notre Viole, qu'on touche aussi avec un Archet ; & plusieurs petites Guitares, de différentes grandeurs, toutes montées une Oc-
tave

(a) C'est-à-dire : *Le Père de Kratt*.

tave plus haut l'une que l'autre. Ils apprennent tous leurs Airs sans le secours d'aucun Livre.

La Musique des *Turcs* n'est, ni si vive, ni si animée, que celle des *Maures*, mais elle est plus méthodique que celle des *Bedomins*. Ils se servent principalement de deux Instrumens, dont l'un ressemble à un Violon à long cou, & l'autre à notre Tympanon.

De tous les Arts, celui que les *Maures* entendent le mieux c'est l'Architecture. La chose, à laquelle ils regardent le plus dans leurs Bâtimens, c'est la commodité, & d'être logés au large. Il paroît qu'on a conservé, en *Barbarie* & dans le *Lieuant*, la même manière de bâtir qu'on y avoit dès les premiers tems, sans y faire aucun changement. De grandes Portes, des Apartemens spacieux, des Pavés de marbre, des Cours cloîtrées tout autour, & quelquefois des Jets-d'eau au milieu de ces Cours; tout cela convient très fort à la nature du Climat, où l'on ressent en Été une chaleur étouffante. Joignez à cela que l'humour jalouse des Hommes de ce País s'en accommode assez, en ce que toutes les Fenêtres regardent sur une Cour fermée, à l'exception seulement d'un Balcon, ou d'une seule Jalousie qu'il y a quelquefois du côté de la rue.

Les Rues des Villes sont généralement étroites, & ont souvent un rang de Boutiques de chaque côté. A l'entrée des grandes Maisons on trouve d'abord un Porche, avec des Bancs des deux côtés: c'est là que le Maître de Famille reçoit ceux qui lui viennent parler,

ler, & expédie ses affaires. Peu de personnes, pas même les plus proches Parens, ont la permission d'entrer plus avant, à moins que ce ne soit dans des occasions extraordinaires. De là on vient dans une Cour ouverte, qui, suivant que le Propriétaire est à son aise, est pavée de marbre, ou d'autres matériaux qui sèchent facilement. Dans les grandes Cérémonies, lorsqu'on est obligé de recevoir beaucoup de monde, comme pour un Mariage, ou pour la Circoncision d'un Enfant, il arrive rarement qu'on fasse entrer la Compagnie dans un Appartement; on se contente de l'introduire dans la Cour, dont le Pavé est alors couvert de Nattes ou de Tapis, pour la commodité de la conversation.

En Été, & toutes les fois qu'on attend grand monde, on couvre la Cour contre l'ardeur du Soleil, ou contre la pluie, d'une espèce de Voile, qui, tenant par des cordes au Mur d'appui qui est au haut de la Maison, peut être plié ou étendu, suivant qu'on le trouve convenable. La Cour est ordinairement entourée d'un Cloître, comme les *Cavae* des Romains l'étoient d'un Péristile, ou d'une Colonnade. Lorsque la Maison a un, ou plusieurs étages, il y a au-dessus du Cloître une Galerie, qui a les mêmes dimensions que le Cloître, avec une Balustrade, ou une Jalousie, qui règne tout autour.

Du Cloître & de la Galerie on entre dans de grands Appartemens, qui ont chacun toute la longueur de la Cour, mais qui ont rarement ou jamais de porte de communication pour
passer

passer de l'un à l'autre. Une de ces Chambres sert souvent de domicile à toute une Famille, sur-tout lorsque les Pères permettent à leurs Enfants mariés de demeurer dans leur Maison, ou lorsque plusieurs Familles louent une seule Maison pour y loger ensemble. C'est-là la raison pourquoi les Villes de ces Païs sont si remplies de monde, & que la Peste y fait tant de ravage. Dans les bonnes Maisons, ces Chambres sont tapissées de Velours, ou de Damas, depuis le Plancher jusqu'à la moitié de la hauteur, le reste du Mur est chargé de toute sorte d'ornemens en Stuc ou en Plâtre.

Le Plat-fond est communément boisé, & peint avec beaucoup d'art, ou divisé en divers Compartimens & Panneaux, avec des Moulures dorées, & par-ci par-là des passages de l'*Alcoran*. Les Planchers sont de Brique, ou de Plâtre de *Terrace*; & comme les Orientaux ne se servent point de Chaises pour s'asseoir, mais sont assis, les jambes croisées, ou couchés tout du long sur ces Planchers, ils sont toujours couverts de Tapis, qui, chez les gens riches, sont superbes, soit pour la manière ou pour le travail. On a aussi, pour plus grande commodité & pour s'en servir dans l'occasion, des Carreaux de Damas ou de Velours, rangés le long du Mur tout autour. A l'un des bouts de chaque Appartement est une petite Estrade, élevée de quatre ou cinq pieds au-dessus du Plancher, avec une Balustrade tout autour: c'est là qu'ils mettent leurs Lits.

L'Escalier se trouve quelquefois dans le Porche, quelquefois à l'entrée de la Cour.

Lors-

Lorsqu'il y a un, deux, ou trois Etages, on continue cet Escalier, dans un coin de la Galerie, jusqu'au haut de la Maison. Au bout de l'Escalier est une Porte, qu'on tient fermée, pour empêcher que les Animaux domestiques ne salissent la Terrasse, & par conséquent l'eau qui en découle dans les Citernes qui sont sous la Cour. Le dessus de la Maison, qui est toujours plat, est couvert d'un bon Plâtre de *Terrace*; & c'est delà que vient le nom qu'on donne à cette Platte-forme en Langue Franque. Cette Terrasse est entourée de deux diverses Murailles. Le Mur extérieur avance, partie sur la rue, & sert partie de séparation d'avec les Terrasses voisines: il est souvent si bas, qu'il est aisé de passer par-dessus. L'autre, qui est le Mur d'appui, règne du côté de la Cour, & est par-tout à hauteur de poitrine. Au-lieu de cette Muraille, quelques Terrasses ont seulement des Balustrades de pierre ou de bois. On se sert de ces Terrasses pour toute sorte de services de la Maison, comme pour y étendre du Linge, & pour y secher des Figues & des Raisins: on y prend aussi le frais sur le soir, on y cause, & on y fait ses dévotions. Si la Ville est bâtie sur un terrain uni, ou dans une Plaine, on peut la parcourir d'un bout à l'autre sur les Toits, sans passer dans la rue.

A la plupart des grandes Maisons on en ajoute une petite, qui s'élève quelquefois en étage plus haut que l'autre, & ne consiste souvent qu'en une ou deux Chambres & une Terrasse. Il y a de ces petites Maisons, qui sont

bâties au-dessus du Porche, ou de la grande Entrée, & elles ont toutes les commodités des grandes, excepté le rez de chaussée. Il y a une Porte de communication, qui donne dans la Galerie de la grande Maison, & qui est tenue ouverte, ou fermée, à la volonté du Maître. Ces Bâtimens ont encore une autre Porte, qui conduit immédiatement, par un Escalier dérobé, dans le Porche, ou dans la rue. Les Arabes donnent au principal Bâtimement le nom de *Dar* ou de *Beit*, & ils appellent les Maisons de derrière *Olee*, ou *Oleah*. Celles-ci servent communément à loger les Etrangers; les Fils de la Maison ont la permission d'y garder leurs Concubines; les Hommes s'y retirent loin du bruit de leurs Familles, soit pour vaquer à la méditation, soit pour se divertir sans être troublés: on s'en sert aussi comme de Garderobes ou de Magazins.

A cette description des Maisons, dont je donne ici que le précis, Mr. *Shew* ajoute quantité de Remarques, qui servent à expliquer bien des passages de l'Ecriture & des anciens Historiens, que les Interprètes n'ont souvent pu comprendre, ou qu'ils ont mal entendus. Ces Remarques, dont les unes sont placées dans le Texte, & les autres dans les Notes, sont d'une utilité infinie pour bien entendre les Auteurs Sacrés & Profanes, & on peut les regarder comme un des morceaux de l'Ouvrage le plus curieux & le plus instructif. Je ne saurois guère en donner des exemples, sans entrer dans des détails qui occuperoient trop d'espace dans un Extrait; ainsi je renvoie le

Lec-

Lecteur au *Chapitre III*, page 338, & *suivi* du premier Tome. C'est encore dans ce même *Chapitre* que l'Auteur parle des Mosquées de ces Peuples, de leurs Funérailles, de leurs Tombeaux, de la manière dont ils sont couchés, & des vêtemens des Hommes & des Femmes. Delà il passe à leur commerce, aux Denrées qui se trouvent dans le Pais, à leur manière de manger, à leurs Divertissemens & à leurs Mariages. Nous ne nous étendrons pas beaucoup sur ces articles, quoiqu'ils soient tous également intéressans.

La fabrique des Tapis forme une branche du Commerce de ces Peuples ; mais ils ne sont ni si beaux, ni de la même bonté que ceux de Turquie : en échange ils sont plus doux & à meilleur marché. On a, à *Tunis* & à *Alger*, des Métiers pour faire du Velours, du Taffetas, & d'autres Etofes de Soie. On fait aussi, dans tout le Pais, de la Toile grossière ; la plus fine vient de *Susa*. La plus grande partie de toutes ces Manufactures se consomme dans le Pais, & on est même souvent obligé de faire venir des Etofes de Soie & de la Toile, de l'*Eurape* & du *Levant*, parce que le peu qui s'en fabrique ici ne sauroit suffire aux besoins des Habitans. Il est encore à remarquer, que ces parties de la *Barbarie* envoient généralement fort peu de leurs productions dans les Pais étrangers. Leurs principales Denrées sont de l'Huile, des Peaux, de la Cire, des Légumes, & sur-tout du Blé. Avant la prise d'*Oran*, les Marchands Anglois tiroient des différens Ports de ces

Royaumes jusqu'à sept ou huit mille tonneaux de Blé par an.

Tout y est à très grand marché. On a un grand Pain, une botte de Navets, & un petit panier de Fruits, pour la six cens & nonante-sixième partie d'un *Dollar*, monnaie qui vaut trois Chelins & six sous d'Angleterre. La Volaille se vend souvent un sou & demi la pièce, un Mouton trois Chelins & demi, une Vache & un Veau une Guinée. Le Blé n'y conte ordinairement que quinze à dix sous le Boisseau. Les Habitans de ce Pais sont grands mangeurs de Pain; & l'on remarque que de quatre personnes, il y en a trois qui s'en nourrissent uniquement, ou bien de choses faites avec de la farine d'Orge ou de Froment.

Les Mêts des Turcs & des Maures sont, outre le Bouilli & le Roti, toute sorte de Ragoûts & de Fricassées. Chez les Gens riches, on sert aussi un grand nombre de Plats remplis d'Amandes, de Dattes, de Confitures, de Laitage, de Miel, & de mille autres choses, dont il seroit ennuyeux de faire ici l'énumération.

Ils ont tous, tant les Riches que les Pauvres, la même manière de manger. Ils se lavent premièrement les mains, ensuite ils s'asseient les jambes croisées autour d'une Nattes, ou d'une Table basse, sur laquelle on pose les Plats. Ils ne mettent point de Nappe, mais se contentent, pour tout Linge de Table, d'un grand Essui-main, qui est rangé autour de la Nattes. L'usage des Couteaux & des Cuillères n'est pas fort en vogue parmi eux, leurs Viandes étant si bien bouillies ou roties, qu'il n'est
pas

est nécessaire de les découper. Dès que quelqu'un a mangé suffisamment, il se lève; & , après s'être lavé, il s'en va, sans dire mot à la Compagnie. Toutes les fois qu'ils mangent ou qu'ils boivent, lors même qu'ils se mettent à leur ouvrage ordinaire, ou qu'ils entreprennent quelque chose que ce soit, ils ne manquent jamais de prononcer avec beaucoup de respect le mot de *Bismillah*, c'est-à-dire, *au nom de Dieu*; & , lorsqu'ils ont fini de manger, ou de travailler, ils disent, *Alhamdillab*, ou, *le Seigneur soit loué*.

Les Gens graves, lorsqu'ils n'ont point d'occupation, vont passer la journée à discourir ensemble dans des Boutiques de Barbier, ou dans les Cafés. Les jeunes gens, *Turcs & Mameluks*, & bon nombre de Soldats, qui ne sont pas mariés, font partie avec leurs Concubines pour aller à la Campagne, où ils les régalaient de Musique & de Vin, ou bien se divertissent dans quelque Taverne publique, quoique cela soit expressément défendu par leur Religion.

Les Arabes sont de grands fainéans, qui ne s'attachent à aucun Art, ni à aucune Profession. Ils passent toute leur vie à ne rien faire, ou à se divertir. Quand les plaisirs de la Campagne ne les invitent pas de sortir, ils demeurent tranquillement au Logis, où leurs occupations se réduisent à fumer pipe, ou à se tenir au frais. Ils ne connoissent point les plaisirs domestiques, & ne savent ce que c'est que de causer avec leurs Femmes, ou de jouer avec leurs Enfants. Tout ce qu'ils aiment le plus au monde, c'est leur Cheval; c'est là

l'objet de toutes leurs attentions , & en quoi ils font consister leur plus grande satisfaction. Doit-on s'étonner, après cela , qu'ils soient bons Cavaliers , comme ils le sont effectivement ? Mr. *Shaw* en a vu plusieurs au *Grand Caire* , qui pouvoient enlever un Jerrid en plein galop ; & il n'y a point d'Arabe qui ne terrasse aisément un Sanglier.

Les Personnes du premier rang ne se font aucune peine de s'occuper à des choses , que nous autres Européens regardons comme viles & basses. Le plus grand Seigneur n'a point de honte d'aller prendre (a) lui-même un Agneau de son Troupeau , & de le tuer (b) , pendant que sa Femme s'empresse à préparer le feu , & les choses nécessaires pour l'appêter. C'est toujours le Maître de la Maison qui présente l'eau aux Etrangers , pour se laver les pieds (c) , & qui leur fait le compliment de *Mar-babbab* , ou de *Bienvenue*. C'est aussi lui qui se montre le plus officieux de toute la Famille ;

(a) Comme fit *Abraham* , *Genèse XVIII* , 7 , à l'arrivée des trois Anges.

(b) C'est ce qu'*Homère* fait faire aussi à *Achille* & à *Patrocle* , *Il. IX* , v. 205 , & suiv. Voici comme Mr. *Pope* a rendu cet endroit , dans sa Version de l'*Illiade* en Vers Anglois :

*Achilles at the genial Feast presides ;
The parts transfixes and with skill divides ;
Mean while Patroclus sweats the fire to raise.*

C'est - à - dire : „ *Achille* préside au Festin , perce les parties de l'Animal , & les tranche avec adresse , pendant que *Patrocle* sue à souffler le feu.

(c) Voyez *Genèse XVIII* , 4. & *Luc. VII* , 44.

mille; & le repas étant prêt & servi, il auroit honte de se mettre à table avec ses Hôtes, mais il se tient debout (a) auprès d'eux, pendant tout le tems qu'ils mangent, & les sert.

Voilà de beaux dehors, mais le dedans est gâté. Malgré toute cette politesse, les *Arabes* ne laissent pas de suivre leur panchant corrompu. Semblables à leurs prédécesseurs les *Carthaginois* (b), ils sont naturellement perfides & grands voleurs, & on leur voit quelquefois dépouiller le matin, sur le Grand-chemin, ceux qu'ils ont régalez le soir auparavant, & à qui ils ont fait toutes les démonstrations imaginables d'Amitié & d'Hospitalité. Joignez à ce défaut capital, celui de nourrir des haines & des animosités héréditaires & implacables les uns contre les autres.

Pour abrégér, je ne dirai qu'un mot du Gouvernement, des Forces & du Revenu de ces Peuples. Le Gouvernement d'*Alger*, dont celui de *Tunis* ne diffère pas beaucoup, consiste en un *Dey*, qu'on peut regarder comme un Lieutenant de Roi, & en un *Don-wanne* ou Grand Conseil. Le *Don-wanne* est composé principalement des trente *Yiab* Bachas; & on y appelle quelquefois le *Mufti*, le *Cadi*, & toute la Soldatesque. Depuis quelques années on ne consulte ce Corps que par forme, tout se faisant au gré du *Dey* & de ses Favoris. Comme ce *Dey* est toujours tiré de l'Armée,

(a) *Abraham* fit de même, *Génèse* XVIII, 1.

(b) *Cicéron*, *Orat.* 2. *contra Rull.* les appelle *fraudulenti & mendaces*, c'est-à-dire, *trompeurs & menteurs*.

mée, tous ceux qui la composent, sans en excepter le moindre Soldat, ont droit de prétendre à cette Dignité ; desorte qu'on y peut regarder tout Soldat hardi & entreprenant, comme l'Héritier présomptif de la Souveraineté. Qu'on jette les yeux sur la rapidité avec laquelle les *Deys* se sont toujours succédés, depuis que les Turcs se sont rendus maîtres de ce Royaume, & l'on trouvera que rarement y a-t-il eu un *Dey* de dix, qui ait eu le bonheur de mourir au lit, & dont les jours n'aient été tranchés par le Cimeterre, ou par une balle de Mousquet.

Les Forces des Algériens, tant *Turcs* que *Cologlies*, sont peu considérables. Elles ne consistent présentement, selon le plus juste calcul, qu'en six mille cinq cens Hommes. De ce nombre, il y en a bien deux mille, qui, par leur grand âge, sont hors d'état de servir ; & des quatre mille cinq cens qui restent, on en emploie régulièrement mille à relever les Garnisons tous les ans, les autres servant à armer les Vaisseaux qui vont en course, & à former les trois Camps Volans qui font tous les Étés le tour du Royaume sous le commandement des Gouverneurs des Provinces, ou des Vicerois. Aux Troupes Turques il faut ajouter environ deux mille *Zwowah*, ou Soldats *Mssures*, qui servent partie à cheval, & partie à pied ; mais comme ils sont naturellement ennemis des Turcs, ceux-ci ne s'y fient pas beaucoup, & ne peuvent guère compter sur leur assistance. Ainsi le grand art de contenir les Habitans de ce vaste Royaume dans le devoir,

voir, ne consiste pas tant à employer la force des Armes, qu'à savoir faire adroitement usage de l'ancienne Maxime de Politique, *Divide & impera.*

Tous les cinq ou six ans les Algériens envoient quelques Vaisseaux armateurs au Levant, pour chercher les Recrues nécessaires pour leur Armée. Ces Recrues consistent ordinairement en Bandits, en Bergers, ou en toute sorte de gens de la lie du Peuple. *Ma-bomet* Bacha, qui étoit *Dey* lorsque *Mr. Shaw* arriva à *Alger*, n'eut point de honte d'avouer la bassesse de son extraction, dans une dispute qu'il eut un jour avec le Consul d'une Nation voisine: *Ma Mère*, lui dit-il, *vendoit des pieds de Mouton, & mon Père des Langues de Bœuf; mais ils auroient eu honte d'avoir exposé en vente une Langue aussi mauvaise que la vôtre.*

Toutes les Taxes, qu'on leve dans ce grand & fertile Royaume, ne montent pas au-delà de trois cens mille *Dollars* par an: mais on compte que la huitième partie des Prises, qui se font en Mer, les effets de ceux qui meurent sans enfans, les Contributions des *Kaides* indépendans, & les fréquentes *Avareas*, ou *Oppressions*, rapportent beaucoup davantage au Trésor.

Les Algériens ont des Alliances avec les *Anglois*, les *François*, les *Hollandois* & les *Suédois*. Ces derniers ont acheté leur paix 70000 *Dollars*. Les *Hollandois*, après une guerre de douze ans avec ces Coſſaires, ont grand ſoin de cultiver leur amitié, en leur fai-

sont un présent tous les ans. Les François les tiennent en respect , par le souvenir du Bombardement qu'ils ont fait esluier à leur Ville, & par le ressentiment qu'ils ont témoigné en dernier lieu à *Tripoli*. Comme il n'y a ni équité, ni honneur , ni bonne-foi chez ces Peuples, on ne peut pas beaucoup compter sur les Traités qu'on fait avec eux. *Aly Bacha* , un de leurs derniers *Dey* , disoit un jour au Consul *Cole*, que les *Algérois* sont une troupe de Brigands , & qu'il en étoit le Capitaine. Qu'on juge par-là du caractère de ces Peuples.

Voilà un Extrait suivi & assez détaillé de ce que contient de plus remarquable le premier Tome des Voyages de *Mr. Shaw*. Dans le second Tome, cet excellent Auteur a suivi à peu-près le même plan. Même exactitude dans les descriptions, même érudition dans ses Notes; desorte qu'on peut juger du mérite du reste de l'Ouvrage, par ce que nous venons d'en rapporter. Ce second Tome est divisé en deux Parties. La première contient des *Observations Géographiques, Physiques & Mêlées*, sur la *Syrie*, sur l'*Egypte* & l'*Arabie Pétrée*. Dans la seconde on a rassemblé, avec beaucoup de soin, un grand nombre d'*Extraits* de divers Auteurs anciens, & autres Pièces qui servent de Preuves & d'Eclaircissemens à l'Ouvrage.

Toutes les Pièces de ce Recueil sont extrêmement intéressantes. On y trouve, entr'autres, un *Catalogue de quelques Plantes de Barbarie*, d'*Egypte* & d'*Arabie*; quatre autres *Catalogues*, l'un de *Coraux*, l'autre de *Fossiles*

les d'Afrique, le troisieme de Poissons des Côtes d'Alger, & de Tunis, & le quatrieme de Coquillages; un Vocabulaire de la Langue des Kabyles ou du Showiah; les Stations des Pelerins Turcs en allant à la Mecque; la mesure de la grande Pyramide de Memphis, par le Père Siccard; des Remarques sur le Natron par le même Père; la manière de faire le Sel Armoniac; une Table météorologique concernant la disposition de l'Air à Aléxandrie; un Extrait de Kalkasenda, concernant le Nil & le Nilomètre; enfin un Catalogue de quelques Médailles recueillies par l'Auteur même en Afrique. On laisse au Lecteur à juger de l'utilité de toutes ces Pièces, & de celle d'un Ouvrage si bien exécuté dans toutes ses parties.

On doit être redevable au Traducteur des peines qu'il s'est données pour faire paroître sa Traduction avec tous les ornemens dont notre Langue est susceptible. Son Style est pur, châtié, élégant même : tous ses termes sont bien choisis, & appropriés aux choses dont il parle ; & , sans le connoître, je n'ai pas de peine à m'appercevoir qu'il est versé dans plus d'une sorte de Sciences. Je m'étonne qu'il ait caché son nom au Public : les services qu'il lui rend méritoient bien qu'il en fût connu, Apparemment qu'il est aussi modeste, que savant & habile homme,

ARTICLE VIII.

LETTRE adressée à Mr. WETSTEIN, sur
le Recueil des LETTRES de CALVIN à
JAQUE DE BOURGOGNE.

MONSIEUR,

JE dois vous remercier des Exemplaires des Lettres de Calvin à Mr. de Falais, que vous nous avez envoyées, & que je viens de recevoir; mais sur-tout des Originaux que vous y avez joints pour être conservés dans notre Bibliothèque publique. Nous les avons mises avec grand nombre d'autres de ce Réformateur, qui n'ont jamais été publiées. Elles se donneront du jour les unes aux autres.

J'ai vu avec beaucoup de satisfaction, dans l'*Avertissement de l'Editeur*, que le Seigneur de Falais ne retourna point dans l'Eglise Romaine, comme je l'avois cru sur des présomptions assez fortes. Mais les raisons que l'on vient d'alléguer pour le garantir de ce reproche, me paroissent sans réplique. J'ai lu avec plaisir ces Lettres. La correspondance entre ces deux Amis m'a paru intéressante. On dit, dans l'*Avertissement*, que ce Recueil donnera quelques lumières sur l'Histoire Ecclésiastique des Pais-Bas; j'ajoute qu'il éclaircira aussi divers évènements qui regardent l'Histoire de notre République & de notre Eglise de Genève.

On

On trouve, par exemple, dans votre *Bibliothèque Raisonnée*, une assez longue discussion pour déterminer qui fut le Dénonciateur de *Servet*. C'est dans une Pièce fort judicieuse sous ce titre, *Réfutation de quelques imputations faites à Calvin sur le supplice de Servet* (a). Les ennemis de *Calvin* ont dit que cet Accusateur étoit son propre Cuisinier. D'autres ont dit que c'étoit le Cuisinier de Mr. de *Falais*. Il s'appelloit *Nicolas de la Fontaine*, & il étoit du Pais Véxin. Un Cuisinier de *Calvin*, dit-on, dénonciateur sur des matières de Théologie, quelle étrange procédure ! N'est-ce pas porter au dernier point le mépris pour le Magistrat & pour le Public, que de faire agir un semblable personnage dans une Cause de cette nature ? On oppose, de l'autre côté, que c'est aussi se moquer des gens que de vouloir donner un Cuisinier en titre d'office, à *Calvin*, un des Hommes de son siècle qui faisoit la plus maigre chère (b). On trouve dans votre *Avertissement* que *la Fontaine* étoit le Valet de *Calvin*, & qu'il avoit été auparavant Cuisinier de Mr. de *Falais*. Je vais achever de débrouiller ce fait.

Dans ces Lettres de *Calvin*, qui n'ont pas été imprimées & que je vous ai dit que l'on conserve dans notre Bibliothèque, on voit que le Seigneur de *Falais* en 1548, vint à Genève, & qu'il logea chez *Calvin*. C'est dans une
Lettre

(a) *Biblioth. Rais. Tom. I, pag. 366. & Tom. II, pag. 93.*

(b) *Biblioth. Rais. Tom. II, pag. 96.*

Lettre à *Farel*, en date du 27 Mai, que l'on trouve cette circonstance (a). Ce Seigneur mena prudemment son Cuisinier avec lui, se défilant sans doute, & avec raison, de la Table de son Hôte. C'étoit un jeune Homme qui avoit quelque disposition à l'étude. Il faisoit alternativement chez *Calvin* la fonction de Cuisinier & de Copiste. Il prit goût à la Théologie, & quand *Mr. de Falais* sortit de chez notre Réformateur, il lui laissa la *Fontaine* qui peu-à-peu fit ses études, & étoit déjà un peu initié dans la Théologie lors de l'affaire de *Servet*. Ce jeune Homme étoit donc de la Maison de *Calvin*, puisque dans une Lettre à *Farel*, il l'appelle *Nicolas* *mon*. Mais on ne doit pas le regarder tout-à-fait comme son Valet, & encore moins comme son Cuisinier. Ce Grand-homme avoit chez lui des jeunes gens qui vouloient se pousser dans l'étude. Il disposoit quelquefois d'eux, sans que pour cela ils dussent être regardés comme ses Domestiques.

On développe fort bien, dans l'*Avertissement*, le sujet de la rupture entre *Calvin* & *Mr. de Falais*, & on y a su garder une sage impartialité. Ce Seigneur s'intéressa un peu trop, au gré de *Calvin*, pour *Belfer*, qui avoit été mis en prison à cause de la manière violente dont il avoit disputé dans l'Eglise, contre un des Dogmes des Protestans.

Je ne crois pas, dit l'Auteur de l'*Avertissement*,

(a) *Nunc apud me est Dominus Fallesus quem bñe hinc maturus spero.*

Avril, Mai & Juin, 1744. 447

ment, que Mr. de Falais ait jamais songé à approuver la conduite de Boffec, qui osa en pleine Eglise, contredire un Ministre prêchant la Prédestination. Ce n'est pas proprement cette hardiesse qui doit faire condamner ce Médecin. On ne sauroit bien juger de cette action qu'on ne soit informé auparavant d'un usage fort singulier, qui fut en vigueur pendant plusieurs années dans l'Eglise de Genève. Du temps de Calvin, tous les Vendredis matin, les Ministres prêchoient tour à tour sur quelques Livres de l'Ecriture Ste. qu'ils expliquoient de suite. Ce jour-là il étoit libre à tous les Auditeurs de proposer après le Sermon au Ministre, qui avoit prêché, leurs doutes & leurs difficultés, & cela dans l'Eglise même. Cela s'appelloit le Sermon de la Congrégation. Il reste encore quelque trace de cet ancien usage. Les Ministres de Genève prêchent de même tour à tour sur quelque Histoire des Livres Sacrés, & ce Sermon est soumis à la Censure, mais seulement à la Censure particulière des Ministres dans leur Corps. Boffec ayant assisté un Vendredi à ce Sermon, qui roula sur la Prédestination, il parla à la fin de cet Exercice, comme il en avoit incontestablement le droit. Il combatit fortement le Prédicateur. Il soutint que la Doctrine faisoit Dieu Auteur du Pêché. Il finit par une forte exhortation au Peuple de se garder d'une Doctrine si fautive & si scandaleuse. Il y eut tant d'empêtement & de pétulance dans cette Dispute, qu'un Magistrat, qui étoit présent, crut devoir le faire conduire dans la prison. Rien de plus juste que

que ce qu'on lit dans la suite de l'*Avertissement*. Il faut être fanatique, pour faire ce que *Bolséc* fit alors : mais il faudroit être fôu à lier pour dire qu'il avoit bien fait.

Mr. de Falais, sans approuver la conduite de *Bolséc*, auroit voulu que le Magistrat de Genève n'en vînt pas à des voies de rigueur contre lui. *Bolséc* étoit son Médecin ; il en avoit plus besoin qu'un autre, parce qu'il étoit valétudinaire. On attribue aussi à ce Seigneur, avec beaucoup de vraisemblance, un principe de tolérance Chrétienne.

Calvin écrivit aux Eglises de Suisse pour avoir leurs avis sur cette affaire. Il y employa ces termes, que je crois que l'on explique d'une manière trop forte dans l'*Avertissement*. *Nos vero sic Ecclesiam nostram cupimus hac peste purgari, ne inde fugata vicinis noceat.* Apparemment il vouloit dire que quand on auroit banni *Bolséc* de Genève, Mrs. de Suisse devoient aussi l'exiler de chez eux, afin qu'il ne les infectât pas de ses sentimens.

Mr. de Falais écrivit de son côté au Clergé des Cantons, & à des Amis qu'il y avoit, en faveur de *Bolséc*. Il leur demandoit que, dans leurs Réponses, ils adoucissent un peu les choses. C'est ce que firent sur-tout les Ministres de Berne, dont la Lettre est un modèle de sagesse & de modération. On en a rapporté quelques endroits dans la seconde Edition de l'*Histoire de Genève* (a). On comprend assez que *Calvin* se voyant traversé de cette

ma-

(a) *Hist. de Genève* sur l'an 1551, dans la Note.

manière par Mr. de Falais fut depuis ce tems-là en froideur avec lui.

J'ai déterré deux Lettres que ce Seigneur écrivit en faveur de *Bolfec* au Magistrat de Genève. Avant que de vous en donner l'Extrait, je dois vous marquer qu'après avoir demeuré quelque tems à la Campagne dans le voisinage de Genève, pour rétablir sa santé, il acheta ensuite une Terre à deux lieues de notre ville dans la Province de *Chablais*, qui appartient aujourd'hui au Roi de Sardaigne, mais que les *Bernois* possédoient alors par droit de Conquête, depuis dix ou quinze ans. Cette Terre s'appelle la Seigneurie de *Veigy* (a). C'est de ce lieu-là qu'il écrivit deux Lettres en faveur de *Bolfec*.

Dans la première, qui est datée du 9 *Novembre* 1551, il dit qu'il y a déjà assez longtems qu'il a été informé de la détention de Maître *Jérôme Bolfec*; que cependant il avoit jugé à propos de demeurer dans le silence, mais que la Femme du Prisonnier, qui est actuellement dans sa Terre, le sollicita si fort d'intercéder pour son Mari, qu'il n'a pas pu le lui refuser; que d'ailleurs le Prisonnier est son Médecin, & qu'il lui doit de la reconnoissance pour la manière dont il l'a traité dans quelques-unes de ses maladies; que ce n'est pas un crime que d'avoir parlé librement sur le *Sermon de la Congrégation*, puisque l'usage de l'Eglise de Genève autorise tous les Particuliers à le faire; qu'il

espè-

(a) Calvin semble parler de cette acquisition dans sa Lettre L.

espère donc qu'on lui rendra incessamment sa liberté, afin qu'il puisse exercer son Art, & secourir quantité de Malades qui ne sauroient se passer de lui. Voila en abrégé le contenu de la première Lettre écrite à cette occasion.

Pour l'autre, je crois, *Monsieur*, que je ne ferai pas mal de la transcrire toute entière. Après avoir vu, dans votre Recueil, tant de Lettres adressées à ce Seigneur, on doit naturellement être curieux d'en voir quelque une qu'il ait écrit lui-même ; voici donc comment il revint à la charge deux ou trois jours après.

Très Magnifiques & Honorez Seigneurs,

„ Ayant cogneu par vos réponses que mes
 „ Lettres ont esté assez bien acceptées de Vos
 „ Seigneuries, cela m'a donné d'autant plus
 „ d'occasion de m'adresser derechef familière-
 „ ment à vous. Je ne suis pas importun de
 „ nature : mais quand je vous ay toujours ex-
 „ périmenté jusques ici, Seigneurs très hu-
 „ mains & favorables, j'estimerois d'estre cau-
 „ se de mon malheur, si par faute de vous
 „ desclairer mon indigence, j'estoye destitué
 „ de vostre adresse & bonne volonté.

„ Il est ainsi que vostre prisonnier Maître
 „ *Hierosme* cognoit mon naturel plus à mon
 „ appaisement que nul autre de Medecins que
 „ je cognoisse, & m'appuye de tant plus har-
 „ diment sur son jugement, pour ce qu'il en-
 „ suyt volontiers celuy que le Docteur *An-*
 „ *dernas* de Strasbourg m'a laissé par escript.
 „ C'est celui, après Dieu, duquel je tiens ma
 „ vie. Parquoy pour ma première & humble
 „ requeste, je vous supplie me permettre le-

„ dit

4, dit Maître *Hierosme*, afin que j'aye quelque
,, peu son advis, avant que les maladies d'hiver,
,, auxquelles je suis subject, me surviennent. Il faut
,, que le Médecin en présence juge de ce qui est caché
,, aux parties intérieures. Autrement je ne vous incommoderoye
,, pas volontiers. Davantage il reçoit profit de
,, moy pour me servir quand j'en ay besoin.
,, Doncques ce seroit raison, s'il vous plaisoit,
,, qu'il s'acquiescât de son service.

,, Magnifiques Seigneurs, en vous faisant
,, cette ouverture, je ne pense pas de m'esprendre
,, ou fascher Vos Seigneuries. Car n'estimant point
,, son procez estre criminel pour les raisons que je vous
,, ay escript, je m'avance d'autant plus librement. Et puis
,, je ne procede pas à la mauvaise foi, mais suis content
,, de le vous relivrer, quand il vous plaira, pourvu
,, que vous preniez de luy son serment, retenant aussi,
,, s'il vous plaît, sa Femme ou son Serviteur, combien
,, que je l'estime homme pour tenir sa parole, quand
,, il l'aura donnée. Si cela ne suffit, en sachant à
,, quoi il restera, j'adviseray d'y pourvoir au mieux
,, qu'il me sera possible, vous priant de m'en vouloir
,, répondre par un mot de Lettre, afin que selon
,, ce, je me puisse conduire. Et s'il y a service que
,, je puisse faire à vostre République je m'y
,, employeray selon mon petit pouvoir, aidant
,, nostre Seigneur, auquel je supplie après
,, m'estre recommandé fort affectueusement à vos
,, bonnes graces, d'augmenter Vos très
,, Magnifiques Seigneuries sous sa sainte Pro-

"rection à tousjours. *De Veigy*, ce 11 Novembre 1551" (a).

L'Entierement à vos bons commandemens, & services, JAKUES DE BOURGOIGNE.

Après quelques petites Recherches, j'ai trouvé que deux Frères & deux Sœurs de Mr. de *Falais* avoient embrassé la Réformation comme lui. Dans la *Lettre XIV*, *Calvin* parlant de l'Apologie qu'il dresseoit pour ce Seigneur, & qui devoit être présentée à *Charles-Quint*, paroît embarrassé s'il y devoit faire mention de ces deux Frères, & travailler aussi à leur justification. Il se détermine à n'en rien dire, craignant, en parlant pour eux, de leur faire plus de mal que de bien, apparemment parce qu'ils étoient encore sur les Terres de l'Empire. Je crois pouvoir le conclurre d'une Lettre que *Calvin* écrivit à *Farel* en *Juillet 1549*. Il lui marque qu'on avoit arrêté par ordre de l'Empereur, deux Frères du Seigneur de *Falais*, sans doute pour cause de Religion, & que le Cardinal de *Granvelle* les avoit fait mettre dans une Forteresse, d'où l'on ne sort ordinairement que pour être conduit sur l'échafaut. *Nibil prater ea scribo nisi quod Dominus Fallefius duos habet ex suis Fratribus in carcere. Quum Imperator comiter eos excepisset ad Granvellam misit; ab eo blande excepti cum discederent à Præsecto ligati sunt, & in carcerem conjecti. Deinde in Arcem Villenordam abditi, unde nemo nisi ad supplicium extrahitur. Fallefius tristem*

(a) On trouve aussi une Lettre Latine de Monsieur de *Falais*, écrite de Genève le 25 Juillet 1549, au fameux *George Cassandre*. Voyez *Epistola a Belgis & ad Belgas*. Cent. 1. Ep. 3.

tem illum nuncium planè heroico animo excepit.

Mr. de Falais avoit deux Sœurs qui s'étoient auffi déclarées pour la Réforme. L'une mariée en Flandre, si je ne me trompe, & où elle mourut. *Calvin*, dans une de fes Lettres, fait compliment là-dessus à son Correspondant. L'autre vint trouver son Frère à Genève, & elle s'y maria. Je tire cela d'une Lettre de *Calvin* à *Viret* qui étoit alors à Lausanne. *Fam te invito ad nuptias*, lui dit-il, *nam hodie Dominus Fallefius sororem suam Vellutio elocavit.* La date est du mois de Septembre 1550.

Vous voudriez savoir, comme votre Éditeur le marque dans la Préface, ce que devint Mr. de Falais, depuis sa rupture avec *Calvin*, & on ne fait où trouver des lumières là-dessus. Il est vraisemblable qu'ayant fait l'acquisition de cette Terre Seigneuriale, il la posséda plusieurs années. A l'égard de sa Religion, il est auffi fort probable qu'il y avoit exercice dans son Château, & qu'il y faisoit prêcher. Il pouvoit tirer de *Berne* quelque Ecclésiastique qui lui convînt.

Cette Terre de *Veigy* est aujourd'hui entre les mains d'un Gentilhomme Savoïard, nommé Mr. de *Grailli*. On dit que ses Ancêtres possèdent ce Fief depuis environ deux cens ans. Il ne seroit pas impossible qu'ils l'eussent acheté immédiatement de *Jaque de Bourgogne*. C'est ce dont je vai m'informer au plutôt pour suivre notre Seigneur *Brabançon*, aussi longtems que nous pourrons. Je suis, &c.

A Genève ce 6 Mai 1744.

B. BIBLIOTHECAIRE.

Ff 3

ARTI-

ARTICLE IX.

INTRODUCTIO IN HEBRÆUM EVANGELII SE-
CULI XVI. passim per Europam renovati
Dictionarij recensitor. Accedunt varia,
cujusvis HEBRÆICI Illustrata, Monumenta
PIECES æque RE LINGVÆ. Authore
Johanne Gerardo. Th. D. & Prof. Ord.
Sæc. XVIII. — Ordinat. H. T. Recto-
r. SACRÆ SCIENTIARUM REGIÆ BEROLIN.
MDCCLXX.

Cet-i-est :

INTRODUCTIONS À L'HISTOIRE DE L'E-
TANGELI RENOUVELLE' en différents
siècles de l'Europe, & de la Réformation
de l'Eglise. On y a joint divers Monu-
mens de Faise & de Littérature, qui ser-
vent à éclaircir cette Histoire. Par Mr. DA-
VIDEL GERDES, Docteur & Professeur
en Théologie à l'Université de Groningue,
deux TOME en 4 de 325 pages pour
l'Europe, & de 244 pour les Pièces, sans
compter la Dedication, la Préface, un petit
Sommaire, une Table qui contient le pré-
cis de chaque Paragraphe, & une autre pe-
tite Table des Pièces. À Groningue chez H.
Stammet. 1744.

Rien ne doit plus surprendre d'étonnement que
de voir la prodigieuse fécondité de l'Es-
prit humain à forger de nouveaux Systèmes
de

de Religion. Lorsque les Juifs, Nation aujourd'hui maudite & vagabonde, furent fortis d'Egypte sous la conduite de *Moïse*, Dieu leur donna des Loix pour fixer leur inconstance, & mettre des bornes à leur cupidité. Ces Loix devoient être sacrées, on ne pouvoit les violer sans se rendre coupable de rébellion envers Dieu même, qui les avoit dictées.

Lorsque *Jésus-Christ* vint au monde, il abolit presque tout le cérémoniel de ces Loix, il en conserva l'esprit & l'essentiel, y joignit de nouveaux Préceptes, dignes d'un Peuple moins grossier que le Peuple Juif, & forma de cette manière un nouvel *Evangile*, où brillent de toutes parts la pureté de la Doctrine & des Mœurs. Ses premiers Disciples le conservèrent dans toute son intégrité. Animés de ce Souffle Divin, qui les inspiroit, ils ne pouvoient ni être séduits par de fausses impressions, ni se laisser entraîner par le torrent des passions & des préjugés.

Les Apôtres morts, on vit bientôt disparaître ce précieux Don de l'Infaillibilité. Chaque Siècle enfanta de nouvelles Sectes qui prirent naissance dans le sein même du Christianisme, jusqu'à ce qu'enfin les opinions les plus bizarres & les plus monstrueuses défigurèrent entièrement l'Edifice de la Religion. Les uns en attaquoient les fondemens, tandis que les autres y joignoient à l'envi mille vains ornemens.

La Superstition étoit sur son trône, lorsque *Luther* commença à déclamer contre les abus

de l'Eglise de Rome. La corruption , tant dans la Doctrine que dans les Mœurs , étoit aussi parvenue à son comble. Le Peuple , séduit par des Prêtres & des Moines ignorans , croyoit pouvoir aller droit au Ciel , en portant à son cou quelque Relique tirée des Catacombes de Rome , ou en marmotant , aux pieds d'une Statue , certaines formules de prières dans une Langue qu'il n'entendoit pas. Quiconque avoit de l'argent pouvoit se faire réserver une place dans le Ciel , comme on s'en fait réserver aujourd'hui à la Comédie & à l'Opera.

Pour trois ou quatre sous on vendoit le Paradis à un Meurtrier , à un Adultère , à un Voleur de grand-chemin , au plus déterminé des Scélérats , en un mot à celui qui n'étoit digne que de l'Enfer. On avoit abandonné le culte du vrai Dieu , pour adorer *Marie* & des Marmousets. Au-lieu de lire l'Evangile , on ne lisoit plus que des Légendes , ou les Vies romanesques de quelques Fanatiques. Pour vivre saintement , il suffisoit de se revêtir d'un Habit crasseux , & d'aller passer ses jours dans le sein même de l'oïiveté & de la paresse. A l'exemple des Musulmans , les Evêques & les Prêtres les mieux rentés entretenoient publiquement des Serails , les Moines alloient de Belle en Belle , & les Papes revêtus du caractère de leur *Sainteté* chimérique , ne se faisoient nul scrupule d'aller se jeter entre les bras d'une infame Paillarde , & d'élever ensuite aux honneurs & aux dignités les plus éminentes , leurs propres Bâtards , fruits honteux de leurs débordemens.

Tel

Tel étoit l'état de la Religion dans la plus grande partie de l'Europe, lorsque *Luther* entreprit de la réformer, ou, pour me servir des termes de notre Auteur, de *renouveler l'Evangile* (a). C'étoit un homme ardent, impétueux, tout plein de zèle, & d'une noble hardiesse, qui lui faisoit tout entreprendre, sans craindre les plus grands dangers. Il attaqua presque tout-à-coup & la Doctrine & les Mœurs du Clergé. Avec des Thèses bien éto-

(a) *Historia Evangelii renovati*; c'est le Titre de son Livre. Il me semble qu'il en est de l'Evangile, comme du Monde, par raport à l'état de perfection de l'un & de l'autre. Lorsque Dieu voulut créer le Monde, il choisit celui de tous les Mondes possibles, qui lui parut le plus parfait, le plus digne de sa grandeur & de sa toute-puissance. Lorsqu'il forma ce corps de Loix & de Préceptes renfermés dans l'Evangile, on doit croire qu'il fit choix de tout ce qu'il y avoit de meilleur, de plus parfait, & de moins susceptible d'inconvéniens. Or, comme le moindre changement, introduit dans l'ordre & l'arrangement des ressorts merveilleux de la vaste machine de l'Univers, ne sauroit que lui faire perdre quelque chose de sa perfection primitive, l'Evangile ne sauroit non plus être changé ou *renouvelé*, sans déroger à cet état de pureté & de simplicité où il étoit, au moment que *Jésus-Christ* l'eut communiqué à ses Disciples. Je crois donc que cette expression, *l'Histoire de l'Evangile renouvelé*, est tout-à-fait impropre, si l'on a voulu désigner par-là la *Réformation de l'Eglise*, puisque l'Eglise a pu être réformée, sans qu'il fût besoin de *renouveler l'Evangile*. Tout ce qui part immédiatement de Dieu est au plus haut point de perfection où il puisse atteindre, il ne vieillit pas, il ne se corrompt pas, il est tout ce qu'il peut être, & ce seroit par conséquent une espèce d'attentat contre la volonté de Dieu même que d'entreprendre de le *renouveler*.

étouffées de Passages formels de l'Ecriture, il défia au combat les plus habiles Champions de l'Eglise Romaine. Sur l'article des Mœurs, il fallut lui donner gain de cause. Le Clergé étoit trop corrompu pour que ses ennemis mêmes ne convinssent pas de la nécessité d'une Réforme. On peut donc dire qu'à cet égard, *Luther* triompha hautement & du Pape *Leon X* & de toute sa Cohorte.

*Lutherus Decimum confecit strage Leonem:
De Clavâ noli quærere; Penna fuit (a).*

Quand il fut question d'examiner la Doctrine, on fit de part & d'autre des efforts étonnans pour remporter la victoire. Pour distinguer le vrai d'avec le faux, la vérité d'avec le mensonge & l'erreur, & ce qui étoit divinement inspiré d'avec les fictions de l'Esprit humain, il falut que le nouveau Réformateur, de concert avec ses Partisans, allât fouiller dans tous les Monumens Sacrés pour attaquer avec avantage les redoutables ennemis qu'il avoit à combattre.

Le plus difficile étoit de savoir si le corps de Doctrine, enseigné & adopté par tous les Catholiques, étoit uniquement fondé sur l'Ecriture Sainte. *Luther* prétendoit que sur les fondemens mêmes de la Foi de la primitive Eglise, la Cour de Rome avoit insensiblement élevé un Colosse d'une grandeur énorme, tout

(a) Ces deux Vers sont tirés des Poésies de *J. Mejer*, imprimées à Wirtemberg en 1576.

tout composé de pièces rapportées, & cela d'une manière si bizarre & si grotesque, qu'elle en avoit fait un vrai monstre. Pour le démontrer, il falloit renverser & mettre en pièces toute cette vaste machine, à laquelle avoient travaillé depuis bien des Siècles tous les plus habiles Politiques du Clergé Romain, les Papes & les Cardinaux, les Prêtres & les Moines, tous ceux enfin qui vivoient mollement & s'engraissoient des biens de la Terre aux dépens du Peuple.

A force de secousses on ébranla les fondemens de la Machine, qui ne pouvant plus se soutenir, tomba bientôt par la force de sa gravité, qui l'entraînoit naturellement vers le centre de la Terre. Cette chute se fit avec un bruit & un fracas épouvantable, qui jetta le desordre & la confusion jusques dans l'Enfer même. Chacun fut curieux d'examiner de près les débris de cet Edifice monstrueux. On s'approche; *Luther* & ses Partisans en emportent une partie pour en faire l'analyse à loisir. De dix pièces à peine s'en trouva-t-il une seule qui fût marquée au bon coin. Elles avoient presque toutes l'empreinte de la Bête & de ses Supôts. Celles mêmes, qui pouvoient passer pour être de bon aloi, n'étoient pas sans mélange de matières étrangères.

A cette vue tous les Novateurs firent un éclat de rire, comme pour faire nargue à leurs ennemis. *Luther* prit la parole, &, avec la voix de *Stentor*, il parla en ces termes aux Catholiques. Sont-ce là, leur dit-il, en leur montrant les pièces de rebut qu'il avoit mises
à l'é-

à l'écart, les Monumens Sacrés que vous avez hérités de vos Ancêtres. Ces Messes, ces Indulgences, ces Reliques, dont vous faites un trafic scandaleux, ont-elles d'autre source que l'avidité des Papes & du Clergé? Y a-t-il dans l'Ecriture un seul passage qui autorise toutes ces Pratiques superstitieuses, & une infinité d'autres de la même trempe?

Les Prêtres & les Moines ne furent pas muets. Ils firent grand bruit, mais ils ne purent terrasser le redoutable Ennemi qu'ils avoient en tête. Sa Doctrine plus pure, plus dégagée de préjugés, sans aucun mélange de superstitions, & qui n'avoit presque par-tout d'autre base que l'Ecriture même, n'étoit pas exposée aux traits qu'ils lançoient contre lui. Il fallut changer de batterie pour le terrasser. On examina sa vie & ses mœurs pour attaquer la personne. Mr. *Gerdes* répond vivement aux principales accusations formées, dès le commencement de ces fatales divisions, contre ce Héros de la Réformation, & répétées dans la suite par la plupart des Ecrivains Catholiques, & sur-tout par un *Cochleus*, un *Surius*, un *Serarius*, un *Pallavicin*, un *Varillas*, un *Maimbourg*, Auteurs entièrement dévoués au Siège de Rome, & dont le témoignage est fort suspect.

Tout le monde sait que ce fut en Saxe que *Luther* jetta les premiers fondemens de la Réformation. Mr. *Gerdes* passe de cette première Scène à celle qui s'ouvrit en Suisse presque dans le même tems. D'abord il donne une idée générale de l'état où se trouvoit alors

alors cette Nation , qu'il dit être *plus recommandable par ses Armes que par son Savoir* (a). Cela ne l'arrête qu'un moment , il revient d'abord à son sujet , qui est l'Histoire de la Réformation de ce Païs.

Un de ceux , qui levèrent les premiers l'étendard contre Rome , fut *Thomas Wittenbach*, Professeur à Tubinge & ensuite à Basle , où il mourut en 1526. C'est dans cette dernière Ville qu'il soutint , dans des Disputes publiques , la nullité des *Indulgences* , & qu'il se déclara hautement en faveur du *Mariage des Prêtres*. On trouvera ici l'éloge de ce Théologien , que l'on dit avoir été savant en toute sorte de Sciences , & que l'on regarde pour cet effet comme un *Phénix*. Il est bon de savoir que cet éloge vient de la part d'un de ses propres Disciples (b) , qui reconnoit lui être redevable de tout ce qu'il fait en fait de *solide Erudition*.

Un autre Disciple de *Wittenbach* , qui se fit dans la suite un grand nom , est le fameux *Zwingle* , lequel ne se distingua pas moins en Suisse , que *Luther* en Saxe. *Zélé Réformateur & Restaurateur de l'Evangile il purgea*, suivant l'expression de notre Auteur , *la Doctrine, des ordures du Papisme ; & les Eglises, du Venin de l'Antechrist*. Ne passons pas sous silence une remarque importante que fait ici Mr. *Gerdes* , & à laquelle bien des Historiens n'ont

(a) *Helvetiorum Gentem , non aequè Litteris & Doctrinâ, quàm Armis inclysam ab Antiquis accepimus.*

(b) *Leo Juda.*

n'ont fait nulle attention. C'est que *Zwingle* renonça aux Erreurs de l'Eglise Romaine, & prêcha la Réformation, avant que le nom de *Luther* fût connu en Suisse, & lors même qu'il étoit encore dans le Cloître. Il cite sur cela deux passages, qui méritent d'être rapportés. L'un est tiré des propres Ouvrages de *Zwingle* (a), & l'autre d'une Lettre de *Wolfg. Capiton* à *Bullinger* (b).

On trouvera dans l'Ouvrage de Mr. *Gerdes* bien des faits intéressans, des Anecdotes même assez curieuses sur cet Apôtre de la Suisse, & sur quantité d'autres Héros de cette Nation, qui, à son exemple, seconèrent le joug de la Cour de Rome, & entreprirent le grand Oeuvre de la Réformation. Les détails où il entre sur tous les évènements les plus considérables de ce tems-là peuvent être d'un secours infini aux Historiens, & sur-tout à ceux qui font des recherches sur la Vie des Grands-hommes qui se font alors le plus distingués,

(a) Voici les propres paroles de *Zwingle*, telles qu'on les trouve dans le Tome I, pag. 37 de ses Oeuvres. *Cepi ego Evangelium predicare anno Salutis decimo sexto supra millesimum Et quingentesimum, eo scilicet tempore, cum Lutheri nomen in nostris Regionibus ne auditum quidem adhuc erat. Sic autem predicavi, cum Missa adhuc in usu esset Pontificiis, Evangelium quod in Missa legebatur, Populo proposui explicandum; explicandum, inquam, non Hominum commentis, sed solâ Scripturarum Biblicalium collatione; &c.*

(b) *Nam antequam Lutherus in lucem emerferat, Zwinglius Et ego inter nos communicavimus de Pontifice deiciendo, etiam dum ille vitam degeret in Eremitorio, &c.* Voilà ce qu'on lit dans la Lettre en question, *apud Hotting. H. E. Sec. XVI. P. II. pag. 207.*

Avril, Mai & Juin, 1744. 463

gués, & même sur ceux qui ont vécu quelque tems avant cette fameuse Epoque. Tels sont, entre autres, *Wesselas Gansfort*, surnommé le *Docteur de Groningue*, & la *Lumière du Monde*, à cause de son profond savoir; *Henri Stuurman*, Moine de Groningue, & *Tileman Spengenberg*; *Leo Juda*; *Conrad Pellican*; *Oecolampade*; le Divin *Erasme*; *François van Sickingen*; *Bilibaldus Pirckbeymer*; *Thomas Morus*; *Guyllaume Baudens*; *Jaques Wimphelingius*; le célèbre *Mélanchton*; *Wenceslas Lincci*; *Jean Bugenbadius*, *Mercurinus de Gattinaria*, & un grand nombre d'autres qu'il seroit trop long de citer ici. On peut bien s'imaginer que l'Auteur ne sauroit traiter comme il faut une matière si vaste, & un sujet de cette importance, sans parcourir une grande étendue de Pais dans l'Histoire des Hommes illustres.

Mr. *Gerdes* passe assez légèrement sur ce qui arriva dans le Palatinat lorsqu'on y introduisit la Réformation. Il en dit cependant assez pour qu'on puisse s'en former une juste idée. Il me semble qu'il s'est aussi trop peu étendu sur les différentes Sectes qui se formèrent dans le même tems, & qui, après avoir fait Schisme avec Rome, ne tardèrent pas à se séparer du Corps des nouveaux Réformateurs.

Il met de ce nombre les *Anabaptistes*, qu'il traite de *Fanatiques* & de *Séditieux*, par un zèle qui mérite d'autant moins d'être approuvé, que je ne vois pas qu'il allègue rien de solide sur quoi il puisse fonder ces titres odieux.

Il dit que quelques-uns d'entre eux, étant venus trouver *Zwingle*, lui firent des reproches amers de ce qu'il *traitoit avec trop de lenteur & de froideur l'affaire de l'Eglise & du Règne de Christ*; qu'il étoit tems de s'évertuer, & que si on négligeoit d'agir avec plus de vigueur, il n'y avoit point de Salut à espérer; que pour éviter ce malheur, il n'y avoit d'autre ressource, que celle de se séparer des autres Citoyens, *pour former une Eglise pure des vrais Fils de Dieu, qui fussent doués de son esprit, & qui en fussent gouvernés.*

Tel fut le Discours que tinrent ces *Anabaptistes* au Réformateur Suisse. Voyons ce que celui-ci leur répondit, ou du moins ce que notre Auteur prétend qu'il répondit; car, pour savoir la chose au juste, il faudroit écouter les deux Partis. *Zwingle*, dit Mr. Gerdes, leur répondit fort amialement. Il leur représenta, qu'un pareil Schisme, qui se faisoit sans nulle nécessité, ne pouvoit être regardé comme l'ouvrage de l'Esprit de Dieu, & que l'état de l'Eglise & du Royaume de Dieu ne pouvoit être tel sur la Terre, qu'il n'y restât rien à corriger; qu'il vaudroit beaucoup mieux séparer les Ouailes de Christ des Oeuvres de ténèbres, que de les séparer des Concitoyens, &c.

Ainsi parla le Réformateur. Son Discours ne fit nulle impression sur les *Anabaptistes*, qui ne cherchoient, dit notre Auteur, qu'un prétexte pour se séparer. Une des raisons, qu'ils alléguèrent, c'est que le *Batême des Enfans n'est pas d'Institution Divine, mais que c'est une invention du Pape Nicolas II, & que par*

conséquent il étoit injuste & diabolique de rebaptiser ceux qui appartiennent à Christ.

Voilà l'esprit de discorde qui s'empare des Réformateurs ; les voilà aux prises , & non moins animés les uns contre les autres , qu'ils l'avoient été d'abord contre la Cour de Rome. Fatale division , qui étoit un sujet de triomphe pour les Catholiques , & leur fournissoit de nouvelles armes pour les attaquer ! Que fit-on pour tâcher de réconcilier ces Théologiens ? On eut recours à un moien qui réussit rarement. Par ordre du Magistrat de Zurich , il y eut entre Zwinglé & ses Adversaires , deux Conférences , dont l'une se tint le 17 Janvier , & l'autre le 10 Mars 1725.

La Cause fut plaidée publiquement en présence du Sénat , des Citoyens & des Savans. Ce fut peine perdue. Chacun pensa après les Conférences comme il avoit pensé avant ; & , qui plus est , les mêmes traces dont leur Cerveau étoit déjà affecté , s'y trouvèrent gravées plus profondément. Lorsqu'on se prépare à ces sortes de Combats , on songe bien plus à terrasser son Ennemi , qu'à se vaincre soi-même & à se dépouiller de ses préjugés. Quoi , je comparoitrai devant une nombreuse Assemblée pour reconnoître que j'ai tort , & donner gain de cause à mon Adversaire ! Quelle honte , quelle confusion ! Je n'en ferai rien. C'est ce qu'insinue sourdement l'Amour-propre , tant on craint d'avouer son ignorance , & de publier hautement qu'on s'est trompé.

Les Conférences rompues , quelques-uns de ces Anabaptistes donnèrent au Peuple une

LES BOUTEQUES RABONNE'S

avec la Seine. A l'exemple de James & des autres Français, ils se mirent à courir les rues, tant et si bien, que la Ville alloit périr sans voir le jour. Et en prononçant contre elle cette malédiction : *Ve Tigra, Ve, Ve*. Ayant remarqué depuis ces diverses pèrre-
es. 92

Le III^e de cette Série fut unique. Comme son Introduction à l'ouvrage est accompagnée par une ou plusieurs remarques importantes d'objets de discussion. Et qu'il est accompagné de plusieurs des autres introductions à la Société Civile, le S^r de la page a recueilli l'un ou l'autre de ces deux-uns, qui peuvent servir d'exemple aux autres. Ceux qui paraissent de remonter à leur source furent remarqués. Sans être parvenus à l'objet de leur, qui s'attachaient à un travail des ouvrages de reconnaissance, on les prit en compte. Et, pour de bons motifs, les uns furent continuées à l'ouvrage, et les autres seules dans les autres de la formation de l'ouvrage. Et, en cet même, qui sont arrivés au bout de la fin de la fin, comme la fin de la fin de la fin. Ange leur en avait donné le mot. Notre Auteur et bien d'autres l'avaient vu à ce premier miracle, à l'acte de la fin. Et même de l'œuvre qui paraît à tous les yeux l'œuvre.

1. What is the purpose of the document?
 2. What are the main findings of the study?
 3. What are the implications of the findings?
 4. What are the limitations of the study?
 5. What are the conclusions of the study?
 6. What are the recommendations of the study?
 7. What are the future research directions?
 8. What are the acknowledgments?
 9. What are the references?
 10. What are the appendices?
 11. What are the footnotes?
 12. What are the tables?
 13. What are the figures?
 14. What are the captions?
 15. What are the legends?
 16. What are the abbreviations?
 17. What are the symbols?
 18. What are the units?
 19. What are the dates?
 20. What are the times?
 21. What are the locations?
 22. What are the names?
 23. What are the titles?
 24. What are the subtitles?
 25. What are the subtitles?
 26. What are the subtitles?
 27. What are the subtitles?
 28. What are the subtitles?
 29. What are the subtitles?
 30. What are the subtitles?
 31. What are the subtitles?
 32. What are the subtitles?
 33. What are the subtitles?
 34. What are the subtitles?
 35. What are the subtitles?
 36. What are the subtitles?
 37. What are the subtitles?
 38. What are the subtitles?
 39. What are the subtitles?
 40. What are the subtitles?
 41. What are the subtitles?
 42. What are the subtitles?
 43. What are the subtitles?
 44. What are the subtitles?
 45. What are the subtitles?
 46. What are the subtitles?
 47. What are the subtitles?
 48. What are the subtitles?
 49. What are the subtitles?
 50. What are the subtitles?
 51. What are the subtitles?
 52. What are the subtitles?
 53. What are the subtitles?
 54. What are the subtitles?
 55. What are the subtitles?
 56. What are the subtitles?
 57. What are the subtitles?
 58. What are the subtitles?
 59. What are the subtitles?
 60. What are the subtitles?
 61. What are the subtitles?
 62. What are the subtitles?
 63. What are the subtitles?
 64. What are the subtitles?
 65. What are the subtitles?
 66. What are the subtitles?
 67. What are the subtitles?
 68. What are the subtitles?
 69. What are the subtitles?
 70. What are the subtitles?
 71. What are the subtitles?
 72. What are the subtitles?
 73. What are the subtitles?
 74. What are the subtitles?
 75. What are the subtitles?
 76. What are the subtitles?
 77. What are the subtitles?
 78. What are the subtitles?
 79. What are the subtitles?
 80. What are the subtitles?
 81. What are the subtitles?
 82. What are the subtitles?
 83. What are the subtitles?
 84. What are the subtitles?
 85. What are the subtitles?
 86. What are the subtitles?
 87. What are the subtitles?
 88. What are the subtitles?
 89. What are the subtitles?
 90. What are the subtitles?
 91. What are the subtitles?
 92. What are the subtitles?
 93. What are the subtitles?
 94. What are the subtitles?
 95. What are the subtitles?
 96. What are the subtitles?
 97. What are the subtitles?
 98. What are the subtitles?
 99. What are the subtitles?
 100. What are the subtitles?

1. The first part of the document is a letter from the President of the United States to the Congress, dated January 1, 1861. It is a formal communication, and it is written in a very formal and dignified style. The President expresses his regret that he cannot deliver a personal message to the Congress, and he explains the reasons for this. He then proceeds to discuss the state of the Union, and he expresses his confidence in the future of the country.

1. _____

men de tous ces faits , & encore moins de prendre parti sur ce grand différend. Qu'il me soit cependant permis de faire sur tout cela quelques courtes réflexions.

1. Mr. *Gerdes* me paroît faire ici plutôt l'office de Juge que d'Historien : il sort de sa sphère, il parle en Controversiste, & non en Spectateur desintéressé.

2. Les traits qu'il lance contre les Anabaptistes marquent de la passion, ils sont trop violens, & il fait par-là un tort infini à la Cause dont il prend la défense.

3. Il ne cite presque d'autre Garant de ce qu'il avance , que *Zwingle* même, l'Ennemi juré des Anabaptistes.

4. *Zwingle* fait un crime à ses Adversaires de ce qu'ils veulent rompre avec leurs Frères, en leur disant *qu'il vaudroit beaucoup mieux séparer les Onailles de Christ, des Oeuvres de ténèbres, que de les séparer des Conci-toyens.* Lui-même étoit dans le cas. Les Catholiques pouvoient lui faire le même reproche. Pourquoi venoit-il de faire schisme avec eux ? S'il avoit des raisons de s'en séparer, pourquoi ne vouloit-il pas que les Anabaptistes rompissent avec lui ? Mais, dira *Zwingle* avec notre Historien, les Catholiques étoient dans l'erreur, ils se trompoient sur les articles de Foi les plus essentiels. Soit. Mais les Anabaptistes pouvoient aussi être fondés à tenir le même langage. Ils ne croyoient pas qu'on pût regarder comme Frères, ni *Zwingle*, ni aucun de ceux qui pensoient comme lui.

5. De quelle part est venu le Schisme & la defunion? N'est-ce pas le Magistrat de Zurich qui met ces Gens-là dans la nécessité de se séparer? Parce qu'il a la force en main, il les maltraite, il les jette en prison, il prend leurs biens, il les chasse de la Ville. Eh quoi! dit notre Auteur, n'étoient-ce pas des foux, des fanatiques, qui couroient les rues en prononçant des malédictions contre la Ville? On outre ici les circonstances du Fait; mais, sans le trop examiner, Mr. Gerdes ne convient-il pas qu'ils imitoient en cela *Jonas* & les anciens *Prophètes*. Or ces anciens Prophètes étoient-ils donc aussi des fanatiques & des foux? Lorsqu'on prend un homme par le bras pour le chasser d'une maison, il faut bien qu'il en sorte malgré lui, lorsqu'il n'est pas le plus fort. Je ne vois pas que les Anabaptistes aient fait en cela autre chose, que ce que *Jésus-Christ* recommande à ses Disciples par ces paroles: *Quiconque ne vous recevra, & n'écouterà vos paroles, partans de la maison, ou de la Ville, secouez la poudre de vos pieds (a)*. Or quand ils vous persécuteront en cette Ville-là, fuyez-vous-en en une autre (b).

6. On reproche ici aux Anabaptistes d'être de mauvais Citoyens, des perturbateurs du repos public, & de ne pas vouloir rendre au Magistrat l'obéissance qui lui est due. Cette accusation me paroît un peu vague. J'aurois souhaité que Mr. Gerdes & Zwingle nous eussent

(a) *Matth. X, 14.*

(b) *Ibid. 23.*

Sont appris plus particulièrement sur quoi elle roule. Peut-être vouloit-on exiger d'eux des **Sermens**. Mais *Jésus-Christ* défend qu'on en fasse; & d'ailleurs une simple promesse n'est-elle pas dans le fond équivalente à un **Serment**? L'un vaut l'autre. Les **Sermens**, qu'on fait faire sur les choses les plus sacrées, n'ont été inventés, que pour retenir davantage dans le devoir le Peuple & les ignorans. Que j'éleve bien haut la main vers le Ciel, que je la pose sur un Livre Sacré, comme cela se pratiquoit communément autrefois, ou que je la tiennne dans la poche de mon habit, lorsque je fais une promesse, n'est-ce pas la même chose? Peut-être le Magistrat de Zurich exigeoit-il que les Anabaptistes renonçassent à leurs erreurs, & qu'ils pensassent comme lui & comme *Zwingle* leur Apôtre. C'est ce que notre Auteur insinue assez. En ce cas-là devoient-ils lui obéir, & trahir leur conscience?

On s'imaginera sans doute que je suis un zélé Anabaptiste. Je ne le suis qu'en partie. J'aime leur *oui* & leur *non*. Sont-ils *tolérans*; je le suis aussi, & peut-être encore plus qu'eux. Sont-ils *fanatiques*, comme le prétendent leurs Ennemis, je ne le suis pas.

Tout ce que je viens d'avancer, n'est que pour inculquer l'amour de la Paix, de l'Union, de la Concorde & de la Charité. Du reste, je ne crois pas mon Auteur plus blâmable que la plupart des autres Théologiens, qui, à l'exemple de la Cour de Rome, de *Zwingle* & de *Calvin*, appellent Hérétiques tous ceux qui n'ont pas la même croyan-

ce qu'eux. Pour moi, je pense que le man-
que de Charité est la plus grande, la plus dan-
gereuse de toutes les Hérésies. L'Homme n'est
pas maître de croire ce qu'il veut; mais rien
ne l'empêche d'exercer la Bienveillance en-
vers tous les autres Hommes, de quelque Re-
ligion qu'ils soient.

Si le fameux *Leibnitz*, qui n'étoit pas
moins bon Théologien que grand Philosophe,
n'a pas cru devoir refuser à *Bayle* une place
dans le Ciel, en lui appliquant ces Vers de
Virgile,

*Candidus insueti miratur limen Olympi,
Sub pedibusque videt nubes & fidera Daphnis,*

& cela dans le tems même qu'il étoit occupé
à réfuter ses raisonnemens sur l'Origine du
Mal, soit physique, soit moral, pourquoi un
Chrétien ne voudroit-il pas croire avec St.
Paul que tous les Hommes seront jugés sui-
vant leur conscience; & quelle raison a-t-il
de douter qu'un bon-homme de Quaker, un
Musulman, un Chinois, un Iroquois, un
Hottentot, puissent être sauvés, s'ils vivent
moralement bien. Ce n'est pas à une petite
portion du Genre-humain, qui n'occupe qu'un
point dans l'Univers, à se croire la seule fa-
vorisée, & à donner des bornes à la bonté
de Dieu.

*Crois qu'un Bonze modeste, un Dervis cha-
ritable,
Trouve plutôt grace à ses yeux,*

Qu'un

Avril , Mai & Juin , 1744. 471

*Qu'un Janséniste impitoyable ,
Ou qu'un Pontife ambitieux.*

Il ne me reste plus qu'à dire un mot des Pièces que notre Auteur a insérées à la fin de son Introduction. Elles ont toutes rapport à son Ouvrage, & peuvent être d'un secours infini pour les Historiens qui aiment à puiser dans les sources. Il y en a d'ailleurs de très rares, & que l'on auroit bien de la peine à déterrer. Il s'en trouve même quelques-unes qui n'avoient jamais été imprimées, quoiqu'elles eussent mérité de l'être. Ce Recueil est encore d'autant plus estimable, que Mr. *Gerdes* a mis à la tête de la plupart des Pièces, des Eclaircissemens qui en font connoître l'Auteur, la date, & autres particularités intéressantes pour un Homme de Lettres.

Un chose qui donne un nouveau relief à l'Ouvrage, c'est qu'on l'a orné des Portraits de quelques-uns des Grands-hommes dont l'Auteur fait mention dans son Histoire. On y trouve ceux de *Gansfort*, d'*Erasme*, de *Luther*, de *Zwingle*, d'*Oecolampade*, de *Melanchton*, de *Tetzelius*, de *von Sickingen*, & de *Gattinaria*. Mr. *Gerdes* nous apprend, dans sa Préface, d'où il a tiré ces Portraits, & il nous assure qu'ils sont tous marqués au bon coin, en sorte qu'en les voyant on reconnoît d'abord ceux qu'ils représentent. Il a fait aussi graver quelques Médailles, qui ont mérité autrefois l'approbation des Savans, mais qui sont aujourd'hui fort rares, & ne se trouvent qu'entre les mains d'un petit nombre de Personnes,

C'est dommage que cet Ouvrage ne soit pas plus étendu. On auroit été curieux d'y voir l'Histoire de la Réformation en France, en Angleterre ; & autres Païs ; dont l'Auteur ne fait nulle mention. Il y a tout lieu de se flatter qu'il ne s'arrêtera pas en si beau chemin, quelque difficile qu'il soit de s'aquiter dignement d'une entreprise de cette importance. L'Ouvrage, comme je l'ai insinué, n'est pas sans défaut. Les Faits n'y sont pas toujours assez discutés ; & , dans les jugemens qu'on y porte, il y règne quelquefois une partialité un peu trop marquée. A cela près, cette Histoire mérite qu'on lui fasse un bon accueil, & l'Auteur est digne de la reconnoissance du Public.

ARTICLE X.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

DE LONDRES.

AN Historical Dictionary of all Religions , &c.
C'est-à-dire , Dictionnaire Historique de toutes les Religions du Monde , jusqu'à notre tems ; contenant 1. Une explication de tous les Systèmes de Théologie des Payens , leur origine , leurs superstitions , leurs coutumes , leurs cérémonies , & leurs doctrines. 2. Les Institutions Judaïque , Chrétienne , & Mahométane , avec l'Histoire & les Loix Ecclésiastiques relatives à chacune de ces Dénominations. 3. L'origine & les progrès des diverses Sectes , des Héréses

& des Opinions, qui se sont élevées en divers Ages & en divers Païs, avec l'Histoire de ceux qui les ont inventées, & de ceux qui ont contribué à leur propagation. 4. Une revue des divers Objets de l'Adoration, des Divinités, & des Idoles; des Personnes dévouées aux fonctions du Ministère, des Prêtres & des Ordres Religieux; des Temps & des Lieux consacrés au Service Divin, des Jeûnes, des Fêtes, des Temples, des Eglises & des Mosquées. 5. L'Histoire des Livres & des Ecrits Sacrés, des Vêtemens des Ordres Religieux, & une Description de tous les Utencils employés à des usages Religieux. 6. Les changemens & les altérations que la Religion a essuyées dans tous les tems. Le tout compilé sur les meilleures Autorités; par Thomas Broughton, Recteur de Sibington, &c. in Folio.

Remarks on occasional Reflections, &c. C'est-à-dire, Remarques sur diverses Réflexions occasionnelles, en réponse aux Drs. Middleton & Pococke, au Maître de la Chaireuse, au Dr. Richard Gray, & à d'autres Auteurs, pour éclaircir & pour défendre divers Passages de la Mission Divine attaqués par ces savans Ecrivains. On y a joint une Récapitulation de l'Argument de la Mission Divine jusqu'au point auquel il a été poussé jusqu'à présent, &c. où l'on considère la liaison que les diverses Parties ont entre elles & avec le tout; avec un Appendix, en réponse à une Brochure intitulée, Examen de la seconde Proposition de Mr. W. par Mr. Warburton in 8. Il n'y a pas jusqu'à la Préface de ce Livre, qui ne soit Polémique. On y attaque l'Auteur d'un Poème sur les Plaisirs de l'Imagination, publié depuis peu & bien reçu du Public. Cet Auteur prétendoit défendre l'usage de la Raillerie dans les sujets les plus graves. Mr. Warburton le relève vivement. Mais le morceau le plus intéressant de

son Livre c'est la Récapitulation des diverses Parties de son Argument. Donnons, dans ses propres termes, les deux Syllogismes, sous lesquels il le réduit.

I. *Toute Religion & toute Société, qui n'a pas la Doctrine d'un Etat futur pour son Appui, doit être soutenue par une Providence extraordinaire.*

La Religion & la Société des Juifs n'avoient pas la Doctrine d'un Etat futur pour leur Appui.

Donc la Religion & la Société des Juifs étoient soutenues par une Providence extraordinaire.

II. *Les Anciens croyoient généralement, en vertu des Principes de Politique & de Sagesse, qui leur étoient communs, que toute Religion & toute Société, qui n'a pas la Doctrine d'un Etat futur pour son Appui, doit être soutenue par une Providence extraordinaire.*

Moïse instruit dans ces Principes de Politique & de Sagesse a institué la Religion & la Société des Juifs, sans les appuyer sur la Doctrine d'un Etat futur.

Donc Moïse a cru ce qu'il a enseigné, c'est que cette Religion & cette Société devoient être soutenues par une Providence extraordinaire.

Mr. Warburton repasse ensuite les diverses Parties de son Ouvrage, & fait voir qu'il a démontré, dans le plus grand détail, la Majeure & la Mineure de chacun de ces deux Syllogismes. Aussi s'étonne-t-il qu'on revoque en doute la Conclusion; & s'il promet un nouveau Volume, ce n'est nullement pour achever sa Démonstration, vu que la chose est faite, mais pour écarter diverses objections sur le Caractère du Législateur Juif, & sur la nature de la Dispensation Judaïque. Il se propose d'examiner toute la conduite de Dieu depuis Adam jusqu'à Jésus-Christ, & de finir par une Dissertation sur la Nature & sur le Génie de la

la Foi Chrétienne. Il nous promet outre cela une *Défense complète de la Révélation en général, & en particulier de la Foi Chrétienne, contre les Infidèles de toutes les Dénominations.*

Mais pendant que Mr. Warburton croit en être à la Conclusion de son Argument, biens des Gens lui en contestent les Prémisses. Jugez-en par les Livres suivans. *An Examination, &c. C'est-à-dire, Examen de l'idée, que Mr. Warburton donne de la Conduite des anciens Législateurs, de la double Doctrine des Philosophes, de la Théocratie des Juifs, & de la Chronologie du Chev. Newton. Par Arthur Ashley Sykes, Docteur en Théologie.* In 8. Selon lui, les Fragmens, qui nous restent des anciennes Loix, n'indiquent pas plus la Doctrine d'un état de Rétribution après la mort, que ne le fait la Loi de Moïse; les Ecrits Esotériques & Exotériques des anciens Sages différoient non sur le fonds même de la Doctrine, mais sur la manière de l'exprimer; la Providence extraordinaire de Dieu regardoit le Peuple Juif considéré en Corps, mais il est douteux, sinon faux, qu'elle s'étendît sur chaque particulier; & enfin le Chev. Newton a eu raison de rapprocher les Antiquités Egyptiennes, en ne faisant de l'*Osiris* & du *Sésostris* des Egyptiens, du *Bacchus* des Grecs, & du *Sésac* de l'Ecriture qu'un seul & même Prince.

A Review of the Passage in Tully's first Tusculan, &c. C'est-à-dire, Examen du Passage de la première Tusculane de Cicéron, (c'est au Ch. XVI.) ou justification de Phérécyde sur l'accusation que Mr. Warburton lui intente d'avoir été le premier Inventeur de la Notion Athéistique du To EN, par Thomas Bott Maître ès Arts, &c. In 8. Le même Auteur a aussi publié *An Answer, &c. C'est-à-dire, Réponse au Livre de la Mission Divine de Moïse*

Moïse de Mr. Warburton. En trois Parties, où l'on considère 1. quelques-unes de ses Citations des Anciens; 2. sa manière de raisonner; et 3. ses Notions sur l'Obligation Morale. In 8.

Il faudra mettre bientôt Mr. *Foster* au rang des Antagonistes de Mr. *Warburton*, si pour l'être il suffit de décider quelques Questions d'une manière opposée à la sienne. C'est ce que fait Mr. *Foster* dans deux nouveaux Volumes de ses Sermons, qu'il vient de donner au Public. Selon lui, l'Ordre que Dieu avoit donné de mettre à mort les Idolâtres, n'étoit pas fondé sur ce que l'Idolâtrie étoit dans les Juifs un crime de Lèze-Majesté contre Dieu considéré comme leur Roi, mais sur ce que c'étoit un Acte de Haute Trahison contre l'Etat. La forme du Gouvernement des Juifs étoit destinée à les séparer des Nations infâmes, au milieu desquelles ils se trouvoient, & à prévenir qu'ils n'imitassent leurs cruautés & leurs excès. L'Idolâtrie renversoit cette Institution, & méritoit ainsi les punitions, que tous les Gouvernemens infligent à ceux qui en ébranlent les Fondemens. Vous pouvez juger delà que les idées de Mr. *Foster* sur la Théocratie sont bien différentes de celles de Mr. *Warburton*. Celles, qu'il a sur la punition des Pères sur les Enfans, ne le sont pas moins. Il croit que les termes mêmes de la Menace marquent, qu'elle ne devoit s'étendre que sur les Enfans criminels, & non sur la Postérité vertueuse des Pères coupables. Du reste, ces nouveaux Sermons roulent sur la plupart des Préceptes du Décalogue, & sur divers autres Sujets aussi importans que délicats. On y retrouve la précision des Idées, la force du Raisonnement, & la noble Simplicité de l'Expression, qu'on admire dans les premiers.

The Conception of Jesus considered, &c. C'est-à-dire,

dire; *La Conception de Jésus considérée comme le fondement de la Religion Chrétienne. Par un Philosophe Moral.* In 8. Cette Brochure part de la même main que la *Réponse à l'Examen des Témoins* (a). Il étoit naturel, que celui qui avoit attaqué avec tant d'audace l'Histoire de la Résurrection ne ménageât pas davantage celle de la Naissance du Sauveur. Le même Auteur a aussi répliqué à la *Défense du premier Ministre, Joseph, de Mr. Chandler.*

Je ne sai dans quelle Classe il faut mettre la Brochure suivante. *SIRIS: A Chain of Philosophical Reflections, &c. C'est-à-dire, Suite de Réflexions & de Recherches Philosophiques sur les vertus de l'Eau de Goudron. Par le Docteur George Berkeley Evêque de Cloyne, & Auteur du Petit Philosophe. Seconde Edition, revue & corrigée par l'Auteur. Imprimée à Dublin, & réimprimée à Londres.* In 8. Le Sujet principal qu'on annonce appartient à la Médecine; mais ce Sujet n'occupe que le tiers du Livre, & notre Auteur passe delà aux matières les plus abstraites de la Physique; de la Métaphysique, & même de la Théologie. Le Livre commence par l'Eau de Goudron, & finit par la Trinité. Il y a par-tout le chemin une grande profusion d'Erudition, mais peut-être un peu confuse & souvent déplacée. Le Remède, qu'on nous propose comme une Panacée presque universelle, est une infusion d'une Partie de Goudron dans quatre d'Eau froide, & la Dose qu'on en prescrit est d'une Pinte par jour. Comme cette Brochure fera apparemment bientôt traduite en François, nous n'en dirons pas davantage. Nous remarquerons seulement, que le Spécifique de notre

(a) Voyez la Partie précédente de cette Bibliothèque, pag. 227, 228.

tre Evêque a été bien reçu à Londres, & que beaucoup de Gens boivent actuellement l'Eau de Goudron, pour se guérir des Maux qu'ils sentent, & pour prévenir ceux qu'ils n'ont pas.

An Essay on Comparative Anatomy, &c. C'est-à-dire, *Essai sur l'Anatomie Comparative*, contenant un détail des Différences les plus remarquables dans la structure des Animaux, avec des Descriptions faites d'après Nature, & un mélange d'Observations de Médecine & de Chirurgie. In 8.

The Art of preserving Health, &c. C'est-à-dire, *L'Art de conserver la Santé*; Poème en quatre Livres. In 4. L'Auteur est un Médecin nommé *Armstrong*.

Joh. Miltoni *Paradysus amissus Latine redditus*, Interprete Josepho Trapp. S. T. P. 2 Vol. In 4.

De *Milton* à *Pope* le passage est naturel. Faut-il que ce soit la mort de ce dernier, qui nous oblige d'en faire mention? Une maladie de langueur vient de nous l'enlever à l'âge de 56 ans. Il est mort le 23 de Mai, V. S. à sa Maison de *Twickenham*, Campagne véritablement Poétique, & qui sera à l'avenir aussi célèbre que *Tusculum* & que *Tibur*.

On trouve chez *P. Vaillant* une Tragédie Angloise intitulée *Regulus*. Elle a été représentée avec succès cet hiver. L'Auteur, qui se nomme *Harvard*, & qui est Comédien de profession, a paré sa Pièce de divers beaux morceaux, qui sentent le Républicain & l'Homme libre. Il n'a rien pris de la Pièce de *Pradon*, qui porte le même titre. Du reste, l'Intrigue de cette nouvelle Tragédie n'est pas neuve; l'Amour y est introduit & dépeint comme dans le *Caton*, & l'on trouve le filé un peu dur.

On a aussi représenté le *Mahomet* de Mr. de Voltaire

Avril, Mai & Juin, 1744. 479

duit en Anglois, mais cette Pièce n'a eu un succès médiocre. Le Traducteur, qui étoit un Ministre nommé *Miller*, est mort le troisième jour qu'on la jouoit. Sa Traduction a été imprimée, de même que celle que Mr. *Théobalds* Docteur en Médecine a faite de la *Méropé*.

Three Treatises, &c. C'est-à-dire, *Trois Traités, le premier sur l'Art; le second sur la Musique, la Peinture, & la Poésie; le troisième sur le Bonheur. Par S. H. In 8.* On estime beaucoup l'Auteur de cet Ouvrage, (Mr. *Harris*). Il nous marque la liaison de ces trois Traités, dans un petit Avertissement, qu'il a mis à la tête. Le premier, dit-il, a pour objet l'Art dans son idée la plus compréhensive, en le considérant comme le Genre de plusieurs Espèces subordonnées. Le second roule sur trois de ces Espèces dont la Beauté & l'Élégance sont connues de tout le monde. Le troisième regarde cet Art, qui règle la conduite de la Vie humaine, & que l'on doit estimer à juste titre, comme étant de tous les Arts le plus important, s'il peut nous conduire véritablement au but qui en est l'objet. Le second de ces Traités est un Discours; les deux autres sont des Dialogues, à peu près dans le goût des *Moralistes* du Comte de *Shaftsbury*. L'un des Interlocuteurs y instruit l'autre; & l'y fait, à la manière de *Socrate*, accoucher de la Vérité. A la suite de ces Traités, se trouve un Recueil de Notes. Le but de l'Auteur a été de donner du poids à ses Affirmations, en les appuyant sur les autorités des Auteurs anciens, mais sur-tout d'exciter la curiosité de ses Lecteurs, & de les porter à examiner avec attention ces précieux restes de l'Antiquité. On trouve certainement dans ces Notes une Erudition peu commune, qui ne pourra que plaire aux Amateurs de la Littérature.

Ils

Ils ne reçoivent pas avec moins de plaisir l'Ouvrage suivant, qu'on va imprimer par Souscription *A Review of the Advancements of Learning*, &c. C'est-à-dire, *Histoire des Progrès des Belles-Lettres*, depuis l'année 1300. jusqu'à la mort du Pape Léon X. en 1521, par Guillaume Collins Bachelier aux Arts, & du Collège de la Madeleine à Oxford. In 4. M^r. Collins s'est déjà fait connoître au Public par une Lettre, qu'il a adressée au Chevalier Thomas Hamner, sur l'Edition des Oeuvres de *Shakespear*, que ce dernier fait imprimer à Oxford (a). L'*Histoire Littéraire*, qu'il annonce à présent, sera extraite d'un grand nombre d'Auteurs estimés, qui ont écrit sur ce Période importants, & l'on y trouvera plusieurs Remarques Critiques, en particulier sur les premiers, qui ont fait resplendir la Poésie en Provence & en Italie. Cet Ouvrage remplira soixante feuilles d'impression, & le prix pour les Souscrivans sera d'une demi-Guinée. On en imprimera quelques Exemplaires en grand papier pour une Guinée.

L'affinité de la matière nous engage à rapporter ici le projet d'un autre Ouvrage, qu'on imprimera aussi par souscription, & qui coûtera une Guinée aux Souscrivans. *A Critical and Chronological History*, &c. C'est-à-dire, *Histoire Critique & Chronologique de l'Origine, des Progrès, du Déclin, & du Renouvellement des Sciences*, & en particulier de celles qui ont rapport à la Religion; en deux Périodes 1. d'Adam jusqu'à Moïse : 2. de Moïse jusqu'à Christ. Par Henri Winder, Docteur en Théologie. 2 Vol. in 4.

On publie par Brochures périodiques, toutes les semaines, trois différens Recueils de Voyages. Le premier avoit déjà paru en six Volumes in Folio

chez

(a) Voyez *Bibliot. Rais.* Tom. XXXI. pag. 226.

chez Churchill, & la nouvelle Edition qu'on en donne consistera en un égal nombre de Volumes, & sera complète à peu-près dans cinq ans. Un Discours, qu'on croit être de Mr. Locke; & qui est intitulé *l'Histoire entière de la Navigation depuis son Origine jusqu'à présent*, servira d'Introduction à cet Ouvrage. Le second Recueil ne sera encore qu'une nouvelle Edition de celui, que le Docteur Harris avoit publié en 1705 en deux Volumes in folio, mais on nous y promet de grandes additions. Enfin le troisième, formé sur le même Plan que le second, mais cependant différent à quelques égards, sera en quatre Volumes in 4. Les deux derniers Recueils diffèrent du premier, en ce que celui-ci contient les Ouvrages en entier, & que les autres ne consistent qu'en Extraits. D'ailleurs les Voyages, qui y entrent, ne sont pas les mêmes. On débite toutes les semaines cinq feuilles du premier, quatre du second, & trois du dernier de ces Recueils, pour six sous. C'est un plaisir de voir, comment les Libraires, qui les débitent, relèvent le mérite de celui qu'ils impriment, & rabaisissent ceux de leurs Confrères.

On distribue aussi toutes les semaines, pour le même prix de six sous, quatre Feuilles de la *Continuation de l'Histoire d'Angleterre de Mr. de Rapin, par Mr. Tindal* in folio. Cette Continuation s'étend jusqu'au commencement du Règne de George II. Un autre Anonyme, qui se qualifie d'Homme Impartial, (je ne sai si c'est à juste titre), a aussi entrepris une *Continuation des Histoires de Mrs. de Rapin, Guthrie, Echard, Kennet, &c.* & elle se débite périodiquement de la même manière.

Of the Rise and Abuse of Parliaments, &c. C'est-à-dire, *De l'Origine & de l'Abus des Parlemens; en deux Discours Historiques contenant, I. une Revue générale du Gouvernement en Europe; II. une Histo-*

des du Parlement d'Angleterre depuis l'année 1660,
2 Vol. in 8.

The Works of Sallust, &c. C'est-à-dire, *Les Œuvres de Salluste traduites en Anglois avec des Discours Politiques sur cet Auteur.* Par Thomas Gordon, Ecuyer. On y a ajouté une Traduction des *Catilinaires* de Cicéron. In 4. On a du même Auteur une Traduction de Tacite en quatre Vol. in 8, qu'il a enrichie d'un Discours de sa façon.

C. Sallust's History, &c. C'est-à-dire, *Histoire des Guerres Catilinaire & Jugurthine de Salluste; Traduite par Henri Lee, de Clarehall; à Cambridge.* In 8.

On n'a pas manqué de traduire bientôt en Anglois l'excellente *Histoire des Abeilles* de Mr. Bâin. Cette traduction a été faite avec soin; & les Planches sont fort belles. Cela fait un gros Volume in 8. Mais voici un Original sur le même sujet.

ΜΕΛΙΣΣΗΛΟΓΙΑ; or The Female Monarchy, &c. C'est-à-dire, *La Monarchie Féminine, ou Recherches sur la Nature, l'Ordre & le Gouvernement des Abeilles; ces Admirables, Instruifs & Utiles Insectes; avec une Méthode nouvelle, aisée, & efficace, pour les garantir non-seulement en Colonies, mais encore dans les Ruches ordinaires, de cette cruelle mort, à laquelle leurs Ignorans, Barbares, & Ingrats Possesseurs les condamnent si communément. Secrèt inconnu aux Siècles passés, & publié à présent pour le Bien du Genre Humain. Ouvrage composé après quarante ans d'Observations & d'Expériences.* Par Mr. Jean Thorley, Ministre dans le Comté d'Oxford. Avec des figures en tailles doutes. In 8. Nous sommes redevables à cet Auteur de Découvertes bien curieuses. Il nous dit, par exemple, que les Abeilles n'ont point de Sexe, à la réserve de la Reine. Que celle-ci soit une femelle, c'est ce qui paroît parce qu'elle pond des œufs. Pour ce qui est des Abeilles communes, elles ne

contribuent certainement point à la Génération. Mais les Bourdons que sont-ils ? Ils ne sont pas des femelles ; tout le monde en convient ; ils ne sauroient être des mâles ; car que deviendrois la Ruche : Que le Genre Masculin l'emporte sur le Féminin. D'ailleurs que penser alors de la Chasteté de la Reine, vertu que Mr. Tharley ne se laisse point d'exalter en elle ? Mais, pour prouver directement, que la qualité qu'on leur attribue, est imaginaire, notre Auteur remarque, que des premières pontes des Abeilles se font plusieurs mois, après que tous les Bourdons ont été exterminés, & dans le tems qu'il n'en reste plus absolument aucun dans la Ruche. Il y a plus, notre Auteur a vu diverses fois des Ruches sans Bourdons, pendant un ou même deux ans, & cependant la Propagation des deux autres espèces d'Abeilles se faisoit comme à l'ordinaire. Qu'on ne soupçonne pas au reste Mr. Tharley de s'être mépris ; en ne voyant pas des Bourdons dans quelques-unes de ses Ruches. Il nous avertit que s'il y en avoit eu un seul, ses yeux & ses oreilles la lui auroient certainement découvert. Vous ne vous en étonnerez pas, si vous songez qu'il entend, à peu de chose près, leur Langage. Il a entendu une jeune Princesse demander, d'une manière fort humble, permission à la Reine-Mère de se retirer, & de former un Essaim ; celle-ci, après quelque tems de délibération, lui accorda cette grâce, avec une voix forte & distincte ; & tout le reste de la Troupe lui applaudit par un Concert des plus harmonieux, &c. Mais c'est assez badiner ; nous n'auroions pas même rapporté toutes ces Merveilles, s'il ne nous avoit paru important d'en tirer cette conclusion, qu'il ne suffit pas de vouloir observer, si on ne fait le faire. Quelques mois d'étude sous Mr. de Reaumur, en auroient plus appris à notre Auteur, que

ses quarante ans d'Expérience. Nous ne saurions cependant passer sous silence le secret, que Mr. Thorley a découvert, pour épargner la Vie des Abeilles, en profitant de leur Miel. Notre Auteur veut, qu'on les enivre par le moyen de la fumée du *Fungus maximus pulverulentus*; qu'on enlève leur Reine, & qu'on les mêle avec les Abeilles d'une autre Ruche, qu'on aura étourdies de la même manière. C'est aux curieux à juger, si ce secret vaut la peine d'être essayé.

Il y a déjà quelques mois, que nous avons perdu ici Mr. Desaguliers. On a imprimé en Anglois, après sa mort, le second Volume de son *Cours de Philosophie Expérimentale*, in 4. de même qu'une *Dissertation de sa façon sur l'Electricité*; à laquelle on a joint une Lettre par laquelle le Président Barbot, Secrétaire de l'Académie de Bordeaux, apporta à l'Auteur, que sa Dissertation avoit remporté le Prix promis par cette Académie, à celui qui écriroit le mieux sur ce sujet.

De Conservatione Virium Vivarum, Auctore Philaleuthero Londinensi. In 4. L'Auteur de cette Brochure attaque les *Leibnitziens* avec une vivacité, qui en bien des endroits va jusqu'à l'insulte. Gare les représailles, si les Raisons ne sont pas aussi convaincantes qu'il les croit.

L E I P S I C.

Il y a dans la Bibliothèque du Magistrat de cette ville un Ouvrage Grec, écrit au douzième Siècle & très entier. C'est un *Cérémoniel de la Cour de Constantinople*, composé par l'Empereur *Constantin Porphyrogenete*, dont *Meursius* & le *P. Banduri* ont fait imprimer quelques Oeuvres. Il contient les Cérémonies pratiquées dans les fêtes de l'Eglise, dans l'ordination du Patriarche, dans l'installation des Officiers de la Couronne, au Sacre de l'Empereur, aux Jeux publics de l'Hippodrome, &c. &c. &c.

Avril, Mai & Juin, 1744. 485.

me, dans la reception des Ambassadeurs, aux triomphantes Entrées des Empereurs, en un mot toutes les Cérémonies observées à Constantinople pendant le 9 & 10^e Siècles. L'Auteur y a inséré quelques Extraits, tirés des Commentaires de *Petrus Magister*, Grand-Maitre des Cérémonies sous l'Empereur *Justinien*, & dont *Procopé* fait mention. On s'en peut instruire plus amplement par les titres des Chapitres, donnés par Mrs. *Fabricius* (a) & *Jean Henri Majus* (b). D'ailleurs ce Manuscrit, qui a appartenu à la fameuse Bibliothèque d'Ofen, comme on peut juger par les armes du Roi *Matthieu Corvin*, & par le témoignage de *Conrad Gesner* (c), est l'unique qu'il y ait au monde, puisque ni *Don Bernard de Montfaucon* dans sa *Bibliotheca nova Librorum MSS.*, ni les autres Bibliothécaires n'en citent point de semblable. Au reste un Savant de cette Université se propose de donner cet Ouvrage au Public, accompagné d'une Traduction Latine, déjà achevée, & d'amples remarques, où on verra, que les anciens Rois de France & les Empereurs d'Allemagne ont pris plusieurs choses de la Cour Greque. Il mettra à la tête, la Vie de l'Empereur *Constantin*, & à la fin un Glossaire Grec de 400 mots, qui manquent au *Du Fresne*. L'Edition sera in folio, & exactement conforme aux magnifiques Editions du Louvre des Historiens de Constantinople, tant pour le papier, que pour les caractères. Comme le Sieur *Gleditsch*, Libraire, s'en est chargé, il prie les Savans & tous ceux qui ont des Exemplaires de ce grand Recueil, de lui faire savoir pendant le cours de cette année, s'ils les veulent completer. Il veut par-là éviter la souscription, & il

VQU-

(a) Biblioth. Gr. Vol. VI. pag. 623.

(b) Biblioth. Uffenbach. MSS. pag. 537.

(c) Pag. 173.

voudroit pourtant bien savoir, combien d'Exemplaires il faudroit imprimer, étant résolu de n'en point imprimer au-delà du nombre qu'on lui indiquera.

A R T I C L E X I.

NOUVELLES ACADEMIQUES.

Liste des Professeurs de l'Université de PRAGUE.

Le Révérend Père *George Peter*, de la Compagnie de Jésus, Recteur Magnifique du Collège de S. Clément & de l'Université de Prague.

M. *Jean Léonard Agricole*, Docteur en Droit, & Surintendant de l'Université.

PROFESSEURS EN THEOLOGIE.

Messieurs le R. P. *Joseph Gihl*, de la Compagnie de Jésus, Docteur des Canons & de Théologie, & Doyen de la Faculté Théologique.

Le R. P. *Ignace Thomas*, de la Compagnie de Jésus, Docteur des Canons & de Théologie, & Ancien de sa Faculté.

Le R. P. *Matthieu Weinacht*, de la même Compagnie, Docteur & Professeur en Théologie.

Le R. P. *Jean Paleczek*, de la même Compagnie, Docteur en Théologie & Interprète de l'Ecriture Sainte, comme aussi Doyen de la Faculté Philosophique au Collège de S. Clément.

Le R. P. *Joseph Mladota*, de la même Compagnie, & Professeur des Controverses.

PROFESSEURS DE LA FACULTE JURIDIQUE.

Messieurs *Venceslaus Xavère Neumann de Pucholiz*, Professeur Royal des Canons, comme aussi Ancien & Doyen de sa Faculté.

Henri Breichhausen, Professeur du Cône.

Nicolas Koenigsmann, Professeur des Pandectes.

François-Ferdinand Schwartz de Lauro, Professeur des Instituts de Justinien.

Jean Venceslaus Dvorzak de Boor, Professeur Extraordinaire en Droit.

Joseph Axzoni, Professeur Extraordinaire en Droit.

PROFESSEURS DE LA FACULTE
DE MEDECINE.

Messieurs *Antoine Groner*, Docteur en Philosophie & Médecine, & Doyen de sa Faculté.

Jacques Smith, Docteur en Philosophie & Médecine, Pro-

Avril, Mai & Juin, 1744. 487

Professeur de la Pratique de Médecine, & Ancien de la Faculté.

Jean Ignace Mayer, Docteur en Philosophie & Médecine, & Professeur de la Pratique de Médecine.

Jean Antoine Scrinei, Docteur en Philosophie & Médecine, comme aussi Professeur des Institutions de Médecine, de Chirurgie, de Chymie & de Physique expérimentale.

**PROFESSEURS DE LA FACULTE
PHILOSOPHIQUE.**

Le R. P. Jean Paleczek, de la Compagnie de Jésus, Doyen de la Faculté Philosophique du Collège de S. Clément.

Le R. P. Pierre Janouka, de la même Compagnie, Maître es Arts, & Docteur en Philosophie, comme aussi Professeur de Théologie Morale.

Le R. P. François Biedau, de la même Compagnie, Maître es Arts, & Docteur en Philosophie, comme aussi Professeur de Théologie Morale.

Le R. P. Jean Tille, de la même Compagnie, Maître es Arts, & Docteur en Philosophie, comme aussi Professeur de Métaphysique.

Le R. P. Jean Zuluschitzky, de la même Compagnie, Maître es Arts, & Docteur en Philosophie, comme aussi Professeur de Physique.

Le R. P. François Haan, de la même Compagnie, Maître es Arts, & Docteur en Philosophie, Professeur de Logique.

Le R. P. Jean Lau, de la même Compagnie, Maître es Arts, & Docteur en Philosophie, comme aussi Professeur pour l'Hébreu.

Le R. P. François Holzer, de la même Compagnie, Maître es Arts, & Docteur en Philosophie, comme aussi Professeur de Mathématique.

Le R. P. Joseph Meyer, de la même Compagnie, Maître es Arts, Docteur en Philosophie & Professeur d'Ethique-Histoire.

Le R. P. Joseph Werner, de la même Compagnie, Maître es Arts, Docteur en Philosophie & Prévôt des Ecoles d'Humanités au Collège de S. Clément.

Le R. P. Ferdinand Silbermann, de la même Compagnie, Maître es Arts, & docteur en Philosophie, comme aussi professeur d'Eloquence.

Le R. P. Joseph Asten, de la même Compagnie, Maître es Arts, & Docteur en Philosophie, comme aussi Professeur en Poésie.

T A B L E

D E S

A R T I C L E S.

I. R ELATION <i>des MISSIONS de TRANQUEBAR.</i> Second Extrait.	243
II. LETTRE à Mr. P..... <i>sur un second Traité</i> <i>des CONFORMITE'S de St. FRANÇOIS d'ASSISE</i> <i>avec le Sauveur.</i>	279
III. LES OEUVRES de PHILON le Juif avec des Com- mentaires de Mr. Mangey.	299
IV. TRAITE' PHILOSOPHIQUE des LOIX NATUREL- LES, par CUMBERLAND. Second Extrait.	310
V. HISTOIRE de l'ACADEMIE ROYALE des SCIENC- ES. Année 1740.	372
VI. SERMONS de Mr. HENRI CHATELAIN.	387
VII. VOYAGES de Mr. SHAW.	405
VIII. LETTRE du Bibliothécaire de Genève <i>sur le</i> <i>Recueil des Lettres de CALVIN à JAQUE de</i> <i>BOURGOGNE.</i>	444
IX. INTRODUCTION à l'Histoire de l'EVANGILE re- nouvellé, par Mr. GERDES.	455
X. NOUVELLES LITTERAIRES.	472
XI. NOUVELLES ACADEMIQUES.	486

T A B L E

D E S

M A T I E R E S.

A.

- A Lacoque (Marie).** Sa Vie écrite par l'Evêque de Soissons. 398.
- Albère (Erasme),** Auteur de l'*Alcoran des Cordeliers*. 289. Lieu de sa naissance, & tems auquel il vivoit. *ibid.* Traduction de ce Livre Allemand en Latin & en François. *ibid.*
- Albizi (Barthelemi).** Voyez *Pise (Barthelemi de)*.
- Alcoran des Cordeliers (P).** Qui est l'Auteur de ce Livre. 289. Voyez *Albère (Erasme)*.
- Alger.** Bornes de ce Royaume. 412. On prouve que c'est l'ancienne Numidie. 413. Remarques sur l'Ais qui y règne. 416. Recoltes qu'on y fait. *ibid.* Son Gouvernement. 439.
- Algériens (les).** Leur ignorance en fait d'Astronomie, de Navigation, &c. 428. A quoi se réduit toute leur Chimie. *ibid.* Leur manière de compter. 429. Leurs forces de Terre & de Mer. 439, & *suiv.* Leurs Revenus. *ibid.* Vaisseaux qu'ils envoient tous les cinq ou six ans au Levant pour y faire des Recrues. 431. Leurs Alliances avec les Princes étrangers. *ibid.* & *suiv.*
- Ame.** Si l'Ame de l'Homme a une espèce d'Instinct. 11. Si elle est un Etre distinct de la Matière : preuve qu'on en donne ; & examen de cette preuve. 44, & *suiv.* Si elle a une étendue particulière, quoiqu'elle soit une substance spirituelle. 54, & *suiv.* Si sa distinction d'avec le Corps est démontrée. 329, & *suiv.*
- Amour.** Desordres que cause cette Passion. 339.
- Amour-propre.** S'il est le grand mobile de nos actions & de celles des Animaux. 337, & *suiv.* Il est la règle de l'Honnête-homme & du Fripon, & avec quelle différence. 343. Ce que nous dit de l'Amour-propre bien réglé. *ibid.*
- Anabaptistes (les) traités de Fanatiques.** 463. Leurs disputes avec *Zwingle*. 464. Conférences qu'ils ont avec ce Réformateur. 465. Malédiction qu'ils prononcent contre la Ville de Zurich. 466. Ils sont persécutés.

T A B L E

- III. Examen des raisons alléguées contre eux.** 467, & suiv. Voyez *Zwingli*.
- Animaux.** Ce que c'est que leur Instinct. 9, 10. S'il est vrai que le desir qu'ils ont de s'unir soit limité à certaines Saisons de l'Année dans presque tous les Animaux. 351, & suiv. Voyez *Homme*.
- Arabes.** Marque qu'ils donnent de leur charité & de leur hospitalité. 409. Idée de leurs Tentés. 410. A quoi se bornent leurs Sciences. 428, & suiv. Leurs Bâtimens. 430, & suiv. Leur fainéantise. 437. Comment ils reçoivent les Etrangers. 438. Leurs vices. 439.
- Arde (Pierre).** Particularités curieuses qui le concernent. 64, 65. Sa mort tragique. *ibid.*
- Asté (St. François d').** Lettre sur un second Traité des Conformités de ce St. avec le Sauveur. 279, & suiv. Voyez *Astorga*.
- Astorga (Pierre de Alva),** Religieux de l'Observance, & Auteur d'un nouveau Traité des Conformités de St. François avec le Sauveur. 287. Idée de cet Ouvrage. 288, 289, & suiv.
- Attraction.** Vers sur cette admirable propriété des corps. B. 92.
- B** **Arabie.** Idée de la manière dont on voyage dans ce Pais. 407. On y a conservé la même manière de bâtir qu'on y avoit dès les premiers tems. 430. Description des Bâtimens de ce Pais. *ibid.* & suiv. Marchandises & Denrées qui s'y trouvent. 435, & suiv.
- Barbeyrac (Mr.).** Sa Traduction du Traité Philosophique des Loix Naturelles par Richard Cumberland. 141. Sa grande érudition. 144, 145. Foule d'Auteurs qu'il cite dans ses Notes sur l'Ouvrage de Cumberland. 146, 147.
- Bayle.** Comment il parle de Spinoza. 7. Accusé d'irreligion, & pourquoi. 330. Vers pleins de fiel & d'amertume contre ce Philosophe. 331. Il est placé dans le Ciel. 470.
- Bienveillance.** Divers indices de Bienveillance, & jugement qu'on en porte. 332, & suiv.
- Boerhaave.** Lettres de ce Médecin. 225. Est l'Auteur de la Traduction Latine du Discours sur la structure des Fleurs par Mr. Vaillant. 420.
- Bolsee.** Particularités qui le concernent. 175, & suiv.
- Raison pour laquelle il fut mis en prison.** 446, & suiv. Voyez *Calvin*.
- Boullier (Mr.),** cité. 328, 364.
- Burman (Mr.),** Professeur à Leyde. Particularité qui

DES MATIERES.

le concerne.

- Calvin.** Extrait de ses *Lettres à Jaques de Bourgogne*, Seigneur de Falais & de Bredam, Sec. 162. Utilité de ces Lettres. 165. Portrait de Calvin. 166, & suiv. Conduite qu'il a tenue à l'égard de Servet. 168, & suiv. Il se brouille avec Mr. de Falais. 174, & suiv. Il persécute Bolsec. 175. Accusé d'avoir voulu introduire à Genève une sorte d'Inquisition. 177. Son vice dominant 181. Sa pauvreté. 183. Ses infirmes. 186. Lettre sur le Recueil de ses *Lettres à Mr. de Falais*. 444. Fragment d'une de ses *Lettres à Farel*. 452
- Châtelain (Mr. Henri)**, Pasteur de l'Eglise Wallonne d'Amsterdam. 387. Extrait de ses Sermons. *ibid.* Tems & lieu de sa naissance. 388. Ses premières Etudes. 389. Echantillon de ses talens pour l'Art Oratoire. *ibid.* Il se rend à Leyde pour s'appliquer à la Philosophie. *ibid.* De quelle manière il étudia la Théologie. *ibid.* & suiv. Il donne son nom au Synode pour être reçu Proposant. 390. Il passe à Londres, où il reçoit les Ordres de l'Eveque de cette Ville. 391. Il est choisi pour y exercer le Ministère. *ibid.* Liaisons étroites qu'il a avec Mr. Jaques Claude, aussi Pasteur de l'Eglise Françoisse de Londres. 392. Pièce qu'on croit être de lui. *ibid.* Il est appelé à la Haye pour y exercer les Fonctions du Ministère, & accepte cette Vocation. 393. Ses Sermons y sont applaudis. *ibid.* Instances que lui font ses Parens pour l'attirer à Amsterdam. 394. Il accepte la Vocation qui lui est adressée de la part de l'Eglise de cette Ville. *ibid.* Art qu'il eut de fixer l'inconstance naturelle de son Auditoire. *ibid.* Il est universellement applaudi. 395. Sa grande patience dans ses maux. *ibid.* Sa mort. *ibid.* Ouvrages dont il est l'Auteur. 396. Idée de ses Sermons. 397, & suiv.
- Chien.** Ses belles qualités. 359, & suiv.
- Comètes.** Tems auquel elles étoient regardées comme des Signes ou des Causes de grands événemens. 376
- Coromandel, ou Schoromandel.** Description de ce Pais. 189
- Crévier (Mr.)** publie la suite de l'*Histoire Romaine* de Mr. Rollin. 59. Plan qu'il a suivi. 70

D.

- Droit Naturel.** Différentes idées qu'on s'en forme. 39, 40. Extrait du *Traité Philosophique des Loix Naturelles* par Cumberland. 141, & suiv. Ce Droit désigné.

T A B L E

ré. 141. Auteurs qui ont travaillé sur cette matière.
144. Ce qu'on devoit observer pour l'éclaircir. 152,
Et suiv.

E.

Eau (l') est un excellent dissolvant. 310
Egede. Progrès de sa Mission dans le Groenlande. 181
Erreur. Combien il est facile d'y tomber. 5. Sources
de l'Erreur. 12

Espace. voyez *Vuide*.

Evangile Renouvelé. Critique de cette expression. 157
Voyez *Réformation*.

Evidence (l') doit être la règle de la certitude de nos
jugemens. F. 14

Falais (*Jaques de Bourgogne Seigneur de*). Lettres de
Calvin à ce Seigneur. 162. Abrégé historique de la
vie de Mr. de *Falais*. 172, Et suiv. Ecrit au Clergé
des Cantons Suisses, & à des Amis qu'il y avoit, en
saveur de *Bolséc*. 448, Et suiv. Ses Frères & Sœurs.
452, 453. Ce qu'il devint après sa rupture avec *Cal-*
vin. 453. Voyez *Calvin*.

Fécondité. Exemples de la prodigieuse fécondité du Fro-
ment. 417

Femmes. Trait mordant contre elles. 73

Foi (la) doit être fondée sur l'évidence, & comment. 15

Fontenelle (Mr. de), cité. 48, 50, 68, 74, 79, 155.

Forst (Mr.), Officier Suédois. Fait singulier qui le con-
cerne. 378

François d'Assise (St.). Voyez *Assise* (St. François d').

Froment. Sa prodigieuse fécondité en Barbarie. 417

G.

GAllande (Mr.). Pehdule de son invention. 386

Génération des Plantes (la) ne diffère pas, à cer-
tains égards, de celle des Animaux. 419. Discours où
l'on fait voir la fécondation des Plantes. *ibid.* Et suiv.

Genève. Ce que c'est que le *Sermon de la Congrégation*
autrefois en usage dans cette Ville. 447

Géographie. Progrès qu'on a faits dans cette Science.
81, Et suiv.

Globe de Feu vu vers la Rade de Toulon. 375

Grailli (Mr. de), Gentilhomme Savoiard. 453. Voyez
Veigy. H.

Hérésie. La plus grande & la plus dangereuse de
toutes est le manque de charité. 470

Histoire. Si l'Histoire ancienne peut être de quelque u-
tilité. 59, Et suiv.
His

DES MATIERES.

Histoire Romaine. Voyez *Rollin*.

Hobbes (*Thomas*). Exposition de ses opinions. 148, & suiv. Armes dont il se sert pour se défendre contre ses Adversaires. 150, 151. De quoi on l'accuse. 332. Triste figure qu'on lui fait faire. 336. Il pousse quelquefois les choses à l'excès dans ce qu'il dit de la nature de l'Homme. 366. Examen de ses sentimens. 367, & suiv. Réfuté sur ce qu'il dit de Dieu. 368, & suiv. & sur ce qu'il donne le nom de *Raison* & de *Virtu* à ce qu'on doit regarder comme un *Vice* ou un *Crime*. 370. Il dégrade trop l'Homme. 371.

Hovius (*Mr.*), Docteur en Médecine. Belles Cures qu'il fait. 381, 382

Hyacinthe (*Mr. de St.*). Extrait d'un Ouvrage de cet Auteur. 3. Autre Ouvrage auquel il a eu part. 4. Ses talens. *ibid.* Son impartialité dans ses jugemens. 6. Ce qu'il dit de *Spinoza*. *ibid.*

K.

K Nelles (*Mr.*) se rend aux Indes pour assister les Missions Protestantes. 269. Plantés qu'il envoie en Europe. *ibid.*

Kostrenski (*Mr.*), Polonois. Relation d'un Fait singulier qu'il envoie à *Mr. Winslow*. 378

L.

L Apponie. Voyage que *Mr. de Maupertuis*, & autres, ont fait dans ce Pais, & pourquoi. 87. Utilité de ce Voyage. 88, 89

Leibnitz (*Mr.*) donne une place dans le Ciel à *Mr. Bayle*, dans le tems même qu'il écrivoit contre lui. 470

Lémery (*Mr.*). Son opinion touchant l'origine & la formation des Monstres. 377, & suiv.

Limace. Remarques sur une Espèce particulière de Limace. 373

Loix Naturelles. Voyez. *Droit Naturel*.

M.

M Angey (*Mr. Thomas*). Extrait de sa nouvelle Edition de *Philon* 299. Secours qu'il a eus. *ibid.* & suiv. Fautes qui se trouvent dans cette Edition. 301. Critiqué. 302, & suiv.

Mathanasius (le), ou *Chef-d'œuvre d'un Inconnu*. Qui est l'Auteur de cet Ouvrage. 4.

Maupertuis (*Mr. de*). Extrait de ses *Ouvrages divers*. 77, & suiv. Vers à sa louange. 94. Fait voir le peu de rapport qu'il y a entre l'apparition d'une Comète & quelque grand événement. 376

Me-

T A B L E

Mois. Moÿse dont on prétend qu'il s'est servi pour donner plus de force aux Loix que les Juifs devaient suivre. 20

Monstres. Système de Mrs. Winslow & Lemery sur l'origine & la formation des Monstres. 377. S'il y en a plus en Afrique qu'ailleurs. 426

Morand (Mr.). Observation qu'il communique à l'Académie. 313

Musschenbroek (Mr. Pierre van), cité. 48. Traduction Angloise de ses *Elémens de Philosophie Naturelle*. 424

Palmbiers. Ces Arbres sont mâles & femelles; & comment les femelles sont rendues fécondes par la Semence des mâles. 478. & suiv.

Passifs. Ce que c'est. 25

Pendule où le nombre des Roues est moindre qu'à l'ordinaire. 206

Philosophie. Recherches Philosophiques sur la nécessité de s'assurer de la Vérité, &c. Extrait de cet Ouvrage. 3

Plantes. Voyez *Génération*.

Plin, accusé d'Athéisme & de Spinoïsme. 77. Passage, tiré de ses Ouvrages, par lequel on le prouve. *ibid.* & suiv.

Pluschau (Mr. Henri) se consacre à la conversion des Infidèles dans les Indes avec son *Ziegenbalg*. 450. Voyez *Ziegenbalg*. Son retour en Europe. 262

Pompe d'une nouvelle invention. 386

Pope (Mr.). Sa mort. 478

Pays (Mr. du). Pompe de son invention. 386

Racine (Mr.). Passage de son Poème sur la Religion. 312. Il attaque Bayle. 331, & Locke. 331.

Raison (la). Ce que c'est. 25

Réformation. Extrait de l'Introduction à l'Histoire de l'Evangile renouvelé, ou de la Réformation. 454. Etat de l'Eglise Romaine avant cette époque. *ibid.* & suiv.

Commencement de la Réformation en Suisse. 461

Richer (Mr.). Découverte de cet Auteur. 35

Ris. Manière de cultiver cette Plante. 396, 397

Rollin (Mr.). Extrait du Tome IX. de son *Histoire Romaine*. 359

Sauterelles. Ravages affreux causés par ces Insectes. 423, & suiv.

Sel. Maux qu'il produit lorsqu'on en mange trop. 379

DES MATIERES.

- Amilles*. Ce que c'est. 49
Servet. Si *Calvin* a été la cause de sa fin tragique. 168,
 & suiv. Voyez *Calvin*.
Gravesande (Mr.), cité. 46, 48. Réflexion sur sa
 preuve de l'immatérialité de l'Ame. 53, 54, 58
Spinoza. Portrait qu'on en fait. 6. Exposition de son
 Système. 15, & suiv. Sa réfutation. 18, 41, 42
Suisse. Comment la Réformation s'introduisit dans ce
 Pais. 461

T.

- Tanja-our*. Richesses de ce Royaume. 220. Jalousie
 du Roi, à l'égard des Blancs qui passent sur ses
 Terres. 259
Taprobane. Dissertation sur ce Pais. 277
Terrasse. Description des Terrasses qui sont au haut des
 Maisons en Arabie & dans le Levant. 433
Terre. Différentes figures qu'on lui a données. 85
Tonquin. Le Christianisme y est détruit. 279
Tourterelles. Combien elles multiplient dans les Indes. 352
Tremblemens de Terre. 374, 375
Trombin (Mr.), Docteur en Médecine. Présent qu'il
 fait d'un excellent Remède. 382. Amateur des belles
 découvertes. *ibid.* & suiv.

V.

- Vaillant* (Mr.), fameux Botaniste. Son Discours sur
 la structure des Fleurs. 420
Veigy. Terré qui porte ce nom, achetée autrefois par
 Mr. de Falais, & possédée aujourd'hui par un Gentil-
 homme nommé Mr. de Grailli. 453
Vérité. Ce que c'est qu'une Vérité. 19, & suiv. Efforts
 des Philosophes pour la trouver. 310. Vérités qui se
 manifestent comme d'elles-mêmes. 311. Autres Vé-
 rités qui seront éternellement cachées aux Hommes, &
 sur lesquelles il est inutile de faire des recherches. *ibid.*
Voltaire. Traduction Angloise de son *Mabomet*. 478
Voyages des premiers Hommes. 81. Recueils de Voya-
 ges qu'on publie en Angleterre. 480, & suiv.
Vuide. Preuve de son existence. 48

W.

- Weslein* (Mr.). Lettre qui lui est adressée, sur le Re-
 cueil des *Lettres de Calvin* à *Jaque de Bourgoigne*. 444
Winslow (Mr.). Son Système sur la formation des Mon-
 tres. 377
Wittenbach (Thomas), Professeur à Tubinge & ensuite
 à Basle. 461. Il se déclare contre l'Eglise Romaine. *ibid.*
Wis-

TABLE DES MATTERES.

Z.

Ziegenbag (Mr. Barthélemi) est envoyé aux Indes en qualité de Missionnaire Protestant. 250. Moyen dont il se sert pour apprendre la Langue du Pais. 251. Ouvrages de sa façon. 252. Difficultés qu'il rencontre pour convertir les Infidèles. 253, 254, 256, & *suiv.* Ses travaux récompensés. 260, & *suiv.* Cette Mission secourue par les Anglois. 262, 263. Son retour en Europe. 264. Il repasse aux Indes. 265. Ses nouveaux travaux. *ibid.* Sa mort. 266

Zwingle. Son zèle pour la Réformation. 461. Il renonce aux erreurs de l'Eglise Romaine & prêche la Réformation avant que le nom de *Luther* soit connu en Suisse, & lors même que celui-ci étoit encore dans le Cloître. 462. Ses différends avec les *Anabaptistes*. 464. Voyez *Anabaptistes*.

FIN DE LA TABLE.

CATALOGUE

Des nouveaux Ouvrages Latins qui se trouvent chez WETSTEIN.

Albini Explicatio Tabularum Anatomicarum Barthol. Eustachii. Accedit Tabularum Ed. Nova. fol. Lugd. Batav. 1744.

Astruc (Johannis) Tractatus Pathologicus, 8. Gen. 1743. Therapeuticus, 8. *ibid.* 1743.

Bernouillii (Jacobi) Basiliensis Opera, 4. 2 Tomi, Fig. Genevæ 1744.

Boerhaave Prælectiones Academicæ in proprias Institutiones Rei Medicæ, ex Editione ac Notis Alberti Haller, 8. Tomi V & VI.

Muratorii Antiquitates Italicæ Medii Ævi, Tomus 6. Fol. Novus Thesaurus Veterum Inscriptionum, Tomus IV. Fol.

Newtoni (Isaaci) Opuscula Mathematica, Philosophica, & Philologica. Collegit partimque Latine vertit ac recensuit Joh. Castillionæus, 4. 3 Tomi cum fig. Genevæ 1744.

Philosophiæ Naturalis Principia Mathematica perpetuis Commentariis illustrata communi studio Th. le Seur & Fr. Jacquier, 4. Tomus III.

Pufendorff de Jure Naturæ & Gentium cum integris Commentariis Hertii atque Barbeyraci. Accedit Eris Scandinica, 4. II Tomi, Francofurti 1744.

**This book should be returned to
the Library on or before the last date
stamped below.**

**A fine of five cents a day is incurred
by retaining it beyond the specified
time.**

Please return promptly.

~~SEP 4 56 H~~

8261 9 1 90V
AUG 1 5 1978

